ELIZABETH SETON

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

PAR

Mme DE BARBEREY

—

Ouvrage couronné par l'Académie française. — Novembre 1871

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

—

TOME I

—

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

—

1872

BX
H705
.S57
B3
1868
#1
SMRS

[livre aussi admirable que le "Récit d'une Sœur" par Craven]

(Il y a eu des Saints à l'époque Romantique!)

ELIZABETH SETON

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

—

TOME I

pp 110 à 164 + 196-197
tome I. La Mort de son mari (William)
et de sa belle-sœur (Rebecca). (pp 208 à 213)
tome II - la Mort de ses 2 filles :
Anna et Rebecca, et de ses 2 autres
belles-sœurs : Henriette et Cécilia

Vu et approuvé.

† J.-HIPP., Archevêque de Tours.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elizabethsetonet01bail

ELIZABETH SETON.

Née le 28 Aout 1774. Morte le 4 Janvier 1821.

Alph.t Masson sculp.t d'après un portrait fait à New-Yorck en 1796.
par M. de Mesmin, Emigré français

ELIZABETH SETON

(1774 - 1821)

ET

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

AUX ÉTATS-UNIS

PAR

Mme DE BARBEREY

—

Ouvrage couronné par l'Académie française. — Novembre 1871

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

—

TOME I

—

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

—

1872

LETTRE

DE Mgr L'ÉVÊQUE D'HÉBRON

A L'AUTEUR

Genève, le 15 février 1868.

Madame,

C'est à Rome et sous l'inspiration d'un pieux évêque que vous avez eu la bonne pensée d'écrire la vie d'Elizabeth Seton. Votre travail ne pouvait avoir une source meilleure, et, en l'entreprenant, vous avez fait tout ensemble un livre admirable et une œuvre d'apostolat. Vos pages révèleront les luttes d'une grande âme qui laisse l'hérésie, qui aborde avec franchise le rivage de la vérité, et qui, une fois abritée dans ce port paisible de la sainte Église, veut atteindre

les régions lumineuses et vivantes de la vie mystique, et le travail généreux et sans trêve du service des âmes et des pauvres.

Déjà quelques biographies l'avaient fait connaître; mais nul n'a raconté comme vous l'intérieur de cette âme, ses combats, ses tendresses et ses virilités; nul n'indique aussi bien que vous l'enchaînement providentiel qui associe cette jeune femme, revenue veuve, désolée et pauvre, des rivages de l'Italie, au mouvement merveilleux de la vie catholique s'épanouissant, aux États-Unis, sous l'influence de ces vertueux prêtres français échappés aux orages de la Révolution. De la pieuse maison des Filicchi, Elizabeth, sans en avoir la pleine conscience, emporte en son cœur un trait de la divine lumière; dans ces sanctuaires de Livourne et de Pise, elle a reçu d'en haut comme une de ces langues de feu dont nous parlent les Actes des Apôtres. Que d'épreuves ensuite! que de luttes contre le monde! que de combats contre elle-même dans le sein de cette âme marquée

par Dieu pour déposer sur une terre où naguère l'erreur régnait en souveraine, l'humble grain de sénevé qui deviendra un grand arbre! Aujourd'hui cet arbre couvre de ses nombreux rameaux ces immenses contrées que peuplent, avec une activité infatigable, les essaims échappés sans cesse du vieux continent européen.

Votre livre nous offre le tableau vrai de cette œuvre si grande, témoignage saisissant de l'éternelle jeunesse de l'Église. Par les longs extraits qu'il nous donne des lettres et des récits d'Elizabeth Seton, il nous ouvre le sanctuaire de cette âme. Aussi n'avons-nous pas besoin de vous prédire un succès qui sera la meilleure récompense de vos recherches et de vos labeurs. Je ne doute pas que des intelligences ne vous doivent un jour les clartés de la foi; des cœurs généreux, le courage de la pauvreté, l'amour de l'Église et le dévouement de l'apostolat. Je ne puis vous souhaiter de consolation plus douce que celle de voir votre livre

glorifier une illustre convertie et amener à sa suite des âmes dignes de s'associer à son œuvre.

Recevez donc, Madame, avec mes félicitations, l'expression de mes sentiments dévoués et reconnaissants en Notre-Seigneur.

† GASPARD, ÉVÊQUE D'HÉBRON,

Auxiliaire de Genève.

LETTRE

DE Mgr L'ÉVÊQUE DE NEWARK NEW-JERSEY [1]

NEVEU D'ELIZABETH SETON

A L'AUTEUR

DIOCESE OF NEWARK

Newark, 4th jan. 1869.

Madam,

It is a source of great satisfaction to me to hear that your attempt to make the life and labours of my saintly aunt known to the catholics of Europe has met with such immense success. She was indeed one of those chosen souls whom God raises up from time to time to do important works for his greater glory and benefit of his Church. In all the catholic households of this country

[1] Aujourd'hui archevêque de Baltimore et Primat des États-Unis.

her name is in benediction, and I trust that, owing to your beautiful and appreciative delineation of her character, it may become so all over Europe.

I remain, my dear Madam,
With sentiments of profound respect,

† J. ROOSEVELT BAYLEY,
Bp of Newark.

TRADUCTION

DIOCÈSE DE NEWARK

Newark, 4 janvier 1869.

C'est pour moi la source d'une grande satisfaction que d'apprendre quel immense succès vous avez obtenu en cherchant à faire connaître aux catholiques d'Europe la vie de ma sainte tante. Elle fut, en vérité, une de ces âmes choisies que Dieu suscite, de temps à autre, pour accomplir d'importantes œuvres, à sa plus grande gloire et à l'avantage de son Église. Son nom est en bénédiction chez tous les catholiques de ce pays; il le sera aussi partout en Europe, j'en ai la confiance, grâce à la belle peinture que vous avez faite de sa vie, si bien appréciée par vous.

Je suis à vous, chère Madame,
avec les sentiments d'un profond respect,

† J. ROOSEVELT BAYLEY,
Évêque de Newark.

EXTRAIT DU RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE PAR M. PATIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL,
DANS LA SÉANCE DU 25 NOVEMBRE 1871

Il y a trois ans, nous signalions ici même l'apparition d'un nouveau livre : **Elizabeth Seton**, par Mme de Barberey. Nous le faisions d'autant plus volontiers, « qu'il est quelque peu nôtre, puisqu'il a été composé au milieu de nous, et que l'auteur appartient à l'une de ces familles qui sont l'honneur de la contrée. » Depuis lors cet ouvrage s'est réimprimé et vendu à plusieurs milliers, les journaux l'ont cité avec éloge, et il a fait du bien partout où il a compté des lecteurs.

Nous sommes donc heureux, mais non surpris, que l'Académie française, dans la séance annuelle du 23 novembre dernier, l'ait *sans hésitation placé au premier rang, avec attribution d'un prix de* 2,500 *francs*, et qu'elle le dise *un livre des plus attachants*. Ce langage de M. Patin, le Secrétaire perpétuel, n'a fait que reproduire la pensée des examinateurs.

En couronnant une pareille œuvre, l'Académie a prouvé qu'elle n'écarte point du concours, comme on semblait pouvoir l'en accuser, les ouvrages qui respirent avant tout le sentiment catholique. Gardienne de notre langue et de notre littérature, elle se rappellera que les lettres, comme les nations, du moment où le souffle religieux les abandonne, s'en vont promptement à la décadence.

Mais laissons la parole au rapporteur dont nous avons déjà cité quelques paroles.

« C'est sans hésitation que l'*Académie* a placé au premier rang, avec attribution d'un prix de 2,500 francs, un livre des plus intéressants comme des plus attachants, *Elizabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis*, par Mme de Barberey.

« Il n'est pas de nom plus respecté en Amérique, et qui mérite plus le respect universel, que celui de la vertueuse et sainte

femme dont Mme de Barberey s'est chargée de nous faire connaître l'histoire. Née en 1774, à New-York, d'un savant médecin Richard Bayley; unie en 1794 à William-Magee Seton, d'une noble famille écossaise autrefois attachée à la fortune des Stuarts; d'abord protestante d'une ardente piété, puis, après un douloureux voyage en Italie, où elle conduisait, pour lui faire respirer un air plus doux, son mari mourant, attirée au catholicisme par un secret penchant pour un culte dont les formes enchantent son imagination, et que professent sous ses yeux, avec une piété passionnée, de chers amis; mal accueillie, persécutée même, par suite de sa conversion, à son retour dans un pays qui n'était pas encore celui de la tolérance; réduite, par des revers de fortune et l'abandon de ses proches, à accepter, pour vivre, la direction d'une école de petits enfants; faisant insensiblement, par les inspirations de son ingénieuse et active charité, de l'humble école une institution religieuse importante, bientôt affiliée aux Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, et que propagent des fondations de même sorte dans tous les États de l'Union : tels sont les traits principaux d'une biographie qui, s'ouvrant par des scènes de la guerre de l'indépendance, et ayant pour dénoûment le développement de l'Église catholique en Amérique, atteint à l'intérêt d'une histoire. Dans ce cadre, auprès d'illustres missionnaires français, la gloire de notre épiscopat un peu plus tard, auprès des Dubourg, des Chéverus, brillent d'un doux et touchant éclat les vertus vraiment évangéliques et le caractère singulièrement aimable d'Elizabeth Seton. C'est une sainte, c'est aussi une femme dont le cœur reste accessible aux affections humaines, aux sentiments les plus tendres de la fille, de la sœur, de l'épouse, de la mère. Affligée sans relâche des pertes domestiques les plus sensibles, l'accent pathétique de sa douleur perce à travers l'expression de sa résignation chrétienne. Le récit, qu'interrompent fréquemment d'éloquents passages de ses lettres, du journal de sa vie, est lui-même d'un ton ému, bien approprié à un tel sujet, et qui a rappelé à l'Académie ce qu'elle couronnait naguère, avertie par l'attendrissement public, le *Récit d'une sœur*, de Mme Craven. »

(*Semaine catholique* du diocèse de Séez, décembre 1871.)

Nous aimons à nous le rappeler : c'est à Rome, où rien n'est perdu des souvenirs chers à l'Église catholique, que le nom d'Elizabeth Seton fut prononcé devant nous pour la première fois : un évêque éminent nous demandait d'écrire sa vie.

Plusieurs auteurs américains ont essayé de la faire connaître, cette généreuse convertie du protestantime, qui, prompte à tous les sacrifices, devint une vraie héroïne de sainteté et de charité. Ce qu'on a écrit sur elle de moins incomplet est le livre du docteur Charles White [1]. On y trouve, avec le récit des principaux événements qui marquèrent sa vie, quelques lettres empruntées à sa correspondance,

[1] *Life of Mrs E. A. Seton, foundress and first superior of the sisters or daughters of Charity in the United States of America.*

L'abbé G. Babad, missionnaire du diocèse de Lyon, a donné une traduction littérale de cet ouvrage.

son journal de chaque jour commencé dans le lazaret de Livourne, et bien que réléguées parmi les pièces justificatives, les pages touchantes qu'elle écrivit lorsque la mort lui enleva sa fille Rebecca.

Elizabeth fut contemporaine des premiers progrès, nous pourrions dire des commencements du catholicisme aux États-Unis. L'œuvre de sa conversion, commencée en Italie, fut achevée par les soins des missionnaires dévoués qui travaillaient alors si saintement à répandre la religion catholique dans l'Amérique du Nord. Appelés à parler des temps où elle a vécu, et des personnages dont elle fut entourée, nous avions à retracer de mémorables événements et à faire admirer de grands caractères. Souvent nous avons demandé au livre de M. White de nous renseigner. Malgré ce secours, n'ayant à notre disposition que des éléments imparfaits, nous sentions que notre tâche serait difficile, mais notre cœur s'en était épris, et nous nous disions : « L'amour rend le travail léger. »

Pourquoi parler de travail ? Le nôtre devint si facile du jour où la piété filiale mit son plaisir à nous guider ! Rien n'eût

remplacé ce que nous avons dû à un petit-fils d'Elizabeth Seton, digne d'elle... Lui rendre ce témoignage nous sera permis, surtout si nous ajoutons que, pour mieux servir la religion qu'elle avait aimée d'une ardeur si vive, il s'est engagé dans les rangs du sacerdoce dès ses jeunes années.

Il est un nom, celui des Filicchi, devenu inséparable du nom d'Elizabeth Seton. Ceux qui le portaient avec tant d'honneur au commencement de ce siècle, ont laissé au cœur de leur fils, avec le culte de leur souvenir, la plus tendre vénération pour la mémoire d'Elizabeth. M. Patrizio Filicchi, le fils aîné du noble Antonio, conserve comme un trésor les lettres que son père avait reçues d'elle. C'est tout un volume manuscrit. Il l'a copié de sa main, en entier, pour nous le donner. Que de droits il s'est acquis à notre affection et à notre reconnaissance !

L'histoire de l'Église universelle, les récentes biographies des premiers évêques des États-Unis abondent en informations qui éclairent notre sujet. C'est à ces sources que nous avons puisé. C'est là que notre admiration a été chercher les traits de

dévouement, de persévérance et d'abnégation qui seront l'éloquence de ce récit, si Dieu permet qu'il serve à faire mieux aimer sa vraie religion et sa vraie Église. Pour atteindre ce cher objet, quelque exemple encore que nous ayons pu choisir, quelque voix que nous ayons fait entendre, nous croyons que rien n'aura la puissance des pages où nous n'avons eu qu'à traduire Elizabeth Seton elle-même.

Paris, février 1868.

En 1869, Mgr Robert Seton, petit-fils d'Elizabeth Seton, a publié sous le titre de *Memoir Letters and Journal of Elizabeth Seton* [1], de précieux documents entièrement inédits. Ce que nous avons choisi dans ces deux volumes nous permet maintenant d'ajouter à notre récit plusieurs chapitres nouveaux.

Paris, avril 1872.

[1] New-York, — O'Shea publisher.

INTRODUCTION

Ce ne serait pas assez pour nous, si dans la vie d'Elizabeth Seton on voulait voir seulement la touchante étude d'une âme qui fut ouverte à toutes les tendresses, et qui connut toutes les douleurs. Nos désirs vont plus haut, et nous osons demander à l'attendrissement qui pourra naître de ce récit, qu'il donne des fruits de force et de sainte émulation.

Avant d'abandonner les ombres de l'erreur pour les clartés de la foi, Elizabeth rencontra d'immenses obstacles sur son chemin : le courroux de sa famille, l'abandon de ses proches, l'anéantissement de sa fortune, la ruine de ses légitimes ambitions pour l'avenir de ses enfants, la perte de ses droits et des leurs, au sein d'un

pays protestant qui concédait à peine à ses fils catholiques le droit de vivre.

Un cœur moins ferme que le sien eût défailli devant ces obstacles ; mais elle : « Je ne regarde ni en avant ni en arrière, disait-elle : je regarde en haut. » Paroles héroïques dans la bouche d'Elizabeth. Elle les disait avec simplicité. C'est à nous de les recueillir : bientôt l'histoire de sa vie nous en montrera la grandeur. Les traverses de toute nature qui éprouvèrent sa constance furent le prix des grâces de sa conversion. Jamais ce prix ne lui sembla trop cher. Blâmée, persécutée, mise, à vrai dire, hors la loi, elle bénit Dieu : elle est catholique.

Mais quand l'aurore de l'émancipation brillait encore aux États-Unis, quand le souffle de la liberté y remuait tant de cœurs généreux, comment le droit de la conscience, le droit le plus saint, pouvait-il être ainsi méconnu ? Nous essaierons d'expliquer cette contradiction et cette injustice. Elle se produisait dans un temps bien voisin de nous ; toutefois nous y croirions difficilement, si nous n'étudiions d'abord la situation que l'oppression protestante fit, durant près de deux siècles, à l'Église catholique dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

La Virginie et la Nouvelle-Angleterre ont été

le noyau des États-Unis. Les diverses colonies qui successivement prirent des noms particuliers et se constituèrent en provinces distinctes, sont comme autant de fragments détachés de ces deux colonies mères. Si nous réussissons à donner une idée des principes qui, dès l'origine, ont fait loi dans la contrée qu'on désigne sous le nom de Nouvelle-Angleterre [1], ou, sans nous étendre si loin, dans la seule colonie du Massachusetts, dont la principale cité, Boston, a toujours exercé sur l'opinion et sur les mœurs des autres États une influence irrésistible, nous aurons atteint notre but, et nous n'ajouterons presque rien quand nous parlerons des autres colonies de l'Amérique du Nord. En effet, les principes religieux, sociaux, politiques du Massachusetts, après avoir rayonné sur les pays voisins, ont gagné de proche en proche les États les plus éloignés ; jusqu'au jour où ils ont fini, si l'on peut s'exprimer ainsi, par pénétrer l'Union américaine tout entière [2].

La terre qui reçut d'abord le nom de New-Plymouth est la plus ancienne des colonies de

[1] C'est tout le pays situé à l'est de New-York ; il comprend les six États de Maine, Vermont, New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut.

[2] Voir A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*.

la Nouvelle-Angleterre ; bientôt incorporée dans le Massachusetts, elle devint partie intégrante de ce dernier État. New-Plymouth dut son origine aux guerres de religion et aux malheurs de l'Europe. Le premier vaisseau qui aborda, en 1626, ses rivages déserts, portait cent vingt émigrants, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, qui s'arrachaient à leurs foyers et s'exposaient aux misères de l'exil, pour chercher une terre si abandonnée du monde qu'il fût permis d'y vivre à sa manière et d'y prier Dieu en liberté. Ces émigrants, ou, comme ils s'appelaient eux-mêmes, ces pèlerins, fuyaient la persécution de l'Église anglicane, instituée par Henri VIII, d'après les doctrines de Luther et de Calvin.

L'Église anglicane rejette la suprématie du Pape, pour conférer un immense pouvoir à la couronne d'Angleterre. Les prérogatives qu'elle accorde au souverain dépassent de bien loin le pouvoir que le Pape exerce sur les fidèles enfants qui reconnaissent son autorité paternelle. En pleine contradiction sur ce point avec ses propres principes à l'égard de l'indépendance individuelle, elle dément d'une manière encore plus flagrante ses principes sur la liberté d'examen, par l'intolérance dont elle use envers les dissidents des sectes protestantes.

Tout est confusion et contradiction au sein

de l'erreur : cette Église anglicane, séparée de l'Église catholique romaine sur les points de discipline et sur les articles du dogme les plus essentiels, a conservé des traces nombreuses de l'ancien culte ; elle en admet certaines formes traditionnelles, les signes, les pompes extérieures : ainsi, le signe de la croix dans le baptême, l'anneau dans le mariage ; elle approuve qu'on s'agenouille au sacrement de communion, quand elle célèbre ce qu'elle appelle la Cène du Seigneur ; elle demande qu'on s'incline au nom de Jésus ; elle a sa hiérarchie qui rappelle la nôtre, ses archevêques, ses évêques, ses vicaires, ses chanoines, etc... Le plan de la religion anglicane, tel qu'on le trouve exposé dans le livre authentique dédié au roi Georges II, nous montre ce culte solennisant la plupart des fêtes que nous célébrons dans l'Église catholique : ainsi, la Pentecôte, la Trinité, tous les dimanches de l'année, l'Épiphanie, l'Annonciation, Noël, la Toussaint, les fêtes des apôtres, des évangélistes, celles de saint Étienne et des saints Innocents. On y remarque avec surprise, quand on sait combien l'usage a prévalu contre la règle, que l'observance du carême est recommandée, ainsi que la loi du jeûne pour les vigiles, la prescription de l'abstinence des vendredis et des samedis, celle des Quatre-Temps et des Rogations.

Même analogie relativement aux prières de la liturgie : l'Église anglicane conserve l'office ecclésiastique du matin et du soir, les cantiques, les leçons, la confession générale des péchés et l'absolution, la doxologie, les *Alleluia*, le *Te Deum*, etc. Dans l'office des morts, elle demande à Dieu de ne pas livrer le pécheur aux supplices éternels ; elle supplie sa miséricorde d'accorder aux fidèles défunts le repos de l'âme et du corps.

A côté des réformateurs qui instituèrent l'Église anglicane, et qui s'arrêtèrent dans leurs réformes, on ne sait pourquoi, à moitié chemin, il y eut, dès les commencements, des sectaires ardents, des *puritains*, qui virent avec horreur ce que la soi-disant réforme conservait des anciennes cérémonies et de la hiérarchie primitive. Leur mécontentement s'exprima bruyamment et provoqua la répression, qui fut implacable. Plusieurs furent mis à mort. Parmi ceux qu'on épargna, le plus grand nombre se réfugièrent dans l'exil, en Suisse, d'où ils ne revinrent que sous le règne d'Élisabeth, entêtés dans leurs opinions, et imbus des principes rigoureux qui prévalaient alors à Bâle et à Genève.

Élisabeth d'Angleterre professait les opinions politiques de son père. Comme Henri VIII, ce qu'elle voulait, c'était être pape dans ses États. Tout en repoussant les catholiques, elle aimait

leur discipline, la pompe de leurs cérémonies et l'éclat de leur culte; d'autre part, les nouveaux sectaires lui apparaissaient comme des rebelles à son autorité. Le premier acte que le parlement rendit sous son règne déclara la suprématie de la couronne en matière religieuse, et décréta l'uniformité de liturgie. Le nombre de ceux qui résistèrent à l'uniformité, les nonconformistes, c'est ainsi qu'on les appelait, fut bientôt si grand, que les tribunaux ordinaires devinrent impuissants à poursuivre et à punir ceux que la loi voulait atteindre. La reine créa une cour spéciale, sous le nom de haute commission pour les affaires ecclésiastiques. Tout individu qui, pendant un mois, s'était absenté de l'église anglicane était condamné à l'emprisonnement et à l'amende. La récidive entraînait le bannissement à perpétuité; et si le coupable reparaissait dans le royaume, il encourait la peine de mort.

Jusqu'alors, les puritains n'avaient point eu la volonté de se séparer de l'Église anglicane; mais, se voyant rejetés de son sein, ils devinrent hautement ses adversaires. Les moins violents d'entre eux se rangèrent sous les lois de l'Église presbytérienne. Là, point d'autorité ecclésiastique, si ce n'est celle que les presbytériens plaçaient eux-mêmes dans les assemblées de leurs ministres, réunis en presbytère

ou consistoire. Les autres, plus excessifs, repoussèrent cette subordination à un consistoire, estimant qu'elle était incompatible avec la liberté telle qu'ils l'entendaient. Ils adoptèrent une doctrine qui enseignait que toute société de chrétiens unis pour rendre un culte à Dieu constituait une Église absolument indépendante et investie du droit d'exercer une juridiction complète dans ses propres affaires. Selon eux, la prêtrise ne constituait point un ordre distinct dans l'Église, et ne conférait point un caractère indélébile; le prêtre, simple prédicateur de la parole, revêtu de la seule autorité de son éloquence et du mérite qu'on lui attribuait, était élu par *ses frères*, moyennant l'imposition de leurs mains; de même, il pouvait être réduit au rang de simple membre de l'Église, en vertu de la même autorité.

L'Église établie d'Angleterre redoubla de violence envers les puritains: la persécution ne fit qu'accroître leur nombre et leur force. Vers l'année 1607, une centaine d'entre eux passèrent en Hollande; ils y furent accueillis, mais ils désertèrent bientôt ce pays, parce qu'ils n'y faisaient point de prosélytes. Ce fut alors qu'une pétition en leur faveur fut adressée au roi Jacques Ier. Ce souverain, ne voulant pas les recevoir dans ses États, promit seule-

ment qu'il les tolèrerait en Amérique, tant qu'ils y demeureraient paisibles. Les puritains, dans l'espoir qu'ils se trouveraient à l'abri des cours ecclésiastiques, à mille lieues de distance, se contentèrent de la promesse royale. Ils demandèrent une concession de terre à la société appelée compagnie de Plymouth, Bristol, etc., — l'une des deux compagnies entre lesquelles Jacques Ier avait partagé les territoires que la couronne possédait dans le nouveau monde; — munis de leur titre de propriété, et pourvus d'instruments de travail, ils s'embarquèrent.

L'automne était sur son déclin, au moment où ils quittèrent les rivages de l'Europe. Maintenant ils avaient passé le vaste Océan, et ils arrivaient au but de leur voyage; mais ils ne voyaient point d'amis pour les recevoir, point d'habitation pour leur offrir un abri. On était au milieu de l'hiver; et ceux qui connaissent le climat de l'Amérique du Nord savent combien les hivers y sont rudes, et quels furieux ouragans désolent alors ses côtes. Dans cette saison, il est difficile de traverser des lieux connus; à plus forte raison, de s'établir sur des rivages nouveaux. Autour d'eux n'apparaissait qu'un désert hideux et désolé, plein d'animaux et d'hommes sauvages, dont ils ignoraient le degré de férocité et le nombre. La terre était glacée.

Le sol était couvert de forêts et de buissons. Le tout avait un aspect barbare [1].

Avant le retour du printemps, la moitié de ces émigrants avait succombé aux souffrances causées par les privations et par la rigueur du climat. La liberté de professer leurs opinions religieuses, et de se gouverner eux-mêmes, consola les survivants des maux et des dangers qui les menaçaient de toutes parts. Même avant de débarquer, ils avaient arrêté les bases sur lesquelles ils allaient constituer leur Église et leur société politique.

Les passions religieuses, qui pendant tout le règne de Charles Ier déchirèrent le royaume britannique, poussèrent chaque année vers l'Amérique du Nord de nouveaux essaims de sectaires. Empressé d'éloigner de lui des éléments de discorde et de désordre, le gouvernement anglais favorisait cette émigration, de jour en jour plus nombreuse. Il se montrait d'ailleurs indifférent sur la destinée des émigrants, et ne semblait point s'occuper de ceux qui venaient sur le sol américain chercher un asile contre la dureté de ses lois. Les premiers réfugiés puritains avaient jeté les fondements de la colonie qui devint plus

[1] Voir le *New-England's Memorial*, cité par Alexis de Tocqueville.

tard l'État de Massachusetts. En 1628 et 1629, de nouvelles expéditions fondèrent, sur les territoires voisins, la ville de Charlestown et celle de Boston, qui passa bientôt pour la plus éclairée de toutes les cités de la Nouvelle-Angleterre [1].

Les colons qui fondèrent Boston étaient des puritains de la règle la plus austère; ils adoptèrent dans leur Église une doctrine dont les adeptes ont été désignés depuis sous le nom d'indépendants. Unis en société religieuse par un traité — *covenant* — solennel avec Dieu, ils élurent un pasteur, un instructeur et un ancien, par l'imposition des mains des frères. Tous ceux qui, ce jour, furent reçus parmi eux comme membres de l'Église signèrent leur adhésion à une profession de foi rédigée par l'instructeur, et il fut établi que personne désormais ne serait admis à leur communion avant d'avoir rendu témoignage de sa foi. Leur culte n'avait point de liturgie; il était réduit au dernier degré de simplicité.

Étrange inconséquence de la passion! ces hommes, si longtemps persécutés devinrent des persécuteurs aussitôt qu'ils le purent. Il se trouva qu'un petit nombre d'entre eux étaient

[1] Voir Arnold Scheffer, *Histoire des États-Unis de l'Amérique septentrionale*, et Édouard Laboulaye, *Histoire des États-Unis*.

attachés aux rites de l'Église anglicane ; ils les expulsèrent de leur société, et les renvoyèrent en Angleterre. Selon les constitutions qu'ils s'étaient données, le pouvoir législatif appartenait chez eux à l'assemblée générale des colons. Dès sa seconde réunion, en 1631, cette assemblée promulgua les lois d'exclusion les plus excessives contre tous ceux qu'elle enveloppa sous la désignation générale de non-conformistes. En peu de temps, la Nouvelle-Angleterre fut peuplée par l'intolérance des colons du Massachusetts. Un de leurs pasteurs, puritain dissident, repoussé par eux, se réfugia, avec ses partisans, chez les sauvages indiens. Bien accueilli de leurs Sachems, il fonda la colonie de Rhode-Island, qui devint bientôt florissante. D'autres essaims de bannis commencèrent les établissements de New-Hampshire et du Maine. Celui de Connecticut dut sa naissance à une émigration de colons chassés du Massachusetts par la rivalité des deux principaux ministres puritains de cette province [1].

Il est bien vrai, l'histoire des hommes qui ont fondé les colonies de l'Amérique du Nord est celle des persécutés qui se sont faits persécuteurs aussitôt qu'ils l'ont pu. Partout le fanatisme des puritains du Massachusetts

[1] Voir Robertson, *History of America*.

trouva des imitateurs et multiplia ses victimes. Le premier article des lois du Connecticut commence ainsi : « Quiconque adorera un autre Dieu que le Seigneur sera mis à mort. » Les codes de plusieurs autres États sont rédigés d'après les mêmes principes. La petite colonie de Rhode-Island, la plus libérale des colonies de la Nouvelle-Angleterre, déclare dans sa charte que le principe de la liberté religieuse est absolument inapplicable aux papistes. « Nul prêtre, dit la loi du Connecticut, n'est admis dans cette province. Il doit être expulsé, et mis à mort s'il revient. Tout prêtre peut être saisi par le premier venu, sans mandat d'arrêt. » Dans la colonie de Plymouth, la proscription étend ses rigueurs aux quakers : l'hospitalité qu'on pourrait leur offrir sera punie de l'amende et de la prison. Tout quaker qui, frappé par la loi, oserait revenir dans la province, aura, pour la première et pour la seconde fois, une oreille coupée ; pour la troisième fois, il aura la langue traversée d'un fer rouge. Ces barbaries portent la date de l'année 1657.

La Virginie, colonisée sous les auspices de la couronne, au temps de la reine Élisabeth, était peuplée de protestants qui appartenaient à l'Église anglicane ou épiscopalienne. Assurés des sympathies de la métropole, et fiers d'ap-

partenir à l'anglicanisme, ce culte aristocratique et officiel de la Grande-Bretagne, les épiscopaux de la Virginie exercèrent contre les dissidents, et surtout contre les puritains, les mêmes violences que les puritains exerçaient contre leurs frères protestants de toutes les sectes, là où ils étaient les plus forts. Tout étranger qui débarquait sur le territoire virginien était soumis à un examen sur ses croyances religieuses : s'il refusait de reconnaître la suprématie de la couronne d'Angleterre, il avait à subir la peine du fouet, chaque jour, pendant tout le temps qu'il séjournait dans la colonie. Le juif qui mettait le pied sur ce sol asservi à des maîtres impitoyables était, par ce fait même, réduit en esclavage.

Inquisiteur jusque dans les moindres détails, l'anglicanisme se montrait cruel envers ses propres adeptes : il avait des lois qui réglaient l'assiduité aux offices de la paroisse et la participation aux cérémonies appelées sacrements; ces lois avaient pour sanction de fortes amendes; et, dans le cas de récidive, la peine du fouet. Une raillerie sur le compte d'un ministre était punie de cette même peine.

A partir de l'année 1664, le culte anglican eut un de ses principaux centres dans l'ancienne colonie hollandaise la Nouvelle-Belgique, qui devint à cette époque possession anglaise, sous

le nom de Nouvelle-York. Là, du moins, les épiscopaux se montrèrent assez tolérants envers la plupart des sectes protestantes. Par contre, ils eurent pour les catholiques des menaces d'emprisonnement et de mort.

Dans cette attristante histoire du protestantisme américain, un des faits qui étonnent le plus est l'archarnement des Églises épiscopaliennes, puritaines, presbytériennes et autres, contre les inoffensifs et pacifiques quakers venus d'Angleterre en Amérique vers l'année 1654[1]. Les récits qu'on faisait de leurs souffrances émurent l'un de leurs coreligionnaires, Guillaume Penn, fils d'un amiral anglais du temps de Cromwell. Inspiré par le désir de leur offrir un abri, Penn demanda au roi Charles II de lui concéder un territoire dans le nouveau monde, à titre d'indemnité pour des avances faites au gouvernement anglais par son père. Il obtint ainsi la pleine et absolue propriété d'une vaste contrée dont il prit possession en 1682, et qu'il appela Penn-Sylvanie. La nouvelle colonie fut ouverte non-seulement aux quakers de tous les pays, mais à tous les persécutés de toutes les sectes. Le nombre en était grand : il en arriva de toutes parts; et dans l'asile qui leur était offert, ces hommes divisés entre eux

[1] Voir Hawk's *History of the episcopal Church of Virginia.*

par leurs opinions, mais réunis dans une même infortune, vécurent en paix à côté les uns des autres.

Selon la secte des quakers, Dieu accordant à tous les hommes une lumière intérieure suffisante pour les conduire au salut éternel, il n'est besoin ni de prêtre ni de pasteur : tout homme peut être inspiré de l'Esprit divin. Quand il sent le *tremblement* de l'inspiré qui s'empare de lui, il se lève, il prend la parole, et tous l'écoutent [1]. Les quakers rejettent tout culte visible, les sacrements, les cérémonies. Une vie droite et vertueuse, disent-ils, suffit à chacun pour assurer son salut. Dieu défend de verser le sang : ils ont la guerre en horreur, et se refusent à porter les armes ; ils ne prennent aucune part aux réjouissances qui suivent les victoires. Dieu ayant fait les hommes tous frères et égaux par leur nature, ils tutoient tout le monde, et suppriment les marques extérieures de respect, comme de saluer, s'incliner, se découvrir la tête, etc. La tempérance et la modestie étant les principales vertus du chrétien, ils rejettent toute superfluité dans l'extérieur : les ornements sur les habits, les joyaux, les rubans, les dentelles, les étoffes de couleurs brillantes, etc.;

[1] De là le nom de quakers, qui veut dire *trembleurs* en anglais.

tout divertissement mondain : les danses, les spectacles, les cartes, les dés. Ils ne prêtent point de serment, et se contentent, dans l'occasion, d'une simple déclaration affirmative ou négative.

On ne sait pas précisément à quel moment la Pensylvanie reçut le bienfait du catholicisme. On sait seulement que Guillaume Penn parle d'un vieux prêtre qui exerçait, en 1686, le saint ministère dans la colonie. Un peu plus tard, en 1708, on voit de fougueux sectaires qui s'indignent contre Penn de ce qu'il souffre qu'on professe publiquement le culte catholique. L'esprit qui dictait ses reproches, heureusement ne prévalut pas. La mission de Pensylvanie comprenait 7,000 âmes en 1774; elle était déservie par des Pères jésuites venus du Maryland. Pasteurs et fidèles jouissaient parmi les quakers d'une mesure de liberté qui leur était tout à fait inconnue dans les autres provinces [1].

Peu de mots maintenant nous suffiront pour décrire la situation faite aux enfants de l'Église catholique, dans les vastes contrées où dominait la race anglo-saxonne. Partout, si ce n'est dans la Pensylvanie, dont nous venons de parler, et dans le Maryland, qui nous occupera bientôt,

[1] Voir Marshall, *Christian Missions*. London, 1863.

ils se trouvaient en présence des lois les plus rigoureuses. Ici la déchéance des droits de citoyens ; là le bannissement ; et dans les provinces les plus florissantes, au cœur de la civilisation américaine, l'emprisonnement et la peine de mort. Ceux des prêtres catholiques qui s'aventuraient dans ces contrées, pauvres, errants, travestis, devaient se préparer à l'existence périlleuse et précaire, qu'ont encore nos missionnaires au sein des pays infidèles. Qu'on en juge par les termes de cette loi de la province de New-York. Décrétée dans l'année même qui ouvre le XVIIIe siècle, elle n'est que le renouvellement des lois antérieures. « Tout prêtre catholique, y est-il dit, qu'on saisira dans les limites du territoire, sera jugé comme incendiaire et perturbateur du salut et de la paix publique, comme ennemi de la vraie religion chrétienne, et puni d'un emprisonnement à perpétuité [1] ; que s'il s'évade et s'il est repris, il est condamné à mort. Le crime d'avoir donné l'hospitalité à un prêtre catho-

1 « Deemed and accounted an incendiary, and disturber of the public peace and safety, and an enemy of the true christian religion ; and shall be adjudged to suffer perpetual imprisonment. » Voir : *A Brief Sketch of the history of the catholic Church on the island of New-York.* — New-York, 1853. — By the Rev. J. R. Bayley, secretary to the Archbishop of New-York. — Actually Bishop of Newark.

lique sera puni d'une amende de 200 livres sterling et de trois jours de pilori [1]. »

Écartons ces souvenirs, et tournons nos regards vers le clément pays du Maryland. Ici nous nous sentons heureux de pouvoir citer les paroles du célèbre historien protestant Bancroft : « L'histoire du Maryland, dit-il, est celle de la bienveillance, de la gratitude et de la tolérance [2]. » En 1632, le roi Charles Ier ayant fait don à Cecilius Calvert, lord Baltimore, du vaste territoire compris entre le Potomac et la Chesapeake, celui-ci y envoya une expédition composée de deux cents colons, tous catholiques, qui s'éloignaient d'une patrie où leurs droits politiques leur étaient ravis. Cette émigration n'avait admis dans son sein que de respectables familles ; elle était dirigée par Léonard Calvert, fils de lord Baltimore. Son premier soin, lorsqu'elle arriva sur le continent américain, fut de s'entendre avec les indigènes du pays et d'acquérir d'eux le terrain sur lequel elle s'établit. En se conciliant l'amitié des Indiens, elle évita les guerres qui menacèrent souvent l'existence des autres colons. En achetant des terres qui avaient déjà reçu une sorte de culture , elle pourvut immédiatement à ses principaux besoins.

[1] Voir le même ouvrage.

[2] Voir George Bancroft, *History of the United States.*

Lorsqu'ils prirent possession de leur nouveau territoire, les catholiques de lord Baltimore s'engagèrent à respecter toutes les communions fondées sur la divinité de Jésus-Christ. Le serment du gouverneur du Maryland s'exprime en ces termes : « Moi, *N...*, je promets que je ne tourmenterai pour cause de religion, ni par moi-même, ni par les autres, ni directement, ni indirectement, qui que ce soit faisant profession de croire en Jésus-Christ. »

Sous l'influence des plus douces institutions, la contrée presque déserte où s'étaient fixés les nouveaux colons se couvrit bientôt d'établissements nombreux, et s'anima d'une vie active. Lord Baltimore exerçait dans la colonie une sorte de royauté, dont l'unique ambition était de se répandre en bienfaits. *Paix à tous*, telle était sa devise [1]. Les persécutés, les malheureux accouraient de toutes parts pour chercher abri dans ses domaines; les catholiques opprimés par l'Angleterre se réfugiaient dans les ports tranquilles de la Chesapeake; ils y rencontraient les exilés protestants, qui trouvaient en ces mêmes lieux le repos et la liberté. Le gouvernement du Maryland éten-

[1] « Lord Baltimore, dit l'historien protestant Bancroft, mérite un rang parmi les législateurs les plus sages et les plus cléments de tous les âges. » *History of the United States.*

dait ses sympathies à toutes les nations et à toutes les sectes. La France lui envoyait des huguenots, tandis que d'autres infortunés appartenant à toutes les nuances de l'erreur, lui arrivaient de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suède, de la Bohême.

Telle fut la tolérance du Maryland catholique. « Il est curieux, remarque le professeur Walters, de Philadelphie, de voir à cette époque les puritains persécuter leurs frères protestants, dans la Nouvelle-Angleterre ; les épiscopaux exercer la même sévérité envers les puritains, en Virginie ; et les catholiques, contre lesquels tous étaient ligués, former au Maryland un sanctuaire où chacun pouvait pratiquer son culte, où personne n'était opprimé, où même les protestants pouvaient trouver un refuge contre l'intolérance protestante. » Cependant ces protégés, ces sauvés du catholicisme, aussi injustes qu'ils étaient ingrats, conçurent le dessein de ruiner une religion que tout leur commandait de bénir.

Lord Baltimore venait de mourir. Immédiatement l'influence de l'archevêque de Canterbury, toute-puissante en Angleterre, fut invoquée pour assurer dans le Maryland la prépondérance de l'Église épiscopalienne. Les protestants, devenus plus nombreux et plus forts que leurs hôtes hospitaliers, s'emparent

violemment du pouvoir, expulsent les catholiques de tous les emplois, et leur enlèvent toutes les franchises qu'ils possédaient dans la province créée par eux [1].

Ceci se passait vers 1650. A dater de cette époque, le parti de l'oppression demeura prépondérant, sauf à quelques rares intervalles. Son hostilité contre les catholiques redoubla de violence, et s'affirma, en 1704, dans un acte que vota le parlement de Baltimore pour prévenir les progrès du *papisme*. Par cet acte, il fut interdit, sous de sévères pénalités, à tous les évêques ou prêtres de l'Église catholique, de dire la messe, d'exercer des fonctions spirituelles, et d'essayer en aucune manière de persuader aux dissidents de se réconcilier avec l'Église de Rome. Il fut interdit aux catholiques de se livrer à l'éducation de la jeunesse. On emprunta à la législation anglaise, pour l'insérer dans le code colonial, cette loi odieuse qui, pour récompenser l'apostasie, force le père à donner une partie de ses biens à l'enfant qui trahit sa foi [2].

1 « Ainsi les catholiques se virent traités en ilotes dans le pays dont ils avaient fait, dans leur libéralisme vraiment catholique, non pas leur asile à eux, mais celui de toutes les sectes persécutées. » Bancroft, *History of the United States*.

2 Voir Édouard Laboulaye, *Histoire des États-Unis*.

A la veille de la guerre de l'Indépendance, les catholiques formaient tout au plus le huitième de la population du Maryland. Ils fuyaient quand ils le pouvaient la terre ingrate qu'avaient peuplée leurs ancêtres. En 1752, un de leurs plus éminents citoyens, Daniel Carroll, le père de ce grand John Carroll qui fut le premier évêque des États-Unis, arrivait en France, avait plusieurs entrevues avec le duc de Choiseul, et négociait pour que le cabinet de Versailles facilitât dans la Louisiane la totale émigration des catholiques du Maryland. Placés entre la ruine et l'apostasie, Carroll et les catholiques, persécutés comme lui, demandaient refuge à l'exil.

Si douloureuse que fût sa situation, le catholicisme ne disparut pourtant pas du Maryland. L'année même où fut promulgué l'acte contre le *papisme*, le parlement accorda que, pour un temps, aucune peine ne serait prononcée contre les prêtres qui se borneraient strictement à exercer leur ministère dans l'intérieur des familles catholiques. Cette suspension de pénalité fut renouvelée, à différentes époques, par des actes successifs, qui furent à la fois la consolation et le salut des opprimés.

Cependant, épargnées et comme oubliées au milieu du désastre commun, quelques maisons religieuses conservèrent légalement les pro-

priétés territoriales qu'elles possédaient dans la colonie. Dès l'origine de la fondation, un acte connu sous le nom de *condition de plantation* avait promis qu'on délivrerait, moyennant une faible redevance, 2,000 acres de terre à toute personne qui aurait conduit sur les domaines concédés à lord Baltimore cinq hommes en état de se livrer au travail. Les Pères de la Compagnie de Jésus, qui avaient accompagné le premier convoi d'émigrants, avaient eu part à cette distribution. Ils étaient donc propriétaires au même titre que les autres habitants. Atteints néanmoins et compris, des premiers, dans la persécution qui suivit la mort de lord Baltimore, ils s'étaient vus chargés de chaînes et renvoyés en Angleterre. Mais leur exil dura peu. Sous le règne de Charles II, ils reparurent dans le Maryland, et recouvrèrent leurs anciennes possessions. On les laissa, chez eux, séjourner en paix. Ils purent continuer à organiser des plantations et à construire des habitations sur leurs terres.

A la fin du XVIIe siècle, ils possédaient plusieurs grands domaines, quelques fermes, des maisons ; le manoir de Saint-Thomas, près de Porto-Tobacco, dans le comté de Charles ; le manoir de Saint-Inigo, sur la rivière de Sainte-Marie, et celui de Bohemia, sur la rive orientale de la Chesapeake. Des chapelles étaient

annexées à toutes leurs résidences. Les catholiques de plusieurs milles à la ronde s'y réunissaient, les dimanches et les jours de fêtes, pour assister au saint sacrifice. Comme le nombre de ces sanctuaires ne suffisait pas aux besoins d'une population dispersée sur l'étendue d'un vaste territoire, plusieurs propriétaires disposèrent, chacun à son tour, une place dans leurs maisons pour la célébration du service divin. C'étaient autant de stations, où prêtres et fidèles se rendaient à des époques déterminées. Le célébrant avait soin d'apporter avec lui les vases sacrés, les ornements sacerdotaux et tout ce qui était nécessaire pour la sainte messe. Le plus souvent, la petite congrégation ne pouvait lui offrir pour temple qu'une chambre étroite, misérable, dans laquelle quelques planches dressées à la hâte formaient un autel. La ville de Baltimore n'avait plus même une chapelle à la fin du dernier siècle. Le prêtre le plus voisin résidait à la ferme de White-Marsh ; il se rendait à la ville, une fois par mois, pour dire la messe aux fidèles [1].

Telle fut, dans l'Amérique du Nord, la situation de l'Église catholique et celle des sectes

[1] Voir C. Moreau, *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*. — Voir Marshall, *Christian Missions*.

protestantes tant que dura ce que l'on pourrait appeler l'ancien régime de ces contrées. Tout changea de face sous l'empire de la nouvelle constitution que se donnèrent les colonies émancipées.

Après que les États-Unis eurent assuré leur indépendance nationale, chacune des treize provinces qui venait de repousser la domination de l'Angleterre s'érigea en république indépendante, et s'attribua chez elle toutes les prérogatives de la souveraineté. L'assemblée unique qui, depuis la déclaration d'indépendance, avait présidé à la conduite de la guerre, continua de régir la confédération; mais on s'aperçut bientôt qu'elle était impuissante à gouverner le pays pendant la paix. Menacé de l'immense péril de voir la confédération se dissoudre, le peuple américain donna, pour la seconde fois, le grand spectacle d'une nation énergique et sensée, qui cherche son salut en elle-même. Une convention composée de députés des divers États fut convoquée à Philadelphie, pour réformer la constitition fédérale. Cette assemblée, peu nombreuse, puisqu'elle ne comptait que cinquante-cinq membres, renfermait de très-grands esprits et de nobles caractères : Washington, Franklin, Madison, les deux Morris, Hamilton. Le 17 septembre 1787, à la suite de délibérations appro-

fondies, elle offrit à l'adoption du peuple le corps des lois organiques qui régit encore de nos jours l'Union américaine. Présentée par Washington, acceptée par le congrès, la nouvelle constitution fut adoptée successivement par tous les États. L'ancienne constitution, celle de 1778, était demeurée complétement étrangère à la question religieuse ; la nouvelle constitution, dans le premier de ses amendements, contenait un article ainsi conçu : « Le congrès ne pourra rendre aucune loi pour établir une religion, ni pour prohiber le libre exercice d'une religion ; aucune loi pour restreindre la liberté de la parole ou de la presse, le droit de s'assembler paisiblement et d'adresser des pétitions au gouvernement afin d'obtenir le redressement de quelque grief. »

Cette proclamation concise et nette du droit laissé à chacun de vivre selon sa conscience, et de suivre librement et publiquement sa religion, ne devait point être aux États-Unis, comme en tant d'autres lieux, une formule vaine, une promesse illusoire. A partir du jour où on la publia, les anciennes lois pénales, édictées par l'intolérance des temps antérieurs, furent abolies ; les catholiques, exclus jusqu'alors de tous les États, sauf un seul, se montrèrent partout à découvert.

Avant la guerre pour l'émancipation, ces fils de la vraie Église, disséminés en petit nombre sur une étendue plus vaste que l'Europe entière, dépendaient au spirituel d'un vicaire apostolique résidant à Londres. Lorsque la nouvelle constitution eut promulgué pour tous la liberté des cultes, ils se prirent à espérer qu'ils obtiendraient d'avoir un évêque à eux, dans l'Union même. C'était le désir de Rome, nul ne l'ignorait. Ils sondèrent prudemment le terrain autour d'eux, se concertèrent, et formulèrent, pour la présenter au souverain pontife, une demande qui fut accueillie avec une extrême faveur. Dans le dessein d'obtenir la réalisation de leurs vœux, la Propagande envoya au nonce apostolique Doria, accrédité auprès de la cour de France, une note pour être remise à Franklin, ambassadeur des États-Unis près de cette même cour. Dans cette note, on exposait l'inconvénient pour les missionnaires américains de recourir à un vicaire apostolique résidant en Angleterre, après que les colons d'Amérique avaient rompu les anciens liens qui les rattachaient à la mère-patrie. On démontrait en même temps les avantages que les catholiques trouveraient dans la présence d'un évêque ou d'un vicaire apostolique résidant aux États-Unis ; on avait eu soin de présenter ces considérations avec me-

sure et circonspection, afin de ne point froisser les susceptibilités du congrès.

La note fut envoyée en Amérique par Franklin. La réponse qu'elle reçut, aussi prompte que possible, assurait que le congrès n'entendait mettre aucun obstacle aux vœux des catholiques des États-Unis, attendu que le domaine des choses religieuses était en dehors de sa compétence. Six ans plus tard, le 17 juillet 1789, le souverain pontife Pie VI approuvait un décret de la congrégation *de Propaganda Fide,* portant que tous les prêtres qui exerçaient le ministère dans les États-Unis se réuniraient pour déterminer dans quelle ville serait placé le siége épiscopal qu'on désirait ériger, et pour désigner lequel d'entre eux leur paraîtrait le plus propre à être élevé à l'épiscopat : privilége qu'on leur accordait pour cette fois seulement, et par insigne faveur. Sitôt que ce décret, rendu à Rome, leur fut connu, ces prêtres s'assemblèrent, et décidèrent à l'unanimité que Baltimore serait la ville la plus convenable pour l'érection d'un évêché, parce qu'elle était au centre des États et qu'elle renfermait encore un assez grand nombre de catholiques [1]. Quant au choix de

[1] Le Maryland renfermait près de seize mille catholiques, et l'on n'en comptait que huit à neuf mille dans le reste

l'évêque, sur vingt-six votants qui composaient la réunion, il y en eut vingt-quatre qui désignèrent John Carroll, prêtre de naissance américaine, zélé, instruit, digne en tous points des temps apostoliques, et dévoué entièrement à la mission du Maryland, depuis que la suppression de son ordre, la Compagnie de Jésus, l'avait ramené d'Europe en sa terre natale.

La bulle qui érigea le premier siége épiscopal dans les États-Unis fut signée à Rome le 6 novembre 1789. En France, par un contraste douloureux, presque à ce même jour, le 2 novembre 1789, l'Assemblée nationale, livrée aux passions philosophiques et irréligieuses du XVIIIe siècle, prononçait le décret de la confiscation des biens du clergé, et ouvrait l'ère des spoliations, des outrages et des violences envers l'Église et les ministres de Dieu. La révolution américaine, glorieuse et pure de tout excès, finissait précisément à l'heure où commençait la révolution française.

Personne n'ignore quels ont été depuis cette époque les progrès de la religion catholique aux États-Unis : ils vont chaque jour s'accroissant, et ils sont immenses, comme la grandeur et

des États-Unis. Partout la pénurie de prêtres était extrême; il ne s'en trouvait que dix-neuf dans tout le Maryland, cinq dans la Pensylvanie, moins encore dans les autres États.

la prospérité de ce libre pays [1]. Cependant on se tromperait si l'on croyait qu'ils suivirent immédiatement la promulgation de la constitution nouvelle. Pendant longtemps les catholiques durent se contenter d'être simplement tolérés en exerçant humblement leur culte. Dans la plupart des États, ils demeurèrent exclus de tout emploi public. L'État de New-York, en particulier, se distingua par son hostilité envers eux. Jusqu'en 1806, ils y furent privés de tout droit, même du droit de citoyen. Une loi de l'État, édictée contre eux, portait que, pour être admis au titre civique, il fallait s'engager par serment à répudier toute obédience ou allégeance de nature à lier,

1 On estime maintenant à six millions et demi le nombre des catholiques répandus sur le territoire des États-Unis. La hiérarchie du clergé se compose de 7 archevêques, 46 évêques, 8 vicaires apostoliques. D'après le dernier recensement — celui de 1865 — le nombre des prêtres était de 3,183. — Les églises et établissements catholiques se répartissent ainsi : 3,483 églises, 1,695 chapelles ou *stations*, 74 séminaires ou colléges préparatoires, 1,404 colléges ordinaires ou écoles, 203 couvents de femmes, 48 monastères d'hommes, 150 orphelinats, renfermant 9,000 orphelins, 49 hôpitaux, environ 150 autres établissements de charité.

Nous avons emprunté ces précieux renseignements à une lettre écrite au mois de mars 1869 — par un prêtre français du diocèse de Séez, l'abbé Dujarié, actuellement directeur au séminaire Saint-Charles dans le Maryland.— Voir *la Semaine catholique de Séez*, numéro du 1er avril 1869.

soit en matière ecclésiastique, soit en matière civile, à un pouvoir ecclésiastique établi sur une terre étrangère ; et cela, dit expressément un commentateur, afin d'exclure du bénéfice de la naturalisation les catholiques romains, qui reconnaissent la suprématie spirituelle du Pape [1]. Longtemps après la loi de réparation décrétée en 1806, les ministres des diverses sectes protestantes, dans l'État de New-York, plus encore que partout ailleurs, cherchaient à attirer le mépris sur tout ce qui tenait à l'Église romaine. Chaque jour, de fanatiques prédicants jetaient l'insulte sur le clergé catholique, sur ces *fils de la Babylone maudite*, ces *disciples de Bélial*, ces *idolâtres*, ces papistes. Si le nom de prêtre était en horreur à New-York, celui de catholique y était en mépris. Le petit troupeau de la vraie église ne comptait guère en son sein que des émigrés irlandais. Ces pauvres gens vivaient, pour la plupart, dans un état voisin de la misère. L'humilité de leur condition se reflétait sur la religion qu'ils professaient, et achevait de lui enlever tout prestige aux yeux d'un peuple épris jusqu'à l'excès du vulgaire éclat des richesses. Dans l'Amérique du Nord, à cette époque, la conversion d'un protestant au catholicisme

[1] *The Catholic Church in the United States*, cité par la revue *le Correspondant*, janvier 1869.

était un fait inouï, un de ces faits exceptionnels qui, lorsqu'ils viennent à se produire, sont un sujet d'étonnement et de scandale universel.

Quand une âme longtemps attardée dans l'erreur a entrevu la vérité, elle voudrait l'embrasser, elle s'élance à sa rencontre. Autour d'elle si tout conspire à l'en éloigner, les opinions, les mœurs d'un pays, une famille, des amis, la société tout entière, que fera-t-elle? Elle va lutter. elle va souffrir. Puis, forte de sa conviction, elle atteindra l'objet de ses désirs en s'appuyant sur l'obstacle même. Elle s'est résolue à faire cet éclat. Elle est prête à subir l'abandon, le blâme, la répulsion générale. Pour s'élever à ces renoncements, il est besoin d'avoir en soi une rare énergie, une foi vive et profonde, une haute idée des destinées éternelles. C'est la réunion de ces sentiments que nous allons admirer chez Elizabeth Seton. Ils l'ont faite grande devant les hommes, et pleine de mérites devant Dieu. Nous les découvrirons en elle dès son enfance. A mesure qu'elle avancera dans la vie, nous apercevrons de plus en plus qu'ils sont « le secret et profond ressort d'où partent ses résolutions et ses volontés. »

ELIZABETH SETON

I

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus. (Psalm. CXXXVIII.)

Les Seton d'Écosse. — Elizabeth Bayley. — Son enfance. — Tendresse de son père pour elle. — Son aimable naturel. — Son éducation. — Trait à remarquer dans son caractère. — Scènes de la guerre de l'indépendance américaine. — La ville de New-York cernée par les milices de Washington. — Situation des colonies d'Amérique avant la rupture avec l'Angleterre. — Causes de leur mécontentement et de leur révolte. — Sir Guy Carleton et Richard Bayley. — New-York est évacuée par l'armée anglaise. — Le parti loyaliste. — Richard Bayley professeur à l'université de Columbia.

L'antique nom des Seton, leur nom, aussi leur cri de guerre, *Set on, Set on,* « Sus, sus, en avant! » est connu de ceux qui, s'intéressant au passé d'un peuple vaillant et fier, ont

étudié les annales de l'histoire d'Écosse [1]. De tout temps les Seton y ont figuré. Alliés, au commencement du XIVe siècle, à la famille royale des Bruce, et par les Bruce aux Stuarts, dès ce moment ils enferment leur écusson dans le double trescheur fleurdelisé, qui est le trescheur d'Écosse : précieux honneur héraldique toujours conservé depuis lors dans toutes les branches de la famille [2].

Nous ne parlerons point des Seton célèbres dans les temps anciens. Nous dirons seulement qu'au moment où l'histoire d'Écosse se lie le plus étroitement à l'histoire de notre pays, un Seton fut choisi par la régente Marie de Guise, veuve de Jacques V, pour négocier le mariage de la jeune reine Marie Stuart avec le Dauphin de France. La royale fiancée, amenée dès son enfance à la cour des Valois, y vint accompagnée de quatre filles de haut rang, destinées à prendre part à ses études et à ses jeux. Leur âge est celui de leur jeune souveraine, leur

[1] Le nom de Seton se prononce *Sitone*, conformément à la prononciation régulière anglaise. Autrefois on eût écrit *Sitone* dans un livre français. Peu familiers alors avec les noms étrangers, nous les reproduisions suivant le son dont ils frappaient nos oreilles. Quelquefois nous les traduisions, s'ils avaient un sens qui s'y prêtait. Tel, pour en citer un exemple, ce nom du comte de Fontaine (Fuentes, en espagnol), que Bossuet a rendu immortel.

[2] Voir la note I à la fin de ce volume.

nom est le même nom que le sien. On les appelle les *Marie* de la reine; l'une d'elles est Marie Seton. Dans un de ses brillants récits où s'allient la fiction et la vérité historique, Walter Scott, le grand chroniqueur, s'est heureusement inspiré du souvenir de cette Marie, qui demeura jusqu'à la fin, et au péril de sa vie, dévouée à l'infortunée Marie Stuart [1]. La fidélité à des princes malheureux se transmet parmi les Seton comme un héritage d'honneur; ils défendent la cause royale, dont ils partagent les revers; l'un d'eux, Georges, quatrième marquis de Dumferline, courtisan du malheur, dépouillé de ses biens, privé de ses titres, suit le roi Jacques dans l'exil, et meurt près de lui à Saint-Germain [2].

Celle qui, par son mariage avec un descendant de ces nobles Écossais, devait donner à

[1] Dans le récit de Walter Scott, le principal personnage après Marie Stuart est Marie Seton. Pour éviter la confusion qu'aurait pu faire naître la rencontre de ces deux noms, Walter Scott, guidé par sa fantaisie, a donné à Marie Seton le nom de Catherine.

[2] Les Seton sont aujourd'hui représentés en Angleterre par le comte de Winton, pair héréditaire du Royaume-Uni, fils du feu lord Eglington, pair héréditaire d'Ecosse et pair héréditaire d'Angleterre. Les Eglington sont des Montgomery par voie de femme; ils descendent de Henry Seton, fils du cinquième lord Seton, époux de l'héritière de Montgomery.

leur nom une illustration si sainte, Elizabeth-Anna Bayley, naquit à New-York, le 28 août 1774. Son père, Richard Bayley, cadet d'une bonne famille de la gentry d'Angleterre [1], et sa mère, Catherine Charlton, fille d'un ministre de l'Église épiscopalienne [2], étaient nés en Amérique tous les deux. Un malheur qu'elle ne connut point lorsqu'elle l'éprouva, atteignit dès sa tendre enfance la petite Elizabeth : la mort lui enleva sa mère vers la fin de l'année 1777. Dieu, qui la destinait à tant d'épreuves, lui infligea cette perte irréparable à un âge qui ne comprend pas la douleur. Il épargnait la sensibilité de l'enfant encore faible, pour faire *la femme forte* plus tard. Elle grandit ; toutes ses affections se reportèrent sur son père. Elle, et Mary, sa jeune sœur, étaient tout ce qui restait à Richard Bayley de son mariage avec Mlle Charlton ; mais il s'était marié une seconde fois, et il avait eu plusieurs autres enfants. Son affection et son dévouement pour les deux orphelines semblaient augmenter à mesure que sa nouvelle famille s'accroissait. A le voir si attentif et si soigneux auprès d'elles, on sentait bien qu'il espérait

1 De temps immémorial, les Bayley ont eu pour armes : d'argent à trois tourteaux de gueules, au chef d'azur.

2 Épiscopalienne ou anglicane. Voir l'Introduction.

faire ce miracle de tendresse de leur cacher ce qui leur manquait à côté d'enfants qu'entouraient à la fois les caresses d'une mère et la protection paternelle. Sans rien ôter à leurs jeunes frères et sœurs, il leur fit, à elles, une riche part. Orphelines dès le berceau, elles connurent entre ses bras ces soins et ces infinies tendresses qu'invente l'amour maternel :

Oh! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux, qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer,
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Aucune main étrangère ne fut appelée pour prendre soin de la jeunesse d'Elizabeth et de sa sœur; M. Bayley tint à s'en occuper lui-même. La régularité de sa vie, l'élévation de son caractère, se prêtaient admirablement à l'assujettissement que demandait une vigilance si délicate. La seconde femme qu'il avait épousée, Mlle Barclay, était une aimable personne, d'un caractère doux et d'un sens droit. Le penchant de son cœur l'eût portée à se consacrer aux filles de son mari. Jeune elle-même, elle les aimait pour les grâces de leur enfance, et parce qu'elle était pénétrée envers leur père d'affection et de respect; mais bientôt elle dut renoncer à toute autre

tâche qu'au soin des sept enfants qu'elle mit au monde en peu d'années [1].

L'éducation d'Elizabeth, commencée par son père, fut complétée presque uniquement par lui. Tout ce qu'il y a de sérieux dans le devoir paternel, M. Bayley le comprenait; aussi s'attacha-t-il à développer chez son enfant les solides qualités beaucoup plus que les dehors qui flattent l'amour-propre. Il s'étudia à former son caractère, à perfectionner son cœur, et mit, dans les premiers temps de son éducation, autant de tact que de sagesse à modérer, plutôt qu'à exciter, l'ardeur de son intelligence. Il savait que les dons brillants servent bien peu pour le bonheur; qu'on leur doit rarement le calme de l'esprit, et ces intimes affections qui sont les grandes jouissances de la vie. La justesse de la raison, le charme d'un aimable caractère, voilà ce qu'il voulait développer chez sa fille, afin qu'elle sût à la fois se faire aimer et se rendre heureuse.

Soumise avec amour à la direction douce et ferme qui la guidait, la docile enfant s'accoutuma de bonne heure à réprimer sa vivacité naturelle, à modérer ses fantaisies, à conserver parmi les contrariétés un caractère

[1] Amélie, Richard, Barclay-Bayley, Guy-Carleton, William, Hélène et Mary.

toujours égal. Elle apprit à nourrir dans l'oubli d'elle-même le désir, qui ne la quittait pas, d'être utile aux autres et de s'employer à quelque bien. Ce désir, insatiable besoin, nous dirions volontiers qu'il s'éveilla chez elle aux premières lueurs de sa pensée; il l'anima toute sa vie et ne laissa jamais son cœur inactif. Elle comprit bientôt que l'abnégation l'alimentait et l'apaisait tout ensemble; elle découvrit la douceur cachée dans la dure habitude du sacrifice, comme ce miel exquis que les Livres saints appellent le *miel du rocher, le miel de la pierre.*

Dès son enfance, elle s'était fait remarquer par sa piété. Touchée d'un précoce amour de Dieu, elle apprit, presque en même temps, à réfléchir et à aimer la prière. On la voyait assidue aux offices de son église, édifiant les assistants par son recueillement et sa ferveur. Un peu plus avancée en âge, elle fit ses délices de la lecture des Livres saints. Ces pages, vivantes de l'esprit de Dieu, devinrent la nourriture de son âme; elle y puisait les maximes qui dirigeaient ses pensées, sa conduite, ses jugements sur toute chose. Transcrire les passages qui la frappaient et la touchaient le plus, était une occupation qui la ravissait. Peu à peu, ce qu'elle avait lu, transcrit, médité avec tant de goût, se fixait dans sa mé-

moire; son esprit s'enrichissait d'abondants trésors. Nous la verrons, plus tard, laisser découler de ses lèvres ou de sa plume éloquente les citations les plus heureuses qu'elle empruntait à la sainte Écriture, avec une grâce qui lui était naturelle.

Les desseins de Dieu se laissent entrevoir de bonne heure sur cette belle âme. Profondément pieuse, attentive et fidèle à la grâce, du jour où elle entend ses premiers appels, elle marche d'un pas continu, elle avance, elle se perfectionne. On sent que l'*Auteur de tout don parfait* la prévient déjà de ces grâces abondantes qui l'arracheront un jour à l'erreur. Encore séparée de nous, et fermement attachée à sa croyance, elle incline, bien qu'à son insu, vers la vraie Église de Jésus-Christ, qui la possèdera plus tard. Un attrait qu'elle ne soupçonne pas l'y attire. Elle en repousserait jusqu'à l'ombre, si seulement elle l'apercevait. Mais, élevée dans une secte protestante, empreinte plus qu'aucune autre secte, des vestiges de la religion que les Apôtres nous ont transmise, ce qu'elle goûte en son culte, c'est surtout ce qu'il a gardé de nos traditions catholiques. « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas; » celui d'Elizabeth s'éprendra d'abord de la douceur et de la beauté de notre religion tout aimable et toute divine. Mais ce n'est point

encore assez : quand le jour arrivera où elle aura compris que Dieu la veut dans le vrai bercail, elle s'instruira de nos enseignements, elle demandera qu'on la conduise à la source de nos doctrines ; la vérité lui apparaîtra, et dès lors elle « mettra sa foi dans le sentiment de son cœur ». Son inclination nous l'a gagnée dès son jeune âge. Sa piété l'achemine insensiblement vers les hauteurs de la vérité : nous pouvons pressentir l'heure heureuse où, son esprit ayant acquis toute sa vigueur, nous verrons la foi, cette conquérante des âmes, qui de ses mains divines nous la donnera.

Dès à présent, passionnée pour la lecture, elle se plaisait singulièrement aux souvenirs et aux traditions de la sainte Église catholique ; elle admirait ce que l'histoire lui apprenait de nos établissements monastiques et religieux. Son imagination se plaisait aux descriptions de nos vieux cloîtres ; les récits de la vie laborieuse et mortifiée des moines, le dévouement et l'abnégation des vierges consacrées à Dieu la pénétraient de respect. Sans cesse elle demandait à l'auteur de l'*Imitation* ses conseils incomparables. Elle avait une tendre piété pour les anges gardiens [1]. Fidèle, d'ailleurs, en ce

[1] Voir plus loin le journal d'Elizabeth, écrit par elle dans le lazaret de Livourne. — 4 décembre 1803.

point aux prescriptions de l'Église anglicane, elle inclinait pieusement la tête si l'on prononçait devant elle le nom de Jésus. L'image de Notre-Seigneur lui inspirait une vénération profonde. Le signe de notre rédemption, le crucifix, lui était particulièrement cher. Elle portait toujours à son cou une petite croix suspendue à un ruban. On l'entendit maintes fois qui exprimait son étonnement de voir qu'on donnait si rarement autour d'elle « ce témoignage de respect et d'amour à notre cher Sauveur ».

C'était l'incessante prière d'un grand saint : Mon Dieu, donnez, seulement, donnez que je vous connaisse et que je me connaisse! Et c'était aussi la prière d'Elizabeth. Elle avait cette *bienheureuse faim et soif de la justice*, de la droiture et de la vérité, qui a reçu la promesse du rassasiement éternel [1]. Tous les soirs elle examinait sa conscience avec une attention scrupuleuse. Elle s'était tracé un plan de perfection; ses efforts soutenus tendaient à le suivre de près. D'ordinaire, elle faisait son examen par écrit, se reprochant ses moindres torts, ses négligences presque involontaires, se rendant compte des rêveries de sa pensée, des distrac-

[1] Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. — MATTH., V.

tions de son esprit. Nous la voyons qui se reprend elle-même pour des fautes qu'une conscience moins délicate eût à peine aperçues. Presque toujours elle achève cette étude de son âme, en remarquant que ses moments eussent été mieux employés si elle les eût passés dans la prière et dans la retraite. En elle, ce qui nous ravit, c'est qu'un sentiment si sévère pour soi, si profondément religieux, s'allie avec une vivacité d'esprit et une gaieté remarquables; sa piété tout expansive n'a rien de ce caractère étroit et rigide qui trahit la sécheresse du cœur; tout dans cette nature charmante est sincère et communicatif.

L'ordre moral a cette beauté, qu'aucune vertu n'est opposée à une autre vertu. Les défauts de notre humanité s'excluent pour la plupart à un tel point, que la même personne, si imparfaite qu'elle soit, demeure dans une heureuse impossibilité d'avoir tous les défauts ensemble; tandis qu'on rencontre la réunion des qualités les plus diverses dans certains caractères voisins de la perfection. Ainsi, chez notre Elizabeth on pouvait admirer dès le premier abord les contrastes les plus heureux. Elle avait la confiante gaieté, l'enjouement, les grâces naïves d'une âme où tout est candeur; l'ouverture du cœur, qui donne à l'amitié son prix, et aux simples relations

leur grand charme ; tandis qu'elle réunissait à un haut degré les qualités solides d'un esprit sérieux, mesuré, réfléchi. Ces dons lui étaient naturels, et la leçon des événements n'avait pas manqué pour les faire mûrir ; l'éducation aussi les avait développés en elle. Si les soins éclairés de son père avaient réglé la vivacité de son caractère et lui avaient enseigné à posséder son âme dans la douceur, des scènes venues du dehors, pleines d'émotion et de tristesse, l'avaient rendue sérieuse dès son enfance, elle qui au fond était la gaieté même.

Autour de son berceau, dans la maison paternelle, la mort de sa mère avait jeté le premier deuil ; puis étaient survenus les sombres événements de la guerre qui, pendant sept ans, avait mis l'Angleterre aux prises avec les colonies issues de son sein. A l'âge où d'ordinaire tout est insouciance et plaisirs enfantins, Elizabeth, entourée de visages sérieux, avait vécu tour à tour effrayée et agitée par les rumeurs de la guerre, les nouvelles sinistres des combats gagnés ou perdus, les mouvements des corps d'armée, le tumulte qui remplit une ville occupée militairement. Richard Bayley faisait partie de l'armée anglaise. Il était attaché, en qualité de chirurgien, à l'état-major de sir Guy Carleton, un des généraux en chef.

Enfermée dans la ville de New-York, que cernaient du côté de la terre les troupes de Washington, la petite Elizabeth avait connu de bonne heure tous les genres de privations. Quand, après la victoire de Brooklyn, lord Howe avait pénétré dans la ville, les généraux anglais y avaient établi le centre de leurs opérations militaires [1]. New-York comptait dans son sein un grand nombre de citoyens qui soutenaient l'autorité de la couronne d'Angleterre, en opposition avec le congrès et l'immense majorité du peuple américain. Ces loyalistes, c'est ainsi qu'on les appelait, s'étaient flattés d'obtenir pour la cité quelques concessions bienveillantes qui eussent rendu le régime de l'occupation moins insupportable. Une bonne politique eût commandé de leur accorder ce qu'ils désiraient. On ne le comprit pas. La ville fut traitée avec une dureté extrême, et les mesures acerbes qu'on y déploya aggravèrent pour les habitants les calamités inséparables de l'état de siége. Le moment où ils souffrirent le plus fut l'hiver de 1780, qui se prolongea longtemps avec une rigueur extraordinaire. Les eaux qui entourent la ville, et même celles de la mer, se trouvèrent couvertes d'une glace si épaisse, que Washington conçut le plan de s'en servir

[1] Août 1776.

comme d'un chemin pour faire avancer son artillerie, ses bagages et toute son armée. Du côté de la terre, il intercepta tous les convois qui pouvaient approvisionner la ville. Les denrées et les autres objets qu'une population nombreuse attendait chaque jour de la libre communication par eau firent défaut en même temps. Les vivres devinrent hors de prix; la disette se fit sentir dans la place. Le bois y manqua à ce point, qu'on fut réduit, pour en avoir, à démolir des maisons et à briser d'anciens vaisseaux de transport, qui servirent pour le chauffage [1].

A la souffrance qu'amenaient ces privations, se joignait pour les habitants de New-York l'horreur des cruautés dont ils étaient les témoins. Sous leurs yeux, les prisonniers américains, entassés sur les pontons dans la rade, périssaient, par milliers, de misère et de faim; ils étaient jetés à la mer, et leurs restes infortunés, à demi submergés, battus par les flots, rendaient l'air pestilentiel. Les nouvelles qu'on recevait du dehors offraient de sinistres images : combats sanglants, ruine, incendie, dévastation promenée par toute la contrée. Aux portes de New-York, les Indiens,

[1] Voir John Marshall, *The life of general George Washington.*

devenus les auxiliaires de l'Angleterre, commettaient des actes de férocité épouvantables. Malheur au soldat américain dont ils s'emparaient; sa tête tranchée et sa chevelure scalpée avaient un prix que des guerriers civilisés osaient débattre avec les sauvages. Les récits de ces horreurs glaçaient d'effroi ceux qui les entendaient. On conçoit l'impression qu'en pouvaient ressentir de jeunes imaginations. Dans la maison de M. Bayley, où l'on n'eût entendu en tout autre temps que le bruit des jeux et le gai bourdonnement d'un essaim de joyeux enfants, on voyait régner le silence avec la frayeur.

Tant que dura cette guerre pour l'indépendance américaine, chaque jour attisa la fureur de la lutte et la violence des représailles dont on usa dans les deux camps; chaque jour creusa plus profondément l'abîme qui sépara pour toujours l'empire britannique de ses colonies.

Rien cependant de ce qui a coutume de causer les révolutions dans l'ancien monde, et d'y faire couler le sang des peuples, n'avait eu lieu dans les colonies anglaises avant cette immense crise. Rien n'y était apparu qui eût offensé ces intérêts si chers, la religion, les institutions, les usages anciens; l'ordre public n'avait point été interverti; les principes de

gouvernement étaient toujours demeurés les mêmes.

Les colonies anglaises, et ce fut une des principales causes de leur prospérité, avaient toujours joui de plus de liberté intérieure et de plus d'indépendance politique que les colonies des autres peuples. Si leurs accroissements progressifs avaient à plusieurs reprises éveillé l'attention de la métropole, celle-ci n'y avait trouvé qu'un motif pour affirmer les prérogatives de sa tutelle; jamais elle n'avait touché aux droits que les colons tenaient de leur origine, et qui étaient inhérents à leur qualité d'Anglais. Ainsi, le système représentatif était la base de leurs constitutions diverses; la procédure par jurés était un de leurs priviléges; ils votaient dans leurs assemblées les impôts, les lois, les règlements d'administration intérieure. La sanction royale, nécessaire à la plupart de ces actes, était généralement accordée à tous ceux qui n'avaient rien de contraire aux lois et aux droits de la métropole.

Fiers de leur origine, les colons américains n'avaient jamais cessé de regarder la constitution britannique comme le chef-d'œuvre de la sagesse humaine. Ils participaient à ses bienfaits, et s'étaient accoutumés à penser qu'en traversant la mer Atlantique, leurs ancêtres avaient emporté avec eux les franchises et les

libertés que tout Anglais tient de sa naissance. L'attachement qu'ils portaient à la mère patrie s'était encore fortifié depuis la guerre de 1768, pendant laquelle le sang anglo-américain avait coulé avec le sang anglais, pour assurer à la couronne britannique la possession de cette vaste contrée qui s'étend du golfe du Mexique au pôle nord.

Quand, maîtresse du Canada, et victorieuse dans la guerre de Sept ans, l'Angleterre, écrasée sous le poids d'une dette énorme, résolut de tirer un revenu de l'Amérique septentrionale, les colons américains ne prétendirent pas être exempts de contribuer par leurs sacrifices à la prospérité de l'empire ; mais ils soutinrent qu'ayant des parlements chez eux, et n'étant point d'ailleurs représentés dans le parlement de la Grande-Bretagne, ils étaient les seuls juges de ce qu'ils pouvaient et devaient donner. Ce droit d'impôt réclamé par les colonies, contesté par la métropole, devint la première cause de leur désaccord, suscita pendant plusieurs années de violents débats, et tint les deux peuples en suspens, jusqu'au jour où la guerre civile commença, en 1775, par une rencontre qui eut lieu entre les troupes royales et quelques milices rassemblées auprès de Boston.

Nul n'attend que nous racontions les péri-

péties de cette lutte mémorable : l'indomptable énergie du congrès américain, le génie de Washington, le concours de tout un peuple, et hâtons-nous de le rappeler, car nous évoquons ici un grand souvenir, les secours d'hommes et d'argent envoyés par la France, opérèrent des prodiges [1]. Sept années d'efforts inouïs et de sacrifices héroïques assurèrent aux treize colonies une indépendance glorieusement acquise. Réunies entre elles par le lien fédéral, constituées chacune en État indépen-

[1] Depuis le funeste traité de 1763, la France gardait le ressentiment des échecs qu'avaient subis ses armes. Pendant les dernières années du règne de Louis XV, les projets se succédèrent pour préparer une revanche des désastres de la guerre de Sept ans. La marine française mit à profit les loisirs d'une longue paix; et lorsque l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique éclata, la France était préparée à y jouer un rôle décisif. On sait quel enthousiasme excita la cause des *insurgents :* Louis XVI, après quelques hésitations, bien justifiées par la grandeur des intérêts que la France devait engager dans une guerre nouvelle avec son ancienne ennemie, finit par associer son gouvernement au sentiment public. Ce fut une ère brillante, que celle où reparut sur les mers cette admirable armée navale qui fit flotter partout avec honneur notre pavillon blanc. Dans l'Inde, le bailli de Suffren; sur l'Océan, les d'Estaing, les Guichen, les la Motte-Piquet, les de Grasse, illustrèrent nos armes. Sur terre, dans l'Amérique du Nord, les Rochambeau, et toute cette jeune noblesse française accourue sous ses drapeaux, ajoutèrent de belles pages à nos annales.

dant et libre, elles formèrent désormais la république des États-Unis, dont l'Angleterre et les autres puissances reconnurent l'existence, en 1783, par des traités solonnels.

Une année avant la conclusion de la paix, alors que les succès des Américains faisaient prévoir l'issue de la lutte, le commandement des forces britanniques avait passé des mains de sir Henry Clinton à celles de sir Guy Carleton. La modération de son caractère, l'humanité qu'il avait montrée quand les vicissitudes de la guerre l'avait rendu victorieux, l'estime qu'il s'était acquise dans les deux camps opposés, le désignaient entre tous pour traiter des conditions de la paix avec le général Washington. Richard Bayley, nous l'avons dit, était attaché à l'état-major de sir Guy Carleton ; une étroite amitié unissait l'habile et savant chirurgien au noble chef d'armée. Le nom de Guy Carleton demeura toujours entouré de respect dans la famille de M. Bayley. Il fut donné à l'un des enfants qui naquirent à Richard de son second mariage avec Mlle Barclay. Guy-Carleton Bayley, le troisième des fils de cette jeune famille, porta dignement toute sa vie ces deux noms réunis sur lui, en souvenir d'une affection si précieuse et si honorable pour son père.

Quand les troupes anglaises évacuèrent New-

York, la dernière ville qui fût demeurée en leur pouvoir, Elizabeth entrait dans sa onzième année. La scène qu'elle avait eue sous les yeux depuis les jours de sa première enfance, se transforma subitement autour d'elle, comme on voit sur les théâtres ces décorations éphémères qui disparaissent en un instant pour donner place à des tableaux dont la nouveauté surprend.

Le départ des derniers soldats de Guy Carleton fut le signal de l'arrivée d'un détachement de l'armée américaine, qui prit possession de la ville. Des gardes ayant été postées pour la sûreté des habitants, le général Washington, suivi d'un grand nombre de citoyens et d'un brillant entourage d'officiers civils et militaires, fit triomphalement son entrée au milieu des acclamations d'un peuple ivre d'enthousiasme. Si les anciens adhérents du parti anglais évitèrent de prendre part aux démonstrations de l'allégresse universelle, leur silence du moins ne put exclure chez eux le respect que le héros de l'indépendance inspirait à ses adversaires eux-mêmes. Washington était alors sur le point de se dépouiller du pouvoir suprême pour rentrer simplement et noblement dans la vie privée. Ce fut à New-York qu'il prit congé de ses frères d'armes. La scène de ses adieux, scène grandiose et touchante, eut

lieu quelques jours après son entrée dans la ville.

New-York s'appartenait désormais ; elle allait s'administrer, se défendre, se gouverner elle-même. Rien n'eût terni le triomphe des Américains si l'animosité des passions, survivant à la lutte, n'eût amené de la part des vainqueurs des persécutions aussi injustes qu'impolitiques contre les loyalistes. Richard Bayley comptait dans ce parti des amis nombreux. Il eut la douleur de voir plusieurs d'entre eux réduits à chercher dans un exil volontaire la paix et les garanties que leur patrie leur refusait. La Nouvelle-Écosse fut l'asile vers lequel la plupart de ces fugitifs se dirigèrent ; leur départ priva la république de citoyens honorables, dont la perte lui causa un dommage sensible. Le nombre de ceux qui s'éloignèrent ainsi des divers États de l'Union fut considérable ; on assure qu'il s'éleva à plus de trente mille.

Par une heureuse exception, la famille qui nous occupe ici ne connut point ces revirements, tristes fruits de la guerre civile. Richard Bayley, tout compromis qu'il était dans le parti loyaliste, s'était acquis une telle réputation de science et d'intégrité, que ses concitoyens n'hésitèrent pas à l'appeler à la plus honorable des fonctions auxquelles il pouvait pré-

tendre. L'inspection générale de la santé du port de New-York fut confiée à ses soins.

Quelques années plus tard, une autre distinction l'attendait. En 1792, l'université de Columbia, usant des priviléges qu'elle tenait de sa charte, jugea opportun d'ériger une faculté de médecine, et offrit à l'éminent praticien le titre de professeur dans la chaire d'anatomie. En peu de temps, les cours de Richard Bayley devinrent célèbres aux États-Unis. Les résultats de ses études et de ses travaux, consignés par lui dans plusieurs publications remarquables, firent également autorité en Amérique et en Europe.

Estimé, honoré de tous, chéri d'une famille intéressante et charmante, à laquelle il consacrait tous les moments que la science et les occupations de son art lui laissaient, le père de notre Elizabeth menait une vie utile aux autre, et heureuse à lui-même. Le mariage de sa fille aînée, son enfant de prédilection, vint compléter le bonheur qu'il avait toujours goûté par elle.

II

William-Magee Seton. — Détails sur son aïeul et sur son père. — Les *Lettres d'un cultivateur américain*. — William Seton directeur de la banque de l'État de New-York. — Voyage de William-Magee en Europe. — Séjour en Toscane. — Filippo et Antonio Filicchi. — Retour de William-Magee Seton aux Etats-Unis. — Son inclination pour Mlle Elizabeth Bayley. — Portrait d'Elizabeth.

William-Magee Seton [1], le fiancé d'Elizabeth, n'avait jamais été pour elle un étranger. Dans son enfance il grandissait à côté d'elle ; plus tard, elle était devenue l'amie de ses sœurs après avoir été la compagne de leurs jeux. Comme elle, il était né en Amérique de parents anglais. William Seton, son père, fils aîné de John Seton, chef de la branche des Seton de Parbroath, avait quitté l'Angleterre,

[1] Le nom de Magee que portait William Seton lui venait d'un ami de sa famille, M. Magee, de Londres, qui avait été son parrain et qui lui légua un héritage considérable.

où son aïeul et ses parents, compromis par leur fidélité aux Stuarts, désormais étrangers à la cour et aux affaires, vivaient sans éclat du débris de leurs grands biens. N'attendant rien que de lui seul, William Seton, très-jeune encore, résolut d'aller au loin tenter la fortune.

L'esprit d'aventure et d'entreprise, l'imagination qui enfante les grands projets, a toujours été l'un des caractères distinctifs de la race anglo-saxonne; jamais pourtant à un si haut degré que dans le milieu du XVIIIe siècle. A cette époque si brillante pour l'empire britannique, l'exemple de fortunes prodigieuses faites dans le nouveau monde et aux Indes orientales, produisit une émulation jusqu'alors inconnue. La foule s'accrut tous les jours de ceux qui s'en allaient en pays lointain, poussés par l'ambition de conquérir la richesse.

Parmi ces nombreux émigrants, William Seton fut un de ceux que le sort traita le mieux. Courageux, entreprenant, doué déjà d'un remarquable caractère, il sut choisir le lieu le plus favorable à la réussite de ses desseins. Au printemps de l'année 1760, il s'embarque pour l'Amérique. Une traversée rapide le conduit au port de la florissante ville de New-York. Passer d'Europe dans le nouveau monde était un grand voyage alors. Le voici

jeune et seul dans une terre toute nouvelle, mais tout imprégnée déjà de l'esprit anglais. Plusieurs familles de son pays, fixées depuis longtemps dans la colonie, l'aident, dès son arrivée, de leurs conseils et de leur appui. La fortune lui sourit ; toutes ses entreprises sont heureuses. Six ans à peine sont écoulés, et nous le voyons associé à l'un des principaux armateurs de New-York. Il se marie en 1767 à Mlle Curzon, de Baltimore. Cette union met le comble à ce qu'il a pu souhaiter. Sa prospérité grandit. Il devient armateur pour son propre compte ; il est seul possesseur de plusieurs vaisseaux, et nous nous plaisons à le voir lorsqu'il leur donne avec un paternel orgueil le nom de chacun de ses enfants : le William-Magee, le James, le Henry, l'Isabella, la Rebecca, la Cecilia, la Henriette, le Samuel. Son pavillon, avec les fleurs de lis autour des trois croissants empourprés des Seton, va flottant sur les Océans, dans la Méditerranée, la mer Baltique, le golfe du Bengale. On le rencontre le plus souvent dans les ports de Hambourg, de Livourne et de Calcutta.

Cependant de grands événements se préparent en Amérique. Les prétentions de l'Angleterre alarment ses colonies et les agitent. Sans émettre une seule fois l'intention de se séparer, elles persistent à affirmer leurs droits ;

elles en appellent à la justice du souverain, du ministère, du parlement. Le gouvernement demeure sourd, et se retranche obstinément dans la politique à courtes vues qui prépare à l'orgueil britannique une si grande humiliation.

La querelle s'envenimait de jour en jour depuis cinq ans, lorsque certaines concessions faites par le parlement anglais amenèrent, de 1770 à 1773, une sorte d'apaisement, plus apparent, à la vérité, que réel. William Seton choisit ce moment de calme pour aller visiter son pays natal. Son père, John Seton, n'existait plus; mais il retrouva sa mère[1] et ses trois sœurs. L'aînée, mariée à sir Thomas Cayley, baronnet; la seconde, à sir Walter Synnot de Ballymoyer, haut shérif d'Armagh en Irlande; et la troisième, Mme Berry, mère de ces deux remarquables personnes, si accomplies et si belles, dont le célèbre Horace Walpole rechercha successivement la main[2].

[1] E. Seton de Belssies. Elle était la cousine de son mari, John Seton de Parbroath. De ce mariage, un fils seulement était né, et trois filles.

[2] Pendant ce séjour que William Seton fit en Angleterre, un Français de ses amis lui adressa d'Amérique la curieuse correspondance qu'on publia peu de temps après, sous le titre de *Lettres d'un cultivateur américain écrites à W. S. Ecuyer* — William Seton Esquire. — L'auteur de ces lettres,

Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique soulevées contre elle, William Seton, dévoué au parti anglais, mais demeuré en dehors de toute position officielle, ne prit aucune part active dans les événements politiques. Ses sentiments, que personne n'ignorait, ne nuisirent en rien à sa situation personnelle et n'altérèrent point l'estime qu'il s'était acquise parmi ses concitoyens américains.

Il en reçut une preuve manifeste, lorsqu'en 1786 il fut choisi pour directeur de la banque de l'État de New-York. Ce choix qui faisait honneur à la réputation de William Seton, autant qu'à l'esprit libéral et modéré des Américains, a été remarqué par un voyageur obscur, qui, peu après son retour d'Amérique, devint une des célébrités de la révolution française ; nous voulons parler de Brissot, le

M. de Crèvecœur, était un agronome distingué, enthousiaste de l'Amérique, qu'il n'avait pas quittée depuis l'âge de seize ans. C'est en anglais, sous le pseudonyme de Saint-John, qu'il écrivit d'abord cette correspondance; mais il ne tarda pas à la traduire lui-même, ou plutôt à la reproduire, en français, sa langue maternelle. Elle eut dans le monde lettré un immense succès. En France surtout, les descriptions ravissantes qu'il faisait du climat de l'Amérique et du bonheur des Américains, passionnèrent les imaginations et ajoutèrent à l'engouement qui, dès cette époque, s'était emparé de la société élégante.

conventionnel girondin. Une des lettres de son *Nouveau Voyage dans les États-Unis* contient un légitime hommage rendu au mérite du directeur de la banque de New-York.

Comme tout bon gentilhomme anglais, William Seton n'estimait pas que l'éducation d'un jeune homme fût arrivée à sa perfection, si elle ne s'achevait par un grand voyage. Son fils aîné allait avoir vingt ans. Dans l'été de 1788, il le fit embarquer pour le continent européen. William-Magee devait d'abord visiter l'Angleterre, faire connaissance avec sa famille paternelle, puis voir l'Espagne, la France, et se rendre en Toscane, à Livourne, auprès de messieurs Filicchi, armateurs et banquiers, correspondants de son père. L'intention de William Seton était que Willam-Magee passât plusieurs années dans cette honorable et opulente maison, autant pour s'y former aux usages européens, que pour être mis au courant des affaires du haut commerce. Plus tard nous parlerons beaucoup de ces deux frères, Antonio et Filippo Filicchi. Nous leur devons, dès à présent, de dire en quelques mots ce qu'était leur situation et leur noble caractère.

Unis d'une étroite amitié et associés aux mêmes intérêts, messieurs Filicchi jouissaient en Toscane d'une grande existence et d'une belle réputation noblement acquise. Leur for-

tune considérable était au service d'une inépuisable charité. Fervents catholiques tous les deux, ils étaient les soutiens de tout ce que la générosité de la foi enfantait et entretenait dans un pays riche en fondations charitables et pieuses. Chaque jour, des multitudes de pauvres nourris par leurs aumônes, des malades, des prisonniers, des orphelins, objets de leurs largesses et de leurs soins, bénissaient leur nom et attiraient sur eux les regards favorables de Dieu. Ces deux véritables chrétiens n'étaient pas moins remarquables par l'étendue de leur esprit que par l'éclat de leurs vertus. L'intelligence vraiment supérieure de Filippo, l'aîné des deux frères, l'avait fait distinguer du grand-duc de Toscane, qui régla maintes fois les intérêts de la navigation et du commerce d'après ses conseils.

Léopold de Lorraine, frère de l'empereur d'Allemagne Joseph II, et de notre infortunée reine Marie-Antoinette, régnait alors sur l'héritage des Médicis : la protection donnée aux arts, les encouragements accordés au commerce, l'allégement des charges publiques, furent les bienfaits de son règne. En dire les fautes ou les malheurs n'entre pas dans notre sujet. Un étranger, un protestant, ainsi qu'était William-Magee, amené dans la Toscane à cette époque, s'y fût à peine aperçu du funeste

désaccord qui troublait les relations de l'État avec l'Église. Toujours dociles à leurs pasteurs, les populations demeuraient fidèles à leurs habitudes de piété, et donnaient des marques de foi comme aux jours anciens. Dans les hautes régions, d'étranges contrastes se présentaient. L'influence de Joseph II avait faussé l'esprit de Léopold. Mais à côté du dominateur, entêté de prétentions offensantes pour les consciences catholiques, on retrouvait le prince chrétien, le fils de la grande Marie-Thérèse. Les usages de la cour de Toscane, comme ceux de toutes les cours catholiques, à cette époque, étaient profondément empreints de l'esprit religieux. Le souverain recevait les pauvres dans son palais, pendant la semaine sainte, leur lavait les pieds, les servait à table; il accompagnait le saint Sacrement dans les processions solennelles; et s'il rencontrait, traversant les rues, le prêtre avec le viatique du malade entre ses mains, il se rangeait à sa suite, confondu parmi les simples, fidèles dans ce cortége d'honneur.

De tels spectacles ont quelque chose de nouveau et de saisissant pour ceux qui ne sont pas nés au sein d'une nation catholique. Chers à la piété démonstrative des peuples italiens, ils complétaient alors admirablement cet enseignement que le plus simple, le plus igno-

rant, reçoit sans cesse en Italie devant les chefs-d'œuvre d'un art idéal et pur; d'un art fidèle à la mission d'élever les âmes, de réveiller en elles les souvenirs religieux, et de perpétuer les traditions saintes.

Il est certain qu'après avoir vécu chez un peuple rempli de foi, et dans l'étroite intimité de deux serviteurs de Dieu tels qu'étaient Filippo et Antonio Filicchi, William-Magee Seton se sentit souvent touché d'admiration, et favorablement impressionné en faveur du catholicisme. Nous devons avouer toutefois que rien ne parut en lui qui annonçât comme un désir naissant de s'agenouiller au même autel que ses amis. Une ambition d'un ordre tout humain l'avait conduit en Italie. Il y donna son temps aux délassements et aux plaisirs de son âge, non moins qu'à des soins plus sérieux. Traité comme un enfant aimé par Antonio et Filippo Filicchi, tandis qu'en leur demeure bienveillante et amie il goûtait la paix de ses jours heureux, la mort marquait non loin de là, dans la ville la plus voisine, la place où devait s'arrêter sa course jusqu'au reveil de l'éternité. Sa frêle existence, un instant transportée sous ce doux climat d'Italie, était destinée à s'y éteindre. Il devait revoir son pays, mais seulement quelques années. La Providence avait ses vues pour que la terre

qui garderait à jamais William, tombe arrosée de larmes, enfantât à la foi catholique sa veuve et ses enfants orphelins.

Quand il revint en Amérique, après une absence de six années, notre jeune voyageur était, comme on eût dit dans le langage d'alors, un cavalier accompli : une figure charmante, des manières distinguées, une conversation pleine d'intérêt. Il avait vingt-cinq ans. Son père, immédiatement, l'associa à ses affaires. Tout le monde travaille aux États-Unis : cette loi sociale date de la naissance même de la colonie. Le temps l'a confirmée, loin de l'amoindrir. Dès l'origine, en ce pays, aussi bien que de nos jours, le mariage a été tenu en honneur, une heureuse fécondité a fait la joie des familles ; les parents ont toujours joui du droit de disposer de leurs biens en toute liberté. Aussi la richesse, plus facile à acquérir ou à augmenter en Amérique que partout aillleurs, s'y est-elle toujours subdivisée d'une manière rapide. De là naturellement la nécessité qui s'impose à chacun de conquérir sa part dans les faveurs que distribue la fortune ; de là le prix qu'on attache à l'intelligence et à l'activité. Loin que le préjugé soit contre le travail, il est pour lui. Et qu'on n'aille point s'imaginer que l'homme riche soit affranchi de la loi commune. Les choses ne vont point ainsi : il

doit à l'opinion publique de consacrer ses loisirs à quelque opération d'industrie, de commerce, ou à quelque devoir public. Aux yeux du citoyen américain, descendant de l'ancien colon anglais, les professions sont plus ou moins pénibles, plus ou moins lucratives, mais elles ne sont jamais ni hautes ni basses : toute profession honnête est honorable.

Les fils de la race anglo-américaine se marient d'ordinaire fort jeunes. Ils décident eux-mêmes, dans une grande indépendance, du choix qui semblent leur convenir. Guidés par les plus sérieuses aspirations, on les voit rechercher surtout ce qui peut assurer le bonheur et la dignité du foyer domestique. Il en fut ainsi de William-Magee Seton. Depuis qu'il avait annoncé son retour en Amérique, la famille de Richard Bayley l'attendait affectueusement, impatiemment, à l'égal de sa propre famille. Aussitôt son arrivée, il se rendit près de ses amis, et retrouva, dans l'épanouissement de sa dix-huitième année, mademoiselle Elizabeth Bayley, qu'il avait quittée presque enfant. Dès le premier moment qu'il la vit, l'attrait de toute sa personne produisit sur son cœur une impression profonde qui décida de sa destinée. Jaloux de tenir d'elle les premières promesses de son bonheur, il s'assura d'abord du sentiment qu'elle éprouvait pour

lui. Du jour où il put croire à l'affection de celle qui lui était uniquement chère, il demanda sa main à M. Bayley, et sollicita de ses propres parents une approbation dont il pouvait se croire certain. Nul, en effet, qui ne comprît quelles fortes et douces émotions avaient arrêté son choix : il suffisait de voir Elizabeth pour sentir qu'elle avait en elle ce qui fait naître l'affection et ce qui la captive.

Peut-être pourrions-nous essayer de dire les grâces et les charmes dont elle était le modèle parfait ; mais alors qu'elle nous apparaît comblée des dons les plus élevés et les plus rares, nous sommes moins préoccupés de ses agréments extérieurs. La voilà donc devant nous, cette chère Elizabeth, un peu petite, avec des traits aimables et délicats ; de grands yeux bruns remplis de douceur ; le front bien ouvert et pensif. Sa physionomie a l'intelligence, la fermeté avec la candeur, et ce charme indéfinissable qui semble le reflet d'une belle âme.

III

Mariage d'Elizabeth Bayley avec William-Magee Seton. — Naissance d'Anna et de William. — Amour maternel et chrétien. — La fièvre jaune à New-York. — Dévouement de Richard Bayley. — Prétentions de la France et de l'Angleterre vis-à-vis de l'Union américaine. — Rupture avec la France. — Effets désastreux de la crise commerciale aux États-Unis. — Naissance de Richard Seton. — Désastres éprouvés par William-Magee. — La mort lui enlève son père. — Lettres d'Elizabeth. — Son courage, sa résignation. — Naissance de Catherine Seton. — Courts instants de bonheur. — Nouvelle invasion de la fièvre jaune. — Elizabeth et les petits orphelins. — Richard Bayley victime de son zèle. — Sa mort. — Douleur de sa fille. — Naissance de Rebecca.

1794-1803

Elizabeth Bayley et William-Magee Seton furent unis le 25 janvier de l'année 1794. Ils reçurent la bénédiction des époux dans l'église de la Trinité de New-York. Tout ce qui semble assurer les promesses de l'avenir avec la félicité de l'heure présente se trouvait alors réuni

au gré des deux familles que cette union rapprochait encore. Espérances douces et flatteuses, qui devinrent des réalités, mais pour un moment très-court. Les premières années du mariage d'Elizabeth furent comblées de ce rare et complet bonheur qui marque souvent les commencements d'une existence destinée à de très-rudes épreuves. Tout lui souriait dans la vie. Sa position était brillante; le parfum de sa vertu, le charme de son caractère, l'agrément de sa personne, lui attiraient l'affection de tout ce qui l'entourait. Une parfaite harmonie régnait entre ses goûts et ceux de son mari; leur tendresse mutuelle était extrême. Cinq enfants naquirent de leur union en peu d'années : Anna-Marie, au mois de mai 1795; William, en novembre 1796; puis Richard, Catherine et Rebecca, qui se suivirent de près.

Quelques lignes d'Elizabeth, écrites dans l'été de l'année 1796, nous la montrent en son radieux bonheur, menacé déjà d'une première ombre.

« Je m'applique à connaître mon propre cœur; j'essaie de le gouverner par la réflexion; cependant je sens qu'il devient de jour en jour plus sujet à s'attendrir; ce que j'attribue à l'état où je vois la santé de mon William. Ah! cette santé, c'est d'elle que dépendent

toutes mes espérances de bonheur. Par elle, je continuerai de vivre au sein de la félicité la plus parfaite qu'on ait jamais eue en ce monde, ou je me verrai plongée dans les derniers abîmes de la douleur. Un principe bien fixe chez moi, comme chrétienne et comme créature raisonnable, est de ne pas m'arrêter aux pensées ni aux événements qui regardent l'avenir, lorsque je ne puis rien sur eux; malgré cela, maintenant, je ne regarde jamais le soleil couchant, je ne me promène jamais seule, sans que la mélancolie ne cherche à s'emparer de moi. Je m'y laisserais aller, si je ne me sauvais vite vers mon Anna, mon petit trésor, et si je ne la faisais appeler : papa! et m'embrasser un millier de fois. »

Il est des mères à qui l'enfant n'est qu'un jouet; à d'autres, il n'est qu'une idole. Pour les mères vraiment mères, les enfants sont le don de Dieu; et ce n'est point, à leurs yeux, chose aisée que de se rendre digne de l'avoir reçu. La grandeur de cette tâche suffit à remplir leur vie. Elizabeth l'entendait ainsi. Assidue près de ses enfants, vigilante autant qu'aimante, ce qu'elle voyait en eux surtout, c'était cette âme dont elle aurait à rendre compte un jour. Bien avant de les mettre au monde, elle les consacrait au Seigneur. Inclinant devant lui son cœur tout inondé de sa joie maternelle,

elle lui offrait tendrement l'enfant qu'elle sentait vivre dans ses entrailles. « Il est à vous, mon Dieu, lui disait-elle. Recevez-le dès maintenant, pour le garder jusqu'à la fin. Un jour viendra qu'il vous dira dans une humble confiance : *Exaucez-moi, car dès le sein de ma mère vous avez été mon Dieu!* »

Elle attendait le moment de leur baptême avec une impatience inexprimable; et, lorsqu'on les lui ramenait régénérés dans le sacrement de notre salut, son cœur s'épanchait en ferventes actions de grâces.

Plus tard, penchée sur leur berceau, elle épiait l'éveil de l'intelligence en leurs esprits si tendres. Elle se persuadait que leur éducation ne pouvait commencer assez tôt. Sur ses genoux caressants, ils apprirent d'elle en même temps à bénir Dieu et à prononcer leurs premières paroles. A mesure que leur piété se développait, elle saisissait toute occasion qui venait s'offrir de les mieux pénétrer de ce devoir de la prière, si doux au cœur dès qu'il est compris. Elle veillait assidûment aux soins qu'exigeait leur jeune âge, justement empressée pour que rien ne manquât à leur bien-être matériel; mais elle s'appliquait encore davantage à former leur jugement et à développer leur cœur. Si vive que fût sa tendresse, elle ne dégénérait point en molle condescendance

pour leurs défauts et leurs petits travers. Elle imposait silence à son penchant, qui l'eût portée vers l'indulgence, et savait exercer le pénible devoir de la correction chaque fois qu'un tort véritable l'y appelait. Son étude était alors de ne pas paraître céder à cette vivacité nerveuse qui détruit l'efficacité de la réprimande : la raison, la religion, seules l'inspiraient.

Dans une vie pénétrée d'un sentiment chrétien si profond, les pauvres, ces amis de Dieu, ne pouvaient manquer de tenir une grande place. L'exemple de la charité entourait Elizabeth; elle le retrouvait dans la maison des Seton, après l'avoir eu de M. Bayley. Une lettre d'elle parle de William Seton, le chef de la famille, comme « du père et du bienfaiteur des pauvres, leur constant recours dans leur infortune, leur aide dans toutes leurs difficultés. » Une des sœurs de son mari, Rebecca Seton, était tellement dévouée à tout ce qui souffrait à sa portée, qu'on la désignait sous le nom de sœur de charité protestante. Elizabeth fut aussi connue sous ce même nom. Elle s'était étroitement liée avec Rebecca, « la sœur de son âme », qu'elle admettait à ses pensées les plus intimes et jusqu'au secret du bien qu'elle faisait.

On voyait souvent les deux sœurs, levées

dès l'aube du jour, par les temps les plus rigoureux, diriger ensemble leurs pas vers les sombres réduits où elles allaient chercher la souffrance. Lorsqu'elles y apparaissaient empressées et compatissantes, c'était comme le rayon du soleil qui apporte joie et consolation; leur présence changeait les larmes en sourires, les gémissements en actions de grâces.

Les devoirs nouveaux, les vives affections qui s'emparèrent d'Elizabeth mariée et bientôt mère, tout en la passionnant, ne l'absorbèrent pas. Elle sut trouver du temps pour ses occupations charitables, et découvrit le rare secret de garder intacte à chacun la part qu'elle lui avait faite en son cœur. Nous dirions même, s'il se pouvait, que sa tendresse s'accrut encore envers son père, du jour où elle lui donna son William, comme un enfant de plus, qui se joignit à elle pour l'aimer. Non-seulement Elizabeth chérissait M. Bayley, mais à mesure qu'il avançait dans la vie, elle se sentait plus fière de lui. Sans doute elle appréciait à leur juste valeur les succès brillants qui rendaient témoignage à la supériorité du savant illustre; mais ce qui la touchait beaucoup plus, ce qui faisait son juste orgueil, c'était la réputation tout exceptionnelle qu'il s'était acquise par l'habitude du désintéressement le plus géné-

reux. Il suffisait, en effet, qu'on fût pauvre pour devenir l'objet des soins et des égards du célèbre professeur. On raconte de lui ce trait qui le peint. Un chirurgien de Staten-Island, une petite île qui forme un des côtés de la baie de New-York [1], était venu demander le secours de ses lumières pour un malade auquel il avait à faire une opération difficile et dangereuse. Malgré tout son désir d'obliger, M. Bayley refusa, autant à cause de la distance, que parce qu'il se trouvait surchargé de fatigues et d'occupations. Son confrère, insistant auprès de lui, finit par lui dire : « Ces pauvres gens qui espéraient vous voir, comme je vais les affliger en leur apprenant votre refus ! Je suis triste d'avoir à leur apporter cette fâcheuse nouvelle ; ils sont déjà si malheureux, et ils sont si pau-

[1] Chacun des côtés de cette admirable baie est formé par une île grande et très-fertile : Long-Island, sur la droite, et Staten-Island, sur la gauche. Après s'être rapprochées pendant un moment, à l'endroit dit les Narrows, — col étroit, — les côtes s'écartent soudain, et présentent au fond de la baie une nappe d'eau si spacieuse et si profonde, qu'elle pourrait tenir en rade toutes les flottes de l'Europe réunies. En arrivant de l'océan Atlantique, outre la gracieuse île de Manhattan, que couvre en grande partie la ville de New-York, qui semble, en s'avançant au centre de la baie, aller au-devant du commerce d'outre-mer, vous voyez encore cinq ou six autres îles verdoyantes, encadrées çà et là dans la surface cristalline des eaux. — Charles Oliffe, *Scènes américaines*.

vres! — Ils sont pauvres! s'écria M. Bayley, bondissant hors de son fauteuil, ils sont pauvres! Eh! que ne le disiez-vous plus tôt! Partons, mon cher; allons, je vous suis. »

La mort de Richard Bayley achèvera pour nous son portrait. Il la regardait en face tous les jours, et l'avait fait reculer souvent. Le moment arriva où son dévouement, si longtemps *fort contre la mort*, fut vaincu par elle. Voyons-le maintenant donnant l'exemple d'un oubli de soi vraiment héroïque. La fièvre jaune a fait son apparition dans New-York, soudaine, inexplicable en ses causes mystérieuses. L'épouvante s'est emparée de toutes les âmes, elle a glacé tous les courages. Pour quiconque s'en voit atteint, un seul accès de la redoutable fièvre est une condamnation sans appel. Médecins, amis, parents, fuient loin du malade qui, laissé dans ce cruel abandon, a bientôt perdu tout espoir. Désespéré de ces lâches terreurs et plein de cette abnégation qui rend les cœurs généreux promptement familiers avec le péril, Richard Bayley, prodigue de lui-même, lutta presque seul contre le fléau. Lorsque les jours d'épreuve eurent un terme, il le combattit encore, en l'examinant dans ses causes, ses progrès et ses symptômes divers.

Le livre qu'il publia en 1795 sur la fièvre

jaune fut très-remarqué alors qu'il parut ; le style en est concis et clair ; les faits, exposés avec méthode, y sont appréciés avec sagacité : c'est avant tout une œuvre pratique, telle qu'on la pouvait attendre d'une expérience pénible et hasardeuse de la maladie. Les observations de Richard Bayley et plusieurs mémoires qu'il adressa au gouverneur Jay sur la fièvre de 1798, donnèrent lieu à l'adoption d'un ensemble de règlements proposés par lui, afin d'assurer à la ville les conditions d'un meilleur état sanitaire. Ses concitoyens furent redevables à son initiative, et ensuite à son concours, de leurs lois sur les quarantaines, lois de préservation si efficaces pour eux.

Pendant qu'il se donnait à ces travaux, souvent arides et fatigants, cet homme excellent ne connaissait pas de délassement plus cher que l'aimable société de sa fille et ses tendres soins. Tantôt Elizabeth échangeait avec lui ses impressions les plus intimes, l'associait à ses lectures et aux occupations de son esprit ; tantôt elle le retenait captif auprès de son piano pendant des heures entières, sous le charme de son jeu ou de sa voix. Si quelque rare circonstance les séparait, il y avait entre ce père vénéré et cette fille tendrement chérie un échange de lettres continuel. La gaieté, la confiance, le plein épanouissement du cœur,

s'unissaient pour leur faire goûter les jouissances les plus douces, et s'alliaient chez tous les deux à une élévation d'esprit remarquable. Les pages d'Elizabeth même les plus rapidement écrites portent toujours une empreinte religieuse; aux souhaits de santé, de prospérité qu'elle envoie en terminant viennent s'ajouter les vœux que sa piété lui inspire : « Que le Seigneur vous accorde sa paix ! — La dernière des occupations de cette soirée sera ma prière pour vous, mon père. »

Bien qu'éloignée de lui, elle se voyait sous son regard, comme s'il eût été présent auprès d'elle. « Votre esprit, lui écrit-elle, environne votre enfant, qui se garde de la moindre parole que vous pourriez condamner, et s'attache à faire tout ce qui mériterait votre approbation. »

Voyez cette heureuse maison, ce toit qui semble à l'abri dans un des plis de la vallée; une bande de gais oiseaux s'y est reposée un instant; ils passent maintenant à travers les airs, prêts à disparaître. Telles les prospérités d'ici-bas allaient déserter le foyer d'Elizabeth. Nul n'aurait pu les retenir, car elles en furent emportées par le cours des événements qui amenèrent le fléau de la guerre aux États-Unis.

Les années qui suivirent la glorieuse guerre de l'indépendance furent pour l'Union américaine une ère de prospérité non moins que de grandeur. Le prodigieux accroissement d'une population libre et satisfaite, les progrès de la culture et de l'industrie, le développement de la marine, l'extension des relations commerciales, portèrent à un haut degré le bien-être et la richesse publiques. Quand la révolution française, déchaînée sur le continent, eut allumé la guerre chez toutes les nations de l'Europe, la première mesure que prit Washington, alors président des États-Unis, fut de proclamer la neutralité du gouvernement fédéral, déclarant qu'une conduite amicale serait observée à l'égard de toutes les puissances.

Une politique si prudente semblait devoir assurer aux Américains un libre et paisible commerce avec les autres nations; il n'en fut pas ainsi. Peu à peu les nombreux navires qui couvraient les mers et qui circulaient librement dans tous les ports, soit neutres, soit ennemis, sous la protection du pavillon étoilé, portèrent ombrage à la France et à l'Angleterre. Chacun de ces deux pays considéra bientôt les Américains comme les facteurs habituels du commerce de ses ennemis. Agressif et soupçonneux, le gouvernement révolu-

tionnaire de la Convention affecta de voir dans l'acte de neutralité une marque d'ingratitude envers la France et de partialité pour son adversaire. Cette accusation était injuste ; mais sitôt qu'elle se produisit, on put prévoir qu'elle amènerait la rupture de l'alliance, ce fruit précieux de la politique de Louis XVI.

En effet, le droit des neutres ne tarda pas à être violé, bien qu'on fût en pleine paix. Plusieurs navires américains furent capturés, soit par des corsaires portant le pavillon français, soit même par des vaisseaux de guerre. Le congrès des États-Unis, jaloux de l'honneur national, demanda réparation, d'abord par les moyens pacifiques ; puis, voyant ses réclamations demeurer sans résultat, il proclama que tout commerce entre les deux pays était suspendu, et que les traités avaient cessé d'être obligatoires ; en même temps il autorisa la capture des vaisseaux français.

La guerre ouverte entre deux grandes nations maritimes, longtemps amies, aggrava les désastres qu'avait déjà produits leur sourde hostilité. Aux États-Unis, William-Magee Seton fut un des premiers atteints dans cette crise. Dès l'année 1798, le flot de la prospérité s'arrêta pour lui. Il était père de deux enfants, et le troisième allait naître ; préoccupé de sa femme et d'eux, il souffrit cruellement du tour-

ment d'esprit que lui donna le fâcheux état de ses affaires. Le trouble qu'il en ressentit s'effaça pourtant devant une véritable douleur. Cette année qui devait lui être si funeste lui enleva son père, brusquement emporté par la mort avant l'âge de la vieillesse. La perte de William Seton eût été, de tous temps, un immense malheur pour les siens; mais les frappant à ce moment, elle devenait leur ruine.

William-Magee Seton, à peine âgé de trente ans, se trouva seul pour remplacer son père, prendre la direction d'affaires embarrassées, veiller sur les intérêts si divers de toute une tribu de jeunes frères et sœurs ; son père laissait treize orphelins dont les derniers entraient à peine dans la vie. Que de trouble, que de soin pour l'aîné d'entre eux! Mais il avait auprès de lui une femme dévouée, pieuse et pure, toute aux devoirs de son état. Avoir en partage un tel bien, *c'est,* disent les Livres saints, *la grâce au-dessus de toutes les grâces.* La tendresse d'Elizabeth pour son mari, son courage devant les revers qui fondaient sur lui, grandirent dans la mesure de ces épreuves.

Les différends entre les États-Unis et le continent allaient s'aggravant, et la crise qui s'ensuivait, entravait les relations de la marine américaine avec les ports de son commerce. Bientôt, l'arrivage des vaisseaux qui se suc-

cédaient dans la baie de New-York, n'apporta plus à William-Magee que des nouvelles sinistres : la prise de ses cargaisons, l'embargo mis sur ses navires, la saisie de ses fonds retenus au delà de l'Océan.

Humble, résignée, mais en même temps agissante, Elizabeth appliqua sa vive intelligence à seconder les efforts de son mari pour lutter contre l'adversité. Il consacrait à l'examen de ses papiers, à ses combinaisons, à ses calculs, non-seulement ses journées, mais ses veilles. Elle passait les nuits à l'aider, à l'encourager dans les fatigues de son travail. « Si les cœurs et les fortunes s'abîmaient en même temps, disait-elle, cela ferait bien mal les affaires. » D'un si grand secours à William, elle seule semblait ignorer la merveilleuse sagacité dont elle faisait preuve au milieu d'occupations qui, jusqu'alors, lui étaient restées complétement étrangères. Avec une délicatesse, un soin infinis, elle se tenait dans l'ombre à côté de son mari, cherchant à le consoler, à alléger le fardeau de ses peines, et surtout à lui inspirer, puisque l'épreuve le visitait, cet acquiescement de la volonté qui change la souffrance en mérite. Séparée de lui momentanément, elle lui écrivait : « Excusez la présomption de cette pauvre petite femme qui vient se mêler de vos affaires. Il est, dans un

autre ordre d'idées, des intérêts qui excitent en moi de bien plus vives préoccupations. Si je pouvais en assurer le succès, je m'estimerais trop heureuse, et jamais je ne vous fatiguerais de ce qui n'est en comparaison que la bagatelle d'un jour. »

Ainsi consolé, soutenu, doucement reporté vers de hautes pensées, William-Magee Seton supporta l'amertume de sa situation avec une âme ferme et chrétienne. Elizabeth, beaucoup moins occupée d'elle-même que de ses enfants et de lui, écrivait à sa belle-sœur Rebecca Seton : « Combien je voudrais pouvoir causer longuement avec vous, sans vous dire un seul mot de nos affaires ! Elles sont si tristes qu'on n'y peut penser. Mais cela ne vient nullement de mon William. Jamais mortel ne supporta avec autant de fermeté, autant de patience, les coups de l'adversité qui vont toujours s'appesantissant sur nous. ». . . . . .

. . . . . .

Nous savons par Elizabeth qu'une parfaite union régnait entre les enfants orphelins de William Seton, et faisait la consolation de ces jours d'épreuve. « Notre père bien-aimé, dit-elle, avait élevé sa famille dans les sentiments d'une telle harmonie, d'une telle affection ; tous y annoncent ou y possèdent de si bonnes et si aimables dispositions que, si William

peut seulement arriver à ce qu'il leur reste un peu de bien-être, nous conserverons nos espérances de bonheur. » Au mois de mai 1799, elle écrit à Lady Cayley, — Isabella Seton, — une tante de son mari : « En ce temps de calamité, quand tout est ébranlé, quand tout est menace, ce qui dépend seulement de nous, c'est de demeurer une famille bien unie, où chacun contribue de tout son pouvoir au bonheur de chacun. Dieu sait que nous en avons maintenant bien peu de bonheur; et nous n'en attendons que bien peu, jusqu'à ce que le temps, qui arrange toutes choses, les arrange pour nous, ou plutôt nous accoutume à un changement qui nous a dépouillés de ce que nous estimions le plus. J'ai dans ces heures de chagrin, non-seulement à soutenir le courage de mon William, mais aussi à me soutenir moi-même, attendant d'un jour à l'autre la naissance d'un pauvre petit être, mon troisième enfant. »

Le cher petit être qu'Elizabeth attendait ne tarda pas à venir ; ce fut un fils, Richard. Il naquit le 20 juillet 1798.

Les épanchements de l'amitié la plus confiante, la plus expansive qui fut jamais, nous laissent voir cette jeune femme, cette jeune mère, dans le profond changement de sa si-

tuation, et l'apprentissage d'une existence toute nouvelle. Sa retraite à la campagne la sépara d'amies qui lui étaient très-chères; ce lui fut un vif regret, le seul qui la touchât assez pour lui arracher une plainte. Du reste, un dégagement complet de l'élégance, des vanités, de tout ce qui remplit la vie mondaine. Elle y avait, en d'autres temps, pris part; mais sans y mettre son cœur, qui planait fort au-dessus. Désormais, elle vivra toute recueillie dans le cercle de sa famille; elle se donne avec bonheur à ses enfants, à son mari. Ce que nous allons citer est adressé à Mme Julia Scott, son amie d'enfance, à Mme Sadler, une autre amie, ou à Rebecca Seton :

« Je regarde comme le plus grand des bonheurs de cette vie d'être délivrée des obligations, des cérémonies de ce qu'on appelle le monde. Mon monde à moi, c'est ma famille; tous les changements qui sont survenus font que je puis me consacrer à mes trésors sans être détournée par rien. » . . . . . .

« Les roses ne fleurissent plus. Les fraises, les cerises sont passées; mais, ô ciel! la nature entière sourit à l'entour de moi. Je n'ai jamais connu de contentement aussi complet que depuis que je suis dans cette petite maison. Mon mari, pourtant, est absent; mais c'est

pour nous gagner la fortune et le repos après le travail, je dois donc être contente de son absence. »

« La matinée était si douce que je me suis promenée, avant que personne de la maison fût levé, plus d'une demi-heure, avec mon Anna, sa petite main dans la mienne. Précieuse petite compagne! Quand je l'ai avec moi, je pense toujours : voici au moins une âme bien en paix, une âme sans tache, qui jamais n'offense Dieu. Et comme ma prière est fervente pour qu'elle se conserve ainsi, dans son innocence, autant qu'il est possible à notre pauvre nature humaine! »

Elle écrit, en Angleterre, à lady Cayley, sa tante :

« . . . Je vous ai parlé de toute la famille, et pas encore de mes trois chers petits enfants, dont je puis dire *raisonnablement* qu'il n'est pas d'enfants qui les surpassent. Mon Anna-Marie est l'image de ce qu'on peut rêver de parfait. Les événements qui ont rendu ma vie si différente de ce qu'elle était, seront, je le crois, d'un grand profit pour elle. Car ils ont changé sa jeune mère en une vieille mère, mieux en état de veiller aux progrès de cette petite intelligence pleine d'activité. William prend la ressemblance de son

grand-père [1], tellement qu'on n'imaginerait pas qu'un enfant pût rappeler à ce point son aïeul. Il tiendra de lui pour les dispositions et les manières, autant, je crois, que pour les traits. Richard, notre plus jeune, est, s'il est possible, encore plus charmant. Je suis sa nourrice, comme je l'ai été des deux autres. Quoiqu'il se tienne déjà debout et vienne cacher sa tête dans mon sein, je ne me sens pas le courage de le sevrer. »

La si tendre occupation qu'elle prenait de ses enfants ne l'empêchait pas de se réserver chaque jour assez de temps pour lire. Elle est levée de grand matin : « Le soleil était brillant, je me suis assise en plein air, et j'ai lu ma Bible pendant deux heures. » . . . . .

. . . . . .

« Je viens de passer une des plus douces soirées de ma vie. Il est maintenant onze heures, et depuis sept heures, je suis assise là avec mon livre, qui m'a parlé du Très-Haut, du Très-Saint dont la demeure est l'éternité. J'ai choisi çà et là, et transcrit quelques passages que je voudrais conserver pour ma fille. Comme le monde semble petit, comme on le voit dans le lointain. Elles sont calmes et paisibles ces heures ainsi employées

[1] William Seton, frère de lady Cayley.

dans la solitude ; elles comptent pour le bon conseil, et le souvenir en demeure. » Une autre fois, elle racontera qu'elle a découvert au bord de la mer, près d'un superbe rocher, une place ravissante ; et « pendant que les petits jouent à faire le thé dans les petites coquilles qu'ils ont trouvées sur le sable de la grêve, » elle a son livre à la main, et ne s'en distrait que pour leur envoyer de temps en temps un doux sourire.

D'elle, nous n'avons rien à cacher ; et ce nous paraît un devoir de dire ce qui la fait connaître, même en ses faiblesses. Le souvenir que nous allons rappeler fera d'ailleurs mieux admirer, lorsqu'elle sera catholique, la docilité de la foi dans un esprit accoutumé, comme le sien, à la double liberté de son pays et de son culte.

Elle venait d'achever l'année à la campagne. On était en hiver ; les longues heures du soir, la vie auprès du foyer, loin des distractions du dehors, se prêtaient singulièrement à la passion qu'elle avait pour la lecture. Elle savait parfaitement le français, et goûtait notre bonne littérature, lorsqu'elle eut la curiosité de lire les écrits de ces deux malfaisants auteurs, pères de l'esprit philosophique au XVIIIe siècle. L'un la séduisit par ses théories sur l'éducation, exprimées dans un éloquent langage ; l'autre

la fascina par les brillants de son faux esprit. Ce qu'elle connut d'eux n'outrageait pas directement des croyances sacrées ; mais leur passion d'irréligion ayant mis partout son venin, rien chez eux n'est inoffensif. Elizabeth se trouva bientôt distraite de ses habitudes de piété ; nous disons distraite, non pas détachée. « Elle sacrifiait à ces lectures le repos de ses nuits, elle y consumait ses journées, même les dimanches. » C'est elle qui, plus tard, en fait l'aveu en gémissant. Par une étonnante exception, sa foi, mise en si grand péril, en sortit intacte. Dieu ne la voulut point punir, car sa faute avait une excuse : elle était privée des avertissements que nous avons tous au sein de la vraie Église ; et Celui qui juge les cœurs mesure nos responsabilités au don que nous avons reçu.

Quand Elizabeth subit cet entraînement si vif, mais passager, elle avait un peu plus de vingt-quatre ans.

Au mois de juin de l'année 1800, Dieu lui donna une seconde fille, Catherine, son quatrième enfant. Elle fut malade à en mourir ; les affaires de son mari sont toujours très-compromises ; elle, aussi courageuse, aussi résignée. Citons ses lettres :

« Un chagrin gai ! ne voilà-t-il pas deux mots qui vont ensemble étrangement ? Il est

pourtant des âmes qui les entendent, et Celui qui voit dans le secret est là pour les consoler. Je suis mille fois plus calme qu'*auparavant*. Vienne que pourra! Dieu est là-haut; tout tournera à notre bien. » . . . . . .

« Nous ne devons pas nous attendre à avoir en cette vie ce qui nous plairait davantage : grâce au ciel! car si nous l'avions, avec quelle facilité, nous perdrions de vue l'autre vie, seul séjour d'une paix sans fin. » . . . . . .

« Journée brumeuse et mélancolique comme la saison où nous sommes; rien, si ce n'est le sourire et la santé de mes chers enfants, n'aurait pu me préserver d'en ressentir l'impression. Mais je suis si entièrement occupée d'eux, que je n'ai pas le temps de m'arrêter aux idées sombres. Mon père a été malade la semaine dernière ; il est mieux maintenant, je ne puis cependant m'empêcher d'être extrêmement inquiète de lui. Mettez-vous, chère amie, à ma place pour quelques moments, et vous verrez qu'il y a encore bien des chagrins qui vous ont été épargnés, qui vous seront toujours épargnés, je l'espère. Mais Celui qui dispose de tout miséricordieusement, mêle le doux avec l'amer; et si le mal prend le desus, il étend le voile de la paix sur l'âme qui se confie en lui. »

Pendant la saison d'été, Elizabeth allait toujours passer quelques mois, avec son père, dans la charmante habitation qu'il possédait à Staten-Island. Elle s'y trouvait au mois d'août 1801, dans un de ces rares moments où la joie présente fait oublier les tristesses du passé et les menaces de l'avenir. Nous la connaissons assez pour savoir qu'il n'était pas dans sa nature de passer, sans le voir, à côté d'un de ses bonheurs. Pour elle, rien n'est jamais perdu des bienfaits de Dieu. Cette fois, elle n'a pas exprimé ce qu'elle a senti; mais on le devine aisément au gracieux tableau qu'elle a fait de ce qui souriait autour d'elle. Sans y penser, elle y apparaît. — « Le ciel est d'azur; mon père chante, les oiseaux chantent, la nature est dans sa fraîcheur au sortir d'une jolie ondée; mais, ce qui est au-dessus de tout, la santé de mon William se rétablit. Je voudrais que vous pussiez voir mes enfants chéris; ils vont si bien, et ils sont la gaieté même! »

Le lendemain de ces pures joies eut pour réveil un coup de foudre. Le fléau de la fièvre jaune fit son apparition à New-York. A partir de ce moment, Richard Bayley ne quitta plus le port de la Quarantaine, où les vaisseaux de provenance étrangère étaient retenus à leur arrivée. Là des scènes de détresse s'offraient

chaque jour à ses regards. Le fléau sévissait à bord de plusieurs navires chargés d'émigrants irlandais. Des malheureux qui, depuis leur embarquement, entassés dans un entrepont, malades et défaillants, n'avaient plus cherché la lumière du jour, à peine arrivés dans le port, sortaient comme de pâles ombres des entrailles du vaisseau; la fraîcheur de l'air les saisissait, et ils périssaient par centaines. Partout on voyait Richard Bayley parmi les mourants et les morts. Charitable jusqu'à l'excès, il devançait chaque matin le lever du soleil, s'en revenait le soir à une heure avancée, et rapportait presque toujours entre ses bras quelque petit enfant qu'il venait d'arracher à une mort certaine.

Elizabeth, si bien sa fille par le cœur, aurait voulu s'associer à sa mission périlleuse, suivre tous ses pas, prendre soin des pauvres malades à côté de lui; mais la voix de la raison parlait haut, et lui disait qu'elle se devait avant tout à ses enfants et à son mari. Ce combat entre l'élan de sa charité et sa fidélité à ses premiers devoirs fut pour elle des plus douloureux. La raison l'emporta; elle demeura près des siens, envoyant des secours aux victimes du fléau autant qu'il lui fut possible; mais tant de souffrances qu'elle ne pouvait atteindre ne lui laissèrent plus un instant de

repos. A la fin d'une des plus terribles journées pendant l'épidémie, elle écrivait à sa belle-sœur :

« Rebecca, je ne puis plus dormir; ces morts et ces mourants obsèdent mon esprit. Il y a là-bas de petits enfants qui meurent sur le sein tari de leurs mères expirantes. Ceci n'est pas de l'imagination, c'est la scène même qui m'environne. Mon père dit que jamais on n'a rien vu de pareil. En ce moment, il y a douze enfants qui vont certainement mourir, uniquement faute de nourriture. Ils sont hors d'état de rien prendre, si ce n'est le sein de leurs mères; hélas! et ces infortunées ne peuvent plus le leur offrir, parce qu'elles sont épuisées par la maladie qui les a dévorées à bord, tandis qu'elles manquaient des aliments nécessaires, privées d'air, entassées dans un espace étroit, sans pouvoir changer de vêtements. Seigneur, père de miséricorde, que de grand cœur je donnerais à chacune de ces pauvres petites créatures une part du trésor de mon propre enfant, si cela seulement dépendait de moi! Mais, Rebecca, ils ont au ciel un protecteur : c'est là que seront consolées les angoisses de l'innocence qui a souffert. »

Comme elle le faisait entendre à sa sœur, Elizabeth avait été tentée de sevrer son enfant, pour se donner tout entière à ces pauvres

petits, que la maladie avait privés du sein maternel. Sa petite Catherine avait alors dix mois, et pouvait, sans en souffrir, lui être ôtée. Elle confia son dessein à son père, qui le pesa au poids de sa raison, et l'en détourna.

Chez Richard Bayley, ce fut comme un pressentiment, d'épargner à Elizabeth le surcroît d'un nouveau fardeau, quand l'heure approchait où elle allait avoir besoin de tout son courage et de toutes ses forces. Exposé chaque jour à la mort, il prévoyait qu'il pouvait promptement donner à sa fille la douleur de le perdre. La carrière de cet homme illustre se termina d'une manière prématurée, mais digne de toute sa vie. Au plus fort de l'épidémie, au mois d'août 1801, il était revenu à terre après avoir donné des ordres pour que l'équipage et les passagers d'un navire irlandais qui émigraient avec la fièvre à bord, fussent conduits à des logements dressés sous des tentes et disposés pour recevoir ceux-là seulement qui étaient atteints de la maladie. Le lendemain matin, en se rendant à l'hôpital, il apprit que ses ordres n'avaient point été suivis : tous, passagers, équipages, hommes, femmes, enfants, sains ou malades, avaient été renfermés pêle-mêle dans une salle, et y avaient passé la nuit. N'écoutant que sa douleur et l'excès de son zèle, il entra en ce lieu

précipitamment, sans attendre qu'on en eût changé l'air mortel. Il n'y demeura qu'un moment, contraint qu'il fut d'en sortir, en proie à d'intolérables douleurs à l'estomac et à la tête; on dut le rapporter à sa demeure; ses forces l'avaient abandonné, et déjà le délire commençait. Elizabeth s'établit à son chevet, ne le quitta ni jour ni nuit, et lui prodigua les soins les plus tendres. Hélas! toute espérance de le conserver s'éloigna d'elle avec une effrayante rapidité. Trois jours à peine s'étaient écoulés, qu'elle ne pouvait plus compter sur les ressources humaines. « Votre cœur souffre pour moi, ma chère Rebecca, écrivait-elle à sa belle-sœur; hélas! et il en souffre en vain. Il y a si peu d'apparence de salut. Ce serait folie d'espérer; si ce n'est d'espérer en Celui qui peut rendre en un instant la santé à l'âme et au corps. Le cher malade ne supporte plus aucune nourriture et n'a pas un seul instant de repos. Il reconnaît sa chère Elizabeth, et sait encore exprimer par son regard la douceur qu'il trouve à la voir. Quelquefois il lui tend la main. L'unique refuge de votre pauvre sœur est le père qui est au ciel. Celui-là ne s'éloigne pas. Oh! qu'un tel refuge est doux à cette heure! »

L'impitoyable maladie emporta M. Bayley au bout de sept jours, à l'âge de cinquante-

cinq ans. Nous avons quelques détails sur sa fin, écrits de la main d'Elizabeth. « Rien ne pouvait le soulager, même pour un instant; il ne pouvait rester en repos dans son lit que lorsqu'il tenait ma main dans la sienne. Il m'a dit : « L'heure des angoisses viendra bientôt, mon enfant, je la sens venir. » — Après qu'il m'eût dit ces mots, quelques autres encore, et qu'il m'eût remis les clefs qu'il avait sur lui, j'ai compris qu'il jugeait qu'il serait bientôt au plus mal. Nul remède n'amena de mieux; et le troisième jour, il me regarda gravement, bien en face, et me dit : « La main de Dieu est en tout ceci : rien de ce qu'on fera n'aura d'effet. » — Il a répété bien des fois : « Mon Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi! » — Ses souffrances étaient extrêmes, jusqu'au lundi 17, vers les deux heures et demie de l'après-midi; alors, il parut comme s'il était soulagé tout à fait; il mit sa main sur la mienne, et il rendit le dernier soupir. Ce sont ses fidèles marins qui l'ont porté dans son cercueil jusqu'au cimetière de Richmond, à un demi-mille d'ici. On n'osait pas approcher, ni le sacristain, ni personne parmi le peuple. M. Moore, de Staten-Island, a célébré l'office [1]. »

[1] Le docteur Richard Channing Moore qui devint, en 1814, évêque de l'église épiscopalienne dans la Virginie.

« La résignation chrétienne est un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un *oui* éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, aux volontés adorables [1]. » Comme il en coûte à dire ce *oui* lorsque la mort nous a frappés dans nos affections les plus tendres! Elizabeth se résignait, mais de sa vie elle n'avait autant souffert. Après l'angoisse des premiers jours, un profond accablement s'empara d'elle. C'était un état d'âme qu'aucune de ses épreuves ne lui avait encore fait connaître ; l'effet n'en pouvait être que funeste. Lorsqu'elle eut compris que son devoir lui commandait de réagir contre elle-même, elle eut de généreux efforts et l'emporta comme ces *violents* qui luttent pour ravir le ciel. On la vit redoubler d'ardeur pour accomplir la tâche que Dieu lui avait confiée au sein de sa famille ; elle eut plus d'empressement que jamais à ses devoirs religieux. Sa pieuse résignation toutefois n'arrêta pas l'effusion de ses regrets, après la perte qu'elle avait faite. Elle pleura, mais n'eut point *les pleurs sans consolation de ceux qui n'ont point d'espérance.* On a d'elle, à ce moment, comme un cri de sa douleur, soumise et toute appuyée sur Dieu.

[1] Bossuet.

« O mon Dieu ! que nos âmes vous louent, que tout ce qui nous appartient soit consacré dès ici-bas à vous servir. Puis, enfin, nous vous louerons dans un jour sans nuit, tout resplendissant de vos joies éternelles. Là, nos ténèbres, nos soucis, nos douleurs, seront dissipés à la clarté de votre lumière. Ces nuages et ces tristesses, qui accablent maintenant les âmes de vos pauvres créatures errantes, s'évanouiront sans laisser même un souvenir. Ces ronces qui, maintenant, se dressent sur notre passage, ces ombres qui nous voilent les rayons de vos vérités, tout aura disparu pour faire place à votre présence délicieuse, aux joies célestes et immuables que vous tenez en réserve pour vos fidèles serviteurs. »

Elizabeth devint mère pour la cinquième fois. Sa petite Rebecca, sa troisième fille, naquit le 21 juillet 1802; son nom lui fut donné pour rappeler celui de la sœur préférée de William Seton. Lorsqu'on rapporta l'enfant près d'Elizabeth, au sortir des eaux du baptême, la joie de la pieuse mère s'épancha dans une ardente effusion.

« Aujourd'hui, ma petite Rebecca a été reçue dans l'arche du Seigneur ; elle a été bénie par la prière de la foi, afin de recevoir toute

grâce dans sa plénitude et d'être comptée au nombre des fidèles enfants de Dieu ; afin de traverser les flots agités de ce monde, ferme dans la foi, pleine de joie dans l'espérance, enracinée dans la charité, par la miséricorde de notre Dieu.

« Gloire, gloire à Celui qui a obtenu pour sa servante le privilége d'être reçue à son alliance, d'être bénie par le Père céleste redevenu notre ami, d'être admise à l'héritage de son royaume bienheureux. Divin Sauveur, pourrions-nous jamais oublier ce que nous vous devons après tant de bienfaits ! C'est vous qui nous avez acquis toutes ces grâces. Oh ! soutenez-nous, prenez pitié de notre faiblesse, soyez-nous propice. Comme vos saints anges ne cessent de vous servir, faites-nous la grâce de nous dévouer à vous si fidèlement sur la terre, que nous obtenions d'être reçus un jour parmi ces esprits bienheureux pour redire avec eux l'éternel alleluia. »

IV

Inquiétudes pour la santé de William-Magee. — On lui conseille un voyage en mer. — Il s'embarque avec sa femme et sa fille aînée. — Journal d'Elizabeth écrit pendant la traversée. — Arrivée à Livourne. — Entrée au lazaret. — La famille Filicchi. — Le vieux Luigi. — Il signor capitano. — La maladie de William-Magee fait des progrès rapides. — Privations dans le lazaret. — Angoisses d'Elizabeth. — Ses tendres soins pour son mari. — Secours puisés dans la prière et dans la lecture des livres saints. — Les naufragés. — Le gardien Filippo. — Souvenir d'enfance. — La fille du commandant. — La petite Anna Seton.

1803

Dans l'été de l'année 1803, la santé de William-Magee, très-ébranlée depuis plusieurs mois, donna des inquiétudes sérieuses. Les médecins lui conseillèrent un voyage en mer pour raviver ses forces qui déclinaient. Que de promesses en ce seul mot : un voyage en mer ! s'échapper des lieux où il avait souffert, naviguer dans l'immensité, écouter gronder l'O-

céan, respirer son air fortifiant et pur! Autrefois, il n'aimait rien tant que la vie à bord; maintenant, dans l'état de langueur où il se trouvait, le changement, les distractions d'une traversée furent encore choses qui lui sourirent. Sous quel ciel ce voyage le conduirait-il? — Il n'hésita pas un instant; son imagination se transporta vers ses amis de Toscane, les Filicchi, près desquels il avait passé de si douces années. Comme ceux qui ont vu de près cette terre enchanteresse de l'Italie, il s'en était vivement épris, et n'avait pu s'en éloigner sans emporter l'espérance qu'il la reverrait plus tard. La pensée d'y faire un nouveau séjour avec sa chère Elizabeth, si digne d'en comprendre les souvenirs, la poésie et les merveilles, lui apparut comme un songe heureux, dans lequel il entrevoyait l'oubli des souffrances de sa maladie et le charme de retrouver les émotions de sa jeunesse, doublées par la présence de celle qui les partagerait avec lui.

L'âme inquiète d'Elizabeth l'avertissait trop tristement de ce qu'elle avait à craindre, pour la laisser s'abandonner à ces rêveries décevantes, à ces vains projets d'avenir, qui abusent les malades jusqu'à la dernière heure, et causent les surprises de la mort. Un motif douloureux l'obligeait à s'éloigner de sa terre na-

tale, une incertitude terrible planait sur l'issue de son voyage : l'enchantement qui s'empare de toute imagination à la seule pensée de voir l'Italie était bien loin de son esprit. Elle se hâta de faire les préparatifs de son voyage, confia ses plus jeunes enfants à la tendresse de ses parents, et choisit pour venir avec elle sa fille aînée, Anna-Marie, alors âgée de huit ans. Peu de jours avant son départ, elle écrivait à sa fidèle amie, Mme Sadler : « Depuis que je ne vous ai vue, mon William a eu de nouvelles et pénibles souffrances. Ils disent tous que c'est témérité, que c'est presque folie à nous d'entreprendre ce voyage. Mais vous savez que nous ne raisonnons pas ainsi. Samedi est le jour fixé pour notre départ : tout est prêt, et tout est à bord. Nous nous appuyons sur Dieu, notre unique force. Mon âme est remplie de reconnaissance envers lui ; car assurément, avec tant de sujets que nous avons de renoncer à toutes nos espérances ici-bas, nous irons chercher naturellement, sans le moindre effort, là-haut, notre repos. Mon Dieu ! se peut-il bien que nous soyons là réunis un jour, sans crainte d'être séparés jamais ! Je m'appuie sur une foi ardente et ferme en cette promesse : et alors je sens que tout est bien, que tout repose en la miséricorde de Dieu. Qu'il vous bénisse, chère Eliza, comme mon âme vous bénit... Et

maintenant je suis hors d'état de rien vous dire, si ce n'est que vous preniez souvent entre vos bras mes chers petits enfants; et encore, que vous ne laissiez jamais vos pensées s'arrêter sur quoi que ce soit venant de moi qui aurait pu vous causer quelque peine. Je sais bien que vous ne l'auriez pas fait; mais, voyez-vous, quand je pense à tout ce ce que j'aime, il me semble que je touche à ma dernière heure. »

La veille du jour où elle doit s'embarquer, divers apprêts dont il faut s'occuper l'amènent au port de la Quarantaine. Elle y retrouve après trois ans tous les souvenirs de son père, et s'en attendrit : « Je me suis promenée dans le jardin de la Quarantaine, et j'ai suivi ce quai sur lequel il n'y a pas une planche où *son* pied ne se soit posé. J'ai traversé la baie dans *son* bateau, avec Darby à la voile; et au gouvernail, William, celui qu'il emmenait toujours à la chasse avec lui. Darby m'a dit : « Jamais je ne retrouverai un pareil ami ; » et William à son tour : « C'est le meilleur ami que j'aie jamais eu. J'étais malade quand il mourut. Mais j'ai quitté le lit pour le conduire à la rame de l'autre côté de l'île, une dernière fois ; car, je pensais en moi-même : voilà l'ami du pauvre qui s'en va; n'importe si ce coup de rame est de trop pour moi ! »

Le brick américain *the Sheperdess* mit à la voile le 2 octobre, ayant à bord William-Magee avec sa femme et la petite Anna. Henry Seton, officier de marine, les accompagnait pour retarder de quelques heures ses adieux à son frère.

Après un jour passé en mer, le brick s'étant approché du phare [1], au sortir de la baie de New-York, Elizabeth put adresser quelques lignes à Rebecca Seton. « Chère sœur de mon âme, notre William a tant souffert en passant la batterie, que c'est à peine si j'ai pu vous faire signe en agitant mon mouchoir. Mais depuis, il est bien remis. Même il se trouve mieux qu'avant d'être à bord. *Mon cœur est en haut,* tout rempli de son trésor. Mon petit livre, avec mon crucifix, m'est une source de paix et de consolation. *Dieu est avec nous, que pourrais-je craindre?* »

Le moment de la séparation lui avait arraché bien des larmes; mais dès ce premier jour, son énergie naturelle avait repris le dessus. « Je me sens maintenant si contente avec mon *trésor caché,* que vous me prendriez pour un vieux roc. Le capitaine, M. O'Brien, et sa femme, sont réellement comme des amis pour

1 Les vaisseaux à voiles y faisaient autrefois un temps d'arrêt, soit pour acquitter les droits de péage, soit pour prendre ou laisser leurs pilotes.

nous. Le maître d'hôtel est empressé à me faire plaisir, comme pourrait l'être ma bonne Mary elle-même. Il y a ici un cher petit enfant de huit mois qui m'arrache des soupirs pour ma pauvre petite Rebecca. Mais comme je le disais à mon William : je ne regarde jamais en avant ni en arrière ; je regarde en haut. Là est mon repos. »

En mer, 3 octobre, à 10 heures du soir.

« Henry nous quitte. — Tout va bien. — Ma confiance est dans le Tout-Puissant. On nous menace d'une tempête ; mais avec LUI, je ne crains rien. Bénissez-moi pour mes filles chéries ; embrassez mes chers petits. »

Une autre lettre d'Elizabeth, écrite pendant la traversée, nous montre son cœur aussi ferme, aussi paisiblement soumis à la volonté de Dieu.

En mer, 28 octobre 1803.

« Nous avons maintenant dépassé les îles occidentales qui se trouvent exactement à mi-chemin entre New-York et Livourne [1]. D'heure en heure nous espérons la rencontre de quel-

[1] Les îles Açores.

que navire qui se chargera de nos lettres. Je suis bien sûre que ma chère Rebecca est la première à désirer de nos nouvelles. Je vous écris donc; mais quand je vous aurai appris que mon cher William va mieux de jour en jour, et que ma petite Anna se porte bien, et moi aussi, je crois que je n'aurai plus rien de bien intéressant à vous conter. Si j'osais me laisser aller à mon enthousiasme, et chercher à l'exprimer par des paroles, un cahier entier ne suffirait pas à vous dire mes folles joies en contemplant le lever du soleil, son coucher, les clairs de lune, etc.

« Il est un autre sentiment que vous partagerez avec moi, et qui absorbe mon âme tout entière : c'est le tendre, le paisible, le suave amour qui surnage sur chaque moment, sur chaque heure de ma lourde épreuve. Vous me comprenez, parce que vous savez combien sont heureux ceux qui se reposent en notre Père céleste. Plus de luttes alors; plus de pensées de découragement. L'espérance la plus confiante, la paix la plus consolante, n'ont point cessé d'accompagner mon chemin, me soutenant à travers de tels dangers, de telles tempêtes, que toute âme qui n'aurait pas eu le Christ lui-même *pour rocher* eût été véritablement terrifiée. »

JOURNAL D'ELIZABETH

(Écrit pour sa belle-sœur Rebecca Seton.)

En mer, 11 novembre 1803.

« Ma chère petite Anna a versé bien des larmes sur son livre de prières, en lisant le psaume XCII [1], parce que je lui avais dit que nous offensions Dieu tous les jours. Elle avait commencé de causer avec moi, en me demandant si Dieu écrit dans son livre nos mauvaises actions, comme les bonnes? Elle m'a dit qu'elle s'étonnait qu'on fût affligé de voir mourir un cher petit enfant; qu'elle pensait qu'on devrait plutôt pleurer au moment de sa naissance. »

En mer, 14 novembre.

« Après avoir médité sur l'infirmité de cette nature corrompue qui voudrait éteindre l'esprit de la grâce en nous; me sentant pénétrée d'effroi à la pensée qu'une coupable indulgence à ses penchants me conduirait à d'innombrables offenses envers Dieu; dans l'anxiété

[1] *Bonum est confiteri Domino.* C'est le psaume XCI dans la Vulgate.

d'une âme qui tremble de déplaire à son adorable Seigneur, j'ai pris aujourd'hui l'engagement solennel de fuir avec l'aide du Saint-Esprit, de fuir dès l'instant que cela me sera possible, toute tentation, même la plus légère, qui pourrait mettre ma fragilité en péril.

« C'est pourquoi, s'il plaît à notre Père céleste de me ramener encore au milieu des miens, je ferai chaque jour le sacrifice de mes désirs, même de mes plus innocents désirs, de crainte qu'ils ne me détournent du vœu solennel et sacré que je viens de prononcer. Mon Dieu, imprimez, par la force de votre Esprit-Saint, ce vœu dans mon cœur. Que la grâce de votre Esprit me soutienne, me protége; qu'elle me garde d'oublier jamais que vous êtes *mon tout;* et que, pour être reçue dans votre royaume, je dois conserver en moi un cœur pur, fidèle, souverainement dévoué à votre sainte volonté. O Dieu, veillez sur moi, pour l'amour de Jésus-Christ. »

16 novembre.

« Terrible orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre. Mon âme, remplie d'assurance en son tout-puissant protecteur, se sentait ferme et forte en lui; tandis que, prosternée en sa présence, tout mon être frissonnait; poussière,

vermisseau, tremblant devant le souverain Juge; enfant, sans force ni vigueur, n'ayant d'appui qu'en la pitié de son père compatissant; mais aussi, âme rachetée, forte de la force de son adoré Rédempteur!

« Après avoir beaucoup lu, et longtemps prié avec ferveur, je suis revenue à mon lit; mais je n'ai pu dormir. Une petite voix, — la voix de mon Anna, que j'avais crue endormie, — murmurait doucement, et disait: *Vous toutes, âmes affligées, venez!* J'ai quitté ma place, et je suis venue près d'elle, entre ses bras. L'agitation du vaisseau, le fracas des vagues, tout a été oublié; les lourds soupirs, les peines sans repos, se sont évanouis dans un sommeil bienfaisant et doux. C'était donc là votre parole, adorable Sauveur, votre parole par la bouche d'un de *ces petits,* qui promet, je le crois vraiment, de devenir un jour un de vos anges. »

Le 18 novembre, après une traversée de sept semaines, le vaisseau arriva au môle de Livourne, au moment où toutes les cloches, dit Elizabeth, sonnaient l'*Ave Maria* [1]. La joie des passagers, arrivés au terme de leur voyage,

[1] Dans toute l'Italie, pour désigner l'Angelus, on ne dit pas autrement que l'*Ave Maria*.

fut bientôt troublée par l'avis qu'on leur notifia qu'ils auraient à faire une quarantaine de quatre semaines, renfermés au lazaret. Dans l'état de souffrance où se trouvait William, c'était là une accablante nouvelle.

JOURNAL D'ELIZABETH

(Écrit pour sa belle-sœur Rebecca Seton.)

19 novembre 1803, 10 heures du soir.

« Une voix qui vous offrirait de vous dire en ce moment où est votre sœur, la sœur de votre âme, comme vous l'écouteriez avec avidité! Eh bien, vous ne pourriez plus dormir tranquille dans votre lit, si vous la voyiez comme elle est, sous les verrous, dans le coin d'une immense prison, n'ayant de jour que par une étroite fenêtre fermée d'un double grillage en fer. Si j'ai quelque chose à demander, c'est par là qu'il faut que j'appelle : alors paraît la sentinelle, armée de pied en cap, qui se promène avec un long fusil; et tout cela, parce qu'on veut se préserver de la terrible contagion qu'on suppose que nous avons apportée de New-York.

« Pour reprendre où j'en étais restée hier

soir [1], je m'endormis donc, et je rêvai que je me trouvais dans la nef au milieu de l'église de la Trinité, chantant de toute mon âme l'hymne à notre cher Sacrement. Après, quand je me réveillai, je me sentis toute consolée et toute contente. Dans la matinée, on m'apprit qu'un bateau se trouvait par le travers de notre navire; je volai sur le pont, et aussitôt apercevant le cher Carleton [2], venu à notre rencontre, j'allais me précipiter dans ses bras, lorsque je vis qu'il reculait, et un garde que je remarquai pour la première fois, s'écria : N'approchez pas! On nous expliqua alors que notre navire était le premier qui apportait la nouvelle de l'invasion de la fièvre jaune à New-York; et comme nous n'avions pas de certificat de la Santé, il n'y avait rien à répondre.

« Le navire dut aller en rade, et mon pauvre William se préparer à entrer au lazaret, malade comme il était. Pendant que nous faisions nos apprêts pour nous y rendre, la troupe de musiciens qui s'empresse toujours au-devant des étrangers arrivés au port, est venue jouer sous la fenêtre de notre cabine le *Hail Columbia*, et ces petits airs que les enfants chez nous

[1] Dans une partie du journal d'Elizabeth, qui ne nous a pas été conservée.

[2] Guy-Carleton Bayley, un des fils de M. Bayley, né du second mariage de celui-ci avec Mlle Barclay.

chantent en dansant. M. O'Brien et tous les autres étaient comme fous de joie ; pour moi, je me trouvais presque heureuse de pouvoir me cacher au fond de ma cabine, tant mon cœur était gonflé de tristesse, et prêt à éclater. Mon pauvre William me regardait ; ses yeux avaient une angoisse dont vous ne sauriez vous faire une idée ; il paraissait tellement souffrant, qu'on eût dit qu'il n'eût pu aller jusqu'au bout de la journée.

« Un bateau parut, remorqué par une barque à quatorze rames ; on nous fit entrer dans le bateau. Le lazaret étant à quelques milles de la ville, on nous ramena de nouveau au large. Après une heure de navigation, nous arrivons devant les chaînes qui barrent l'entrée du chenal par lequel on a accès dans la place. Ces chaînes s'abaissent à un signal donné successivement par plusieurs cloches ; nous passons sous des murailles plus hautes que les fenêtres d'un second étage ; nos marins, après beaucoup de cris et de disputes, finissent par s'accorder sur le lieu de notre débarquement ; notre bateau s'arrête. De nouveaux tintements de cloche amènent successivement un garde, et puis un autre ; et, environ une demi-heure plus tard, celui que l'on appelle ici *monsieur le capitano*, qui, après maintes consultations, maints chuchotements à l'oreille de son lieu-

tenant, dit que nous pouvons prendre terre. Sur quoi, tout l'équipage s'étant retiré, un garde nous indique avec sa baïonnette le chemin que nous devons prendre. A ce moment, un ordre écrit du commandant de la barque qui venait de nous remorquer fut expédié au *capitano*, qui reçut ce papier au bout d'un bâton ; et on alluma du feu, pour le faire passer à travers la fumée avant de le lire. Mes livres, qui vont toujours avec moi, ont été soigneusement mis à part ; on les a tous examinés page par page, et aussi ma boîte à écrire. La personne qui a fait cet office et qui a visité nos matelas, sera soumise à une quarantaine aussi longue que la nôtre.

« Pauvre petite Anna, comme elle tremblait pendant tout ce temps-là ! et William, il chancelait comme s'il avait été au moment de défaillir. Si cela lui fût arrivé, personne n'aurait osé le toucher ni le secourir, tant ils ont peur pour leur vie. Nous fûmes conduits juste en face les fenêtres de la maison du capitano, où était venue Mme Filippo Filicchi. Regards affectueux, signes d'amitié sans nombre. Il y avait la grille devant nous ; je crains pourtant de n'avoir pu cacher ma fatigue de corps et d'esprit.

« Pour commencer, on nous a offert des siéges ; ou plutôt, on en a placé à notre portée.

A présent que nous les avons touchés, il n'est plus permis de les rapporter à la maison. Après, on nous a montré la porte par où nous devions entrer : n° 6 ; un escalier de pierre, vingt marches roides à monter ; une grande chambre voûtée, très-haute, aussi haute que le plafond de Saint-Paul ; le pavé en briques ; les murailles toutes nues. Le capitano nous a envoyé trois œufs à la coque, une bouteille de vin et quelques tranches de pain. On avait mis par terre un matelas pour William, et il s'était couché dessus ; il n'a pu goûter ni au vin ni aux œufs. Nos sirops, nos gelées, nos potions, qu'il fallait lui donner d'heure en heure, à bord du vaisseau, où sont-elles ? Je n'ai rien apporté ; j'avais toujours entendu dire que le lazaret était un endroit tout exprès pour les malades. J'ai découvert auprès de notre chambre une sorte de petit réduit, où j'ai été m'agenouiller un instant. Là, j'ai laissé mon cœur déborder ; mes larmes ont arrosé le pavé. Je suis revenue ensuite vers mon pauvre William ; lui et Anna avaient grand besoin de quelques paroles pour les encourager. Petite chérie ! elle ne fut pas longue à trouver un bout de corde qui avait lié une de nos caisses, et elle s'est mise à sauter ; le froid nous faisait grelotter sur ce pavé de briques, dans cette grande chambre aux murailles nues.

« A la tombée de la nuit, les excellents Filicchi nous ont envoyé de quoi dîner, et en même temps plusieurs choses de première nécessité. Nous sommes retournés à la grille pour les voir. Maintenant William et Anna dorment étendus sur des matelas de bord qu'on a posé sur ce pavé froid. Je me confie en Dieu, espérant qu'après avoir donné à mon pauvre malade la force de résister à l'épreuve d'une telle journée, il nous assistera pour nous faire aller plus loin. Il est vraiment *notre tout*... Mes yeux me font mal, après toutes ces larmes, et ce vent, et cette fatigue; il me faut les fermer et élever mon cœur; le sommeil ne me viendra pas facilement... Comme vous auriez aimé la petite Anna, si vous l'aviez vue tout à l'heure, pendant ses prières, ses petits bras enlacés à mon cou; elle répandait des larmes à flots. Je lui ai lu, pour l'endormir, quelques courtes paroles de confiance et d'abandon à Dieu; elle m'a dit : « Maman, si papa allait mourir ici! mais *Dieu est avec nous*. — Oui, Dieu est avec nous; et *si nos souffrances abondent, ses consolations surabondent, et surpassent toutes paroles*. » Si dans ce vent qui se déchaîne maintenant, tel, dit-on, qu'il n'y en eut jamais de pareil dans cette saison; qui éteint presque notre lumière; qui s'abat sur mon William par toutes les fentes de ces murs,

et qui mugit dans la cheminée avec un bruit pareil au tonnerre; si dans tout cela nous ne voyions pas l'effet du vouloir de Dieu; si dans le délaissement de notre situation, nous ne voyions pas l'accomplissement des desseins de Celui qui règle tous les événements de notre vie, vraiment nous serions bien à plaindre... Voici une heure qu'il a eu une violente crise de toux, et il a encore craché du sang. Il fait tout ce qu'il peut pour me le cacher, et cela l'agite et le tourmente encore davantage... Que dirons-nous! *C'est ici l'heure de l'épreuve.* Que le Seigneur, qui la permet, nous soutienne et nous fortifie? Regarder autour de soi, cela jette en trop d'angoisse! Regardons en avant, vers le but et la récompense. »

Le 20 novembre. Dimanche. Neuf heures.

« Les cloches du matin ont éveillé mon âme aux regrets les plus douloureux, et l'ont plongée dans une telle agonie de tristesse, qu'au premier moment la prière elle-même a été impuissante à me soulager. De ma petite chambre j'ai regardé longtemps au loin la pleine mer; plus près, les vagues qui se brisaient contre les hauts rochers aux abords de cette prison. Courroucées devant cet obstacle, elles montaient

toutes écumantes jusqu'à la hauteur de nos murailles. J'ai fini par rentrer en moi. J'ai vu que j'étais là, offensant Dieu, mon unique ami, mon unique ressource dans mon malheur. J'ai senti que je privais volontairement mon âme de la seule consolation qu'elle pouvait attendre. La prière que j'ai faite pour obtenir force et pardon m'a apporté la paix; j'ai pu revenir auprès de mon William la sérénité sur le visage. On venait de tirer les verrous de notre porte; le pauvre Filippo [1], dans sa peur d'approcher de trop près, avait déposé une jatte de lait pour nous sur le seuil de notre chambre. Anna et William ont pris un peu de pain trempé dans ce lait; et moi, tout en marchant de long en large, une croûte de pain et un peu de vin. William ne pouvait se tenir sur son séant. Une crise lui est revenue, et avec elle toute l'agonie de mon âme. Voir mon mari gisant sur ces carreaux glacés, sans feu, gémissant et grelottant!... ses yeux tristes, presque éteints, fixés sur mon visage, tandis que ses larmes roulaient sur son oreiller, sans qu'il prononçât un seul mot!... Anna se mit à frotter une de ses mains, moi l'autre, jusqu'à ce que la chaleur de la fièvre fût survenue... Le commandant est venu nous apporter la nouvelle

[1] Un des gardiens du lazaret.

que notre quarantaine était abrégée de cinq jours; il m'a dit qu'on devait toujours demeurer content dans l'accomplissement des desseins de la Providence, etc. Notre réponse n'a été qu'une suite de sanglots, aussi n'a-t-il pas tardé à s'éloigner.

« M. Filicchi est venu pour consoler mon William. Après qu'il nous a eu quittés, nous avons récité de nos chères prières autant qu'en a pu suivre William. Après, j'ai été obligée de laisser reposer un peu ma tête. On nous a envoyé de la ville notre dîner et un serviteur qui restera avec nous tout le temps de notre quarantaine. C'est un vieillard, Luigi, tout petit, avec des cheveux blancs. Il a des yeux bleus dont le regard passe tour à tour de la gaieté à la tristesse, comme s'il voulait nous plaindre et nous ranimer en même temps. Quand il est entré, j'avais le visage couvert avec un mouchoir, et je n'ai pas seulement levé les yeux, tant j'étais fatiguée de voir tous ces hommes avec leurs chapeaux retroussés, leurs cocardes, leurs baïonnettes... Pauvre Luigi, je me souviendrai longtemps de sa voix pleine de larmes et de tendresse, quand il vit que je refusais de dîner. Il regarda au ciel, en élevant ses mains, dans quelque prière qui demandait à Dieu de me consoler. Vraiment, je serais toute consolée, si je n'avais pas là

mon pauvre William. Mais le voir ainsi, en l'état où il est, c'est pire que la mort!

« On a tiré les verrous d'une autre porte, et l'on a donné à Luigi un logement à part, à côté de nous. Maintenant qu'il est entré dans notre chambre et qu'il a touché ce que nous avons touché, il est devenu pour eux tous un objet de terreur. Que de fois, dans une seule journée, ce pauvre vieillard monte et redescend nos vingt marches roides, presque perpendiculaires, pour nous procurer ce qui nous est nécessaire, ou pour nous apporter quelque soulagement!

« Aujourd'hui sa besogne a duré longtemps; quand il a eu fini, je lui ai offert une chaise pour se reposer. Il a presque sauté par-dessus, de l'autre côté; et puis il s'est mis à gambader autour de moi, comme s'il avait été fou, déclarant qu'il allait passer toute la nuit à nous servir. William, abattu, excédé, s'est endormi. Anna a commencé ses prières au milieu de bien des larmes, et a eu bientôt oublié tous ses chagrins. Moi aussi, je me suis dit que me jeter à genoux, qu'ouvrir mon livre de prières, serait pour mon âme le signal du repos. Il était alors neuf heures du soir ici, et trois heures New-York. Je me suis représenté mon âme et les âmes de ceux que je chéris, réunies toutes ensemble à ce moment devant le trône de la

grâce, offrant au Seigneur tout-puissant les mêmes prières, par les mérites du même Rédempteur, par l'inspiration du même Esprit-Saint. Alors, vraiment *je me suis réjouie dans le Seigneur, et j'ai tressailli d'allégresse dans le Dieu de mon salut.* — Après mes prières, lu dans mon petit livre de sermons; cent fois plus heureuse alors que je n'avais été désespérée. »

Lundi 21 novembre.

« A mon réveil, même impression de calme et de consolation qu'hier, en me mettant au lit. — Apporté à William le lait chaud qu'il prend chaque matin. — Réfléchi avec lui sur notre situation. Bien qu'elle soit si contraire à ce qu'exigerait son état, commencé à l'envisager comme le premier pas dans la voie où nous veut cette volonté toute-puissante, qui dispose *toutes choses pour notre profit.* — Mis ma petite Anna en train à son travail; moi-même appliquée à ma chère Écriture sainte, tout contre le lit du pauvre malade, tremblant d'un accès de fièvre.

« Le commandant est venu avec des gardes et a fait monter pour nous un lit fort propre avec des rideaux, envoyé par Filicchi. Il a fait dresser des bancs sur lesquels nous pourrons

coucher, Anna et moi, et il y a inscrit nos noms : *Signor Gulielmo*, *Signora Elisabetta*, et *Signorina Anna Maria*. Le ton de sa voix, qui de nouveau m'exhortait avec douceur à me tourner vers *le bon Dieu*, m'a fait lever les yeux sur lui, et j'ai trouvé sur les traits de son visage la vraie expression que donne une âme bienveillante. Son grand chapeau, qu'il venait d'ôter, m'avait caché jusqu'alors ses cheveux blancs, avec une bonne et douce figure. Il m'a dit : J'ai été marié ; j'avais une femme que j'aimais, que j'aimais, ah !..... elle m'a donné une petite fille, et elle est morte presque aussitôt après, en me recommandant son enfant. » Il joignait ses mains, et levait les yeux en haut ; puis regardant mon William : « Si Dieu l'appelait, a-t-il dit, qu'y pourrions-nous ? *E che volete*, *Signora !* Je commence à aimer notre capitano.

« Lu, et sauté à la corde pour me réchauffer. Regardé tout autour de moi, dans notre prison, et trouvé que notre position était supportable. Consolé mon William autant que j'ai pu, tenant ses mains dans les miennes, essuyant ses larmes, lui suggérant des paroles de piété ; son âme est trop accablée pour pouvoir prier d'elle-même. — Écouté lire Anna, tandis que je contemplais le soleil couchant, au milieu d'un nuage. Quand ils ont été endormis tous

les deux, lu, prié, pleuré, et prié encore jusqu'à onze heures. Il est bien facile ici de savoir les heures du jour et de la nuit : il y a quatre cloches qui sonnent à toutes les heures et à tous les quarts. »

Mardi 22 novembre.

« William s'est trouvé mieux; il est tout encouragé par son docteur Tutilli, qui est rempli de bonté pour lui, comme l'est aussi le commandant. Celui-ci paraît maintenant me comprendre un peu; il m'a encore répété : J'aimais ma femme, je l'aimais, et elle est morte; *e che volete, Signora!* — Causé avec les Filicchi, de l'autre côté de la grille. Quelle difficulté j'ai eue pour ramener mon William jusqu'en haut de l'escalier! — Soigné William. — Fait la lecture pour lui.— Écouté lire Anna. — Rangé, mis tout en ordre; terminé à peu près toutes ces choses dont j'ai le souci maintenant. — Notre Luigi nous a apporté un élégant bouquet de jasmins, de géraniums et d'œillets. Il sait faire des soupes excellentes. Il fait tout cuire sur du charbon dans une petite marmite. — Point de soleil à l'heure du couchant; un vent impétueux; il aurait certainement renversé nos murailles, si quelque chose pouvait les renverser. Les mugissements

de la mer semblables au tonnerre. — Passé cette soirée comme la précédente ; mais tout à fait réconciliée avec les verrous, les barreaux, la sentinelle en faction. Mon flambeau ne me fait plus peur ; d'ailleurs, autour de nous, il n'y aurait rien à brûler que le volet de la fenêtre. »

Mercredi 23 novembre.

« Non-seulement je suis résolue à porter ma croix, mais je l'ai baisée. Mais à ce même moment, tandis que je rendais gloire à Dieu de ses consolations, mon pauvre William a été pris d'une crise presque au-dessus de ses forces. Il m'a dit, comme déjà plusieurs fois, qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui, que ses forces s'affaiblissaient d'heure en heure; qu'il s'en allait peu à peu, et qu'il n'irait pas loin. Ceci pour moi seule. Avec ses amis, il est tout à fait gai. Il n'est plus en état d'aller jusque vers eux ; on les admet au seuil de notre porte, avec défense de toucher à la plus petite chose qui nous ait approchés. Le bout du bâton de notre *capitano* averti mon pauvre William de demeurer à distance au moindre mouvement qu'il fait vers eux dans l'ardeur de la conversation. C'est tout à fait, comme dans mon enfance, QUAND ON

ALLAIT VOIR LES LIONS!!! — Un des gardiens a apporté de l'encens dans un vase, pour purifier l'air. — Au coucher du soleil, une demi-heure de calme ; Anna et moi avons chanté les hymnes de l'Avent, à mi-voix. — Après que tout a été endormi, j'ai récité seule notre cher office ; ce que William n'a pu faire aujourd'hui. J'ai puisé là de célestes consolations, oubliant la prison, les verrous et les chagrins. J'aurais vraiment pris plaisir à chanter dans la prison les louanges du Seigneur *avec saint Paul et Silas* [1]. »

Jeudi 24 novembre.

« Je regarde ma position actuelle comme un trésor. Si mon corps est en prison, mon âme est en liberté. En un tel état de liberté, que tant que ce corps et cette âme seront unis sur la terre, je ne goûterai peut-être jamais plus rien de pareil. Tout moment que je n'emploie pas comme garde-malade, ou à lire mes chers livres, *m'est une perte*. — Anna est si heureuse

[1] « Ils se saisirent de Paul et de Silas... et après qu'on les eut frappés de coups, ils les envoyèrent en prison. — Le geôlier les mit au fond de la prison, et leur serra les pieds dans des ceps. — Sur le minuit, Paul et Silas se mirent à prier et à chanter les louanges de Dieu ; et les autres prisonniers les entendaient. » — Actes des Apôtres, ch. XVI.

avec sa poupée en chiffon et les petits présents qu'on lui a faits ! c'est plaisir de la voir. — Notre commandant nous a apporté la nouvelle qu'on nous a encore fait grâce de cinq jours : le 19 décembre nous serons libres. Le pauvre William a dit avec un soupir : « Je crois qu'avant ce moment-là.... » Nous pleurons et prions ensemble, et quand il a épanché sa tristesse, il paraît un peu soulagé. Il a toujours un sommeil paisible après ses crises. Une tempête violente, qui fait jaillir l'écume de la mer jusqu'à notre fenêtre, ajoute encore à sa mélancolie. Dans de pareils moments, si je pouvais oublier mon Dieu un seul instant, je deviendrais comme folle. Mais *il apaise tout : Ne t'agite pas. Souviens-toi que je suis ton Dieu, ton père.* — Notre chère maison là-bas, mes chères sœurs ! mes petits enfants !..... Eh bien ! ils sont sous la garde de Dieu en ce monde ou au ciel. Tous ceux que j'aime le plus tendrement aiment Dieu ; si nous ne devons plus nous revoir ici-bas, nous serons réunis là-haut, où nous ne nous séparerons plus : que c'est là, pour s'y arrêter longtemps, une douce pensée ! S'ils sont maintenant perdus pour moi, *leur gain est infini, éternel.* — Que de fois j'ai dit à mon William : « Quand vous vous réveillerez en cet autre monde, vous verrez que ce monde-ci n'a rien à donner, rien qui vaille qu'on soit

tenté d'y revenir. Votre sollicitude pour votre femme et pour vos petits enfants était comme la main qui soutient la coupe : mais vous verrez que c'est Dieu lui-même qui la tiendra cette coupe, et qui vous remplacera s'il veut vous rappeler à lui. » Père céleste, prenez pitié de vos pauvres créatures, faibles et surchargées d'un si lourd fardeau. La force nous manque pour lever nos yeux vers vous. *Relevez-nous de la poussière*, pour l'amour de Celui qui est notre résurrection et notre vie, Jésus-Christ, notre adorable Rédempteur. »

Vendredi 25 novembre.

« Journée de souffrance pour le corps, mais de paix en Dieu. — Prié à genoux sur nos nattes, autour de la table, et récité notre office chéri. — Grand vent et tempête. — Carleton a été admis au bas de notre escalier ; d'en haut, j'ai pu m'entretenir avec lui, ce qui m'est une grande douceur ; car je le regarde vraiment comme un être parfait. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de notre cher petit William [1] ; je l'ai rappelé à mon mari : j'ai mal fait, car il en a été ému jusqu'aux larmes.

[1] Le second des enfants de William-Magee et d'Elizabeth, qui, à cette date du 25 novembre 1803, entrait dans sa huitième année.

Il s'est attendri aussi en regardant le portrait de notre chère Henriette [1]. Hélas! il est si faible, qu'il pleure à la seule pensée de notre foyer. — Que notre Seigneur est bon de donner un peu de force à mon âme! Imaginez que vous voyez mon pauvre mari, lui qui a tout quitté pour venir chercher un climat plus doux, emprisonné entre ces murailles hautes et humides, exposé au froid et au vent, qui le pénètrent jusqu'aux os; et impossible d'avoir du feu, si ce n'est celui de la cuisine, fait avec du charbon de terre, dont la fumée l'oppresse, lui serre la poitrine au point de lui causer presque des convulsions; et pas une goutte de sirop, rien pour calmer cette toux. Du lait seulement, du quina, du lichen d'Islande, ou encore, des pilules d'opium, qu'il prend sans dire mot, comme par devoir, sans avoir seulement l'air d'en rien espérer. Lorsque je sens en moi que la nature succombe, et que je ne puis même plus trouver un sourire pour mon visage, je cache ma tête contre la chaise à côté de son lit: il s'imagine que je prie. Je prie en effet, la prière est toute ma consolation. Sans elle, je serais de bien peu d'utilité pour lui. Nuit et jour il m'appelle « son âme, sa vie, sa chérie,

[1] Henriette Seton, la seconde des sœurs de William-Magee; elle était alors âgée de seize ans.

son tout ». — Notre commandant est venu cet après-midi, et voyant le pauvre William dans un violent accès de fièvre, il s'est écrié : « Dans cette chambre, que de souffrances j'ai vues déjà ! Ici, un Arménien, en lutte avec la mort, qui suppliait qu'on lui donnât un couteau pour mettre fin à ses angoisses. Là, à la place même du lit de la Signora, un Français pris du délire de la fièvre, qui voulait absolument qu'on lui tirât un coup de feu ; et il mourut au milieu de convulsions terribles. Ces petits carrés de papier que vous voyez collés sur les portes, marquent combien de jours les différentes personnes qui s'y sont succédé y ont passés. Le volet est couvert d'entailles avec les nombres 10, 20, 30, 40, qui signifient autant de jours. » — Mon Dieu ! je ne les marquerai pas, nos jours ; j'espère qu'ils sont comptés là-haut.

« Cher, cher William, je parviens quelquefois à lui inspirer, pendant quelques moments, la pensée qu'il lui serait doux de mourir. *Mon Père et mon Dieu, que votre volonté soit faite.* Père de miséricorde et de compassion, Seigneur, notre Dieu tout-puissant pour nous secourir et nous sauver, vous qui nous promettez le pardon et nous rachetez par les mérites de notre adorable Rédempteur, non, vous ne laisserez pas périr ceux pour qui Jésus a répandu son sang précieux. Oh ! si nous ne

connaissions pas notre Dieu, si nous ne sentions pas ses consolations, si nous n'embrassions pas sa radieuse espérance, si nous ne trouvions pas nos délices dans l'étude de sa vérité et de sa sainte parole, qu'est-ce que nous deviendrions ?

« Le commandant dit que toutes les religions sont bonnes, et qu'ainsi il est bon que chacun en ait une et qu'il s'y tienne. « Cependant, a-t-il ajouté, la vôtre n'est pas si bonne que la mienne. Faire aux autres ce que nous voudrions qu'il nous fissent, voilà toute la religion ; tout est là. — Dites-moi, cher commandant, regardez-vous cette parole comme un précepte qui nous a été donné, ou seulement comme une sage maxime ? — Je la regarde comme un précepte, Signora. — Eh bien ! Signor capitano, Celui qui a fait un précepte pour nous de cette maxime qui vous semble si sage, nous a ordonné aussi, et en premier lieu, d'aimer le Seigneur notre Dieu de toute notre âme. Est-ce que vous ne lui donnerez pas le premier rang, à ce précepte-là, Capitano ? — Ah ! Signora, il est excellent, mais *il y a tant de choses...* » — Pauvre capitano, à l'âge de soixante ans, trouver qu'*il y a tant de choses* qui mettent obstacle au don de son âme à Dieu !... — Ma chère petite Anna, là, près de moi, elle n'est encore qu'une

enfant, mais plus savante que ce vieillard! — *L'enfant mourra à l'âge de cent ans; et le pécheur âgé de cent ans sera... perdu*[1]!

Mardi 29 novembre.

« La nuit dernière, j'ai été obligée de me mettre au lit à dix heures, pour me réchauffer dans les bras de la petite Anna. Ce matin, je me suis réveillée comme la lune brillait encore, juste en face de la fenêtre; mais je n'ai pu jouir de sa clarté : l'écume de la mer rend les carreaux toujours obscurs. — Restée au lit avec ma petite Anna, à lui expliquer notre *Te Deum*, jusqu'à neuf heures. — Elle m'a dit : « Il y a une chose qui me trouble, maman : Notre-Seigneur a dit que ceux qui veulent régner avec lui doivent souffrir avec lui. Moi, si je mourais maintenant, où donc irais-je? Je n'ai pas encore souffert. » — Elle tousse beaucoup, et elle sent une douleur très-vive à la poitrine. — Elle m'a dit : « Quand je me sens cette douleur, je pense quelquefois que Dieu m'appellera bientôt à lui, et me retirera de ce monde, où je ne cesse de l'offenser; et je me dis que cela me serait bien bon, si Dieu m'envoyait une maladie, parce que je

[1] Isaïe, ch. LXV, v. 2.

pourrais tâcher de lui plaire en la supportant patiemment, et en souffrant pour lui. — Mon Anna, tu lui plais tous les jours, quand tu m'aides au milieu de mes chagrins. — Ah! croyez-vous, maman? Dieu soit béni! Dieu soit béni! » — Après déjeuner, lu nos psaumes à mon William, et le trente-cinquième chapitre d'Isaïe; nous y avons trouvé un charme tel, que cela nous a rendu tout joyeux. Il a lu, à la demande de la petite Anna, le dernier chapitre de l'Apocalypse; mais l'accent de cette voix!... Non, il n'y a pas de cœur qui y eût résisté!... Encore la tempête en mer, et le vent qui souffle, et un froid si vif! William, avec une couverture sur ses épaules, se traîne vers le feu de notre vieux serviteur; Anna saute à la corde, et Mme Elizabeth fait cinq à six fois de suite, sans s'arrêter, le tour de la chambre, en sautant sur un pied. — Vous en riez, ma sœur, mais c'est un très-bon exercice, et qui réchauffe plus vite que le feu quand on se remue de bon cœur. — Chanté des hymnes et lu les Prophètes à William, qui frissonnait sous ses couvertures. — Senti que Dieu est avec nous, et qu'il est notre tout. — Sa fièvre devient brûlante; rien que sa respiration fait trembler son lit! — Mon Dieu! mon Père! »

Saint André. — 30 novembre.

« William a pu retourner auprès du feu, dans la cuisine. — La nuit dernière, trente ou quarante pauvres créatures de toutes les nations, Grecs, Turcs, Espagnols, Français, venant de faire naufrage, sont arrivés ici. Point de matelas, point d'habits, point de nourriture. De grandes jaquettes, et pas de chemises; ou des chemises, et pas d'habits. On les a entassés tous dans une seule chambre aux murailles nues, avec une cruche d'eau, en attendant que le commandant en chef trouvât le temps de s'occuper d'eux. Notre capitano dit qu'il ne peut rien faire sans avoir des ordres : *Patienza. E che volete, Signora!* — Anna dit : « Maman, malgré que nous ayons si froid, et que nous soyons dans une prison, comme nous sommes heureux en comparaison d'eux! Et puis, nous avons la paix, tandis qu'eux ils ne font que se quereller, que se battre, et ils crient tout le temps. Le capitano nous envoie jusqu'à des marrons et des fruits de sa propre table; eux, ils n'ont pas même de pain. » — Nous avons récité notre office de chaque jour auprès du lit de William; il se figurait que cela arrêterait ses frissons. L'âme de mon William est abattue; elle a peine à embrasser

cette foi, qui est son unique ressource. C'est en notre Rédempteur qu'il nous faut chercher notre appui à tous les moments de notre vie ; mais si notre âme est au moment de son départ, oh ! c'est alors qu'il faut nous suspendre à lui par une étreinte encore plus forte ; que deviendrions-nous sans lui ? — Cher William, ce n'est pas un sentiment de terreur qui vous pousse vers votre Dieu. Vous désiriez le servir, vous y faisiez tous vos efforts, longtemps avant que cette épreuve ne fût venue. Pourquoi donc ne pas voir en lui un père qui connaît les divers besoins et les pensées de ses enfants, et qui reçoit dans sa bonté tous ceux qui viennent à lui, par la voie qu'il leur a choisie ! Vous dites que votre unique espérance est dans le Christ : eh ! de quelle autre espérance avons-nous besoin ?

« Nous avons eu la visite du second de notre vaisseau, envoyé par le capitaine O'Brien. J'ai été pour lui parler de l'autre côté de la grille ; il avait avec lui un des matelots qui, lorsque nous étions à bord, paraissait nous aimer comme sa vraie âme, toujours en mouvement pour nous servir, et ne sachant qu'imaginer pour nous être agréable. Pauvre Charles ! il est devenu tout pâle lorsqu'il a vu ma figure à travers les barreaux de fer. « Eh quoi ! madame Seton, êtes-vous en prison ? » — Tout

le long du chemin, en s'en retournant, il a regardé en arrière; il faisait signe de la tête à Anna, tant qu'il a pu l'apercevoir. Charles a été en quarantaine à Staten-Island; rien que cela aurait suffi pour me le faire aimer [1], sans parler de son bon cœur. Je n'entendrai jamais le cri des matelots, *yo, yo,* sans penser à l'accent mélancolique de Charles. Il est le favori du capitaine O'Brien et de tout le monde.

« Que mon maître adorable est bon de donner une expression de compassion et de douceur, même au regard d'un étranger! Depuis le jour où nous sommes arrivés ici, j'ai remarqué un des gardiens de notre chambre, qui a toujours un air de tristesse et de sympathie quand il nous regarde. Je ne comprends pas ce qu'il dit, et il ne m'entend pas non plus; cependant nous nous parlons beaucoup, et même très-vite. Hier, en me montrant sa poitrine et son gosier, il m'a fait entendre qu'il était malade. Quand le commandant est venu, je lui ai dit que j'étais bien triste pour ce pauvre Filippo. « Ah! Signora, il n'est pas à plaindre: voici deux ans qu'il s'est marié à une belle jeune femme de seize ans; il a deux enfants, et il reçoit par jour trois sols et six deniers. Il est vrai qu'il est obligé de passer les nuits

[1] En souvenir de M. Bayley.

au lazaret, mais le matin il peut aller chez lui, une heure ou deux. Il n'y a pas eu moyen de lui accorder plus de temps, à cause de son emploi : *e che volete, Signora!* » — Père clément et miséricordieux, qui donnez plein contentement à honnête cœur avec trois sols et six deniers par jour! une femme et deux enfants à nourrir avec de si faibles ressources! faites que je me souvienne de Filippo quand quelque chose me manquera, ou quand je penserai que quelque chose me manque. Il a vingt-deux ans, sa femme en a dix-huit : ma pensée s'envole là-bas vers H*** et vers B***, ces très-chers.

« Venue à la grille avec la petite Anna pour chercher une poupée que lui a donnée la fille du commandant. C'est elle-même qui la lui a faite. Comme elle se tenait tendrement au bras de son père! elle a l'air si doux et si bon! Elle vient de refuser des offres de mariage, parce qu'elle ne veut pas se séparer de lui. Ah! que de souvenirs se sont reveillés en moi tandis que je la regardais! »

1er décembre.

« Levée entre six et sept heures, avant que le jour eût paru. La lune était brillante en face

de notre fenêtre ; sa clarté l'emportait encore sur l'aube qui naissait. Pas un souffle de brise. La mer, que j'avais vue jusqu'alors si violente, semblait caresser les rochers qu'elle avait battus tant de fois. Autour de moi, tout était calme et repos. Là-haut seulement, comme deux points dans l'azur, deux petites mouettes blanches se jouaient au-dessus de ma tête. Elles ont pris leur vol vers l'ouest ; vers ma maison, là-bas, vers mes amours, — oh ! non, pas cette pensée ! — elles ont pris leur vol vers le ciel. Et j'ai essayé d'envoyer mon âme vers le ciel. Et l'ange qui apporte la paix est venu au-devant d'elle, il a versé sur elle l'onction de la confiance, de la prière et de l'amour. Chassant au loin toute vaine terreur, il l'a amenée vers son Sauveur et son Dieu. *C'est vous, ô Dieu, que nous louons* [1]. Hymne suave, dans laquelle il me semble toujours que mon âme se rencontre avec les âmes de ceux que je chéris, et *Notre Père*. Ces deux prières sont véritablement l'union de l'amour et de la louange ; en elles, nous trouvons tout. — A dix heures, lu avec William et Anna. — A midi, il a reposé, et Anna s'est mise à jouer dans la chambre à côté. Je me suis trouvée là seule ; seule à tout au monde ; un doux repos d'es-

1 Te Deum laudamus.

prit s'est emparé de moi, comme en ces courts instants où il semble qu'on oublie son corps.

« Un jour, dans l'année 1789, pendant que mon père était en Angleterre, par une belle matinée de mai, le cœur léger et joyeux, je sautai dans un chariot qui allait au bois chercher des branchages. Joe, qui avait conduit, se mit à couper son bois; et moi, je m'enfonçai sous les arbres. Je trouvai bientôt un sentier qui menait à une prairie. Là, il y avait un châtaignier, entouré de jeune plant sous lequel je pensais trouver une jolie place pour m'asseoir. C'était, en effet, un lit charmant : une mousse épaisse et verte, de l'ombre sous un arbre, et un chaud soleil. Sur ma tête, la voûte du ciel d'un bleu d'azur; autour de moi, toutes les rumeurs du printemps, tout allégresse et mélodie; et ces douces fleurs, les clochettes des bois, et tous ces bouquets sauvages que j'avais cueillis en chemin. J'étais là, un cœur aussi innocent que jamais cœur d'enfant ait pu l'être, me remplissant d'amour pour Dieu et d'admiration pour ses œuvres. Même à présent, je crois éprouver les vives impressions que mon âme ressentit alors. Il me vint à la pensée que mon père, qui était si loin à ce moment, ne pouvait pas prendre soin de moi, mais que Dieu était mon père, mon tout. Je priai, je chantai des hymnes,

je m'écriai à travers le bois; je riais et me parlais à moi seule, admirant la bonté de Celui qui m'élevait ainsi au-dessus de moi-même et de tout chagrin. Puis je m'assis de nouveau pour goûter cette paix céleste. Je suis persuadée qu'une heure de jouissance pareille fait avancer de dix ans dans la vie spirituelle. Quand j'eus retrouvé Joe, je lui dis de s'en retourner à la maison avec son bois, sans se mettre en peine de moi; et je m'en allai, en faisant un détour d'un mille, pour voir le toit du presbytère. Là je priai encore de tout mon cœur; puis je revins à la maison, en chantant tout le reste du chemin.

« Tout cela s'est vivement représenté à mon esprit ce matin, tandis que le corps avait laissé l'âme toute seule, comme je vous le disais. L'instant d'avant, j'avais prié et pleuré de tout mon cœur, ce qui ne cesse pas d'être ma consolation. Les yeux fermés, la tête appuyée sur ma table, j'ai senti tout à fait comme si de nouveau j'avais vécu dans ces douces heures; j'étais là, sous le châtaignier, avec cette même paix du cœur, cette entière confiance en Dieu, cette espérance en lui. Le temps s'évanouira des hivers et de la tempête, pour faire place à un printemps sans nuage. Ainsi, vous le voyez, et vous le saviez déjà, que lorsqu'on a Dieu pour partage, il n'y a plus de prison, plus

de hautes murailles, plus de verrous. Pour l'âme qui s'appuie sur lui, bien qu'accablée des soucis du présent et des sombres menaces de l'avenir, il n'y a point de tristesse. Jamais ma gratitude, si profonde qu'elle soit, ne suffira pour reconnaître le don d'une telle liberté ; car, je puis le dire, c'est elle qui fait vivre chez mon pauvre William tout ce qui aurait dès longtemps défailli, dans le triste état où il est. Souvent, lorsqu'il entend que je chante les psaumes de notre triomphe en Dieu, ou quand je lui lis, de toute mon âme, les paroles de saint Paul, brûlantes de foi en Jésus-Christ, son esprit y puise la vie : il s'approprie ce qu'il vient d'entendre, et toutes nos tristesses se changent en joie. Ah! j'ai bien sujet d'aimer Dieu et de vouloir employer toute mon âme à le servir. Quelle voix, si ce n'est celle d'un ange, pourrait jamais exprimer ce qu'il a déjà fait et ce qu'il continue à faire encore pour moi? Tant que je vivrai, tant que je respirerai, dans le temps, dans l'éternité, je chanterai les louanges de mon Dieu. »

2 décembre.

« Goûté la douceur de l'aube naissante et de la matinée. — Lu le commentaire du

psaume 104[1], et chanté des hymnes jusqu'à dix heures. — Forte gelée pendant la nuit. — Essayé de faire du feu dans ma chambre avec des broussailles; mais tout a été perdu de fumée. — Les pauvres étrangers arrivés d'hier, devenus presque fous de froid et de faim, se sont querellés, battus, et enfin assis par groupes sur la terre, pour jouer avec des cartes, ce qui les a rendus encore plus bruyants que leurs querelles. — Patience... Anna est souffrante. William succombe!... Coucher du soleil clair et pur. Ses rayons ravivent mon âme, tandis qu'en elle, à ce même moment, tout chante le *De profundis*, comme au fond d'un immense abîme de douleur. A l'heure de la tombée du jour, nous entendons sonner, d'un côté, la cloche de l'*Ave Maria*, de l'autre, les cloches *pour les morts*. Celles-ci se font entendre quelquefois pendant longtemps. Tous les matins elles invitent à prier pour les âmes du purgatoire. — Notre commandant m'a beaucoup parlé du plaisir que j'aurai à Pise, le jour de Noël, à voir toutes les cérémonies. — Ah! les joies de Noël!... Notre Père céleste, qui voit mon âme en ce qu'elle a de plus intime, sait le bonheur qu'elle y goûterait! Il

[1] *Benedic, anima mea, Domino.* C'est le psaume 103e dans la Vulgate.

aura pitié d'elle, en voyant comme elle est privée de ce qu'elle désire avec tant d'ardeur. »

4 décembre.

« Notre capitaine O'Brien et sa femme ont trouvé moyen d'arriver jusqu'à nous. « Ne touchez pas la Signora ! » s'est écrié Filippo, en les écartant du bout de son bâton. — Bon et affectueux capitaine, quand j'ai couru en bas au-devant de lui, les larmes lui roulaient dans les yeux. William et Anna regardaient à travers la grille. Mme O'Brien s'est mise à pleurer. Nous n'avons pu les voir que quelques minutes à cause du froid. Le commandant du lazaret nous a envoyé des chenets et du menu bois; et j'ai arrangé un rideau près de la cheminée, pour rendre la fumée moins insupportable. — Jour d'anxiété passé entre Anna et son père. Elle a été très-souffrante pendant quelques heures. Quand elle s'est trouvée un peu mieux, nous nous sommes mises à genoux toutes les deux. Ah ! puisse sa chère âme répandre longtemps de ces larmes précieuses comme elle en répandait tout à l'heure. — Chère, chère Rebecca, que de fois n'avons-nous pas veillé ensemble, nous deux auprès du foyer, comme m'y voici maintenant

toute seule. Seule, oh ! non, je ne suis pas seule. J'ai ma Bible, mes livres de piété, mon *Imitation*, visibles objets d'une jouissance continuelle. Quand je n'ai pas des heures à leur donner, j'ai des minutes. Et ma société invisible ! ah ! celle-là elle est innombrable. Quelquefois je me sens si assurée de la présence de mon ange gardien, que je lève les yeux de dessus mon livre, et me persuade avec peine qu'il ne vient pas de me toucher. — La pauvre âme ! s'écrierait John-Henry Hobart [1], elle va perdre sa raison dans cette prison. — Qu'il se rassure : ces ravissememets ne me viennent que lorsque tout est tranquille, et que j'ai passé une heure ou deux avec le prophète David ou avec Isaïe. Ces heures-là, je le pense souvent, je les compterai plus tard parmi les plus précieuses de toute ma vie. — Mon Père et mon Dieu, c'est vous qui, me consolant ainsi par votre sainte parole, affermissez mon âme dans l'espérance au point qu'elle sent qu'elle est libre à l'heure où tout est tourment autour d'elle. C'est vous qui la fortifiez en lui montrant une indulgence si constante ; c'est vous qui renouvelez sa vie au sein même de ses douleurs ; c'est vous qui, parmi les scènes changeantes de son pèleri-

[1] Ministre de l'Église épiscopalienne à New-York.

nage terrestre, lui donnez votre volonté comme un guide sûr, pour la conduire ici-bas, et lui faire obtenir, avec vos consolations dès ce monde, sa part de votre gloire dans l'éternité. O Dieu ! que mon zèle infatigable, ma soumission la plus joyeuse, ma résignation la plus humble, vous expriment à jamais mon amour, ma gratitude, mes louanges, ma joie parfaite en vous. »

V

Dernières journées passées au lazaret. — Patience, douceur de William-Magee dans la privation et la maladie. — La Madeleine en pleurs. — Sortie du lazaret. — Arrivée à Pise. — Symptômes funestes. — Souffrances de William. — Son agonie. — Sa mort. — L'ange et le nom de Jésus. — Départ de Pise. — La maison des Filicchi à Livourne.

1803

SUITE DU JOURNAL D'ELIZABETH

12 décembre 1803.

« Une semaine vient de s'écouler, chère sœur, sans qu'une seule ligne sortie de ma plume en ait fixé les souvenirs. Le premier jour, ce cher jour du dimanche, qui d'ordinaire m'apporte ses constantes bénédictions, s'est passé en prières interrompues, dans l'anxiété, et toute al nuit à veiller. — Lundi,

le 5, je fus réveillée de très-bonne heure par mon pauvre William, souffrant toujours davantage. Je fis appeler le docteur Tutilli, qui, sitôt qu'il l'eut vu, me dit : « Ce n'est plus moi qui suis nécessaire ici. Il faut que vous fassiez appeler celui qui peut assister son âme. » A ce moment je me sentis comme seule au monde. Mon William me regardait dans une agonie muette; et moi, de même, je le regardais, chacun de nous deux ayant peur d'affaiblir le courage de l'autre. Tout à coup il s'est jeté dans mes bras, et il a dit : « Je rends mon âme près de toi... je meurs. » — Une crise affreuse est survenue, et après, une révolution extraordinaire s'est opérée en lui; tellement que quelques heures plus tard il ne paraissait pas plus mal que lors de notre arrivée au lazaret... Oh! quelle journée... Je l'ai passée tout entière à côté de son lit, sur ma petite natte. La plus grande partie du temps il est demeuré assoupi. Comme je priais, comme je louais Dieu! Nul n'est venu troubler ce silence solennel. Ni déjeuner ni dîner pour interrompre ce repos... Carleton est venu à la tombée de la nuit; puis notre commandant tout bon, tout empressé à se rendre secourable. Il a été effrayé du calme où il a trouvé William, et désespéré de voir que j'allais rester seule avec lui; car le docteur lui avait dit que, malgré le soulage-

ment actuel, tout annonçait qu'il pouvait s'éteindre en quelques heures. — Et moi, est-ce que j'aurais voulu avoir quelqu'un avec moi dans sa chambre ? — Oh ! non... Je n'avais pas peur... Je fis semblant de me coucher comme pour dormir, afin de ne pas lui faire de la peine. — Prêté l'oreille toute la nuit ; tantôt auprès du feu, tantôt couchée ; m'imaginant par moments que sa respiration s'arrêtait ; glacée d'effroi, la minute d'après, en écoutant le souffle oppressé de sa poitrine... J'ai été baiser son pauvre visage, pour voir s'il n'était pas froid... J'étais bien seule... ! Père indulgent et chéri ! et pourtant je n'étais pas seule, tandis que je me tenais si fortement unie à Toi par une prière incessante, et en action de grâces... Prière pour lui. Joie, étonnement, ravissement pour moi, de voir que ce secours sur lequel j'avais toujours compté si tendrement, avec une foi si affermie, une espérance si abandonnée, l'heure de l'épreuve étant venue, me soutenait, me consolait au delà de tout ce que j'avais pu espérer, même concevoir ! Oui, je sentais que mon Dieu me soutenait. Je sentais qu'il me soutiendrait et m'aiderait du milieu de ses épreuves les plus sévères ; en continuant de me donner cette même force, cette confiance, cet abandon, qui, dans une situation telle que la mienne,

étaient au-dessus de ce qu'eût jamais pu espérer une créature humaine... Ces consolations qu'il donne, qui les dira ? quelle parole essaierait d'exprimer ce que lui seul peut faire sentir ?

« Dès le matin, sitôt que le jour a paru, agitation, désir de partir, de changer de place. — M. Hall [1] est venu avec M. Filicchi et le commandant ; ils ont promis de revenir. — Nos journées et nos soirées se passent à nous occuper du *seul nécessaire*, avec une attention de plus en plus soutenue. J'ai écrit, car, par moment, pour me tenir éveillée, je ne trouve d'autre moyen que de revenir à cette vieille habitude ; et avec cette disposition d'esprit qui me porte plutôt à regarder en avant, qu'à m'appesantir sur le chagrin, j'ai pris beaucoup d'intérêt à écrire un *premier sermon* pour mon Dick [2]. William ne va pas plus mal ; mais je suis bien occupée auprès de lui. Anna est un trésor. Elle lisait hier dans son Évangile que Jean-Baptiste avait été mis en prison. — Oui, papa, disait-elle, Hérode le mit en prison ; mais Hérodiade le délivra. — Non, ma chérie, Hérodiade demanda qu'on le fit mourir. — Eh bien ! papa, elle le délivra de sa prison, et

[1] Ministre du culte anglican, résidant à Livourne.

[2] Dick, diminutif du nom de Richard, le quatrième enfant d'Elizabeth ; il était alors dans sa cinquième année.

elle l'envoya à Dieu. — Enfant selon mon cœur! »

13 décembre.

« Cinq jours encore, et notre quarantaine sera finie. Nos logements sont retenus à Pise sur le bord de l'Arno. Autrefois, le seul nom de ce fleuve célèbre éveillait en mon esprit mille visions poétiques. Il n'y a plus de place aujourd'hui pour les visions de la poésie ; une seule image est là, devant moi.

« Personne n'a jamais vu mon William sans être charmé de son amabilité et de l'attrait de toute sa personne. Mais voir maintenant ce caractère aimable transformé jusqu'à faire de lui le chrétien le plus doux, le plus humble ; soumis à la volonté de Dieu avec une patience plus qu'humaine, affermi dans sa foi par la piété la plus ardente, c'est une consolation qui m'était réservée à moi, pauvre femme et pauvre mère, destinée à ne plus connaître aucune des autres joies qui accompagnent un tel bonheur. Il n'est ni souffrance maintenant, ni défaillance, ni angoisse qui puisse l'empêcher de me suivre chaque jour dans la prière, la récitation de nos psaumes, même dans la lecture souvent très-prolongée de nos saintes Écritures. S'il se sent mieux, il redouble d'atten-

tion ; quand il est plus mal, il n'en a que plus d'ardeur pour ne pas perdre un moment. C'est ainsi qu'il a toujours été depuis que nous sommes enfermés dans ces murs de pierre : toujours, excepté ce jour que nous avons cru le dernier. Il dit souvent : « Soit que je vive, ou que je meure, je regarderai ce moment de ma vie comme un temps de bénédiction : c'est le seul temps que je n'ai pas perdu. » Jamais le moindre murmure. *Oh!* avec un regard vers le ciel : c'est le seul mot de plainte que j'aie jamais entendu de lui ; bien qu'il soit épuisé, presque réduit à rien, par les rapides progrès d'un mal dont la nature même est de ne pas lui laisser un instant de trêve entre l'irritation de la toux, les frissons, les suffocations, les défaillances, la faiblesse continuelle. *Pourquoi es-tu triste, mon âme?* Voilà les seules paroles dans lesquelles il semble trouver du soulagement. Souvent il parle de ces chers petits enfants ; plus souvent encore, du bonheur de ne faire avec eux qu'*une famille au ciel.* Il parle de ceux que nous avons quittés, comme si ce n'était que d'hier ; il regrette surtout notre cher Henry Hobart, dont les visites et la société lui eussent été une si grande consolation dans l'affliction où il est. Lorsque je remercie Dieu de ce qu'il m'a créée et de ce qu'il me conserve, je le remercie maintenant

avec une ardeur que je ne m'étais point connue. Ne rien attendre que de Dieu seul, pour l'âme et pour le corps de mon William ; adoucir et consoler de pareilles heures d'accablement et de souffrance ; le secourir en de telles défaillances, ce que nul ne peut faire ici, hors moi seule, après Dieu ; lui chanter les hymnes triomphantes de l'espérance et de la victoire du chrétien, tandis que son amour, prévenu en ma faveur, m'attribue toute la joie qu'il y trouve ; l'entendre prononcer le nom de son Rédempteur, en me disant que c'est moi qui la première lui en ai fait sentir la douceur : oh ! cette œuvre de bénédiction, pour qu'elle fût possible, il fallait ces jours de retraite et d'absolue séparation d'avec le monde entier ! M'eût-on jetée au fond du cachot de ce lazaret, j'y bénirais encore et j'y louerais mon Dieu. »

14 décembre.

« Récité mes chères prières, seule, pendant que mon William était assoupi ; je n'ai pas osé lui proposer de les dire avec moi, car la faiblesse et les souffrances l'accablent tout à fait. — Pluie et tempête, comme nous en avons eu chaque jour, on peut le dire, pendant les vingt-six jours que nous avons passés ici.

L'humidité qui règne autour de nous, on la trouverait dangereuse pour une personne en bonne santé : qu'est-ce donc pour un malade comme mon William?... Ah! je sais bien que Dieu est là-haut... Commandant, qu'ai-je besoin que vos regards silencieux et le signe de votre main me montrent toujours le ciel? Si je considérais notre situation comme l'œuvre d'un homme mortel, bien loin d'être une *Madeleine en pleurs*, comme il vous plaît de m'appeler gracieusement, vous verriez en moi une lionne furieuse, prête à mettre, s'il se pouvait, le feu, sous vos yeux, à votre lazaret, pour en tirer mon prisonnier et lui faire respirer l'air du ciel en quelque lieu moins fatal... Emprisonner un pauvre être qui vient demander la vie à votre pays! Le garder trente jours entre ces murailles humides, avec la fumée et le vent qui souffle de tous côtés, enlève les rideaux de son lit, pénètre jusqu'à la moelle de ses os, et le fait trembler de froid, s'il veut se tenir debout seulement quelques minutes, pâle comme l'ombre de la mort! — Il faut qu'il aille à Pise pour sa santé! Ah! aujourd'hui, elles sont bien loin de Pise, ses pensées!... Mais, ô mon Père céleste, je sais que tous ces maux viennent de votre volonté ; de votre volonté, qui est toute sagesse et lumière. Nous sommes ici plongés dans les ténè-

bres; et nous devons vous bénir, car les desseins que vous avez sur nous sont toujours saints et parfaits, si obscurs qu'ils nous paraissent. Soyez toujours présente à notre esprit, miséricorde infinie, qui, tandis que vous permettez les souffrances de nos corps mortels, consolez et nourrissez si largement nos âmes, afin de les faire arriver à cette vie éternelle, où nous verrons très-certainement que tout ici-bas avait été disposé *pour notre profit*, et pour affermir notre confiance en Dieu.

15 décembre.

« Achevé de lire le Nouveau Testament, que j'avais commencé le 6 octobre. Avancé la lecture de ma Bible jusqu'à Ézéchiel. Je l'ai toujours lue seule, par ordre, chapitre par chapitre. Avec William, je lis seulement les leçons marquées dans mon livre de prières. Aujourd'hui, j'ai choisi pour lui plusieurs passages d'Isaïe : il les a goûtés tellement, que pendant quelques minutes il s'est trouvé délivré de toute souffrance et de tout souci. Vraiment, ces lectures nous sont d'un secours infaillible. William dit qu'il se sent comme quelqu'un qui serait amené à la lumière, après avoir passé plusieurs années dans l'obscurité. Jusqu'à ce jour, il regardait les Écritures comme

la loi de Dieu, et comme sacrées par cela seul; mais il ne savait pas y discerner ce qu'elles contenaient pour lui, et il n'avait pas appris à sentir qu'elles nous sont la source de l'éternelle vie. »

16 décembre.

« Jour d'accablement. — Récité notre office ensemble jusqu'à la moitié; le reste, à moi toute seule. Le soir, quand ils sont partis, après nous avoir mis sous les verrous, j'ai vu qu'ils ne s'attendaient pas à retrouver mon William le lendemain matin; mais il repose tranquillement. Dieu est avec nous. »

17 et 18 décembre.

« Tristes journées de lutte entre la faiblesse de la nature et le courage que lui inspire l'attente de notre départ du lazaret pour aller à Pise. »

19 décembre.

« Levée avant le jour. Tout préparé pour cette heure que je redoute. A dix heures tout était prêt. A onze heures, deux hommes ont assis mon William sur leurs bras. pour le por-

ter du lazaret à la voiture des Filicchi. Je lui tenais la main. Une foule de gens nous entouraient et répétaient avec des soupirs : *O poverino !* Le cœur me battait, à croire que j'allais me trouver mal, de la crainte que j'avais de le voir mourir. Mais le grand air l'a ravivé. Son esprit était tout remonté. Il s'est soutenu pendant un trajet de quinze milles, par une route pénible ; et en arrivant il a paru plus fort qu'au moment du départ. — Mon Père et mon Dieu !... c'est là tout ce que pouvait balbutier mon cœur, débordant de gratitude. »

20 décembre.

« Laissez-moi m'arrêter ici, me demander si je suis en état de continuer ces pages, avec la même sincérité, la même exactitude scrupuleuse. Engloutie sous ce flot d'afflictions qui s'est abattu sur moi dans un si court espace de temps, me sera-t-il possible de maîtriser l'émotion qui me suffoque, et de conserver mon âme dans sa solitude avec son Dieu ?... Oui, je continuerai d'écrire ; car chaque moment est à sa louange et mérite d'être rappelé. — Mon William a été tranquille la plus grande partie de la journée, étendu sur un canapé, heureux du changement de sa situation, charmé du goût et de l'élégance de toute chose autour de

lui. Tout ce qu'il peut souhaiter, il l'a maintenant à sa portée. Nous avons lu, causé, comparé le passé avec le présent, parlé des espérances célestes; puis nous avons eu quelques bonnes heures avec notre cher Carleton, qui était venu ici pour nous donner quatre jours. Tout annonçait que nous pouvions espérer une bonne nuit: mais, à peine avais-je arrangé les coussins du sopha qui me sert de lit, que je l'ai entendu qui m'appelait pour le soutenir. A partir de ce moment, les derniers symptômes, ceux que le docteur Tutilli m'a dit devoir être les derniers, se sont manifestés. »

21 décembre.

« Une sorte de langueur s'est emparéede son esprit en même temps que de son corps. Pourtant il a dit qu'il devait sortir, qu'il voulait sortir en voiture. Le docteur Carlelach m'a dit tout bas que rien qu'à l'essayer il pourrait y rester. Mais lui refuser ce qu'il désirait était presque impossible. D'ailleurs, le docteur a dit que rien ne pouvait être pire que de le contrarier. On l'a descendu dans un fauteuil, appuyé sur des coussins que soutenaient mes bras tremblants... Nous sommes partis. O mon Dieu! vous avez bien fait de me soutenir à

cette heure... Au bout de cinq minutes, nous avons été forcés de revenir, de le sortir de la voiture et de le porter sur son fauteuil, dans l'escalier et à son lit... Je ne trouve plus de paroles. »

22 décembre.

« Jour voilé de sombres nuages, mais calme. »

23 décembre.

« La souffrance a semblé diminuer un peu. Il a encore voulu essayer d'une nouvelle sortie en voiture. J'ai pris avec moi Mme de Tott — la dame qui nous loue la maison. — Nous sommes revenus mieux que nous n'étions partis. Il semblait mieux se soutenir. J'ai commencé vraiment à croire que ces sorties lui seraient bonnes... C'était la dernière... »

24 décembre.

« Souffrances continuelles. Pour la première fois, il ne peut plus du tout quitter son lit. Il a parlé avec tendresse de ses chers petits enfants; remercié Dieu de lui avoir donné le temps de réfléchir, de l'avoir soutenu par de si grandes consolations goûtées dans sa parole

et dans la prière. Il a reposé jusqu'à minuit, grâce à quelques gouttes de laudanum. Ensuite il s'est éveillé ; s'est étonné de voir que j'étais encore debout. Je lui ai dit : « Mon cher amour, les pensées les plus douces éloignent de moi le sommeil ; la nuit de Noël est commencée : cette nuit de la naissance de notre cher Rédempteur, qui nous a ouvert, vous le savez, les portes de la vie éternelle. — Oh ! oui, m'a-t-il dit, et combien je serais heureux si nous pouvions recevoir le Sacrement ! — Eh bien, ai-je repris, nous allons faire tout ce qui dépend de nous. » — Alors, j'ai versé un peu de vin dans une coupe, et j'ai récité divers passages des psaumes, avec plusieurs prières que j'avais marquées dans l'attente d'un moment favorable. Il a pris la coupe d'action de grâces, et je l'ai prise avec lui, tous deux mettant de côté les chagrins du temps en vue de l'éternité [1]. Oh ! que je me sentais heureuse de voir les joies de cette éternité si vivement présentes à sa pensée ! — Le dimanche, M. O'Brien est venu. Mon William lui a dit qu'il me confiait à sa garde pour qu'il me ramenât dans notre pays. Il a dit cela avec une sérénité, une possession de lui-même qui nous glaçaient. Je ne sais pas si j'ai existé ce jour-là. Je l'ai passé agenouillée près de son

[1] Voir la note 2 à la fin de ce volume.

lit... D'un moment à l'autre, j'aurais pu voir mon William rendre son dernier soupir... Il demandait avec ferveur d'être délivré ce jour-là même, et il me suivait dans mes prières, dès qu'il éprouvait quelque trêve à ses excessives douleurs. »

26 décembre.

« Il était si impatient de partir!... A peine, si j'ai pu obtenir qu'il me permît d'humecter ses lèvres. Il ne cessait de demander à son Rédempteur de lui pardonner et de le délivrer... Comme il voulait toujours que sa porte fût tenue fermée, je n'ai pas été dérangée d'auprès de lui. Carleton s'était chargé de tenir Anna éloignée... Je ne cessais de lui répéter les promesses de l'Écriture et les prières que ma mémoire me rappelait. Il n'y avait que cela uniquement qui parût le soulager. Si je m'arrêtais un instant pour lui rendre quelque soin, il me disait: « Que fais-tu là? de quoi ai-je besoin? Je n'ai besoin que d'aller au ciel. Prie, prie pour mon âme. » Il se sentait si consolé dans la confiance que son Rédempteur le recevrait! il croyait voir devant lui sa chère petite Rebecca qui lui souriait. Il a dit à la petite Anna: « Oh! si ton père pouvait t'emmener

avec lui ! » — A minuit, la sueur froide est venue, il a essayé d'étendre ses deux bras hors de son lit, et il a répété à plusieurs reprises : « Tu m'as promis que tu repartirais. Viens, viens, sauvons-nous ! » — A quatre heures, la lutte violente a cessé... Seulement quelques faibles sanglots, de longs soupirs... ; quelques mots : « Ma chère femme ! mes chers petits ! »... et, « Mon Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi, recevez-moi... » C'est tout ce j'ai pu distinguer... Et encore à plusieurs reprises, « Jésus-Christ ! Jésus-Christ !... » Et ainsi jusqu'à sept heures et un quart, que sa chère âme a pris son vol vers la nouvelle et bienheureuse demeure après laquelle il soupirait tant.

« Je lui demandais souvent, quand déjà il ne pouvait plus parler : « Tu sais bien, mon cher amour, que tu vas vers ton Rédempteur ? » Et il me répondait : « Oui, » par un faible mouvement et par un regard de paix... A sept heures et un quart, le mardi matin, 27 décembre, son âme a été délivrée ; et aussi la mienne a été délivrée d'une agonie voisine de la mort. — La vraie sœur de mon âme, qui n'a pas été témoin de ce qu'a souffert mon pauvre William, ne concevra peut-être jamais que j'aie pu prendre dans mes bras ma petite Anna, et l'agenouiller près ces chers restes, et lui faire rendre grâces avec moi à notre Père cé-

leste d'avoir délivré notre bien-aimé de ses misères. Il l'a délivré vraiment, et il nous a donné à nous la joyeuse assurance que, par les mérites de notre béni Rédempteur, il est entré dans la vie éternelle, d'où il implore pitié et tendre protection sur nous, qui devons encore poursuivre notre course sur cette terre. Après, ouvrant la porte pour faire savoir aux gens de la maison que tout était fini, tous, les serviteurs et la maîtresse de la maison, se montrèrent fort en peine de ce qu'il fallait faire. Les voyant tous épouvantés de s'approcher de nous, comme si nous avions eu la fièvre jaune, j'ai fait venir deux femmes, des laveuses de linge qui s'étaient déjà employées pour moi, et ayant fermé la porte, moi, toute seule, avec leur secours, j'ai accompli près de lui le dernier de tous les devoirs; et, après, j'ai senti que j'avais fait tout, oui, tout ce que le plus tendre amour et le devoir pouvaient faire.

« Ma tête n'avait pas reposé depuis huit jours; et ces trois derniers jours et ces trois dernières nuits, une fatigue incessante; un seul repas, toutes les vingt-quatre heures. Pourtant il me fallait encore m'habiller, penser à partir, emballer, me tenir prête pour monter le plus tôt possible dans la voiture de Mme Filicchi, et faire quinze milles pour arriver

à Livourne. Carleton et notre vieux Luigi sont restés pour veiller à tout.

« Mon cher William a été emmené dans l'après-midi, et déposé dans une maison destinée aux morts dans le cimetière protestant. Hélas! hélas! quelle journée!... lui fermer les yeux, l'étendre dans son linceul!... Partir... Voyager toute la journée... Être obligée de recevoir une douzaine de personnes dans ma chambre avant la nuit; et, la nuit venue, commencer à avoir conscience de ma situation, et à me sentir écrasée sous ce fardeau! O mon Père et mon Dieu!

« Le lendemain matin, à onze heures, tous les Anglais et les Américains présents à Livourne se sont réunis à la chapelle, dans le cimetière; et puis, tout a été fini... Au milieu de tout ceci, il n'est pas besoin que j'insiste pour dire la miséricorde et la consolante présence de mon Dieu. On comprend assez qu'aucune force humaine n'aurait pu supporter ce que j'ai éprouvé... Mon William me demandait souvent si j'étais sûre qu'il lui serait pardonné. Je m'efforçais toujours de le persuader qu'avec une âme aussi sincère que la sienne, aussi soumise à la volonté de Dieu, aussi constante à l'heure de l'épreuve, ce serait coupable à lui de douter un instant qu'il ne fût reçu au ciel, par les mérites de son Rédempteur. La

nuit qui précéda sa mort, j'avais prié pour lui avec ferveur, demandant que ses péchés fussent effacés et que son pardon fût ratifié au ciel. Ma prière finie, j'étais restée à la même place, sur mes genoux, la tête appuyée contre ma chaise. Sans être tout à fait ni éveillée ni endormie, je perdis conscience de moi-même. Au milieu de ce demi-sommeil, il me sembla que je voyais un ange à côté de moi. Il tenait une plume dans une de ses mains; dans l'autre, une feuille de papier blanc. Il me regarda, déroula son papier, et écrivit dessus : JÉSUS, en grandes lettres. Ce n'était là que la vision d'un songe; mais elle me fit du bien. Lui aussi, il en fut touché lorsque je la lui racontai. Il me disait, peu d'heures avant de mourir : « L'ange a écrit Jésus : c'est Jésus qui m'a ouvert les portes de la vie éternelle; il me couvrira de ses mérites. » — Je puis dire qu'abandonnés de tout amis sur la terre, *cheminant au milieu des ombres de la mort*, nous avons eu de douces consolations, même dans nos rêves, images des réalités que nous promet notre foi. »

Arrivée à Livourne, Elizabeth fut reçue avec les témoignages de la sympathie la plus affectueuse par MM. Filippo et Antonio Filicchi, mariés l'un et l'autre à de nobles compagnes, compatissantes, intelligentes de toutes les dou-

leurs; et de plus, à ce moment, attendries pour leur propre part. Cette maison où l'on conservait le souvenir de William, tel qu'il y était apparu aux jours de son heureuse jeunesse, s'était préparée à la hâte pour recevoir son enfant et sa veuve, au lendemain de sa perte : ce contraste était saisissant et navrait le cœur. Tous, enfants, parents, serviteurs, s'empressèrent pour entourer la pauvre affligée, et lui prodiguèrent à l'envi des marques d'affection et d'intérêt. Dans le premier moment, sa douleur si poignante la rendit presque insensible aux tendres soins qu'on lui prodiguait. Comme elle le dit elle-même, « son pauvre cœur errait dans les nuages, prenant son vol vers l'âme de son William, et répétant sans cesse : « O Dieu! vous êtes mon Dieu, et me voilà seule au monde, avec vous et mes chers petits! Mais vous êtes mon Père, et doublement le leur. »

Le soir même de son arrivée, elle reçut la visite du révérend M. Hall, qui avait officié à l'enterrement de son mari. Les premiers mots qu'il lui adressa furent ceux-ci : *Que l'arbre tombe au midi ou du côté de l'aquilon, en quelque lieu qu'il tombe, il demeure* [1]; paroles

[1] « Si l'arbre tombe au midi ou au septentrion, en quelque lieu qu'il sera tombé, il demeurera; » ainsi l'homme

de consolation et d'espérance pour celle qui, après avoir consolé de longues souffrances chrétiennement acceptées, venait d'assister à une pieuse mort.

Parmi les personnes qui demandèrent à la voir, Elizabeth fait une mention particulière du bon vieux commandant, « qui vint, dit-elle, avec un crêpe noir au bras et à son chapeau, et avec un air de compassion si triste pour sa pauvre Signora. Toute sa bonté du lazaret se retrouvait là... La vue de la chère petite Anna acheva de lui attendrir le cœur, et lui, il fit fondre les nôtres. »

A quelques jours de là, elle écrivait à sa belle-sœur : « Les Filicchi font tout ce qu'ils peuvent pour adoucir ma situation ; on dirait qu'ils croient n'en pouvoir jamais assez faire. Vraiment, depuis que nous avons quitté notre pays, nous n'avons rencontré que bonté, empressement, même de la part des étrangers et des serviteurs. Ici, à Livourne, les souffrances et la mort de mon mari ont inspiré pour nous tant d'intérêt à un grand nombre de personnes, que de tout côté c'est à qui cherche à nous consoler, à nous entourer de soins. Quand

demeurera éternellement dans l'état où la mort l'aura surpris. *Ecclésiaste*, ch. XI, v. 3. — Voir la sainte Bible avec des notes tirées du Commentaire de Dom Calmet et de l'abbé de Vence.

je considère ma situation si incertaine maintenant et si dépourvue de ressource au point de vue de ce monde, je ne puis m'empêcher de sourire à leur tendresse et à leur bonté. La petite Anna me dit souvent : « Maman, que d'amis Dieu avait préparés pour nous dans ce pays étranger ! car ils sont pour nous des amis, même avant de nous connaître. » — Elle dit vrai ; et moi, je dis en mon cœur : Quelle consolation Dieu m'a préparée, quand il m'a donné une pareille enfant ! »

La constante amitié que les Filicchi avaient eue pour William-Magee Seton, lien brisé mais puissant encore, n'était pas le seul qui les rattachât à Elizabeth. Profondément émus de ses malheurs, pénétrés d'admiration pour sa foi, unie à tant de courage, ils se trouvaient encore rapprochés d'elle par de communes amitiés, des parentés, des souvenirs ; même aussi par des intérêts, qui leur venaient de son pays. Cette famille tout italienne des Filicchi était en étroites relations avec l'Amérique. Filippo Filicchi avait séjourné plusieurs fois aux États-Unis. Il s'y était marié. La digne compagne de sa vie était une Américaine, Mlle Mary Cowper, de Boston. Lorsqu'il l'épousa, en 1792, il venait de remplacer le marquis Salucci, dont il avait été l'associé jusqu'alors, dans la direction d'une maison de

banque à Livourne ; maison qui, depuis les jours de la grande prospérité de la Toscane, avait eu tout le commerce avec l'Amerique. A Philadelphie [1], comme à New-York et à Boston, les questions importantes qu'il était appelé à traiter dans l'intérêt commercial des deux pays, l'avaient mis en rapport avec les personnages les plus éminents de l Union américaine. Il avait connu Washington, Hamilton, Jefferson, Madison, John Adams, Daniel Carroll de Carrollton, et le cousin de ce dernier, John Carroll, le nouvel évêque de Baltimore, seule ville des États-Unis qui fut alors le siége d'un évêché catholique. En dehors du monde de la politique et des affaires, Filippo avait trouvé un accueil empressé dans la meilleure compagnie anglo-américaine; mais obligé de faire un choix, il avait surtout vécu dans l'entourage de William Seton, le directeur de la banque de New-York, qui était correspondant de la maison Salucci en Amérique.

Dans les entretiens qu'ils avaient eus souvent ensemble, Washington avait singulièrement apprécié le jeune banquier italien ; et lorsque celui-ci était reparti pour l'Italie, il l'avait nommé consul général des États-Unis à

[1] Philadelphie était alors, et demeura jusqu'en 1801, le siége du gouvernement fédéral.

Livourne. Assurément, à une époque où les communications entre le nouveau monde et l'ancien demandaient un temps si long et étaient encore si rares, il eût été difficile de rencontrer une demeure mieux préparée pour recevoir une fille de l'Amérique, que ne l'était la demeure des Filicchi, près desquels la Providence avait amené notre pauvre Elizabeth Seton.

VI

Séjour à Florence. — La chapelle *della Santissima Annunziata*. — Les tombeaux des Médicis. — L'église de *Santa-Maria-Novella*. — Troubles dans l'âme d'Elizabeth. — Commencement de sa conversion. — Pèlerinage à Monte Nero. — Elizabeth s'embarque pour l'Amérique. — Accident de la première journée à bord. — Retour à Livourne. — Maladie de la petite Anna et de sa mère. — Tendresse et bonté des Filicchi. — Convalescence d'Elizabeth. — Le premier signe de la croix. — Apprêts d'un nouveau départ. — Engagements pris en présence de Dieu. — Antonio et Amabilia Filicchi. — Dévouement d'Antonio pour Elizabeth et pour Anna.

1804

Quand les Livres saints font parler la douleur, ces Livres qui sont toute vérité et toute poésie, ils lui font dire souvent : *Je me suis assise et j'ai pleuré*. Demeurer dans l'immobilité, pleurer seuls, c'est bien là ce que nous supportons le mieux, alors que tout souffre en notre âme. Amenée dans la demeure hospitalière des Filicchi, la veuve de William Seton n'y trouva que pour quelques jours cet apaisement qui naît de l'absence de tout mouvement et du désintéressement des choses extérieures.

A peine s'était-elle *assise, seule avec sa douleur,* qu'il lui fallut rentrer dans l'agitation de la vie commune. Des exigences de position auxquelles il n'était pas possible de se dérober, appelaient à Florence les Signora Maria et Amabilia Filicchi [1]. La pensée ne leur vint même pas qu'Elizabeth pût demeurer comme abandonnée en leur maison, tandis qu'elles en seraient absentes. Elles firent ce que pouvait la meilleure volonté, en retardant de quelques jours un départ dont la date s'imposait d'elle-même. Au lieu de se trouver à Florence avant le premier jour de l'an, on attendit le 3 janvier. Elizabeth et Anna quittèrent Livourne en même temps que toute la famille.

JOURNAL D'ELIZABETH

Écrit pour sa belle-sœur Rebecca Seton.)

8 janvier 1804.

« J'ai passé quatre jours à Florence, logée dans un palais appartenant à la famille des fameux Médicis; en face de nous le Monte Morello, l'Arno et les cinq ponts sur le fleuve. Le dimanche, 8 janvier, à onze heures, Mme Amabilia m'emmena avec elle à la chapelle *della Santissima Annunziata.* Un rideau

[1] Maria-Mary Cowper, de Boston, mariée en 1792 à Filippo Filicchi. — Amabilia Bangazzi, de Livourne, mariée en 1794 à Antonio Filicchi.

épais et lourd en fermait l'entrée ; nous le soulevons, et mes yeux sont frappés de voir des centaines de personnes agenouillées par terre dans une demi-obscurité ; car la chapelle n'était éclairée que par les cierges de l'autel et par une petite fenêtre tout en haut, voilée d'une gaze de soie verte. Je voyais tous les objets à peine distincts ; tandis que dans le lointain, les sons d'une de ces harmonies suaves qui donnent à l'âme comme un avant-goût du ciel, éveillaient en moi une foule de pensées attendrissantes. Oubliant la présence de Mme Amabilia et de tout ce qui m'entourait, je tombai à genoux au premier endroit où je trouvai une petite place vide. Je versai un torrent de larmes, songeant à ce temps si long où j'étais demeurée étrangère à la maison de mon Dieu, et remontant le cours de tant de douleurs qui m'en avaient tenue éloignée. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle ferveur je me mis à réciter notre office chéri, autant que ma mémoire put me le rappeler, dans l'état d'agitation où mon âme se trouvait.

« Quand la voix de l'orgue eut cessé, après que la messe eut été dite, nous fîmes le tour de la chapelle. La richesse des lambris, les autels chargés d'or, d'argent et d'ornements précieux ; les tableaux représentant toutes sortes de sujets de piété ; le dôme peint, en-

tièrement recouvert de figures empruntées à l'histoire sainte, tout cela ne peut être décrit. Rien ne saurait rendre non plus le ravissement où j'étais de voir ces vieillards, ces vieilles femmes, ces jeunes filles, tout ce monde de toute sorte, agenouillé sans confusion, mais sans ombre d'ordre ni de symétrie, auprès de l'autel, faisant aussi peu d'attention à nous que si nous n'eussions pas été là, nous et d'autres personnes qui circulaient au milieu d'eux.

« De l'autre côté de la nef, une autre chapelle offrait un spectacle tout pareil ; mais comme une nouvelle messe allait commencer, je m'en allai, marchant le plus doucement possible sur la pointe du pied, derrière Mme Filicchi ; n'osant regarder autour de moi, ni d'un côté ni de l'autre ; ce que j'aurais bien pu faire pourtant, car ici chacun est si appliqué à ses prières ou à son rosaire, que nul ne prend garde à ce que fait un étranger.

« Pendant que Mme Filicchi était à faire des visites, j'allai dans l'église de San Firenze, où je vis encore deux chapelles très-ornées, bien que dans un style plus simple. J'eus le bonheur de visiter ce lieu sacré avec deux religieux qui y demeurent, car il y a là un couvent appartenant à l'église [1]. J'y aperçus un jeune prêtre

[1] Ce couvent appartenait à des Oratoriens. Les catholiques de la Toscane ont eu la douleur de le voir supprimé,

qui ouvrait sa petite chapelle, avec des yeux si modestes et si recueillis, qu'on eût dit que son âme y était entrée avant lui; mon cœur l'y aurait suivi bien volontiers.

« On me mena en voiture aux jardins de la reine, où je vis des ormeaux, des sapins, avec des haies d'ifs et de lierre d'une verdure admirable, et des champs cultivés qui me parurent aussi beaux que les nôtres à la fin du printemps. Mais, hélas! il ne m'était pas possible de regarder et de ne pas penser; et chacune de mes pensées était comme un sanglot au fond de mon âme pour ceux que je chéris au ciel et sur la terre. Je fus obligée de fermer les yeux, et je m'appuyai au fond de la voiture, comme si je venais de m'endormir; cela dut paraître naturel, tant l'air était doux et le soleil chaud.

« Nous nous arrêtâmes au palais d'été de la reine, où nous visitâmes une suite interminable d'appartements, tous si élégants, que chacun d'eux était un nouveau sujet de surprise. La *vanité des vanités* de Salomon et son *inquiétude d'esprit* me revenaient pendant ce temps à la pensée. Je vis la reine deux fois [1].

comme tant d'autres sanctuaires, après les événements de 1861. Une partie de ses bâtiments était occupée en 1869 par le ministère de l'instruction publique du royaume italien.

[1] La reine régente d'Étrurie, royaume nouveau, érigé par Bonaparte sur les ruines de l'ancien grand-duché de

Comme disait la petite Anna, « rien ne la distingue des autres femmes, si ce n'est le cortége qui la suit. »

Dimanche soir.

« Seule, avec ma petite Anna, j'ai passé une soirée, que pour ce monde on peut encore appeler heureuse. Pendant que nous récitions notre cher office, elle fondait en larmes; et c'est toujours ainsi, depuis que nous le récitons seules. Elle m'a dit: « Mon cher papa loue le Seigneur dans le ciel, et je ne devrais pas pleurer sur lui; mais je crois que cela est bien naturel, n'est-ce pas, maman? — Je pense à cette parole de David : *J'irai vers lui ; lui ne peut revenir vers moi.* » — La conversation de cette enfant m'est tous les jours plus chère; je la préfère à toutes celles que je puis avoir de ce côté-ci du tombeau. C'est une des plus grandes grâces de Dieu d'avoir permis que j'aie pu l'amener avec moi. »

Lundi, 9 janvier.

« Je suis entrée dans l'église de San Lorenzo; et là, je me suis sentie vraiment ravie. Comme

Toscane. Cette princesse, infante d'Espagne, fille du roi Ferdinand VII, était veuve de Louis de Bourbon, infant de Parme, qui occupa pendant trois ans, sous le nom de Louis Ier, le trône éphémère de l'Étrurie.

je m'approchais du grand autel formé de ce qui existe de plus précieux, pierres et marbres admirables, ces paroles : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur*, s'emparèrent de ma pensée avec une vivacité, une ferveur qui absorbait toute autre pensée. L'image s'éveilla en moi de ces offrandes que David et Salomon firent au Seigneur leur Dieu, lorsque les plus riches produits de l'art et de la nature furent dédiés à son saint temple et sanctifiés à son service. La chapelle de Marie, qui est attenante à l'église, est d'une beauté, d'une richesse, d'un travail, qui donneraient l'idée d'une œuvre plus qu'humaine, si son dôme inachevé n'en trahissait l'imperfection [1]. C'est la chapelle où dorment les Médicis. Tous ces tombeaux de granit, ces couronnes d'or ornées de pierres précieuses ; l'éclat de ces marbres polis, où les objets sont reflétés comme en des miroirs [2] ; ces Médicis de marbre noir, si solennels, debout au-dessus de leur tombeau, aussi grands que pendant leur leur vie, avec leurs

1 Ce dôme est achevé depuis l'année 1837. Le grand-duc de Toscane, Léopold II, l'a fait peindre et décorer avec une magnificence extrême.

2 Les marbres précieux, les jaspes, les agates, etc... qui revêtent le pourtour de cette chapelle forment comme un éblouissant et immense miroir dans lequel la chapelle se reflète tout entière, quel que soit le point qu'on choisisse pour y fixer les yeux.

couronnes et leurs sceptres, tout cela donnait comme le vertige à ma pauvre tête. Je crois que je ne serais jamais revenue à moi, si je m'étais trouvée là toute seule. »

Mardi, 10 janvier.

« J'ai vu l'église de Santa Maria Novella et le palais où la reine a sa résidence. Là se trouvent toutes les magnificences que peut enfanter l'or avec les étoffes les plus variées, les plus merveilleuses. Statues admirables, plafonds décorés de peintures élégantes, parquets aux brillantes couleurs, tables incrustées de pierres précieuses, tout se réunit pour faire du palais Pitti une merveille de magnificence et de goût. C'est du moins ce que disent les connaisseurs ; moi, je ne suis pas juge. D'ailleurs je n'étais touchée d'aucun de ces objets ; je sentais trop l'absence de celui qui n'était plus là pour me les faire remarquer avec leurs beautés. Un tableau, la descente de croix, représentée presque de grandeur naturelle, a fixé toute mon attention. Marie, au pied de la croix, est véritablement transpercée par le glaive de la douleur. L'ombre de la mort sur sa figure agonisante, contraste d'une manière saisissante avec la paix céleste répandue sur tous les traits du cher Rédempteur. Comme il me fut pénible de quitter ce tableau! et depuis ce moment,

que de fois j'ai fermé les yeux pour le revoir dans mon imagination ! Il y avait là encore un sacrifice d'Abraham, où le père est représenté, ainsi que son fils, avec une telle expression, qu'en les regardant tous deux vous éprouvez les émotions et les tortures de cette scène. Heureusement pour moi, ceux qui m'accompagnaient étaient occupés à d'autres objets ; j'aurais peut-être pu leur cacher mes larmes, mais ils se seraient aperçus du trouble de toute ma personne. »

Après quelques jours passés à Florence, Elizabeth revint à Livourne avec ses amis. La main de Dieu, qui l'avait amenée près d'eux, l'y retint plusieurs mois encore. Nous avons fait connaître ailleurs la charité des Filicchi, généreux jusqu'à la munificence : l'amour qu'ils avaient des pauvres naissait de leur amour pour Dieu. Ces *justes vivaient de la foi,* selon la parole de l'Apôtre ; de cette ardente foi, qui anime toutes les pensées de l'esprit et qui donne l'impulsion aux moindres actions de la vie. Admise à leur intimité, touchée de les voir aussi pieux que vertueux, Elizabeth se prenait insensiblement à aimer la religion qui avait formé leurs âmes si saintes. La vue de leur intérieur béni était pour elle, à leur insu, comme une prédication incessante en faveur du catholicisme.

Dès son enfance accoutumée à réfléchir, et sincère au delà de tout ce qu'on peut dire, elle se sentit naturellement portée à s'enquérir auprès d'eux des enseignements et des pratiques du dogme catholique. Un jour qu'elle avait fait quelques questions à Antonio Filicchi sur la différence des religions, il lui répondit qu'il n'y avait qu'une seule religion véritable, et que sans la vraie religion on ne pouvait plaire à Dieu. « Oh ! s'écria Elizabeth, s'il n'y a qu'une religion, et si nul sans elle ne peut plaire à Dieu, où vont donc tant de braves gens qui meurent en dehors d'elle? — Je l'ignore, lui dit M. Filicchi : leur sort dépend du degré de lumière qu'ils ont reçu. Ce que je sais seulement, c'est où vont ceux qui peuvent obtenir la vraie foi s'ils la demandent à Dieu et s'ils la cherchent; et qui cependant ne la demandent pas, et qui ne la cherchent pas. — Je comprends, reprit Elizabeth en souriant, vous voulez que je prie et que je cherche, et que j'embrasse votre croyance. — Priez et cherchez, lui répondit-il, c'est tout ce que je vous demande. » Puis il ajouta : « Votre cher William fut le premier ami de ma jeunesse; vous lui avez succédé dans mon affection. Votre âme est chère à Antonio, et lui sera toujours chère. Puisse le Dieu bon, le Dieu tout-puissant, éclairer votre intelligence et fortifier votre

cœur, pour vous faire découvrir et vous faire suivre la vraie voie qui conduit au bonheur éternel! Voilà ce que je désire de vous. En attendant ne cessez de prier, ne cessez de *frapper à la porte.* »

Cet entretien laissa dans l'âme d'Elizabeth un trouble qu'elle ne s'avoua pas d'abord, mais qui ne disparut plus. Toutefois, confiante en Dieu, persuadée qu'une entière sincérité obtient toujours de sa bonté la lumière qu'elle lui demande et qu'elle recherche, elle voulut s'instruire, se rendre compte de sa croyance en la comparant avec un enseignement qu'on lui disait être le seul vrai. Elle demanda surtout à la prière le calme de sa conscience et le repos de son esprit. Chaque jour, elle implorait avec ferveur la lumière et l'assistance divine; elle redisait, sans se lasser, ces vers du poëte :

If I am right, thy grace impart
Still in the right to stay.
If I am wrong, teach, oh! teach my heart
To find the better way [1].

Jamais elle n'a manqué cette grâce de Dieu, jamais elle ne s'est refusée à qui l'a demandée d'un cœur humble et sincère. Elizabeth dès

[1] Si je suis dans le droit chemin, accorde-moi ta grâce
Pour persévérer dans le droit chemin.
Si je n'y suis pas, oh! enseigne à mon âme
A trouver la voie la meilleure!

longtemps le savait, elle, fille de la vraie Église, avant de connaître sa mère. Maintenant ses prières, ses lectures, les longues réflexions auxquelles elle se livrait, ses entretiens sur la religion avec les deux Filicchi écartaient doucement les préjugés de sa jeunesse. L'Esprit qui enseigne toute vérité, récompensait sa croissante ardeur. La certitude des dogmes de l'Église catholique lui apparaissait peu à peu; leur caractère d'autorité la saisissait; elle était touchée des consolations et des secours qu'ils offrent à l'âme qui s'y attache. Quand elle entrait dans une de ces églises d'Italie, toutes si aimées, si bien ornées, si constamment visitées d'un peuple heureux de se trouver au pied de ses autels, elle ressentait une impression de piété et de respect plus vive et toute différente de ce qu'elle avait jamais éprouvé.

A cette heure rayonnante qui fut comme l'aurore de la foi en son âme, quand les premières clartés de la lumière céleste commençaient à percer les nuages de son esprit, un jour elle accompagna ses amis à l'église de Monte Nero, célèbre par son pieux pèlerinage [1] et par les beautés d'un site qu'on ne se

[1] Le pèlerinage à l'église dédiée à la sainte Vierge, Notre-Dame de Monte Nero, à un mille et demi de Livourne.

lasse point d'admirer. La famille était réunie ; les enfants, réveillés de leur sommeil bien avant l'heure accoutumée, étaient prêts les premiers, et témoignaient leur joie par l'impatience qu'ils avaient de partir. On devait faire la course un peu en voiture, et à pied le plus possible. Dès que le jour parut, on se mit en chemin.

C'était par une de ces matinées délicieuses, qui sont les fêtes perpétuelles de ces doux climats du Midi. La tiède brise du printemps,

> Tutta impregnata dall' erba e da' fiori [1],

répandait ses parfums le long des sentiers que suivaient lentement les pèlerins

> Come gente, che pensa suo cammino,
> Che va col cuore, e col corpo dimora [2];

Elizabeth et ses amis, recueillis, se parlant peu, rêvant, tout absorbés dans une même pensée ; Anna et les enfants, charmés des grâces de ces premières heures de la matinée, s'arrêtant, courant en avant ; cueillant des gerbes de fleurs ; appelant leurs mères ; cherchant à découvrir dans l'atmosphère transpa-

[1] Tout imprégné du parfum des herbes et des fleurs.
Dante, *Il Purgatorio*, c. XXIV, 145.

[2] Comme des gens qui pensent en suivant leur chemin ; ils marchent avec le cœur, et le corps s'attarde. — *Il Purgatorio*, c. II, 4.

rente la petite île de Meloria, entourée de ses rochers battus des flots écumeux ; plus loin, la Gorgone avec ses hautes montagnes; plus loin encore, Capraja et la Corse, baignées dans les ondes bleues de la mer.

A l'époque où les troupes du Directoire avaient occupé Livourne [1], Filippo Filicchi, menacé d'être pris en otage par les Français, comme le furent en effet plusieurs des patriciens de la ville, s'était réfugié à Monte Nero, caché pendant plusieurs mois chez les religieux bénédictins de l'ordre de Vallombrosa dont le monastère est attenant à l'église. Sa reconnaissante amitié le ramenait souvent en ce lieu. Cette fois, comme toujours, les bons religieux, empressés à sa rencontre, lui firent le plus cordial accueil. La messe allait se dire à leur chapelle ; ils l'invitèrent à y assister. Elizabeth demanda à l'entendre aussi. Pendant l'office, au moment de l'élévation de la sainte hostie, un jeune Anglais qui se trouvait là s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse, mais d'un air d'ironie : « Voilà ce qu'ils appellent leur présence réelle ! » — « Mon âme, dit-elle plus tard, se sentit frémir de douleur à cette froide interruption au moment où ils adoraient. Tout était silence autour de moi, profond silence et

[1] En 1796.

adoration : presque tous étaient prosternés. Je me reculai par un mouvement involontaire, et j'allai m'agenouiller sur le pavé devant l'autel, pensant en secret et avec larmes à ces paroles de saint Paul : *Ils ne discernent pas le corps et le sang du Seigneur.* Puis il me vint cette pensée : Si ce corps et ce sang n'étaient pas là, réellement présents, comment l'Apôtre aurait-il pu dire : *Ils mangent et boivent leur propre condamnation, parce qu'ils ne discernent pas le corps et le sang du Seigneur?* — Il me vint cette autre pensée : Comment sa puissance a-t-elle fait pour unir mon âme à mon corps? Comment?... et cent autres *comment* auxquels je ne saurais répondre le premier mot... Je suis mère ; une vraie idée de mère me vint aussi : Comment mon Dieu s'est-il fait petit enfant, dans le sein de Marie, au commencement de sa vie mortelle?... Mais cette dernière pensée se perdit dans le souvenir de mes chers petits enfants là-bas, après lesquels je soupire chaque jour davantage. »

Par une disposition toute miséricordieuse de la Providence, le désir qu'avait Elizabeth de revoir ses enfants ne se réalisa pas aussitôt qu'elle l'espérait. Cependant, vers le milieu de février, elle s'embarquait pour l'Amérique sur le même vaisseau *the Shepherdess*, qui l'avait

amenée en Italie, avec le même capitaine, le bon O'Brien.

JOURNAL D'ELIZABETH

(Écrit pour sa belle-sœur Rebecca Seton.)

18 février 1804.

« O mon Dieu, bien véritablement mon Dieu! car s'il en était autrement que deviendrais-je? Comment vous dire, Rebecca, le temps qui se passera avant que nous puissions nous revoir? Nous étions installés à bord du vaisseau, prêts à mettre à la voile le lendemain matin. Nous nous étions séparées de nos amis si parfaits, comblées de leurs bontés et de leurs présents; moi, toute chargée d'or, de passe-ports, de lettres de recommandation, crainte des pirates d'Alger, ou de relâche forcée dans quelque port de la Méditerranée. Mais tout cela s'est trouvé inutile. Une rude bourrasque, pendant la nuit, a fait heurter notre vaisseau contre un autre navire; et le lendemain matin, au lieu de faire voile pour l'Amérique, il a fallu revenir à terre. Les bons Filicchi nous ont reçues à bras ouverts; mais que je me sentais le cœur abattu! Figurez-vous après ce que ce fut, lorsque notre pauvre pe-

tite Anna, ne pouvant plus cacher ce qu'elle souffrait, on fit venir un médecin qui déclara qu'elle avait une forte fièvre et tous les symptômes de la scarlatine. Hélas! hélas! cette pauvre petite, qui essayait de cacher son mal tant qu'elle pouvait, n'en prévoyait guère toutes les conséquences. Car dès le lendemain, le docteur déclara qu'il fallait renoncer à notre voyage, ajoutant qu'il y allait de la vie de l'enfant... Eh bien, maintenant ce que je dois avoir uniquement en vue, c'est la main de Dieu! »

24 février.

« La petite Anna est encore bien malade; mais nous avons passé le plus dangereux, entourées de tant de soins, de tant d'attentions de la part de chacun ici, que j'en ai le cœur tout attendri. Pauvre Anna! il me semble que mon âme est comme si elle avait passé dans la sienne. Je ne la quitte ni jour ni nuit, toujours assise ou couchée auprès de son lit dans ce pays étranger et si beau. Ma sœur, ma chérie, que nous serions heureuses, si nous croyions ce qu'elles croient ces chères âmes!... Ils possèdent par leur foi leur Dieu dans le sacrement; ils le trouvent dans leurs églises; ils le voient venir à eux lorsqu'ils sont malades.

Hélas! hélas! quand le saint Sacrement passe sous mes fenêtres, et que je sens le complet isolement et la tristesse de ma situation, mes larmes ne peuvent plus s'arrêter. Mon Dieu, que je serais heureuse, même éloignée comme je le suis de tout ce qui m'est cher, si je pouvais comme eux vous trouver à l'église! — Et même ici, il y a une chapelle dans la maison même de M. Filicchi [1]; — que de choses je vous dirais des chagrins de mon cœur et des péchés de ma vie! L'autre jour, dans un moment d'excessive détresse, je tombai à genoux, sans y penser, tandis que le saint Sacrement passait. Je criai vers Dieu dans une sorte d'agonie, le suppliant de me bénir s'il était là vraiment présent. « Mon âme ne désire que vous! » lui disais-je. — Un petit livre de piété à Mme Filicchi était là sur une table; je l'ouvris à la page où se trouve une prière à la Vierge bénie, dans laquelle saint Bernard la supplie d'être notre mère [2]. Je la lui fis, cette prière, avec une entière certitude que Dieu ne refuserait rien à sa mère; et qu'elle, de son côté, ne

[1] Cette maison, aujourd'hui la Casa Grant, est située à l'angle de la rue della Madonna. Le palais Mastiani tout auprès, sur la même ligne, séparé seulement par une rue transversale, forme dans la rue della Madonna l'angle parallèle à la Casa Grant.

[2] Le *Memorare*, Souvenez-vous.

pouvait s'empêcher d'aimer et de prendre en pitié les pauvres âmes pour lesquelles son fils a souffert. Pendant que je priais, je sentis réellement que j'avais une mère.

« Vous savez les rêveries de mon pauvre cœur, qui se lamentait si souvent de ce que j'avais perdu ma mère aux jours de ma tendre enfance. Quand je remonte aux souvenirs les plus lointains de mon jeune âge, je me vois toujours, au plus fort de mes jeux et de leur enivrement, levant les yeux vers les nuages pour y chercher ma mère. Je venais de la trouver ce jour-là. J'avais même trouvé plus qu'une mère pour la tendresse et la compassion. Je pleurais; et tout en pleurant, je m'endormis doucement sur son sein. »

18 mars.

« Votre sœur vient d'être pendant longtemps hors d'état de tenir sa plume. Le jour même où Anna quittait le lit, je tombai malade à mon tour. Oh! la patience et la bonté plus qu'humaines de ces chers Filicchi. Vous auriez dit qu'ils recevaient Notre-Seigneur lui-même en notre personne, nous, étrangères, pauvres et malades! Maintenant, me voici en état de quitter ma chambre, après une maladie

qui a duré vingt jours, le même temps qu'avait duré la maladie d'Anna. . . . . .

. . . . . .

« Ce soir, j'étais assise auprès de la croisée; la lune éclairait de tous ses rayons le visage d'Antonio Filicchi. Il a levé les yeux au ciel, et il m'a appris à faire le signe de la croix. Très-chère Rebecca, je suis demeurée immobile et comme anéantie, sous l'impression de respect que m'a causée ce premier signe de la croix... Le signe de la croix sur moi!... Il a fait naître en mon cœur je ne sais quel ardent désir de m'unir à Celui qui mourut sur ce bois, et de voir ce jour, le dernier des jours, où il portera sa croix en triomphe.

« Est-il jamais venu à votre pensée, ma très-chère, que la lettre T, dont l'ange doit nous marquer au front, a la forme d'une croix [1]? La religion catholique est remplie de ces symboles; je trouve qu'ils ont un intérêt si touchant! Ah! Rebecca, ils croient que toutes nos actions, que toutes nos souffrances, peuvent nous servir d'expiation, si nous les offrons pour nos péchés.

« Vous n'avez pas oublié, sans doute, ce jour où je demandais à M. Hobart [2] ce que si-

[1] Ézéch., ch. IX, 4 et 6. Apoc., ch., VII, v. 3.
[2] Ministre de l'église épiscopalienne à New-York.

gnifiait le jeûne dont il est question dans notre livre de prières. Je venais de me surprendre disant follement à Dieu : *Je me tourne vers toi, Seigneur, dans le jeûne, le gémissement et les larmes.* Et cependant j'étais venue à l'église, après un excellent déjeuner, me sentant toute réjouie, et ne songeant guère à mes péchés. S'il vous en souvient, M. Hobart me répondit que le jeûne était un ancien usage, etc... Eh bien! Rebecca, la chère Mme Filicchi, chez qui je demeure, ne mange jamais, en ce temps de carême, avant trois heures de l'après-midi. Alors toute la famille se réunit; et j'entends Mme Filicchi dire qu'elle offre à Dieu sa défaillance et les privations de son jeûne, pour l'expiation de ses péchés, en union avec les souffrances du Sauveur [1]. Voilà ce que je comprends, et ce que j'admire extrêmement. Mais ce qui me touche plus encore, très-chère Rebecca — voyez donc ce que doit être cette consolation! — c'est qu'ils vont à la messe chaque matin.

« Ah! combien de fois, le soir des dimanches, n'avons-nous pas soupiré, vous et moi! Que de fois votre main a pressé ma main, tandis que nous nous éloignions de l'église, dont la porte se refermait sur nous! Nous nous

1 Voir la note 3 à la fin de ce volume.

disions : Plus rien maintenant jusqu'à dimanche prochain ; à moins qu'on ne nous accorde un jour de prière pendant la semaine. Ici, ils vont à l'église dès quatre heures du matin.

« Vous savez comme on riait de nous, quand nous courions d'une église à l'autre, les dimanches de communion, pour recevoir le sacrement autant de fois que nous pouvions. Ici, ceux qui aiment Dieu, et qui mènent une vie régulière, peuvent s'asseoir tous les jours à la sainte table. Ah ! je n'imagine pas qu'on puisse avoir quelque peine en ce monde, quand on croit ce que ces chères âmes croient ! Pour moi, si je ne parviens pas à croire comme elles, ce ne sera certes pas faute de prier... Oh ! oui, ils doivent être presque aussi heureux que les anges ! »

« Je tiendrai donc encore mes chers petits contre mon cœur. Père céleste, quel moment que celui-là ! mes enfants chéris, mes enfants qui n'ont plus de père ! des orphelins aux yeux du monde ; mais de riches enfants en Dieu leur Père ; car il ne nous abandonnera jamais.

« Je suis allée à la tombe de mon cher William, et j'y ai longtemps pleuré de toute mon âme, dans une émotion de tendresse inexprimable, mêlant le souvenir de ses dernières

souffrances au souvenir de notre passé et de nos heureuses années. Il me semblait que je l'aimais plus qu'on ne peut aimer sur la terre. Quand vous lirez tout ceci que j'ai écrit pour vous, chère Rebecca, depuis mon départ de New-York, vous comprendrez quel a été mon amour; et vous reconnaîtrez qu'il ne pouvait trouver de secours qu'en Dieu seul, à travers tant d'épreuves auxquelles il a été soumis. »

« O joie! ô joie! nous allons partir! C'est un capitaine Blagg qui va nous conduire en Amérique; mais imaginez-vous la bonté de M. Filicchi? Comme ce capitaine est un très-jeune homme et un étranger, et que nous aurons pendant le voyage beaucoup de risques à courir à cause des pirates et des croisières ennemies, M. Filicchi nous accompagnera. Il y a longtemps qu'il pensait à faire ce voyage à cause de ses affaires, et du désir qu'il a de connaître notre pays. Anna est folle de joie; pourtant elle me dit tout bas, bien souvent: « Maman, est-ce qu'il n'y a pas des catholiques en Amérique? Maman, est-ce que nous irons à l'église quand nous serons revenues chez nous? » — Petite chérie! elle est sortie en ce moment pour aller visiter quelque sanctuaire avec les enfants de Mme Filicchi et leur

gouvernante. Croiriez-vous que chaque fois que nous sortons pour la promenade, nous allons d'abord à quelque église ou chapelle de couvent que nous trouvons sur notre chemin. Nous les reconnaissons de loin à la croix qui les surmonte; nous y faisons une petite prière, et nous poursuivons. Ici, tous les hommes, comme les femmes, visitent ainsi les églises. Vous savez : chez nous, un homme aurait honte si on le voyait à genoux, surtout un autre jour que le dimanche. Oh! ma chère!.... mais je vous verrai bientôt. Encore deux jours, et nous partons pour revenir vers vous. »

6 avril.

« La douce soirée de ce jour, une soirée vraiment céleste, me fait penser au temps où, si souvent appuyées l'une contre l'autre, nous suivions des yeux le soleil à son déclin; parfois avec des larmes silencieuses, et tant de soupirs vers cette patrie où la tristesse n'a point d'accès. Hélas! je vais retrouver ma patrie sur terre! Qu'aura-t-elle à m'offrir? une foule de chagrins? J'en parlais l'autre soir avec Antonio Filicchi; il me dit dans son anglais un peu brusque : « Ma petite sœur, le Dieu tout-puissant sourit de vos chagrins. Il prend soin des petits oiseaux, il fait croître les lis des champs,

et vous craignez qu'il ne vous oublie! Je vous dis qu'il prendra soin de vous. » Je l'espère ainsi, très-chère Rebecca... Vous souvenez-vous que nous avions coutume d'envier les pauvres, parce qu'eux n'ont rien à faire avec ce monde? »

8 avril.

« Cette heure est la dernière que je passerai à Livourne. Oh! pensez combien ce cœur tremble! — Les étoiles étaient encore toutes brillantes au ciel, quand Mme Filicchi est venue me dire que nous allions entendre la messe; et puis qu'elle se séparerait de son Antonio. Oh! l'admirable femme! Comme nous entrions dans l'église [1], le canon du *Fiammingo* donna le signal; nous devions être à bord dans deux heures. Quelques instants après, nous étions tous prosternés en la présence de Dieu.

« Mon âme, que l'offrande de ce sacrifice fut solennelle! Je demandai bénédiction pour notre voyage, pour mes enfants chéris; pour mes sœurs, pour tout ce qui m'est cher; plus encore, pour l'âme de mon cher mari et pour l'âme de mon père. Nos ferventes prières s'éle-

[1] Dans l'église di Santa Caterina, devant l'autel de la chapelle dédiée à saint Vincent Ferrier : c'est la première chapelle à droite en entrant.

vaient vers Dieu, s'unissant à l'auguste sacrifice afin d'être favorablement reçues par les mérites de Celui qui s'est donné lui-même à nous. Avec quelle ardeur je désirais d'être à lui! Comme de grand cœur j'aurais affronté tous les chagrins qui m'attendent, pour obtenir de participer à ce corps sacré et à ce sang précieux! Mon Seigneur! mon Sauveur! Antonio et sa femme!... Leurs adieux! leur séparation et leur communion en Dieu!... Pauvre créature que je suis! Mais quoi! ne *Lui* ai-je pas demandé de me donner leur foi?... Ne *Lui* ai-je pas *tout* offert en retour pour un tel don?... La petite Anna et moi, nous avions d'étranges larmes de joie et de tristesse. Mon Dieu, épargnez-moi, ayez pitié de moi! »

8 avril. — Continué à bord du *Fiammingo*.

« Quand nous rentrâmes à la maison, nos cœurs étaient agités de mille impressions différentes. Pour moi, j'étais partagée entre la douleur de dire adieu à ces incomparables amis et à leurs chers anges que j'aime si tendrement, et la joie de m'embarquer de nouveau pour revenir vers vous. Nous étions tous sur le balcon. Tandis que j'embrassais la chère Amabilia pour la dernière fois, le soleil parut à l'orient

dans toute la gloire de ses rayons. Nos pensées s'élevèrent à sa vue vers l'heure où le *Soleil de justice* se lèvera et nous réunira dans l'éternité.

« Le dernier signal était donné, le batelier nous attendait. Mon bon frère Antonio soutint l'angoisse du départ comme un homme et comme un chrétien. Ame virile et chère qui, à cette heure, m'est apparue vraiment faite, comme dit l'Écriture, *à l'image de Dieu!*

« Filippo Filicchi et Guy Carleton nous attendaient à la *Santé* avec des lettres pour l'Amérique.

« Les derniers vœux et les adieux de Filippo, couronnement de ce qu'il a toujours été, le plus véritable ami! Oh! Filippo, vous n'aurez pas à porter témoignage contre moi! Que Dieu vous bénisse à jamais, et puissiez-vous un jour *briller comme les astres*, en récompense de ce que vous avez fait pour nous! »

VII

Journal d'Elizabeth, écrit à bord du *Fiammingo*. — Rencontre avec la flotte anglaise. — Le droit de visite à la mer. — Préoccupation d'Elizabeth pour sa fortune et celle de ses enfants. — Négociation entre les États-Unis et la France pour la cession de la Louisiane. — Indemnité stipulée en faveur des commerçants lésés dans les dernières guerres maritimes. — Arrivée d'Elizabeth à New-York. — Maladie et mort de sa belle-sœur Rebecca.

1804

JOURNAL D'ELIZABETH

(Écrit pour sa belle-sœur Rebecca Seton.)

A bord du *Fiammingo*, 8 avril 1804.

« A huit heures, j'étais paisiblement assise sur le pont, avec la petite Anna et le cher Antonio. L'ancre était levée; le cri chantant des matelots, le cher *yo! yo!* se faisait entendre de toutes parts. J'ai senti se réveiller en moi le souvenir du 3 octobre de l'année passée, avec

une douleur si poignante, que je ne croyais pas qu'il fût possible de la supporter. Très-cher William, où es-tu maintenant? Je perds de vue la terre où reposent tes restes chéris, et ton âme est dans cette immensité lointaine, là-haut... où je ne puis aller te trouver. Mon Dieu! mon Père!... Et cependant, combien ne dois-je pas chérir les dispositions de votre providence! Être conduite à une si énorme distance, dans une poursuite désespérée; soutenue des consolations de votre grâce, à travers une suite d'épreuves où la nature, abandonnée à elle-même, aurait succombé; amenée à la lumière de votre vérité, quand les premières affections de mon cœur et de ma propre volonté lui étaient opposées; secourue et recueillie par l'amitié la plus tendre tandis que j'étais si loin de tous ceux que j'avais jusqu'alors aimés! O mon Père et mon Dieu! souffrez que je vous bénisse tant que je vivrai; souffrez que je vous serve et vous adore tant que je respirerai! »

19 avril.

« *En mon Dieu est mon refuge. En mon Dieu est la force de mon espérance.* Si le Seigneur ne m'avait secourue, certainement *mon âme aurait été réduite au silence.* Mais, *à*

l'heure où je pensais que mon pied allait manquer, votre miséricorde m'a soutenue. »

20 avril.

« Il y a aujourd'hui trente-sept ans, que mon William venait au monde. Ce jour de sa naissance, le passe-t-il dans le ciel ? O mon ami bien-aimé, que mon âme serait heureuse si elle était réunie à la tienne ! Quelle joie, si elle se retrouvait avec toi devant le trône de Dieu ! Ah ! si tu es encore dans les chaînes de la justice, comme je voudrais pouvoir partager ta peine et l'adoucir ! Ne vous irritez pas contre moi, mon Sauveur ; mais voyez mon désir, et soyez-moi miséricordieux !

« Mes chers petits enfants, point de fête joyeuse pour vous aujourd'hui ! Et toi, chère Rebecca, sœur de mon âme, je ne sais quoi plus fort que moi me dit que, toi aussi, tu es au ciel. »

21 avril.

« Tant de jours passés à bord, et point de courage pour me mettre à écrire mon journal ! O mon Dieu ! écoutez favorablement ma prière, acceptez mes larmes...

« *Vous ne serez point tenté au delà de vos*

forces. Au sein même de votre épreuve, une voie se trouvera, par où vous pourrez échapper. Cette voie, Seigneur, il faut que la cherche, ou je suis perdue. Point de ressources du dehors: c'est en votre saint nom, en lui seul que doit être mon refuge. Nous voilà donc en chemin une fois de plus, ne comptant que sur vous seul, précédés de votre bannière, et portant votre croix. Si cet ennemi que nous ne pouvons fuir paraît devant nous, nous le regarderons en face, en invoquant votre nom : Jésus, Jésus, Jésus !

« Seigneur, fortifiez nos âmes ! que tant de fermes propos ne soient pas de vaines paroles. Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de nous !

« Quand une âme met toute son espérance en son Dieu, se sentant prête à renoncer à tout au monde, et à tenir les plus chers liens de la vie pour moins que rien, au prix de son amour; quand cette âme, sincèrement résolue à servir Dieu et à lui obéir, se voit assiégée par les bas mouvements de la nature; et malgré ses prières, ses larmes, ses pénitences les plus rigoureuses, tentée, du moins en apparence, de céder aux humiliantes suggestions du mal, ah ! c'est l'œuvre assurément de l'ennemi du salut... Mais quoi ! ne le sait-il donc pas? nous avons juré fidélité inviolable à notre Dieu. *Le Seigneur est avec nous.* »

23 avril.

« Cette journée, nous l'avons passée tout entière en vue des Pyrénées. Je ne pouvais me lasser de les contempler avec délices depuis leur base, noire comme le jais, jusqu'à leurs sommets éblouissants, couverts de neige et perdus au-dessus des nuages. Elles me parlaient si haut de Dieu ! Mon âme leur répondait involontairement dans le doux langage de la louange. Le paisible mouvement de la mer, si calme qu'on pouvait y voir comme en un miroir la cime blanche des montagnes, colorée des feux du soleil ; la lune qui apparaissait de l'autre côté du rivage ; plus encore, ce doux état d'une âme en paix avec elle-même, d'une âme fidèle à son cher Seigneur : tout a fait revivre en moi le souvenir des heures qui me furent les plus précieuses. Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas !... Les Pyrénées séparent l'Espagne d'avec la France. Hélas ! des centaines de lieues me séparent des chers Highlands de mon pays [1]... Dieu ! patience ! espérance ! »

[1] Les Highlands forment une chaîne de montagnes dans le New-Jersey, sur la côte de l'Atlantique. Les eaux larges et profondes de la belle rivière de l'Hudson, qui met en communication New-York et Albany, coulent majestueuse-

26 avril.

« Nous avons passé les détroits, et j'ai vu Gibraltar, avec mille souvenirs amers de ce qu'avait souffert mon William ici quand nous y sommes passés ensemble.

« Il y a deux journées dont je n'ai rien écrit, et pourtant je ne veux pas les oublier : l'une, où nous eûmes en vue les grandes Alpes, qui séparent l'Italie de la France ; l'autre, où nous fûmes arrêtés par un calme plat, en face de la ville de Valence, entourés de tous côtés par la flotte de lord Nelson. Nous fûmes abordés par *le Belle-Isle ;* et le jour d'avant, nous l'avions été par *l'Excellent*, de soixante-quatorze canons. »

12 mai.

« Seigneur, je suis confuse en venant à vous, même pour vous rendre grâce de votre miséricorde et de votre longue patience à sup-

ment en ligne droite, enclavées par les Highlands, dont les rochers perpendiculaires, plongeant dans le fleuve et s'élevant au-dessus de ses rivages, offrent un des plus beaux spectacles qui se puissent voir.

porter mes nombreuses fautes et ma désobéissance à votre sainte loi. Mais quelle que je sois, misérable, en haine à moi-même, pécheresse, vos perfections ne changent jamais ; votre bonté et votre miséricorde ne connaissent point de limites. Sentant que je suis indigne, même de parler de vous, je ne laisserai cependant pas de vous bénir pour m'avoir épargné si longtemps la punition qui m'était justement due ; je ne laisserai pas d'adorer toujours cette infinie miséricorde, qui m'a offert tant de moyens de salut, bien que ma nature, portée au mal, en ait fait un si mauvais usage. O Seigneur Jésus ! soyez encore miséricordieux à cette pécheresse misérable. »

25 mai.

« Le corail dans l'Océan est une branche d'un pâle vert. Retirez-la de son lit natal, elle devient ferme, ne fléchit plus, c'est presque une pierre. Sa tendre couleur est changée en un brillant vermillon : ainsi de nous, submergés dans l'océan de ce monde, soumis à la vicissitude de ses flots, prêts à céder sous l'effort de chaque vague et de chaque tentation.

« Mais aussitôt que notre âme s'élève, et qu'elle respire vers le ciel, le pâle vert de nos

maladives espérances se change en ce pur vermillon du divin et constant amour. Alors « nous regardons le bouleversement de la nature et la chute des mondes avec une constance et une confiance inébranlables. »

La flotte anglaise que *le Fiammingo* n'avait pu éviter dans les eaux du golfe de Valence faisait partie de cette formidable armée navale que l'Angleterre avait opposée à la France après la rupture de la courte paix d'Amiens. Nelson, le futur vainqueur de Trafalgar, la commandait. A cette époque, cinq cent soixante-dix vaisseaux de guerre de toute espèce, appartenant à la marine anglaise, couraient l'Océan et bloquaient tous les ports de la France. Les rares navigateurs qui s'aventuraient dans ces parages pouvaient voir le pavillon britannique flotter dans toutes les directions à l'horizon, pour épier la sortie des navires, comme ces oiseaux de proie qui planent au-dessus des airs [1].

Les Anglais ont toujours admis le droit de visite à la mer, c'est-à-dire le droit d'arrêter un vaisseau neutre ou ami, et de lui enlever les propriétés appartenant à un ennemi. Ils l'ont admis, et l'ont soutenu avec la ténacité

[1] Voir sir Walter Scott, *Hist. de Napoléon Buonaparte.*

qui leur est particulière, sans se rendre aux efforts tentés par la plupart des nations maritimes, qui le voulaient anéantir comme un prétexte à des abus odieux. *Le Fiammingo* se vit donc soumis à l'irritante formalité de la visite ; on la lui fit subir régulièrement ; elle n'amena aucune découverte compromettante ; sa rencontre avec les dominateurs de la mer n'eut point de résultat fâcheux pour lui. Il se remit en marche, continua de faire voile pour l'Amérique, lentement, retardé par les vents contraires, mais sans aucun incident nouveau.

Depuis le jour où, s'arrachant à ses jeunes enfants et à tant de liens très-chers qu'elle laissait en son pays, Elizabeth n'avait eu d'autre pensée que de disputer à la maladie les jours de son William, sa vie n'avait plus été qu'une suite d'épreuves. Jusqu'alors du moins, elle n'avait pas été seule à les supporter. L'espoir de conserver son mari, la douceur de lui prodiguer des soins, le bonheur de sa seule présence, avaient soutenu son courage tant qu'il avait vécu. Plus tard, Dieu avait envoyé à son aide ces tendres et dévoués amis. Toujours entourée d'affection, on ne pouvait la dire, au point de vue humain, entièrement à plaindre. Il était même un des côtés très-pénibles de sa situation, que la délicatesse et la générosité de

MM. Filicchi avaient caché pour elle, comme sous un voile. Elle ignorait cette gêne extrême où elle se fût trouvée, s'ils n'avaient obtenu de sa confiante amitié qu'elle usât de ce qu'ils lui offraient comme en eût usé une sœur. A son retour aux États-Unis, mise en face de la réalité, qu'allait-elle apercevoir de l'état de ses affaires? Les mêmes embarras, peut-être aggravés. — Pour les surmonter seule, sans son mari, quel appui pourrait-elle trouver près de sa famille, près de ses amis? Tout était obscurité, tout était inquiétude devant elle. Ce qu'elle savait à n'en pouvoir douter, c'est qu'à la première ouverture qu'elle ferait d'abandonner son ancien culte, et d'embrasser la religion catholique, elle allait ameuter contre elle tous ceux sur qui elle eût compté si elle fût demeurée protestante.

Il est vrai qu'indépendamment du bon ou du mauvais vouloir des siens, elle pouvait espérer un changement de fortune; car elle avait des droits, ainsi que ses enfants, à sa part dans l'indemnité que les États-Unis, par suite d'un traité avec la France, venaient d'affecter à réparer les désastres du commerce des mers.

Ce traité, qui intéressait à la fois l'agrandissement territorial de la jeune Union, et les droits de ses commerçants lésés dans les guerres maritimes, avait pour base la cession de la

Louisiane. Bonaparte, premier consul, venait de céder aux États-Unis cette vaste colonie, fondée par les Français, perdue pour eux dans les dernières années du règne de Louis XV; dévolue, à cette époque, à la couronne d'Espagne; puis rétrocédée par elle, en 1801, à la république française. Le traité par lequel l'Espagne stipulait le retour de la Louisiane à la France, avait été conclu le 29 septembre 1801. Trois jours plus tard, les préliminaires de la paix, qui fut celle d'Amiens, étaient signés entre la république française et l'Angleterre. Mais avant que le gouvernement français eût pris possession effective de sa nouvelle acquisition, des ferments de division, surgissant de toutes parts, firent prévoir la rupture de la paix d'Amiens et renversèrent les projets que le premier consul avait conçus au sujet de la Louisiane. Il mesura d'un coup d'œil les difficultés qu'il aurait à la conserver, et prit promptement la résolution de la donner aux États-Unis contre une somme d'argent qui payerait en grande partie l'armement extraordinaire qu'il projetait contre l'Angleterre. A ce moment, M. Monroe arrivait en Europe, accrédité par l'Union, près des deux grandes puissances continentales pour le règlement de divers intérêts. A peine sa présence à Paris était-elle annoncée, qu'il reçut du cabinet

français la proposition inattendue d'entrer en arrangement pour l'acquisition de la Louisiane. Sans être embarrassé par le défaut de pouvoirs, il traita sur-le-champ, sauf ratification de son gouvernement. En échange de notre colonie, Bonaparte fit demander quatre-vingts millions.

Les États-Unis consentirent à payer cette somme, à la condition qu'on en détacherait vingt millions, qui seraient destinés à indemniser les commerçants américains des captures illégalement faites par les croiseurs français pendant la dernière guerre. Les soixante autres millions devaient être versés dans le trésor français. La guerre avait lésé des intérêts considérables et nombreux dans le commerce américain, tandis que la somme demandée pour l'indemnité était évaluée d'après des conjectures très-modérées [1]. Cependant, les intéressés, sans prétendre à de complets recouvrements après les pertes subies, avaient sujet d'espérer que leur part dans l'indemnité serait un dédommagement sensible. Elizabeth et ses enfants se trouvaient au nombre de ceux dont la situation pouvait être ainsi réparée ! C'était la meilleure espérance, ou pour mieux dire, la seule espérance qui lui restât dans le désarroi de sa fortune.

[1] Voir Barbé-Marbois, *Histoire de la Louisiane*.

Le 3 juin, après une navigation de cinquante-six jours, *le Fiammingo* atteignit le port de New-York. L'inconnu d'une si longue séparation cessait pour Elizabeth. Ce qu'elle avait le plus redouté lui fut épargné ; son premier cri en arrivant, fut de joie et d'actions de grâces. Elle retrouvait ses petits enfants, tous les quatre, qui lui souriaient, et dans sa famille aucun deuil nouveau ne s'était ajouté à son récent deuil. Seule à ce moment, Rebecca Seton ne se trouva pas au milieu de ses sœurs. Avant de savoir que la maladie la retenait, Elizabeth eut le pressentiment d'un malheur suspendu sur elle. En effet, elle allait être frappée, après quelques jours de délai ; dans cette âme, façonnée pour Dieu des mains de la douleur, le travail commencé ne pouvait être longtemps interrompu.

JOURNAL D'ELIZABETH

4 juin 1804.

« C'est donc bien vrai, je serre encore mes chers enfants contre mon cœur ! Dieu m'a rendu mon trésor tout entier, même la chère petite âme que j'ai si longtemps regardée comme un ange de plus au ciel. La nature me crie bien haut qu'ils n'ont plus de père ; mais

en même temps Dieu me répond : Je suis le père de ceux qui n'ont plus de père, le protecteur de ceux qui n'ont plus de protecteur. — J'ai bien sujet de m'attacher à vous, mon Dieu. *Quel autre que vous ai-je au ciel et sur la terre?... Mon cœur et ma chair ont défailli ; mais vous êtes ma force et mon partage à jamais.*

« La sœur de mon âme n'est pas venue à ma rencontre. Elle aussi a bien avancé son voyage vers sa demeure céleste. Je crois pourtant qu'elle ne voulait pas partir pour l'éternité sans être accompagnée dans ce passage des tendres soins et des consolations de sa bien-aimée sœur. Revoir celle qui a été la chère compagne de toutes mes joies et de toutes mes pensées, de mes chants d'action de grâces et de mes hymnes de douleur ; celle qui fut toujours, pendant tant d'années, à travers tant d'épreuves, la chère, la fidèle, la tendre amie de mon âme, hélas ! hélas ! la revoir perdue... l'ombre d'elle-même, prête à disparaître avant peu de jours !...

« Maison où tout semblait me sourire, intimité des deux sœurs, unies par la prière et les célestes affections... hymnes du soir, lectures de chaque jour faites ensemble, contemplations au coucher du soleil, office des jours sacrés récité avec elle, baiser de paix, visite

des pauvres veuves : tout est fini, fini pour toujours!... Et qu'aurai-je donc en échange? la pauvreté, les chagrins?... Mon mari, ma sœur, ma maison, tout ce qui faisait le charme de mon existence, plus rien... seulement la pauvreté, les chagrins! Eh bien, vous aussi, pauvreté, chagrins, transformés par la grâce de Dieu, vous allez devenir mes amis les plus chers! Le monde n'aperçoit de vous que vos tristes livrées; mais, sous ces froides réalités, mon âme voit la palme de la victoire, le triomphe de la foi, et les douces traces de mon Rédempteur, qui conduisent en droite ligne à son royaume éternel. Laissez donc que je vous salue, et que j'aille au-devant de vous, d'un cœur joyeux. Recevez-moi sur votre sein; et, chaque jour, pendant ce reste de mon voyage, conduisez-moi de vos conseils.

« Vous êtes accompagnés des grâces les plus abondantes. Par vous, l'aiguillon de la pénitence devient la paix de la conscience; la solitude des déserts est peuplée de la compagnie des anges. Le Seigneur les envoyait déjà auprès des justes, ces anges saints, dans ces temps où la lumière de sa vérité ne faisait que poindre sur la terre. Maintenant que le *jour parfait, descendu d'en haut*, a visité notre nature terrestre et l'a élevée à la dignité de son union avec Dieu, ces bienfaisants messa-

gers seront-ils moins souvent présents parmi nous? seront-ils moins empressés à venir au secours d'une âme qu'ils voient altérée et comme haletante du désir de se joindre à eux dans un éternel alleluia? Oh! non, mon Dieu! Je croirai les voir sans cesse autour de moi. A chaque moment je redirai avec eux : *Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu des armées! Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire.* »

8 juillet 1804.

« Ce jour a été pour ma Rebecca son jour de naissance au ciel. Plus de veilles pénibles maintenant, sœur chérie ; plus de longues heures d'angoisse et d'agonie. Les prières de chaque moment, interrompues par la souffrance et les larmes, sont remplacées à présent par l'alleluia éternel. Les anges bénis, qui furent si souvent témoins de nos faibles efforts, vous enseignent maintenant les cantiques de Sion. Chère, chère âme, nous ne prolongerons plus nos prières, à genoux l'une à côté de l'autre, à l'heure où le soleil est à son déclin, nos cœurs s'unissant pour soupirer après le *Soleil de justice :* il vous a maintenant reçue dans sa lumière qui ne s'éteindra jamais! Nous ne chanterons plus ensemble les louanges

du Créateur, les yeux fixés sur les astres des nuits au fond des cieux calmes et purs : vous êtes réveillée aux joies éternelles. Nous n'entendrons plus parmi nous cette voix chérie qui consolait le cœur de la veuve, avertissait l'âme oublieuse, inspirait l'amour de Dieu, et n'avait pour tous que des paroles de tendresse et de paix : le Seigneur de ceux qui ont *enseigné les sentiers de la justice*, vous couronne aujourd'hui, selon sa promesse, lui qui a dit : *Ils brilleront dans l'éternité comme des astres.*

« La matinée de ce jour fut d'une beauté inaccoutumée. Quand les teintes rosées de l'aurore commencèrent à resplendir au ciel, l'âme de Rebecca sembla se réveiller de cette torpeur qui précède souvent la mort, et qui, s'étant appesantie par degrés sur elle, lui avait apporté du calme pendant la nuit. Elle me montra du doigt, juste en face de sa fenêtre, un léger nuage, tout baigné de lumière et de soleil ; et souriant d'un doux sourire : « Chère sœur, me dit-elle, si ce rayon de gloire est si délicieux, que sera donc la présence de notre Dieu dans le ciel ! »

« Alors elle se mit à réciter avec moi nos prières de tous les jours : le cantique *Te Deum* et le psaume *Miserere mei, Deus*, et une partie de l'office de la communion. Elle disait : « Nous vous louons et nous vous glorifions avec les

anges et les archanges et tous les habitants des cieux. *Ce jour est le jour précieux du repos.* Chère sœur, croyez-vous que ce soit ici le jour de mon bienheureux repos?... Ah! vous m'avez désappointée hier, quand vous m'avez dit que mon pouls était plus fort. Mais *Celui qui a promis est fidèle.* Je puis bien l'assurer, il est fidèle... » Nous parlâmes ensuite de la douce et constante tendresse que nous avions eue l'une pour l'autre, et nous demandâmes avec ferveur à Dieu que cette délicieuse affection, commencée sur la terre, reçût son perfectionnement au ciel. « Et maintenant, dit-elle, tout est prêt. Fermez les fenêtres, chère sœur, et remettez ma tête tout doucement sur l'oreiller, pour que je puisse un peu dormir. » Ce furent là ses propres paroles. Je lui dis : « Ma chérie, je n'ose pas vous remuer, si je n'ai quelqu'un pour m'aider. — Et pourquoi donc pas? dit-elle, tout est prêt. » Elle comprit alors que j'avais peur de ce qui pourrait arriver si je la remuais. Ma tante entra dans sa chambre. Comme je vis qu'elle désirait tant qu'on la remuât, je soulevai sa tête, et je l'attirai un peu vers moi. A ce moment, elle poussa de grands soupirs, et elle passa entre mes bras, en moins de quelques minutes, sans un gémissement... Celui qui sonde les cœurs, et qui connaît la source de nos tendresses les plus

intimes; celui-là seul connaît ce que je perdis en cet instant. Mais la pensée du bonheur inexprimable qu'elle allait posséder me fit imposer silence à la voix de la nature. Et maintenant mon âme tend avec ardeur vers le but et vers la récompense de sa haute vocation dans le Christ Jésus. »

La mort d'une sœur, d'une amie si chère et si dévouée, privait Elizabeth de son meilleur appui, au moment où sa résolution d'embrasser la foi catholique allait soulever contre elle toute sa famille. Dieu lui enlevait un à un ses soutiens naturels. Qu'importe ! s'il lui avait appris à l'appeler, lui-même, à son secours, lui qui ne manque jamais. Elle recevra d'en haut la force qu'elle y a cherchée ; nous la verrons le cœur assuré, ferme dans l'orage, impuissant à la renverser. Pour entrevoir dès ce moment les assauts qu'elle va subir, souvenons-nous qu'à l'époque où elle vivait, non moins qu'aux jours d'un passé plus lointain, l'aversion contre les catholiques était, chez les protestants de l'Amérique du Nord, une si violente passion, qu'elle unissait dans un commun accord les sectes les plus diverses et les plus ennemies [1].

[1] Voir l'Introduction, pages 12, 17, 21, etc.

VIII

Elizabeth, déterminée à embrasser la foi catholique, fait part de sa résolution à sa famille. — Lettre adressée par Filippo Filicchi à M. Carroll. — Tempête d'indignation soulevée contre Elizabeth. — Le révérend Henry Hobart. — Son influence funeste, mais de courte durée. — Lettre d'Elizabeth à M. Carroll. — Sa correspondance avec Amabilia, Antonio et Filippo Filicchi. — Ses hésitations, ses incertitudes. — Son désir de connaître la vraie foi. — Sincérité de ses recherches. — Épreuves. — Découragement. — Lettre de Filippo Filicchi. — Elizabeth prend une résolution désespérée. — Lecture d'un sermon de Bourdaloue. — Changement opéré par la grâce de Dieu.

1804

Elizabeth Seton connaissait dès longtemps l'aversion du protestantisme envers les catholiques; mais, prête à tout sacrifier pour répondre à l'appel de Dieu, elle était arrivée d'Italie en Amérique avec la résolution bien arrêtée d'embrasser cette sainte religion qu'on méprisait, qu'on détestait en son pays. Une grâce surnaturelle la soutenait. Forte de sa

conscience et ferme dans sa foi, elle ne se sentait point accessible au découragement qui naît des considérations humaines. Du jour où elle avait entrevu la vérité, cette lumière lui était apparue toujours plus éclatante et plus belle : l'étude, la réflexion, la prière, avaient apporté la certitude en son esprit. L'ami qui, de concert avec Antonio, s'était appliqué à l'instruire des enseignements de la vérité, Filippo Filicchi, lui avait préparé un précieux appui pour le moment où elle se retrouverait en pays protestant, exposée à d'inévitables luttes. Lors du séjour qu'il avait fait, onze ans auparavant, en Amérique, il avait connu d'une manière toute particulière l'évêque de Baltimore, John Carroll [1]. C'était à lui qu'il avait

[1] John Carroll, né en 1734, dans le Maryland, au sein d'une ancienne famille catholique, fut élevé en France, au collége de Saint-Omer, que dirigeaient les jésuites anglais. Devenu prêtre et membre de la compagnie de Jésus, il ne revint en Amérique qu'en 1773, après la suppression de son ordre. En 1789, il fut désigné, par l'unanimité des prêtres américains au choix du souverain pontife pour occuper le siége de Baltimore, le premier siége épiscopal érigé aux États-Unis. Sitôt que ses bulles, envoyées de Rome, lui furent parvenues, M. Carroll se rendit en Angleterre, où il reçut la consécration des évêques, le 15 août 1790, jour de la fête de l'Assomption. Il revint en Amérique immédiatement après, et y porta, sans se lasser, jusqu'à l'âge de 81 ans, le poids d'un épiscopat fécond entre tous en grandes œuvres. Sa sainte mort arriva le 3 décembre 1815.

pensé pour achever l'œuvre de la conversion d'Elizabeth. Quand celle-ci était partie d'Italie, il lui avait remis pour le pieux évêque une lettre de recommandation très-pressante, dans laquelle il racontait les espérances qu'il avait conçues pour elle. « En la voyant de près, disait-il, j'avais remarqué, à côté de tant d'autres qualités éminentes, une rare disposition de son cœur à la piété, et une assiduité touchante à ses devoirs d'épouse et de mère. Comme je croyais aussi apercevoir en elle une sincérité d'esprit peu commune, je fus frappé de la pensée que la Providence avait disposé son voyage en Italie dans la vue toute spéciale de redresser les préjugés qu'elle avait contre notre religion, d'éclairer son esprit, et de lui faire découvrir la véritable Église, afin de l'y attirer.

« Tandis que je me flattais de cet espoir et que je réfléchissais à ces choses dans un silence discret, elle-même me donna à connaître que je ne m'étais pas trompé. Elle me pria de lui communiquer les lumières que je pouvais avoir à ce sujet. Je secondai ses vues avec bonheur et avec crainte tout à la fois : avec bonheur, à cause du résultat que j'espérais ; avec crainte, à cause de mon indignité, de mon peu de capacité et de science. La pensée que la Providence emploie souvent les instruments

les plus faibles, afin que sa puissance et sa gloire en reçoivent plus d'éclat, cependant m'encourageait. Je réunis pour elle tous les éclaircissements que je pus ; mes paroles semblaient triompher de ses préjugés et éclairer son intelligence. Pour suppléer à mon défaut de savoir, je lui procurai les meilleurs ouvrages que je pus trouver, entre autres l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet. Je lui recommandai de prier, et de consulter ceux qui ont mission pour enseigner. Au moment où elle nous quitta, je lui promis d'intéresser en sa faveur votre charité, afin que vous voulussiez bien ne pas lui refuser les instructions que je n'étais pas en état de lui donner pour régler sa conduite, et lui montrer ses devoirs de conscience dans les circonstances particulières où elle se trouve. Tout ceci, je le sollicite maintenant de votre bonté, pour l'avantage de cette âme, et pour la gloire de Celui qui vous a appelé à paître une partie de son troupeau. »

Si Elizabeth se fût adressée à M. Carroll, il est certain qu'elle se fût épargné une partie des perplexités qui s'emparèrent bientôt de son esprit. Assurée de l'intérêt de cet évêque si éminent par sa piété, par sa science et par la fermeté de son caractère, se confiant à sa direction, avec la grâce de Dieu, elle eût bientôt atteint le but désiré. Mais à peine fut-elle ar-

rivée à New-York, qu'Antonio Filicchi, inspiré par une intention plus généreuse que prudente, lui donna le conseil d'informer son ancien pasteur et ses amis de la résolution qu'elle avait prise d'abandonner leur communion, dont elle avait reconnu l'erreur. Cette déclaration, tout à fait inattendue, souleva contre Elizabeth une tempête d'indignation ; elle s'en montra peu émue. Dès lors, tout un système d'obsession, habilement suivi, fit place à l'explosion des premiers emportements. Ceux qui l'entouraient ne se trompaient pas en pensant que s'il était un moyen de la vaincre, c'était d'user près d'elle de persuasion et de douceur. Cette âme, que nous avons vue toujours debout pour le sacrifice, était plus qu'une autre accessible aux tendres sentiments qui donnent prise à la faiblesse. La crainte de s'aliéner ses affections la jetait dans une angoisse indicible. Il n'est rien qu'elle n'eût souffert plutôt que la froideur et l'abandon des siens. Ce sensible attachement était vraiment son côté vulnérable ; ce fut par là qu'on se flatta de l'atteindre.

Un des hommes qui inspiraient à Elizabeth le plus de respect, d'attachement et d'admiration, était son ancien pasteur, le R. Henry Hobart, qui devint plus tard évêque de l'Église épiscopalienne dans l'État de New-York. Écrivain distingué, prédicateur éloquent et popu-

laire, rempli d'esprit et de feu, zélé, toujours prêt à la lutte, M. Hobart possédait, uni à beaucoup de solidité, l'ensemble des dons brillants qui exercent sur les esprits une influence presque irrésistible. Il faut entendre l'historien de sa vie [1], étudiant son caractère à l'époque où, fort jeune encore, il fut choisi comme député au synode général. « Henry Hobart, dit-il, était le représentant le plus capable que pût avoir l'Église. Comme chef, il possède tous les talents ; comme orateur, il est le plus parlementaire; jamais je n'ai vu cet homme lancé hors de son centre. »

Une amitié qui remontait aux jours de son enfance unissait Elizabeth à M. Hobart. Les années avaient affermi ce lien. Autour d'elle, dans la famille de son mari, l'affection qu'on portait au jeune et vénéré pasteur était une sorte de culte. Elle ne pouvait oublier que son cher William, à son lit de mort, avait souvent prononcé le nom de Henry Hobart, et s'était affligé de ne l'avoir point eu près de lui à ses derniers moments. Troublée depuis longtemps à la pensée du mécontentement qu'elle s'attendait à rencontrer chez un tel ami, elle lui avait écrit pendant sa traversée.

[1] M. Wicart, cité par Samuel Wilberforce, *History of the protestant Episcopal Church in America.*

« A mesure que j'approche de vous, je tremble, lui disait-elle. Tandis que le brisement des vagues et leur incessante agitation m'offrent l'image de la destinée que Dieu m'a réservée, la pensée de me voir séparée de vous fait fondre mon cœur en larmes amères ; mes mains en sont toutes baignées. Et toutefois, mon cher Henry, ne me soyez pas trop sévère. Vous respectez la sincérité : quand même vous me croiriez dans l'erreur, quand même mon désir de changer de religion vous paraîtrait à blâmer, je sais que la céleste et chrétienne charité plaidera pour moi devant votre affection. Pendant longtemps j'ai vu que j'usais mes forces en vain pour placer mon entendement, ma raison, mes convictions au-dessus du prix que j'attachais à votre estime. Vous m'étiez donc plus cher que Dieu, et je ne m'en doutais pas! J'ai combattu inutilement, jusqu'au jour où j'ai réfléchi que vous-même ne voudriez pas me faire une plus longue opposition, ni prendre plaisir à me voir continuer une lutte si cruelle qu'elle finirait par détruire ma vie; plus encore, ma paix avec Dieu. Pourtant, si le sacrifice de votre chère amitié, de votre estime, doit être le prix de ma fidélité à suivre ce que je crois être l'appel de la vérité, je ne douterai point de la miséricorde de mon Dieu. S'il veut briser l'un des liens qui m'est le plus cher en ce monde, il

m'attirera plus étroitement à lui. C'est là ma confiance; elle est appuyée sur l'expérience du passé, et sur la vérité des promesses que nous a données Celui qui ne peut faillir. »

Henry Hobart, sincèrement attaché à Elizabeth et à sa famille, parut près d'elle comme un ami. Loin de se prévaloir de son titre de pasteur, il ne lui témoigna ni blâme ni amertume; il se borna à lui exprimer la profonde tristesse qu'il ressentait d'un changement qui, disait-il, devait mettre un abîme entre elle et lui. Comme dernière marque de sa déférente amitié, il demanda seulement qu'elle consentît à étudier sous sa direction dans une série de controverses l'enseignement de cette Église qu'elle voulait abandonner. Elizabeth consentit à ce qu'il désirait. Son cœur était défaillant; ce qu'elle avait souffert dès son retour en Amérique lui avait ôté sa vigueur. Antonio n'était plus là pour faire appel à ses résolutions, et raviver en elle les profonds souvenirs de son séjour en Italie. Croyant sa tâche accomplie, il s'était éloigné comme à peine elle sortait d'entre les bras mourants de Rebecca. Pour lui, s'il avait accepté les tristesses d'un voyage qui le séparait de sa chère Amabilia et de ses quatre petits enfants, c'est qu'il pouvait s'occuper d'eux et de leurs intérêts, tout en achevant de conquérir à la vraie Église une âme dont la

beauté lui était apparue. Les exigences d'un commerce étendu qui naguère avaient amené son frère Filippo en Amérique, y réclamaient sa présence aujourd'hui. Un chrétien comme Antonio, dont la foi réglait les moindres pensées, et contenait chaque affection dans ses justes limites, n'eût accepté de l'amitié aucune mission, si sainte et si pure qu'elle eût été d'ailleurs, qui l'aurait détourné de ses premiers devoirs, comme père et comme chef de famille. Il n'eût pas hésité pourtant à prolonger son séjour à New-York, et se fût occupé plus tard de ses propres affaires, s'il eût pensé qu'Elizabeth manquait des forces nécessaires pour rester ferme sans son appui. Ce doute n'inquiétait pas sa pensée. Il la quittait dans un moment rempli de promesses. Elle allait entrer en correspondance avec l'évêque de Baltimore, et s'était engagée de grand cœur à recevoir ses conseils. Elle-même lorsqu'elle se rendit au désir de Henry Hobart ne prévoyait nullement l'empire qu'il pourrait reprendre sur elle. Confiante plus qu'elle n'aurait dû, se croyant désormais fixée dans ses convictions, elle n'entrevit pas le danger d'exposer sa foi naissante aux attaques d'un ennemi si habile. Cependant, le croirait-on, quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que Henry Hobart, fort de son éloquence et des ressources d'une science spé-

cieuse, remportait une victoire presque complète. Hâtons-nous de le dire, ce triomphe si prompt devait être de courte durée; dans les vues de Dieu, il n'avait d'autre objet que d'accroître l'humilité d'Elizabeth, d'éprouver sa constance, et de donner plus d'éclat à sa conversion.

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

30 juillet 1804.

. . . . . « J'ai reçu aujourd'hui le billet le plus affectueux de M. Hobart, qui me demande comment je pourrais jamais songer à abandonner l'Église dans laquelle j'ai été baptisée. Mais bien que ce qu'il me dise ait le poids que donne à ses paroles l'attachement que j'ai pour lui, joint à un respect que j'aurais peine, ce me semble, à éprouver pour une autre personne, ce qu'il m'a demandé là m'a fait sourire. Car c'est comme si l'on disait qu'en quelque endroit qu'un enfant soit né ou soit placé par ses parents, la vérité doit s'y trouver pour lui. M. Hobart ne sait pas les plaisantes invitations qui me sont faites tous les jours, depuis que je suis dans ma nouvelle petite mai-

son, et que mes vieux amis viennent m'y voir. Dernièrement, l'une des plus excellentes femmes que j'aie jamais connues, et qui appartient à l'Église écossaise, me trouvant incertaine sur la grande question de la vraie foi, s'est écriée : « De grâce, chère âme, venez entendre notre J. Mason, et je suis persuadée que vous vous réunirez à nous ! » — Presque aussitôt après, il en vint une autre, que j'ai toujours aimée parce qu'il y a dans sa manière d'être quelque chose de si innocent, de si pur; elle est de la société des quakers. D'un ton tout caressant et naïf, elle me dit : « Betsy, je te l'assure, tu aurais mieux fait de venir avec nous. » — Après, voici ma vieille amie, ma fidèle amie de la réunion des anabaptistes [1], Mme T***, qui me dit, les larmes aux yeux : « Oh ! si vous pouviez être régénérée, si vous pouviez comprendre ce que nous éprouvons, et goûter avec nous le céleste banquet ! » — Puis, à son tour, ma bonne vieille Mary, la méthodiste [2], qui gémit et médite, comme elle dit, « sur ma pauvre âme égarée; si remplie de trouble, parce que je n'ai pas encore de convictions. » — Mais, ô mon Dieu et mon Père, ce n'est rien de tout cela qu'il me faut ! Votre parole est vérité ;

1 Voir la note 5 à la fin de ce volume.
2 Voir la note 6 à la fin de ce volume.

elle ne souffre pas de contradiction, de quelque nature que ce soit : une foi, une espérance, un baptême, voilà ce qu'il me faut, voilà ce que je cherche. Souvent je pense que mes péchés, que mes misères me dérobent la lumière ; mais je me tiens et me tiendrai étroitement attachée à mon Dieu jusqu'à mon dernier soupir, implorant cette lumière jusqu'à ce que je l'aie trouvée. »

Au moment où Elizabeth s'entretenait avec Mme Amabilia Filicchi dans cette confiance et cette liberté d'esprit, l'influence de sa famille et celle de Henry Hobart n'avaient point encore agi sur elle. Il n'en était plus ainsi quelques jours plus tard, lorsqu'elle prépara, pour l'envoyer à l'évêque de Baltimore, la lettre que voici :

« Révérend Monsieur,

« La lettre de M. Filicchi, que je joins à celle-ci, vous fera connaître le motif qui me fait prendre la liberté de m'adresser à vous. Depuis longtemps M. Filicchi m'a donné les preuves de l'intérêt le plus amical, en s'efforçant d'éclairer et d'instruire mon esprit. Dès la première impression de crainte que j'éprouvai d'être dans l'erreur, et dans une église fondée sur l'erreur, mon cœur se troubla, et je résolus de faire pour m'éclairer toutes les recherches

possibles. Les livres que M. Filicchi mit sous mes yeux me convainquirent pleinement que l'Église épiscopalienne protestante repose uniquement sur les principes et sur les passions de Luther : qu'elle est par conséquent séparée de l'Église fondée par Notre-Seigneur et ses apôtres, ses ministres ne pouvant se rattacher par une succession régulière à ces mêmes apôtres, et par eux à Notre-Seigneur.

« Ne pouvant supporter la pensée d'être si loin de la vérité, je résolus de me séparer de leur communion et de m'unir à la vôtre. Accomplir cette résolution devint le plus cher de mes désirs; car dès l'instant où je fus convaincue que votre Église était la véritable Église, mon âme, accoutumée à chercher son suprême appui en la grâce de Dieu, n'éprouva aucune peine à admettre les points sur lesquels vous différez d'avec nous. Je suis demeurée dans ces sentiments jusqu'à mon arrivée à New-York. Là, par égard pour le conseil de M. Antonio Filicchi, — celui qui m'a accompagnée en Amérique, — et par déférence pour mes anciens pasteurs, mes amis, de qui j'avais reçu les premiers principes de ma foi, j'entrepris de leur exposer mes objections contre leur communion. Je puis vous assurer que sur cette affirmation qu'ils tirent leur origine de Luther, et qu'ils ne peuvent se prévaloir d'une succes-

sion régulière du Christ et des apôtres, je me sentais tellement persuadée, que j'aurais cru les abuser si je leur avais laissé le moindre espoir de me faire changer de conviction. A mon plus grand étonnement, ils me donnèrent des preuves certaines, positives, que je m'étais trompée dans cette affirmation. Sans doute vous me ferez remarquer que je devais m'attendre à rencontrer de l'opposition, puisque j'étais en face de deux partis opposés. Cela est évident; et si l'opposition n'avait eu trait qu'à la transsubstantiation ou à tout autre point du dogme, soyez certain que ma foi n'aurait hésité sur aucun des articles que votre Église m'a proposés jusqu'ici. Mais maintenant, c'est le fondement même des principes que j'avais à l'égard du catholicisme qui se trouve renversé. Je vous avoue que je ne vois plus qu'un changement de religion me soit nécessaire.

« J'ai bien à cœur que vous sachiez quelle anxiété profonde me fait éprouver le sentiment de ma situation. Comme mère et seule tutrice de cinq enfants, j'ai réfléchi sérieusement devant Dieu; je puis dire que j'y réfléchis sans cesse. L'unique et suprême désir de mon âme est d'arriver à la vérité. Sans parler des erreurs d'une nature pécheresse, sujette au mal, je sais que j'ai ajouté bien des offenses au compte que j'ai à rendre à Dieu. En vérité, si je n'avais

craint de détourner sa miséricorde d'une âme qui n'a pas de plus grand désir que celui de le servir, ni de plus grand regret que celui de l'avoir offensé, je crois que je me serais laissée aller à penser, tant la lutte en moi a été violente, que j'avais justement mérité d'être abandonnée de lui. Mais je me sens si pénétrée de ce regret de mes offenses, que toute autre peine est joie à côté. Dans les épreuves sévères et multipliées qu'il a plu à Dieu de m'envoyer, je n'ai jamais redouté qu'une seule chose, le malheur de perdre sa grâce. Avec la même sincérité qui me porte à vous ouvrir mon cœur, je dois vous dire que maintenant je me sens affermie dans mes premiers sentiments touchant ma religion.

« M. Filicchi, qui m'a accompagnée en Amérique, m'a demandé de vous faire cet aveu, et je lui ai promis d'ajourner toute démarche jusqu'à ce que vous ayez bien voulu m'accorder une réponse. Je vous supplie de considérer en quel douloureux état je suis, n'appartenant plus à aucune communion. Vraiment c'est plus que je n'en puis supporter ; et ce sera de votre part le plus grand acte de charité que de me faire connaître votre pensée, sitôt que vous le permettront vos loisirs. »

La lettre que nous venons de lire était écrite depuis plusieurs jours et n'avait pas encore été envoyée. Henry Hobart redoutait d'entrer en lutte contre l'influence supérieure de M. Carroll; il retenait Elizabeth si disposée à se confier à l'éminent évêque. Ne la perdant pas de vue, l'entourant de soins, il lui conseillait maintenant, non plus d'appliquer son esprit à la recherche de la vérité, mais de mettre fin à ces recherches. Dès lors à quoi bon s'adresser à M. Carroll? Elizabeth se laissa persuader comme il le voulait. Cependant elle ne détruisit pas ces pages où son âme s'était épanchée dans une sincérité si complète. Elle les abandonna à Antonio Filicchi, libre d'en faire tel usage qu'il voudrait. On devine qu'Antonio, sitôt qu'il les eut, les envoya à l'évêque de Baltimore. En même temps il lui écrivait : « J'attends avec anxiété vos bons conseils sur une affaire si importante, et je ne doute pas que vous n'y apportiez votre attention la plus sérieuse. Je ne doute pas non plus que vous ne fassiez une réponse directe et irréfutable aux différentes assertions que vous trouverez dans les écrits que les ministres protestants ont opposés aux écrits que mon frère Filippo avait donnés à Mme Seton. Je pense qu'il est à propos que je vous envoie les uns et les autres dans l'original, avec prière de vouloir bien me les

renvoyer lorsque vous les aurez examinés [1]. D'après le conseil du révérend M. O'Brien [2], j'ai mis sous les yeux de Mme Seton l'ouvrage intitulé *Conversion et Réforme de l'Angleterre*, composé et imprimé à Dublin ; elle le lira certainement avec l'attention qu'il mérite. Son seul désir, l'unique objet de ses efforts est de connaître le droit chemin pour le suivre ensuite, elle, avec ses enfants, sans être arrêtée par aucune considération humaine. »

Antonio, d'autre part, faisait appel à la conscience d'Elizabeth :

« Ma céleste sœur,

« Je suis et je serai, toujours et partout, réellement prêt à rendre justice de cœur et d'âme devant qui que ce soit, fût-ce devant saint Pierre lui-même, dont décidément on a réussi à vous faire nier la primauté ; je suis et serai toujours prêt à rendre justice à la sincérité qui conduit votre cœur dans le parti que vous désirez prendre au sujet de votre religion ; mais en même temps, ce qui demeu-

1 Le plus important des écrits envoyés par Filippo Filicchi à Elizabeth Seton se trouve aux notes à la fin de ce volume. Voir note 7.

2 M. William O'Brien, prêtre irlandais, pasteur de la petite congrégation catholique de New-York.

rera toujours un fait clair à mes yeux, c'est que votre esprit est influencé outre mesure par la terreur sans bornes que vous inspirent les amis que vous avez dans votre ancienne communion.

« Touchée uniquement du désir de connaître la vérité, vous étiez disposée à écrire, vous avez en effet écrit, à l'évêque Carroll, comme à celui qui était le plus capable d'éclairer votre esprit. Vous aviez compris qu'il était convenable de lui envoyer l'original du manuscrit qui avait opéré le changement de vos dispositions. Mais voici que vos anciens amis sont survenus — ils n'en sont assurément pas pour cela vos meilleurs amis, — ne voulant pas que votre esprit fût désormais exposé aux rayons d'une lumière plus pure. Ils vous ont dit qu'il ne leur convenait pas d'entrer en aucune discussion. Immédiatement ils ont gagné sur vous que vous abandonniez à leurs obsessions votre âme et votre volonté.

« Vous le savez, vos nouveaux amis, maintenant mis à l'écart, avaient suivi un système tout à fait opposé, ainsi qu'il convient à ceux qui marchent dans les voies de la vérité. Ils ne vous ont, en aucune sorte, ni pressée ni retenue. Dans le cas où ils n'eussent pas agi ainsi, on aurait pu facilement les excuser, s'il était vrai, comme vos prétendus amis l'insi-

nuent, que notre Église défend l'examen et commande une foi aveugle. Mais que vos amis qui réclament à grands cris l'examen, qui ne reconnaissent aucune autorité au-dessus de la raison individuelle donnée à chaque être humain, que ceux-ci puissent vous persuader que c'est pour vous un devoir sacré de décliner tout examen, voilà assurément ce qui surpasse toute compréhension.

« *Elle a*, dit cet ami qui prévaut aujourd'hui, *elle a pris son parti. Elle est tranquille sur ce qui lui donnait des doutes auparavant; cela suffit pour le repos de sa conscience.*

« Je pourrais peut-être souhaiter que cela pût suffire aussi pour le salut de votre âme, ma chère sœur; ce qui est certain, c'est que cela ne devrait pas suffire à la conscience de vos conseillers.

« Je prends part du fond de mon cœur aux angoisses de votre situation. Votre esprit torturé, votre cœur déchiré, avaient été également soulagés à Livourne, mais en une façon toute différente. Est-ce que votre propre expérience ne vous fait pas apercevoir qu'elle est fausse probablement cette sécurité où vos anciens prétendus amis voudraient vous retenir à toute force? C'est pour moi personnellement une vraie affliction de réveiller ainsi vos anxiétés; mais avec les principes qui me sont

sacrés, et avec une si profonde affection, comment pourrais-je vous épargner, ma digne sœur ?

« Je vous donne ici par écrit ma promesse solennelle de demeurer, à tout événement, votre sincère ami jusqu'à mon dernier soupir ; prêt à faire toute chose en mon pouvoir pour assurer votre bien-être en cette vie, notre misérable et mortelle vie. Mais comme votre vie corporelle, si chère qu'elle me soit, doit, selon mes principes chrétiens aussi bien que selon les vôtres, être sacrifiée au salut de votre âme spirituelle, vous me pardonnerez, j'en ai la confiance, mon amie bien-aimée, si à chaque occasion qui viendra s'offrir, n'oubliant jamais le sujet en question, je ne manque jamais de livrer combat à vos sentiments les plus intimes ; conservant cet espoir qu'il plaira au Dieu miséricordieux et tout-puissant de vous envoyer, au moins au dernier moment de votre séjour en cette vallée de larmes, son Saint-Esprit, et qu'il lui plaira de nous réunir tous dans son royaume céleste. Pour me faire agir autrement, il faudrait que vous m'interdissiez, de la manière la plus positive, de vous voir et de vous parler désormais. »

Ce n'est point en vain qu'Antonio Filicchi comptait intéresser l'évêque de Baltimore à

l'état d'âme d'Elizabeth, si sincère et si tourmentée. Ce véritable pasteur donna pour elle à Antonio les plus sages conseils; et bientôt, lui écrivant à elle-même, eut pour l'encourager des accents touchants. Elle en reçut une religieuse impression; nous en trouvons ici la trace :

« Vraiment, Antonio, je ne puis penser à mon âme sans me souvenir de vous; et comme assurément la plus grande partie de mes jours et de mes nuits se passe dans l'inquiétude et le trouble pour cette pauvre âme, je puis dire que vous êtes constamment associé à mes pensées et à mes prières. Cette après-midi, comme je commençais les litanies de Jésus, ces mots *priez pour nous* m'ont donné la pensée de ne pas prier pour moi seule, mais pour vous aussi, et de toutes mes forces; et après, je me suis dit que je devrais bien écrire à mon cher frère.

« Pendant le temps que je venais de passer à genoux, j'avais tenu la réponse de l'évêque [1] appuyée contre mon cœur, suppliant Dieu qu'il daignât m'éclairer, et me faire voir la vérité sans ce mélange de doutes et d'hésitations. Tous les jours, je lis les promesses faites

[1] On se souvient qu'à cette époque il n'y avait pas dans les États-Unis d'autre évêque que M. Carroll.

à saint Pierre, et le sixième chapitre de l'Évangile de saint Jean; et ensuite, je demande à Dieu s'il est possible que je l'offense en croyant à des paroles si formelles [1]. Je lis mon cher saint François de Sales, et je me dis: Est-il possible que j'ose me permettre de penser autrement que lui, et de chercher, pour arriver au ciel, un autre chemin que celui qu'il a pris? J'ai lu votre *Réforme d'Angleterre*, et j'y ai trouvé des arguments si concluants, qu'ils n'admettent aucune réplique. Dieu ne m'abandonnera pas, Antonio. Je sais qu'il me réunira

1 C'est dans le sixième chapitre de l'Évangile de saint Jean que sont renfermées les promesses de la divine Eucharistie que Notre-Seigneur établit la veille de sa passion et de sa mort. Plus tard, quand les évangélistes rapportent comment ces promesses de Notre-Seigneur furent réalisées, ils citent les paroles sacramentelles que l'Église catholique met dans la bouche de ses prêtres au moment le plus solennel du sacrifice de la messe: paroles toutes-puissantes, dont Luther disait: *Ces mots-là m'étranglent!*

Le même Luther, défenseur de la présence réelle, écrivant à ses frères de Francfort, et opposant aux dissidents ce sixième chapitre de l'Évangile de saint Jean, s'écriait: « Qu'ils nous montrent donc une version où soit écrit: *Ceci* « *est le signe de mon corps.* S'ils ne peuvent la montrer, « qu'ils se taisent. L'Ecriture! l'Ecriture! exclament-ils « sans cesse; mais la voilà l'Ecriture! elle crie assez haut « et assez clairement ces paroles qui aboient contre eux: « *Ceci est mon corps.* Il n'y a pas un enfant de sept ans « qui ne comprenne ce texte, et qui lui donne une autre « interprétation. »

à son troupeau. Et, bien que ma foi soit encore hésitante, je suis certaine qu'il ne trompera pas mon espérance, car elle est fondée sur sa propre parole. N'a-t-il pas dit qu'*il ne dédaignerait jamais le cœur humble et contrit*, qui, s'il était seulement assez heureux que de lui plaire, serait prêt à regarder les *pertes de ce monde comme un gain?* »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

6 septembre 1804.

« Jusqu'à présent, je n'avais pas souffert l'épreuve d'une si triste lassitude de la vie. Mes délicieux petits enfants, autour de la table où ils étudient, ou près de mon foyer le soir, me font oublier un peu cet indigne abattement, qui vient, je crois, de la continuelle application de mon esprit à tous ces livres qu'on m'apporte pour mon instruction, et surtout aux prophéties de Newton. Ce n'est pas que votre pauvre amie se trouble aisément des faits sur lesquels ce livre s'appuie; mais c'est qu'ayant cru toute ma vie que ceux dont l'intention était bonne seraient sauvés, je suis pénétrée jusqu'au fond de l'âme de voir que les protestants en jugent tout différemment;

d'accord, sur ce point, avec vos principes, que j'avais toujours trouvés si sévères et si durs. Ce livre, qu'ils estiment si fort, envoie dans *l'abîme sans fond* tous les sectateurs du Pape. L'auteur a apprécié quel en pouvait être le nombre, à partir du temps des apôtres. Le résultat de ses calculs est, ce me semble, que la plus grande partie des êtres qui ont vécu doit être plongée dans ce lieu d'horreur. Oh! mon Dieu, les chères âmes que j'ai connues à Livourne et l'*adorateur des images*, et l'*homme de péché*, diffèrent tellement, que, sur ce point, je n'ai aucune inquiétude. Je sais si bien qui vous adorez, mon Amabilia! Cependant, il m'est resté dans le cœur une impression si pénible, si triste, que tout en est assombri, troublé. Je dis les psaumes de la pénitence, sinon dans l'esprit du prophète royal, du moins avec ses larmes. *Elles se mêlent réellement à ma nourriture; elles baignent la couche* de votre pauvre amie. En même temps, je sens en moi une telle confiance en Dieu, qu'il me semble qu'il n'a jamais été si véritablement mon Père et mon tout, et à chacun des instants de ma vie. A notre prière du soir, Anna me caresse doucement, pour obtenir que je dise le *Je vous salue, Marie;* et les autres enfants s'écrient tous ensemble: « Oh! apprenez-le-nous, apprenez-le-nous, chère maman! » —

Jusqu'à la petite Rebecca, qui essaie de le balbutier, elle qui peut à peine parler. Et moi, je demande à mon Sauveur : Pourquoi ne le dirions-nous donc pas? S'il est quelqu'un au ciel, assurément ce doit être sa mère. Les anges, qu'on nous représente si souvent s'intéressant si fort à nous sur la terre, sont-ils plus compatissants, plus puissants qu'elle ne l'est? O Marie, notre mère! oh! non, il n'en peut être ainsi. C'est pourquoi, avec la tendresse et la confiance d'une de ses enfants, je la supplie d'avoir pitié de nous, et de nous conduire à la vraie foi si nous n'y sommes pas. Je la supplie d'obtenir la paix pour ma pauvre âme, afin que je sois une bonne mère pour mes pauvres chéris enfants; car je sais bien que si Dieu m'abandonnait à moi-même après toutes mes offenses, il serait *justifié dans ses jugements*. Depuis que j'ai lu ces livres, ma tête est toute bouleversée de la pensée du petit nombre de ceux qui seront sauvés; aussi, je baise l'image de Marie que vous m'avez donnée, et je la supplie d'être une mère pour moi. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

8 septembre 1804.

« Jour de la Nativité de la sainte Vierge : j'ai fait mon possible pour le sanctifier : j'ai prié

Dieu qu'il voulût bien lire en mon âme, et voir avec quelle joie je baiserais les pieds de celle qui a été sa mère, et lui prodiguerais les témoignages de mon respect, si seulement je pouvais le faire avec cette liberté d'esprit qu'inspire la connaissance de la divine volonté. M. Hobart est venu ici hier pour la première fois depuis votre départ. Il était si complétement hors de patience, qu'il ne me servit de rien de lui montrer la réponse de l'évêque. Il m'a dit : Cette Église est corrompue, tandis que nous sommes revenus à la doctrine primitive ; et que voulez-vous faire de plus, si ce n'est d'agir « suivant ce qui vous semblera le mieux, d'après votre propre jugement » ? . . . . . .

« Sa visite a été courte, et également pénible de part et d'autre. Que Dieu me conduise ! car attendre un autre secours que le sien, est, je le vois, une chose vaine. »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

25 septembre 1804.

« Votre Antonio n'aurait pas été content de moi, s'il m'avait vue aujourd'hui dans Saint-Paul, l'église protestante épiscopalienne. Mais

le désir d'avoir la paix, joint à un certain sentiment de conserver les convenances, etc., l'a emporté. Toutefois j'ai été prendre place dans un banc de côté, d'où je me trouvais tournée dans la direction de l'église catholique qui est justement en face, dans la rue la plus proche. Je me suis surprise vingt fois m'entretenant avec le saint Sacrement, là tout à côté, au lieu d'avoir les yeux fixés sur l'autel nu et dépouillé devant lequel je me trouvais, ou de prêter mon attention à la récitation des prières. Et puis, des larmes sans fin, des soupirs profonds, silencieux..., comme le jour où j'entrai pour la première fois dans votre église bénie de l'Annunziata à Florence ; tout en moi, larmes, pensées, soupirs, venant se perdre dans un seul et unique désir, celui de connaître la voie la plus agréable à mon Dieu, quelle qu'elle puisse être.

« J'entendis M. Hobart qui disait : « Comment pouvoir s'imaginer qu'il y ait autant de Dieux que de milliers d'autels, et autant que de dizaines de milliers d'hosties consacrées dans tout l'univers ? » — Je ne puis m'empêcher de sourire encore du sérieux qu'il avait en disant ces paroles ; car tout ce que je comprends à ce sujet se réduit à cette seule pensée : *C'est Dieu qui a fait cela ;* le même Dieu, qui a nourri tant de personnes avec les petits pains d'orge

et les petits poissons ; les multipliant, par conséquent, dans les mains de ceux qui les distribuaient. Ma pensée ne s'arrête pas un seul instant sur moi ; je regarde droit à mon Dieu, et je vois qu'il n'est pas difficile de croire à ceci ou à cela, du moment que c'est *lui* qui le fait.

« Il y a bien des années, je lisais cette pensée dans je ne sais plus quel vieux livre : « Lorsque vous dites qu'une chose est un mystère, et que vous ne la comprenez pas, vous ne dites rien contre le mystère lui-même ; vous reconnaissez seulement les bornes de votre science et de votre entendement, qui ne saurait comprendre un millier d'autres choses dont vous tenez la certitude pour absolument incontestable. »

« Il est une autre pensée qui me vient souvent à l'esprit : si, comme on veut me le dire, elle n'était pas vraie, cette religion qui a donné au monde les célestes consolations attachées à la foi en la présence réelle d'un Dieu s'offrant lui-même dans le sacrement de l'autel, pour nourrir les pauvres voyageurs errants au milieu de ce désert terrestre, comme la manne autrefois nourrissait les Hébreux dans le désert de leur Chanaan ; si elle n'était pas vraie, cette religion ; si elle était une œuvre ou une invention humaine, Dieu ne nous aimerait donc

pas, nous les enfants de sa rédemption, nous, les rachetés du sang précieux de son cher Fils, autant qu'il a aimé les enfants de l'ancienne loi? Il voudrait donc que nos églises restassent désertes avec leurs murailles nues, avec nos autels qui ne possèdent ni l'arche sainte sur laquelle sa présence divine reposait, ni aucun des anciens et précieux gages de son amour pour nous? On me dit que je dois *honorer Dieu en esprit et en vérité;* mais mon pauvre esprit s'assoupit sans cesse, ou s'en va errant de çà de là, faute d'avoir où fixer son attention. Pour dire la vérité, très-chère Amabilia, quand je suis devant une image du crucifix que j'ai trouvée il y a quelques années dans le portefeuille de mon père, je me sens dans une plus véritable union de cœur et d'âme avec Dieu, que je n'en sens dans le. . . . . .

« Mais ce que j'allais dire est une folie; car la vérité ne dépend ni des gens qui sont autour de nous, ni du lieu où nous nous trouvons. Je puis dire seulement que je soupire et languis du désir d'adorer notre Dieu dans la vérité; et que, si je ne vous avais jamais rencontrés, vous autres catholiques, et que cependant j'eusse lu les livres que M. Hobart m'a apportés, ils m'auraient à eux seuls jetée dans un abîme de doutes et d'incertitude. Oh! mes doutes pourtant, ils me servent tant à calmer mon esprit

devant Dieu, par la certitude qu'ils me donnent de la pitié qu'il doit avoir de moi ; lui qui sait que l'unique objet de mon cœur est de lui plaire ; de lui plaire à lui seul, étroitement unie à lui dans cette vie et dans l'éternité ; lui qui sait qu'aux heures de la nuit la plus profonde, — c'est bien vrai, Amabilia, ce que je vous dis là ! — je suis souvent demeurée, dans ma détresse, les yeux attachés sur la muraille, regardant à travers mes larmes ; et plutôt que de croire que Dieu voulût délaisser ou abandonner une créature si malheureuse, m'attendant à voir son doigt écrire sur ce mur pour me consoler. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

27 septembre 1804.

« Ma pauvre âme est de plus en plus incertaine et troublée. Ce n'est pas qu'elle manque de prier et de s'entretenir avec son Dieu ; — mes prières sont, au contraire, plutôt multipliées que négligées ; — mais comme un oiseau qui se débat dans un filet, elle est là tremblante et qui ne peut se dégager de toutes ses craintes.

« Cette après-midi, après que j'eus envoyé

mes petits enfants à leurs jeux, je me suis jetée à genoux, dans ma petite chambre. Et là, seule en présence de Dieu, j'ai considéré ce que je devais faire, ce que m'indiquait mon devoir le plus sacré. Devais-je encore relire les premiers livres que m'avait remis M. Hobart? Mais mon cœur s'est révolté à cette pensée: car c'est là que se trouvent toutes les noires accusations; et les trouver aussi reproduites toutes à la fois m'est un supplice. Ou bien, devais-je encore revoir ceux de mes livres qui traitent de la doctrine catholique, malgré que chaque page que je lis me soit familière, et que ma mémoire me rappelle, du commencement à la fin, toutes ces instructions, avec leurs développements et les répliques? Depuis votre départ, j'ai lu le livre que votre frère m'avait donné, dans les commencements, pour m'instruire. J'ai lu aussi celui que vous m'avez donné, et toujours avec l'application la plus attentive; non-seulement avec application, mais avec supplication à Dieu et prière incessante. C'est là maintenant ce que je dois regarder comme mon unique refuge: prière en tout temps, prière en tout lieu.

« Réellement, Antonio, mon frère très-cher, à qui je puis confier tous les secrets de mon âme, je prie, je prie si continuellement que ma pensée, je crois, n'est plus qu'une prière.

Quand je me réveille de mon court sommeil, il me semble que je l'ai employé à prier. Mes pauvres yeux sont presque aveugles à force d'avoir pleuré; car le moyen d'implorer la faveur que je demande, sans un torrent de larmes et sans toute l'émotion du cœur? Mes enfants disent continuellement : « Pauvre maman! pauvre maman! » Réellement ils sont plus gentils que jamais, parce qu'ils ne veulent pas ajouter à ma tristesse. Elles sont douces cependant ces larmes; elles sont douces ces peines; et grande est ma consolation, de voir que si la source toute-puissante de la lumière ne me visite pas encore de ses bienheureuses clartés, elle ne me laisse toujours pas satisfaite et insensible au milieu de mes ténèbres! »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

30 septembre 1804.

« Vous auriez aimé aujourd'hui entendre les questions de mes enfants sur saint Michel, et voir comme ils écoutaient avidement ce que je leur disais des soins qu'ont pour nous les saints anges, et de l'histoire de saint Michel chassant Lucifer du ciel! Après leurs prières,

ils attendent toujours à genoux que je les bénisse chacun avec le signe de la croix; ce que je ne manque jamais de faire, en élevant mes yeux vers Dieu, dans l'humble attente qu'il ne nous abandonnera pas.

« J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mon frère; mais j'aime mieux attendre jusqu'à l'heure très-désirée où nous nous retrouverons assis devant notre gros livre, ouvert sur la table. Je crierais volontiers maintenant, comme faisait mon pauvre William : « Antonio, Antonio, Antonio ! » Mais je me reprends, et mon âme crie : « Jésus, Jésus, Jésus! » C'est là qu'elle trouve le repos et une paix céleste. Son tourment s'apaise à ce cher nom, comme mon enfant, dans son berceau, s'apaise à mon chant. Le Psautier de Jésus, dans le petit livre que vous m'avez donné, est mon livre de prédilection : le nom de Jésus y revient si souvent !

« Vous me recommandez de ne pas négliger *les Vies des Saints*. Je le voudrais, que je ne pourrais. Elles m'intéressent tellement, que je leur consacre en entier le peu de moments que je puis saisir pour la lecture; j'y trouve le soulagement de mon esprit, en ce qu'elles amoindrissent ses troubles et les réduisent presque à rien par la comparaison. Quand je lis que saint Augustin demeura si longtemps dans un état d'esprit plein d'hésitation entre la vé-

rité et l'erreur, je me dis : Aie patience, Dieu finira par t'amener au bercail. — Et ces leçons de renoncement, de pauvreté volontairement acceptée, si saint François de Sales, si la vie de notre cher Seigneur ne m'avait pas appris déjà de combien de grâces et de vertus elles sont accompagnées, je ne laisserais encore pas de les souhaiter, tant mon désir est grand de ressembler par quelque côté à ces chers saints. Antonio, Antonio, comment ma pauvre âme ne peut-elle se tenir pour satisfaite, quand elle sait que votre religion est la même aujourd'hui qu'a été la leur? Comment peut-elle hésiter? Pourquoi faut-il qu'elle se débatte? Le Tout-Puissant, lui seul, la déterminera. Les protestants disent que je suis « en état de tentation ». Vous allez le penser comme eux. Quoi qu'il arrive, le Tout-Puissant sera mon défenseur, non pour aucun mérite de ma part, mais pour le nom de Jésus-Christ. »

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Boston, 8 octobre 1804.

« Chère amie et sœur,

« J'ai sous les yeux vos deux dernières lettres, celles du 17 et du 30 septembre ; elles me

paraissent admirables, exquises de raison, et écrites avec tant d'élégance! Comme telles, elles sont faites pour décourager complétement mon faible esprit et mon style, qui voudraient leur donner une réponse digne d'elles. Je les ai montrées toutes les deux à mon digne évêque, M. Carroll, lui demandant aide et direction. Plaise à Dieu d'accorder que cela lui soit facile! Pour ma part, je sens l'effet des bonnes prières que vous faites pour moi; car, à ce que je crois, je n'ai jamais, de toute ma vie, été moins mauvais que je ne le suis maintenant, et depuis que j'ai quitté New-York. Mardi dernier, anniversaire de mon mariage, et jour de la fête des saints Anges Gardiens, j'ai été à l'église et à confesse. Oh! chère sœur, quel digne clergé est le clergé catholique ici! Quels prêtres! leur attitude, leur conduite, leurs doctrines obtiennent de la plupart des protestants eux-mêmes un témoignage d'enthousiasme. Ils se rendent en foule dans notre église, les dimanches, pour entendre les sermons de notre savant Cheverus. Des conversions ont lieu de temps en temps, et elles ne provoquent pas le moindre murmure. . . . . .

. . . . . .

« Dans un mois, peut-être un peu plus, je serai de retour à New-York. Alors nous nous entretiendrons sérieusement, — puisque d'ici

là vous ne voulez pas que nous en parlions, — d'un sujet qui me donne une grande inquiétude ; je veux dire l'inaction trop prolongée de votre âme et de votre esprit. Vous me trouverez toujours prêt à vous prouver la parfaite estime et le parfait attachement qui animent votre frère et ami. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

11 octobre 1804.

« Rien de nouveau. Cette pauvre âme se traîne toujours dans la même voie. Comme une barque sur l'Océan, elle flotte à la dérive, éloignée du port, — si elle en approche, on ne saurait le voir, — mais soutenue par l'espérance qu'elle a mise en Dieu qu'il ne la laissera pas périr.

« Vous trouverez ici une lettre que j'ai préparée pour notre évêque Carroll. Elle ne me satisfait pas ; aussi j'espère que l'entretien que vous avez eu avec lui vous dispensera de la lui donner. De ceci, toutefois, mon cher Tonino sera le juge.

« Les secrets tourments de mon cœur m'ont été révélés bien clairement samedi dernier, dans la demi-heure que j'allai passer près de ce

pauvre homme malade, ce catholique, pour lequel vous m'aviez donné dix dollars. Le bonheur que j'ai trouvé à le consoler, et à m'entretenir avec l'honnête famille chez qui il demeure, m'a récompensée au centuple de la fatigue de cette course. Lorsqu'il m'a dit qu'il prierait pour moi et pour mon cher frère, j'ai senti que ses prières très-certainement seraient entendues. Comme je m'en revenais, passant devant l'église romaine, je m'arrêtai à lire les inscriptions sur les tombes; puis j'élevai mon cœur à Dieu, implorant sa pitié, le prenant pour mon juge. Quelle joie se serait pour moi, si je pouvais entrer ici et baiser les marches de son autel!.... Visiter ici mon Sauveur, répandre chaque jour mon âme en sa présence, ah! c'est mon suprême désir. Mais Antonio, est-ce que jamais j'oserais apporter en ce lieu un esprit hésitant, troublé, irrésolu, tremblant devant son Dieu d'angoisse et de terreur, à la pensée que je pourrais offenser celui-là seul à qui je voudrais plaire?

« N'est-ce pas, Antonio, vous qui savez où appuyer votre esprit d'un appui si sûr, vous devez sourire de ce que vous dit votre pauvre sœur, comme on sourirait aux divagations d'une imagination malade? Mais songez donc qu'ici mon âme est en jeu! et ces chers enfants de mon âme, qui partageront mon erreur

soit que je change ou que je demeure où je suis! Le terrible pour moi, c'est d'avoir un esprit tourné par ce qu'il a d'instruction, tandis que mon âme n'a pas la lumière qui pourrait lui indiquer le but où elle doit se fixer. A un tel mal, il n'y a qu'un unique remède : la prière constante, continuelle. *Mon Dieu, enseignez-moi le chemin où je dois marcher. Je remets mon esprit entre vos mains;* et je dis, avec le pauvre pécheur de l'Évangile : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

« Ceux de mes amis qui paraissaient auparavant s'intéresser si fort à mon endroit, m'ont, je crois, abandonnée à Dieu ; je ne vois plus aucun d'eux. A propos d'une foulure au pied, M. Hobart a envoyé savoir de mes nouvelles ; me voici très-contente d'avoir une excuse pour ne plus entendre ces conversations qui ne mènent à rien. »

LA MÊME AU MÊME

17 octobre 1804.

« Quand vous écrirez à Livourne, rappelez-moi le plus affectueusement à tous vos chers bien-aimés. Je crois que je ne leur écrirai pas avant d'avoir reçu de nouvelles lettres.

« Que de fois ma pensée me ramène là-bas, dans cette chambre, sous votre toit ! c'est continuel. Je crois voir les mêmes objets que je voyais de ma fenêtre, et le sourire du petit chéri *Pat* [1], quand il se dressait sur la pointe de ses petits pieds, et qu'il faisait mille questions sur la Signora Seton. Souvent aussi je suis obligée de faire le *signe de la croix*, et je lève les yeux vers Dieu, en criant : « Pitié !... » — L'heure la plus heureuse que j'attende pour moi en ce monde, sera celle où j'apprendrai que vous êtes encore en ce cher endroit, dans les bras de ces chers objets de vos tendresses.

« J'espère que vous ne souffrez pas de la rigueur de cet hiver. Ici, nous nous trouvons déjà dans la saison des tempêtes. Le vent souffle sur ma lumière pendant que je vous écris. Mais vent et tempête n'ont d'autre effet que de me faire penser encore plus au terme de ce pèlerinage. Toutes mes pensées, tous mes soupirs sont pour ce printemps éternel qu'aucune tempête ne troublera.

« Se pourrait-il, Antonio, que Dieu voulût me laisser périr ? Est-ce qu'il dira jamais pour moi le terrible *Retirez-vous ?* Certainement, selon les droits de sa justice, tel devrait être mon misérable destin ; mais sa justice, elle

[1] Patrizio Filicchi, l'aîné des enfants d'Antonio.

est toujours tempérée par sa miséricorde. Où en serais-je sans cela?... Souvent la pensée me vient de ce *figuier stérile* qui fut épargné *encore une année* [1]. C'est maintenant peut-être pour moi la dernière partie de l'année; et cependant, quelle stérilité en fruits!... Souvent cette pensée m'oppresse, et si douloureusement!... Être bannie loin de Lui!... N'entendre plus que des blasphèmes!... Ah! ce serait là l'infini tourment, même sans les flammes dévorantes!... Qu'adviendrait-il de moi, si *lui* ne voyait pas mon cœur, s'il ne connaissait pas tous ses combats et tous ses désirs!... Mais *il* les voit, il les connaît; comme il voit aussi la constante prière que je lui offre pour votre âme, Antonio, avec autant de ferveur que pour ma vraie âme. »

FILIPPO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Livourne, 17 octobre 1804.

« J'ai reçu par le *Mercury* votre lettre du 27 juillet. Je vous assure qu'en la lisant, je n'ai

[1] Un homme qui avait un figuier planté dans sa vigne, vint y chercher du fruit, et il n'en trouva point. — Alors il dit au vigneron : « Voilà trois années que je viens chercher du fruit à ce figuier sans en trouver. Coupe-le donc :

pas eu le moindre mouvement d'indignation; seulement, mon cœur a été profondément affligé du danger où vous êtes. Je voudrais avoir été près de vous; j'eusse fait tous mes efforts pour calmer votre anxiété. *Pourquoi es-tu triste, mon âme? Espère en Dieu:* voilà ce que je vous aurais appris à redire avec le saint Roi-Prophète. Vous ne pouviez éviter de rencontrer ces contradictions. Je les attendais. J'espérais pourtant vous avoir pourvue d'un moyen de vous en défendre, en vous donnant cet excellent traité *de la Consolation du chrétien.* Je croyais surtout que vous compreniez que puisque nous sommes incapables de tout bien, incapables même d'une bonne pensée, nous devions nous jeter entièrement dans les bras de la miséricorde de Dieu. Lui seul a le pouvoir et la volonté de nous secourir. Tout nous est possible avec son secours. *Il ne permet jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces,* c'est saint Paul qui nous l'a assuré. J'espérais que vous auriez toujours présente à l'esprit cette pensée que Notre-Seigneur désire notre salut, plus encore que nous ne le désirons nous-mêmes.

pourquoi occupe-t-il encore la terre? » — Le vigneron lui dit: « Seigneur, laissez-le encore cette année. » — S. Luc, ch. XIII.

« Votre anxiété est déraisonnable, et votre trouble est une tentation. De tels sentiments n'étaient pas ceux de l'Enfant prodigue, ni ceux de sainte Marie-Madeleine. Saint Paul, tombé de cheval, et appelé par la voix de Celui qu'il ne connaissait pas, ne se troubla pas; il répondit paisiblement : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Nous ne pouvons accomplir quelque bien que dans le calme et la tranquillité. Il n'y a que notre ennemi qui se complaise dans le trouble, parce que le trouble est son élément; il sait bien qu'il ne pêcherait pas le poisson au milieu de l'eau limpide. Vous êtes tourmentée, irrésolue : eh bien! priez constamment, priez avec ferveur. Si vous vous troublez de votre propre trouble, jamais vous ne trouverez la paix.

« Les objections élevées par vos théologiens m'ont consolé, parce que je n'y ai rien découvert de neuf. C'est le vieux refrain, victorieusement combattu à toutes les époques. Je ne trouverai aucune difficulté à y répondre pour votre satisfaction; il ne me sera même pas nécessaire d'étudier beaucoup. J'espère que vous comprendrez cependant que je ne puis commencer ma tâche aujourd'hui, voulant immédiatement répondre à votre lettre. J'éclaircirai vos doutes par le retour du *Mercury.* »

MÊME LETTRE

(Reprise le 22 octobre.)

« Je suis devenu très-inquiet, tout à la fois pour vous et pour moi-même ; et je déplore, plus que je ne l'avais fait d'abord, votre imprudence et la mienne : la vôtre, pour avoir résisté à la lumière qui vous montrait le précipice ouvert sous vos pieds ; la mienne, pour vous avoir exposée au péril, en modérant votre premier zèle. Lorsque vous nous avez quittés, aucun doute ne demeurait dans votre esprit. Quelle imprudence d'avoir soumis votre détermination à la censure de ceux qui ne pouvaient évidemment manquer de la combattre, ni d'introduire le trouble et l'inquiétude dans votre conscience, en s'efforçant de vous faire changer de conseil !

« Dans une affaire toute spirituelle, vous avez écouté la prudence humaine, que l'Évangile appelle *folie*. Vous avez agi comme si vous aviez cru que Dieu ne devait pas être obéi sans le consentement et sans l'approbation de vos amis ; vous êtes allée au-devant de la punition que vous avez méritée. Au lieu de la sérénité de votre cœur que vous aviez trouvée dans la connaissance de la vérité, l'agitation et l'an-

goisse se sont emparées de votre esprit; votre cœur est devenu pusillanime, vos résolutions se sont évanouies, votre raison s'est couverte de nuages, votre entendement s'est rempli d'obscurité. Souvenez-vous de la réponse que donna Jésus-Christ à cet homme qui avait agi comme vous agissez : *Un autre lui dit : Seigneur, je vous suivrai ; mais permettez qu'auparavant je prenne congé de ceux qui sont en ma maison.* Et Jésus lui répondit : *Nul ayant ayant mis la main à la charrue, s'il regarde ensuite en arrière de soi, ne sera propre au royaume de Dieu.* »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

3 novembre 1804.

« Je n'en puis plus, Amabilia ; je ne parviens pas à faire pencher la balance du côté où cette pauvre âme pourrait trouver la paix ; elle souffre beaucoup, et le corps aussi. Je dis tous les jours, avec une grande confiance d'être un jour exaucée, le psaume 119 [1], ne me lassant ja-

[1] C'est le Psaume 118 dans la Vulgate : *Beati immaculati in via.* Ce chant du prophète royal est l'un des plus beaux parmi ceux que lui a dictés l'Esprit-Saint. Les cent soixante-deux versets qui le composent sont une ardente et persévé-

mais de le répéter. Je lis A-Kempis, qui, soit dit en passant, est un auteur catholique, et, comme dit notre préface protestante, un auteur consommé dans la connaissance des saintes Écritures. Je lis aussi beaucoup saint François de Sales, si zélé pour tout attirer au sein de l'Église catholique, et je me dis : « Est-ce que jamais je connaîtrai mieux que ceux-ci le secret de plaire à Dieu? » — Puis je me mets à genoux, pour épancher mes larmes devant eux, et pour leur demander de m'obtenir la foi. Je le sens, cette foi est un don de Dieu, qu'il faut demander avec ardeur, et désirer de toutes ses forces, en gémissant dans le silence afin de l'obtenir, puisque Notre-Seigneur a dit : *Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne le tire.* — J'en ai la confiance, peu à peu cette tempête cessera. Combien elle m'est douloureuse, dans quelle agonie elle me jette, Celui-là seul le sait, qui peut et qui veut la calmer au temps qu'il choisira.

« Mme S***, cette amie si longtemps éprouvée, me disait ce matin, que j'avais assez de pénitence sans en aller chercher davantage chez les catholiques. — C'est vrai ! mais chez nous,

rante prière pour demander à Dieu la connaissance de sa divine loi et la grâce d'en observer tous les préceptes.

La sainte Église romaine met chaque jour le Psaume 118 dans la bouche de ses prêtres.

on porte sa peine sans en avoir le mérite ; cependant, moi, je m'efforce sincèrement de faire tourner la mienne au profit de mon âme. — Je lui ai répondu que j'espérais que plus j'aurais souffert en cette vie, plus je serais épargnée dans l'autre, parce que je croyais que Dieu accepterait mes peines en expiation de mes péchés. — Elle me dit que c'était là une doctrine bien consolante, et qu'elle souhaiterait de pouvoir la croire. — En vérité, c'est bien là toute ma consolation, très-chère Amabilia, réduite comme je le suis presque à l'état de squelette, à demi-mourante dans l'angoisse d'une telle lutte... Il n'appartient qu'à Dieu de la faire cesser. »

FILIPPO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Livourne, 17 décembre 1804.

« Comme les paroles et les longs raisonnements ne sont d'aucun profit, si la grâce de Dieu ne leur donne pas la puissance de persuader ; et comme cette puissance peut être accordée aux observations les plus simples, aussi bien qu'aux démonstrations les plus savantes ; j'ai la confiance que ces quelques réflexions que j'ai essayé de vous exposer seront appuyées par la grâce que j'implore, et

sans laquelle le traité le plus savant ne serait rien que le *son d'une cymbale*.

« Je vais répondre par ordre à vos questions :

« 1° Ils vous affirment que la succession de l'Église protestante est régulière, attendu que les membres de votre clergé ont toujours été ordonnés par les évêques de l'Église catholique romaine ; et ils vous disent qu'ils s'appellent protestants parce qu'ils ont protesté contre les erreurs de l'Église de Rome, laquelle avait dévié de la primitive Église, en suivant ces erreurs qui ont été inconnues aux quatre premiers siècles du christianisme. En conséquence de ceci, ils admettent :

« 1° Que la véritable Église doit venir par succession directe des apôtres.

« 2° Que l'Église de Rome a été pendant les quatre premiers siècles la véritable Église.

« 3° Que l'Église protestante vient directement de l'Église catholique romaine.

« Vous vous souviendrez, et ils en sont eux-mêmes convenus, que la véritable Église ne peut faillir, ne peut errer. La réforme protestante a eu lieu au XVIe siècle. Or, à partir du Ve siècle, l'Église romaine, selon leurs assertions, était tombée dans l'erreur. Ils omettent de nommer une Église qui devrait remplir cet intervalle de onze siècles.

« Pour qu'ils eussent raison contre nous, il aurait fallu du moins que leurs protestations contre les prétendues erreurs de l'Église romaine eussent été faites au moment où ces erreurs se sont produites. Si cela avait eu lieu, ils auraient acquis un titre pour être considérés comme les disciples de la vérité, sans déviation ni interruption; et dans ce cas, ce ne serait plus eux qui devraient être censurés pour s'être séparés de l'Église universelle; ce ne serait plus eux, mais nous.

« Lorsque les protestants commencèrent à paraître, et à déclarer que l'invocation des saints était une idolâtrie, la confession une invention humaine, le sacrifice de la messe une abomination, la présence réelle une superstition; l'invocation des saints, la confession, le sacrifice de la messe, étaient des dogmes avoués et d'une pratique constante dans l'Église; et la doctrine qui les enseigne était suivie par les évêques qui avaient ordonné les instigateurs de la réforme; et ces derniers eux-mêmes, peu de jours auparavant avaient entendu des confessions, et célébré la messe, etc. etc. Si toutes ces choses étaient des erreurs, les évêques qui avaient ordonné les réformateurs avaient erré, les réformateurs avaient erré, l'Église entière avait erré. Or l'existence supposée de ces erreurs détruit la

possibilité de la succession non interrompue de la vraie Église.

« Il est donc vrai, et très-vrai, comme je vous l'ai déjà dit, que si les descendants de la réforme reconnaissent que leur succession leur vient de l'Église romaine, — et ce fait ils ne peuvent le nier, — ils sont forcés d'avouer que si cette Église a erré pendant l'espace de onze siècles, elle n'a pu être l'Église de Jésus-Christ; en sorte que leur propre succession a une origine vicieuse, ce qui rend faux leur établissement.

« Si, au contraire, l'Église catholique était la vraie Église, elle ne pouvait errer, et la réforme de sa doctrine était à la fois inutile et impie.

« Vous pourrez toujours remarquer que les protestants sont très-soigneux à éviter ce dilemme. Ils ne vous donneront jamais une réponse directe sur ce sujet; ils détourneront immédiatement la question, proposeront d'autres arguments, et donneront le change à votre attention pour l'attirer sur d'autres points; tandis que celui-là est le point principal.

« J'ai encore à vous dire qu'ils se sont prévalus de votre ignorance de l'histoire de l'Église, lorsqu'ils vous ont affirmé que les quatre premiers siècles n'ont ni connu ni pratiqué les choses qu'ils appellent les erreurs du pa-

pisme. Je me contenterai de vous démontrer l'inexactitude de leurs assertions relativement à quelques faits particuliers. Vous verrez qu'ils sont des guides trompeurs; et le peu que je vous dirai suffira pour vous éclairer, si Dieu donne puissance à ma parole.

« Votre clergé a en abomination le sacrifice de la messe. Saint Justin, qui vivait cinquante ans environ après la mort de l'apôtre saint Jean, parle avec louange du sacrifice de l'Eucharistie, et dit que les chrétiens l'offrent par toute la terre.

« Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean, rend le même témoignage.

« Tertullien, qui vivait au IIe siècle, nous assure que le saint sacrifice était offert parmi les chrétiens pour la santé et la conservation des empereurs. En conseillant aux femmes de vivre dans la retraite, il leur dit que les seuls motifs qui doivent les inviter à sortir de leur demeure, sont la visite des malades, l'assistance au saint sacrifice, et le désir d'entendre la parole de Dieu. Il affirme que le saint sacrifice était offert pour les défunts, au jour anniversaire de leur mort.

« Saint Cyprien, qui vivait au IIIe siècle, déclare que l'usage d'offrir le saint sacrifice était général et ancien.

« Vous voyez que la doctrine relative au saint sacrifice et au purgatoire, était connue et admise avant le Ve siècle.

« La liturgie de Jérusalem, qui est attribuée à saint Jacques [1], s'exprime ainsi : « Accordez, ô Dieu, que notre oblation soit trouvée agréable et soit sanctifiée par l'Esprit-Saint pour la propitiation de nos péchés, et pour le repos de ceux qui sont partis avant nous. » Les liturgies des Églises de Constantinople, d'Alexandrie et d'Éthiopie, sont rédigées dans les mêmes termes.

« Tertullien, qui vivait au IIe siècle, déplore l'aveuglement de ces chrétiens qui, par fausse honte, ne confessaient pas leurs péchés. Ceci est encore un article de foi essentiel, connu de la primitive Église, et combattu par vos réformateurs.

« Ces derniers ne peuvent nier que leur réforme n'ait eu lieu au XVIe siècle. Pour prouver la légitimité de leur mission, ils allèguent leur succession directe de l'Église romaine. Ils admettent que Jésus-Christ a tenu sa promesse de ne pas abandonner son Église, et en même

[1] L'apôtre saint Jacques le Mineur, celui que les premiers fidèles appelaient le *frère du Seigneur* et le *Juste*. Il gouverna le premier, et pendant trente années, l'Église de Jérusalem, jusqu'au jour où les Juifs le mirent à mort, l'an 63 de Notre-Seigneur.

temps ils prétendent appartenir à la véritable Église par suite de leur succession d'une Église qui, d'après leur déclaration, avait dévié de la vérité depuis le IVe siècle. Est-il un plus absurbe raisonnement ?

« Retenez bien l'argument que voici, et cessez de fatiguer votre esprit par des controverses :

« Tous les chrétiens admettent que Jésus-Christ a établi une Église, et qu'il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Saint Paul appelle cette Église *la ferme colonne de la vérité.*

« Il faut qu'il y ait une Église véritable, laquelle doit être aussi ancienne que le christianisme lui-même.

« Tous nos efforts doivent avoir pour objet de chercher quelle est l'Église véritable parmi les sociétés chrétiennes qui réclament ce privilége. Lorsque nous avons trouvé cette Église, nous n'avons plus besoin d'une plus longue étude. Croyons ce qu'elle nous enseigne, puisque la vraie Église ne peut errer.

« Un tel privilége ne saurait être revendiqué par des institutions nouvelles. Que si, pour s'en prévaloir, elles veulent fonder leur droit sur la succession d'une autre Église, voici à quel argument elles ont à répondre : L'Église dont vous procédez était dans la vérité ou dans l'erreur. Si elle était dans la vérité, vous avez

eu tort de changer sa doctrine; si elle était dans l'erreur, vous-mêmes êtes dans l'erreur. Succession légitime et innovation, sont choses qui se contredisent. L'étude de la religion ne saurait être difficile. Il faut qu'elle soit à la portée de l'entendement de chacun. Les controverses ne produisent pas de bien.

« Ceux de votre clergé s'efforceront toujours de détourner votre attention des principes que je viens d'exposer, et chercheront à vous engager dans un labyrinthe de controverses. S'ils réussissent à jeter la confusion dans votre esprit, ils auront gagné la bataille. Vous ne serez plus protestante; mais du moins vous ne serez pas catholique.

« Quant à ce qu'on vous a dit touchant les conciles et leurs contradictions, vous remarquerez qu'ainsi qu'il y a eu deux papes à la fois, l'un légitime, l'autre intrus; de même il y a eu des conciles légitimes, et d'autres qui ne l'étaient pas. Les uns ont été dans le vrai, les autres dans l'erreur. L'accord entre eux n'était pas possible. L'Église universelle, en reconnaissant l'autorité des uns, a refusé de reconnaître les autres. Le traité que je vous ai donné sur l'autorité de l'Église vous fera voir où réside l'infaillibilité.

« J'espère avoir répondu à toutes vos questions d'une manière satisfaisante. Je voudrais

être auprès de vous; je tiendrais ma promesse d'éclaircir vos doutes. Avec l'aide de Dieu, je ne redouterais pas les savantes argumentations de vos théologiens, bien que je ne sois point théologien moi-même. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

13 décembre 1804.

« Si vous pouviez voir, Antonio, l'état où je suis, certainement vous en auriez pitié. Il y a des moments où la réalité de ma situation m'oppresse tellement, que j'en suis comme écrasée. Ce n'est pas le soin ni la préoccupation de mes intérêts temporels : — ceux-là, par la grâce et la miséricorde de mon Dieu, ne m'affectent nullement, ni ne me troublent; — mais c'est l'horrible pensée que j'ai pu négliger d'écouter *sa voix*, si c'est *lui* réellement qui m'a parlé par la voix de mes amis d'Italie; ou la pensée que je lui résiste maintenant, si les avertissements et les explications que les autres m'ont donnés renferment la vérité.

« Les Écritures, ma consolation autrefois, et mes délices, me sont devenues une source de peines. Chaque page que j'ouvre, jette le trouble en ma pauvre âme. Je tombe à genoux; aveuglée par mes larmes; et je crie vers Dieu

pour qu'il m'instruise lui-même... Autrefois, après les six jours écoulés, avec quelle joie je voyais arriver le cher jour du dimanche, comme l'ample dédommagement de n'importe quels chagrins ou soucis j'avais pu avoir pendant la semaine! Maintenant, c'est avec inquiétude que je consulte le coucher du soleil, tant j'ai peur qu'il ne m'annonce une belle matinée qui m'ôterait toute excuse pour ne pas aller à l'église.

« Quand je passe le long de la rue qui conduit à votre église, mon cœur se débat, et il s'écrie : « Oh! Seigneur, dites-moi où je dois aller! » Avant de quitter la maison, je demande toujours à Dieu de me pardonner si vraiment je passe devant la demeure où il réside, sans m'y arrêter. J'implore la lumière et la grâce pour connaître sa volonté. Et quand je me trouve à l'église, oh! combien souvent mon âme se sent appelée dans la petite chapelle de *Santa Caterina*[1], là où je me suis vue tant de fois à côté de votre Amabilia! Je vois le prêtre, celui dont vous disiez qu'il mettait un temps si long à dire la messe; ses traits, son attitude, tous ses mouvements, il me semble que je les vois. J'entends la petite cloche de l'autel. Je vois le

[1] L'église di Santa Caterina dei Frati Domenicani. Voir la note page 192.

calice qu'il élève ; et mon cœur s'incline jusque dans la poussière en la présence de mon Dieu.

« Si votre Église est celle de l'antechrist, si votre culte est une idolâtrie, mon âme partage ce crime, malgré la résistance de ma volonté. Si vous pouviez savoir, mon frère, tout ce qu'on offre à mon esprit d'images horribles, révoltantes, pour m'éloigner de votre Église, vous diriez qu'il est impossible que j'en fasse jamais partie, à moins qu'une voix descendant du ciel ne vienne directement m'y appeler. Je dis vraiment avec David : *Sauvez-moi, Seigneur! car le torrent des grandes eaux a passé sur mon âme. Je suis comme engloutie dans une boue profonde; le terrain se perd sous mes pieds.*

« Antonio, vous comprendrez maintenant que, voyant toujours mes péchés qui s'élèvent comme un mur entre moi et la vérité, je désire, du désir le plus vif, que Dieu retire de moi tout objet créé dans lequel je pourrais me plaire; afin qu'avec un *cœur brisé, un cœur contrit,* je trouve grâce devant lui par les mérites de mon Rédempteur. Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais encore compris ce que c'est que prier. Jamais la moindre idée du jeûne, qui aujourd'hui m'est presque devenu plus habituel que le repas. Jamais je n'avais su ce que c'est que *se renoncer en toutes choses*, que fixer son esprit sur la montagne du Calvaire, que se consoler enfin dans

la compagnie des anges. — « Aie patience, dit mon âme, *il* ne te laissera pas périr, toi et tes pauvres chers petits. Et après tout, si vous lui sacrifiez votre vie en ce combat, eh bien! il clouera le tout à sa croix, et il vous recevra dans sa miséricorde. »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

19 décembre 1804.

« Le croiriez-vous, Amabilia? dans le désespoir de mon cœur, je suis allée dimanche dernier à l'église de Saint-Georges, — une église épiscopalienne protestante. — L'angoisse qui me torturait était si pressante, que je me suis adressée droit à Dieu, et je lui ai dit : « Puisque je ne puis découvrir la voie qui vous plaît le plus, à vous, à qui seul je désire plaire, tout au monde m'est indifférent! Jusqu'à ce que vous m'ayez montré la voie où vous voulez que je marche, je continuerai à me traîner dans le sentier où vous avez permis que je sois née; et même j'irai de nouveau au sacrement où j'avais coutume de vous trouver autrefois. » — J'y allai en effet; et ma bonne vieille Mary se trouva bien heureuse quand je lui demandai de veiller sur mes enfants à ma place jusqu'à mon retour. Mais si je quittai la maison protestante, j'y revins catholique, à ce que je crois,

puisque j'y revins avec la résolution de ne plus aller chez les protestants; m'étant sentie infiniment plus troublée que je n'aurais jamais imaginé pouvoir l'être. Je l'avais été à un tel point, qu'inclinant mon cœur devant l'évêque pour recevoir son absolution, qu'il donne publiquement, et à tous ceux qui sont présents dans l'église, je n'avais pas senti en moi la moindre foi en ses prières. J'aurais préféré cent fois entendre la formule apostolique pour la rémission de mes péchés; cette formule dont ils ne veulent plus, et même qu'ils repoussent, à ce que je vois, d'après les livres de M. Hobart.

« J'allai tremblante à la communion, à demi morte de ma lutte intérieure. Lorsque j'entendis ces mots : *Le corps et le sang du Christ!* oh! Amabilia, il n'y a pas de parole pour dire le supplice où je fus! Je me souvins que dans les éditions précédentes de mon ancien livre de prières, du temps que j'étais enfant, on n'enseignait pas comme aujourd'hui, qu'on prend et qu'on reçoit le sacrement *spirituellement*. Toutefois, pour repousser ces pensées, je pris les *Exercices de chaque jour*, du bon abbé Plunket [1], pour y lire les prières de la Commu-

[1] L'abbé Plunket était un digne prêtre irlandais, qu'Elizabeth avait vu souvent à Livourne dans l'intimité des Filicchi. Il avait appartenu à la compagnie de Jesus, avant qu'elle eût été supprimée.

nion ; mais ayant vu que chaque parole qui s'y trouve était adressée à notre Sauveur comme *réellement présent*, je devins presque à moitié folle. Revenue chez moi, je ne pus supporter pour la première fois de ma vie les douces caresses de mes enfants chéris ; et quand ils se mirent à leur petit repas, je me trouvai hors d'état de le bénir. O mon Dieu ! quelle journée ! Elle s'acheva dans le calme, pourtant. J'abandonnai tout à Dieu, et me renouvelai dans mes sentiments de confiance envers la sainte Vierge, dont le doux et paisible regard me reprochait ma téméraire démarche, et m'invitait à fixer mon cœur en haut, dans une espérance meilleure. »

Cette lutte toujours renaissante épuisa les forces d'Elizabeth ; elle tomba dans une sorte de désespoir. A quelle extrémité la conduisirent les tortures de son esprit, nous le mesurerons par la funeste résolution à laquelle elle s'arrêta. Couper court à ses recherches, renoncer à toute étude religieuse, fuir les assemblées de l'Église épiscopalienne, ne faire aucun pas vers une autre Église, ne plus s'attacher désormais à aucune forme particulière de christianisme, et attendre dans ce néant moral l'heure de sa délivrance, qu'elle ne séparait plus dans sa pensée de l'heure de sa mort :

voilà ce qui parut possible à cette âme aveuglée par la douleur. Au comble de désolation où elle était arrivée, Elizabeth se méconnaissait elle-même et n'espérait plus en son Dieu. Jetée hors la voie, elle était véritablement la *brebis perdue.*

Une nouvelle année venait de commencer. Le 6 janvier 1805, jour de la fête de l'Épiphanie, que les protestants célèbrent avec une solennité particulière, la pauvre égarée, qui s'était elle-même exclue de toute Église et de toute assemblée religieuse, demeurée seule à son foyer, sentit fondre sur elle des pensées désolantes. Au dedans, tout obscurité ; la piété ruinée, la foi éteinte. Mille croix au dehors. Point de force pour les supporter. Le découragement sur les ruines de la piété disparue. Pour la première fois, « outre les croix du dehors, cette grande croix intérieure du découragement, sans laquelle toutes les autres ne pèseraient rien [1]. » Elle demeura longtemps repliée sur elle-même, cruellement occupée à sonder cet abîme où elle était descendue. Tout à coup, par la miséricorde de Dieu, repoussant les funestes images dont elle était obsédée, elle eut comme un élan de son cœur vers les pieuses habitudes de toute sa vie. Un volume

[1] Fénelon. *Lettres spirituelles.*

de Bourdaloue se trouvait sous sa main, elle l'ouvrit à l'endroit du sermon sur la fête du jour. Les pages auxquelles elle s'arrêta semblaient écrites pour elle :

« Il faut que notre foi soit éprouvée, et par où? Par ces délaissements et ces privations si ordinaires aux âmes les plus justes : et si nous ne sommes pas encore assez forts pour dire à Dieu ce que lui disait le prophète royal : *Proba me, Domine, Éprouvez-moi, Seigneur,* il faut qu'à l'exemple des Mages, nous soyons assez saintement disposés pour persévérer dans les épreuves où il lui plaît de nous mettre; il faut que le souvenir des lumières dont nous avons été touchés, nous tienne lieu de ces lumières mêmes, quand Dieu vient à nous les ôter; et qu'il nous suffise de pouvoir dire : *Vidimus stellam ejus.* Je ne vois plus ce qui m'excitait autrefois, et ce qui m'attachait à Dieu; mais je l'ai vu, mais j'en ai connu la vérité et la nécessité, mais j'en ai été persuadé. Or tout ce que j'ai vu subsiste encore : et puisqu'il subsiste encore, qu'il subsistera toujours, et qu'il aura toujours la même force, pourquoi ne fera-t-il pas toujours sur moi la même impression, et ne me servira-t-il pas toujours de motif pour m'animer, et de règle pour me conduire? . .

. . . . . .

. . . . « En quelque état d'aveuglement

et d'obscurité que je tombe, en quelque ignorance des voies de Dieu que je puisse être, en quelque désordre même que soit ma foi, si je cherche Dieu dans la simplicité du cœur, il est sûr que je le trouverai : c'est lui-même qui me l'a dit, et sa parole y est expresse : *In simplicitate cordis quærite illum, quoniam invenitur ab iis qui non tentant illum :* c'est-à-dire, si je le cherche sincèrement et avec une intention pure et droite, si je le cherche avec humilité, si je le cherche avec confiance, si je le cherche avec persévérance, il est sûr que je ne serai point confondu : *Qui sustinent te, non confundentur*, et qu'il ne me manquera pas : *Non dereliquisti quærentes te.* Oracles de l'Écriture, dont il ne m'est pas permis de douter ! Or, est-il rien de plus propre à m'encourager dans le soin de chercher Dieu et d'étudier les voies de mon salut ?

« Vous me direz que vous n'avez point assez pour cela de pénétration, et que vos lumières sont trop faibles. Je le veux, mon cher auditeur, mais vous avez, aussi bien que les Mages, un moyen facile pour éclaircir tous vos doutes, et pour vous tirer de l'incertitude où vous pouvez être. Il y a dans l'Église de Dieu des docteurs et des prêtres, comme il y en avait alors ; il y a des hommes établis pour vous conduire, et qu'il ne tient qu'à vous d'écouter. Interrogez-

les comme vos pères, et ils vous diront ce que vous avez à faire : *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi.* Allez à eux comme aux ministres du Seigneur ; leurs lèvres, dépositaires de la science, vous enseigneront la science des sciences, qui est celle de trouver Dieu. Pouvez-vous l'ignorer avec cela? Et avec cela, pouvez-vous même vous y tromper, sans vous rendre absolument inexcusable ? »

Une vive émotion s'était emparée d'Elizabeth. Il lui semblait que Dieu lui-même lui parlait et qu'empruntant la voix d'un de ses serviteurs les plus accomplis, maître incomparable dans la direction spirituelle, il lui indiquait le chemin qu'elle devait suivre, alors que sa volonté découragée ne le cherchait même plus. « Oh ! parlez donc, Seigneur, votre servante vous écoute ! » Votre heure a sonné ; désormais, plus d'hésitation, plus de faiblesse, plus de délais. Parmi ces conseils marqués du sceau de votre Esprit saint, elle s'attache, dès aujourd'hui, à celui qui lui dit de confier aux mains d'un guide pieux et sûr le soin de sa conduite et les intérêts de son salut.

SOUVENIR DE CETTE JOURNÉE DE L'ÉPIPHANIE

(Écrit quelques années plus tard par Elizabeth.)

« Jour de la manifestation !.... que de souvenirs à faire fondre mon cœur, que de souvenirs de cette année 1805, quand, délaissée de tous, j'étais seule avec Dieu.... Ma résolution désespérée de demeurer jusqu'à la mort sans aucune religion, puisque je ne pouvais parvenir à reconnaître quelle religion était la vraie.... Et cette ardeur en étendant mes bras vers *Lui*, en lui criant : Je m'attacherai à vous à la vie et à la mort; j'espèrerai en vous jusqu'au dernier soupir !... Et puis, en ce même jour de l'Épiphanie, quand je pris ce volume de Bourdaloue, et que je l'ouvris justement à ces pages qu'il a sur cette même fête.... Et quand je trouvai ces mots : O vous, qui avez perdu l'étoile de la foi !.... L'angoisse, la détresse, comme un torrent, qui de nouveau fondit sur moi !.... Voir un prêtre catholique. Oh ! c'était bien là le suprême désir ! mon unique désir en ce monde ! Mais c'était impossible. Aussi j'écrivis immédiatement à l'évêque Cheverus.... Son admirable réponse....

IX

La congrégation catholique à New-York au commencement de ce siècle. — MM. William et Matthew O'Brien. — Elizabeth à la veille de sa conversion. — Elle s'adresse à M. de Cheverus, prêtre de la mission de la Nouvelle-Angleterre. — Action providentielle des prêtres français émigrés aux États-Unis. — Journal d'Elizabeth. — Sa joie dans l'attente de son abjuration, et après qu'elle a accompli cet acte solennel. — Sa première confession. — Sa première communion. — Lettres à M. de Cheverus, à Antonio, à Amabilia Filicchi. — État embarrassé de la succession de William-Magee Seton. — Elizabeth, abandonnée de tous les siens, est obligée de se créer des ressources pour vivre. — Elle cherche à ouvrir une petite école d'enfants. — Premier insuccès. — M. et Mme White la demandent comme associée. — Ses occupations de chaque jour; sa foi, son esprit de retraite et de piété. — Sa dévotion à la sainte Eucharistie. — Nouveau changement de situation. — Arrangements pris avec M. Harris.

1805

Il faut à toute conversion un Philippe, un Ananie. A la parole d'Ananie, *les écailles tomberont des yeux* de l'aveugle Paul; et quand Philippe enseignera cet humble païen, chercheur de la vérité, qui l'appelle à lui, Jésus sera

bientôt compris et suivi. Tel est l'ordre établi de Dieu. Cet ordre ne peut changer : *Jésus est d'hier; il est d'aujourd'hui; et il sera le même dans tous les siècles.* Son Église a toujours ses docteurs pour nous enseigner, ses apôtres pour nous évangéliser, ses ministres pour imposer sur nous leurs mains, ses Philippe, ses Ananie.

Elizabeth avait compris par la grâce de Dieu qu'il lui fallait, avant tout, le secours qui vient d'un guide éclairé, autorisé. Mais ce secours, où le trouver? Deux prêtres seulement à cette époque, M. William O'Brien, et M. Matthew O'Brien, son frère, desservaient la petite congrégation catholique de New-York. De pauvres Irlandais la composaient, au nombre de quelques centaines. La seule église qu'elle possédât, Saint-Pierre, construite au coin de *Barclay and Church streets,* avait été commencée en 1786, avec l'argent des aumônes que M. William O'Brien était allé recueillir lui-même en divers pays de l'Amérique du Sud, notamment au Mexique. Avoir cette église à soi, si humble qu'elle fût, était un droit dont on jouissait avec ce contentement que donne un bonheur encore tout nouveau. On se souvenait que vingt ans auparavant [1] on allait entendre la messe dans

[1] En 1781, 1782.

un hangar au-dessus de la boutique d'un charpentier près de *Barclay street*, reléguée en ce temps-là dans un faubourg loin du centre. La première fois que les catholiques, à New-York, s'étaient assemblés ouvertement pour célébrer les offices de leur religion, c'était dans l'année 1783, après que la ville avait été évacuée par les troupes anglaises. Le premier prêtre qui officia pour eux fut le vénérable Père Farmer [1], qui, ce jour-là, vint tout exprès, à ce dessein, de Philadelphie. Le premier prêtre catholique régulièrement établi au milieu d'eux, fut le Père Whelan, un capucin Irlandais, venu en Amérique, comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte française que le Roi avait envoyée, sous le commandement de M. de Grasse, au secours des Américains [2]. A l'issue de la guerre, le charitable Père Whelan s'était résolu à se dévouer à la mission d'Amérique. Son titre d'aumônier attaché à la flotte d'une puissance amie, l'avait recommandé aux autorités

[1] Le Père Farmer était un Allemand, né en Souabe, en 1720. Membre de la compagnie de Jésus, attaché à la province d'Angleterre, il avait été envoyé en Amérique en 1752. Son véritable nom était Steenmayer; il le changea pour prendre le nom de Farmer, plus facile à prononcer chez les Américains. Il mourut à Philadelphie, en 1786, *in odore sanctitatis*. — Notes manuscrites laissées par M. Bruté de Remur, le premier évêque de l'Indiana.

[2] Dans l'année 1781.

de l'État. Le Père Farmer coopérait avec lui dans un ministère laborieux ; car si le nombre des catholiques ne s'élevait pas alors à plus de deux cents dans la ville de New-York, on en comptait plus de deux mille disséminés dans la contrée environnante [1]. Parmi ceux-ci se trouvaient des Français et des Canadiens ; ils étaient l'objet des soins particuliers d'un prêtre émigré français, M. de la Valinière [2].

En 1787, le Père Whelan avait quitté la ville de New-York, et s'était allé fixer à Albany. L'évêque de Baltimore avait alors désigné, pour le remplacer, M. William O'Brien, qui

1 Un prêtre pour deux mille catholiques, c'est la proportion qu'on trouve encore aujourd'hui aux États-Unis; mais avec des chiffres qui laissent les chiffres d'autrefois à une étonnante distance, puisqu'on évalue à six millions et demi le nombre des enfants de la vraie Église dans les divers États de l'Union. Le gouvernement américain, par esprit de tolérance et pour ne gêner personne dans la vaste république, s'abstient de dresser des statistiques religieuses; mais un grand nombre de statisticiens, et en particulier l'*Annual Cyclopedia*, revue protestante très-estimée en Amérique, établissent la proportion que nous venons de dire entre le nombre des prêtres et celui des fidèles. Voir: Lettre de M. l'abbé Dujarrier, directeur au séminaire Saint-Charles. — Maryland, — déjà citée page 31.

2 Voir pour ce détail et pour ceux que nous venons de donner: *A Brief Sketch of the history of the catholic Church on the island of New-York, by the Rev. J. Roosevelt Bayley, secretary to the archbishop of New-York, — actually bishop of Newark.*

devait, pendant trente années, édifier l'Église d'Amérique. L'éminent historien de l'Église de New-York[1] l'appelle un *intelligent et fidèle prêtre*. Il était religieux de l'ordre de Saint-Dominique, très-instruit, ayant fait ses études de théologie en Italie, à Bologne. Ses vertus sacerdotales, surtout sa charité, forçaient l'admiration, même des protestants[2]. Elizabeth le connaissait de réputation, et par Antonio Filicchi, qui le voyait souvent et l'avait en haute estime. Elle désira le voir, se confier à lui. Mais il se trouva qu'à ce moment l'exigence de divers soins lui ôtait le moyen de se donner au soin

[1] M. J. Rosevelt Bayley, actuellement évêque de Newark — New-Jersey. — Fils de Guy-Carleton Bayley, et petit-fils de Richard Bayley, l'évêque de Newark est un neveu d'Elizabeth Seton.

[2] Après la mort de M. William O'Brien, ses paroissiens désirèrent qu'il reposât près de son église. Ils firent graver sur la pierre de son tombeau cette épitaphe pour rappeler ses principaux titres à leurs regrets. En voici la traduction :

SOUS CET HUMBLE TOMBEAU REPOSENT LES RESTES MORTELS DU TRÈS-REGRETTÉ ET VÉNÉRABLE PASTEUR DE SAINT-PIERRE, LE RÉV. WILLIAM V. O'BRIEN. IL QUITTA CETTE VIE LE 14 MAI 1816, AGÉ DE SOIXANTE-SIX ANS.

Qui n'a entendu parler de sa piété, de sa bienveillance, de sa charité, et du dévouement qu'il montra pendant les ravages que fit la fièvre jaune dans les mémorables années de 1795 *et* 1798? *Oui*, j'ai été malade, et vous m'avez visité. — S. Matth., XXV, 36

particulier qu'elle eût réclamé, car il lui était nécessaire. C'est pourquoi elle s'adressa à M. de Cheverus, qui était à cette époque simple missionnaire attaché à la mission de Boston. Elle lui écrivit, et le laissa lire en son âme. En vain ceux qui l'entouraient, comprenant qu'elle voulait en finir avec l'hésitation et les délais, redoublèrent-ils d'efforts pour ébranler son courage ; ils trouvèrent sa volonté enracinée dans son cœur. « Les catholiques me sont représentés tous les jours comme *la lie du peuple*, écrivait-elle; la congrégation catholique est traitée devant moi de *peste publique;* mais cela ne me trouble nullement. La congrégation d'ici peut être tenue dans le dernier mépris, et toutefois demeurer très-agréable à Dieu; et il peut y avoir dans le nombre quelques brebis très-mauvaises, sans que la foi en soit atteinte pour cela. Et quand bien même le prêtre qui la dirige n'aurait pas droit à plus de respect qu'ils ne veulent lui en accorder ici, son ministère, lorsqu'il l'exerce et qu'il administre les sacrements, n'aura pas moins d'efficacité pour moi, si jamais j'y ai recours et si jamais je les reçois. Je ne cherche que Dieu et son Église. C'est là que j'espère trouver ma paix. Je ne l'attends pas de ce qui est humain. »

On l'a vu déjà, c'était l'arme du mépris que les adversaires de l'Église catholique choisis-

saient de préférence pour la maintenir dans sa position humiliée, et détourner d'elle les conversions. En dépit de leurs efforts, la liberté de conscience, inscrite dans la nouvelle constitution, triomphait des préjugés du peuple américain, échappait à la sourde conspiration des sectes protestantes, et se hâtait de produire ses fruits. Libres d'agir en plein air, quelques généreux apôtres du catholicisme, par l'héroïsme de leurs sacrifices, l'ardeur de leur zèle, la dignité de leur caractère, révélaient aux yeux de tous les beautés et les grandeurs de la religion qu'ils professaient. Les premières années du XIXe siècle furent pour l'Église d'Amérique l'heureuse et brillante aurore d'un jour dont la splendeur s'accroît encore.

Nous ne saurions trop admirer les voies divines de la Providence, puissante à faire sortir le bien du mal, comme autrefois la lumière des ténèbres et du chaos. C'était la persécution de l'Église de Jésus-Christ dans le royaume de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, qui se chargeait d'envoyer aux États-Unis les ouvriers évangéliques les plus propres à faire fructifier la *moisson du père de famille*. Ces missionnaires apostoliques, ces vénérables prêtres de la compagnie de Saint-Sulpice, ces fondateurs des séminaires, et presque tous les premiers évêques des siéges épiscopaux nouvel-

lement créés aux États-Unis furent des prêtres français, arrachés aux œuvres commencées dans leur patrie, et dévoués par la fureur révolutionnaire au bannissement ou à la mort. Entre tant de noms illustres, celui de Cheverus apparaît entouré d'une auréole de gloire et de sainteté. Sa mémoire est également vénérée en France et dans les États-Unis. Au moment où Elizabeth fut inspirée de s'adresser à lui, la renommée de sa charité et de ses talents s'étendait au loin, et avait déjà conquis bien des âmes à Jésus-Christ.

Guide très-éclairé dans la conduite spirituelle, M. de Cheverus n'eut pas un instant de doute sur la prochaine conversion de celle qui, tout à la fois repentante et victorieuse, demandait à être amenée entre les bras de la vraie Église au sortir du creuset de l'épreuve. Il pressentit que la Providence avait de grands desseins sur elle, et s'attacha de toute l'ardeur de son zèle à écarter les derniers obstacles qui auraient pu la ralentir.

Elizabeth, de son côté, toujours plus docile aux inspirations de la grâce, sentait de jour en jour grandir son courage et disparaître ses incertitudes. Sous la plume inspirée de celui qui se dévouait à l'instruire, ses derniers doutes s'évanouissaient, la clarté se faisait autour d'elle, la religion lui apparaissait toute

radieuse de sa certitude et de sa beauté [1]. Bientôt elle n'hésita plus à l'embrasser. Quel regret de ne pouvoir rien citer de la correspondance qui fut alors échangée entre cette ardente chrétienne et l'apôtre qui acheva de la diriger vers Dieu! Toutes les lettres de M. de Cheverus, presque toute la correspondance d'Elizabeth avec M. Carroll, et beaucoup d'autres écrits d'une inestimable valeur ont disparu, dévorés par les flammes d'un de ces incendies si communs en Amérique.

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

15 février 1805.

. . . . . .

. . . . . « Ils me disent maintenant de prendre garde; que je suis mère, et que je répondrai de mes enfants au jugement de Dieu, à quelque religion que je les amène. Je le sais, et de plus, j'ai été bien avertie par M. Hobart des conséquences que leur religion aura pour eux et pour moi au point de vue des intérêts de ce monde. N'importe ce qu'il en sera. J'irai

1 Voir la *Vie de M. de Cheverus*, par M. Hamon, curé de Saint-Sulpice. — Voir encore la note 9 à la fin de ce volume.

maintenant avec calme et fermeté à l'Église catholique; car si la foi importe tant à notre salut, je veux chercher la vraie foi à la source d'où elle est sortie; je la veux chercher parmi ceux qui l'ont reçue de Dieu lui-même. Les points livrés à la controverse, je suis tout à fait incapable de les décider; et comme le protestant le plus sévère admet qu'un bon catholique peut être sauvé, j'irai aux catholiques, et je m'efforcerai d'être une bonne catholique moi-même. Dieu veuille agréer mon intention et avoir pitié de moi!

« Quant à supposer que la parole de Notre-Seigneur aurait pu faillir, et que lui-même, notre Sauveur, aurait souffert que l'*Antechrist* vînt bâtir sur les premiers fondements qu'avaient posés ses mains divines, je ne peux m'y arrêter; ou bien je serais arrêtée à chacune des paroles de Notre-Seigneur, et je finirais par être tentée de n'être plus même chrétienne.

« Venez donc, mes petits enfants, suivez-moi. Nous irons ensemble au jugement. Nous présenterons à Notre-Seigneur ses propres paroles; et s'il nous dit : « Insensés, vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit! » nous lui répondrons : « Seigneur, puisque vous nous avez dit que vous seriez toujours, et jusqu'à la consommation des siècles, avec cette Église que vous avez cimentée de votre sang pré-

cieux; si depuis vous l'aviez abandonnée, ce serait donc votre parole qui nous aurait égarés ; c'est pourquoi, Seigneur, pour l'amour de votre parole, qu'il vous plaise de faire grâce à ces pauvres insensés. »

Le mercredi des Cendres, 14 mars, Elizabeth se rendit à l'église, ferme et calme au dehors, mais brûlante au dedans, et transportée de la joie qu'elle avait de se consacrer à Dieu. « Oh! comme mon cœur, dit-elle, se fondit en silence devant le petit tabernacle et le grand crucifix! « Ah! mon Dieu, disait-il, laissez-moi reposer ici. » Puis, je tombai à genoux et j'y demeurai longtemps, la tête penchée sur ma poitrine. S'il m'avait été possible d'avoir une autre pensée que celle de Dieu, le bruit et l'agitation qui se faisaient autour de moi auraient suffi, ce me semble, pour étonner une personne qui arrivait là pour la première fois. Mais je n'y étais venue que pour rendre visite à la divine Majesté, et je n'appris que plus tard la cause de ce tumulte. Il venait de l'empressement des fidèles qui allaient vers l'autel pour recevoir les cendres; car ce jour était le premier du carême. Le prêtre irlandais, qui venait, à ce qu'il paraît, d'arriver tout nouvellement, des plus vénérables, mais un peu extraordinaire, fit un discours sur la mort, et parla d'elle si

familièrement, qu'il me charma et me fit renaître. »

L'office terminé, Elizabeth abjura formellement le protestantisme, entre les mains de M. Matthew O'Brien, et en présence d'Antonio Filicchi, qui se porta devant Dieu pour garant de ses promesses. Avec la simplicité et l'humble soumission d'une vraie enfant de l'Église, elle confessa sa croyance à tout ce qu'enseigne le dogme catholique, s'appuyant avec confiance sur cette autorité qui représente l'autorité même de Jésus-Christ. Lorsqu'elle eut accompli cet acte solennel, une paix inexprimable se répandit dans tout son être. « Je m'en revins chez moi, dit-elle, le cœur léger et la tête calme pour la première fois depuis bien des mois; conjurant Notre-Seigneur d'enfoncer mon cœur le plus avant possible dans son côté ouvert, si bien représenté sur ce beau crucifix, ou de l'enfermer dans son saint Tabernacle, demeure où maintenant je reposerai à jamais. Oh! les délices de cette journée avec les chers enfants! Oh! la joie de ce cœur ravi d'allégresse en Dieu, tandis qu'entourée de ces chéris, je me mêlais à leurs aimables divertissements! »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

16 mars 1805.

« Je suis si heureuse de me préparer pour une bonne confession! Toute mauvaise que je suis, je serais vraiment prête à la faire sur les toits, si je pouvais ainsi m'assurer la bonne absolution que j'espère obtenir pour commencer désormais une nouvelle vie; tout à fait une nouvelle vie. Je ne trouve pas bien difficile cet examen qui fait partie de ma préparation. Il est vrai que pendant ces derniers mois de luttes et de chagrin, j'ai souvent repassé toute la suite de ma vie dans l'amertume de mon cœur. »

20 mars 1805.

« Je l'ai accompli, ce devoir, plus aisément que je n'avais cru. C'est le si excellent, si respectable M. O'Brien qui a été mon confesseur. Il a eu pour moi, dans cette œuvre de miséricorde, toute la compassion, mais en même temps toute la fermeté, que j'aurais pu attendre de Notre-Seigneur lui-même. C'est, en effet, Notre-Seigneur lui-même que j'ai vu uniquement en la personne de son saint prêtre, qui le remplaçait vis-à-vis de moi dans ce vénérable sacrement. Qu'elles sont imposantes ces paroles de l'absolution qui ont brisé les liens

d'une captivité de trente années! Pendant que le prêtre les prononçait, il me semblait que je sentais tomber mes chaînes, comme celles de saint Pierre lorsque l'ange de Dieu les toucha. »

22 mars 1805.

« Mon Dieu, quelles nouvelles émotions pour mon âme! Le jour de l'Annonciation, je serai faite *une* avec Celui qui a dit : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point part avec moi.* Je compte les jours et les heures. Encore une courte attente, une espérance de quelques moments, et après!...

« Comme le soleil est radieux, à cette heure matinale où je sors tous les jours pour aller me préparer à cette sainte communion...! Couche de neige épaisse, glace ou frimas sur le chemin, qu'importe! je ne vois rien que la petite croix qui étincelle au loin sur le haut du clocher de Saint-Pierre. »

25 mars 1805.

« Enfin, Amabilia, enfin, Dieu est à moi, et je suis à lui. Les choses de la terre peuvent maintenant aller comme elles veulent!.... *Je l'ai*

reçu! Quelles solennelles impressions la veille au soir! Quelles craintes de n'avoir pas fait tout ce qu'il fallait pour me préparer! En même temps, quels transports de confiance joyeuse et d'espérance en sa bonté! Mon Dieu, jusqu'au dernier soupir de ma vie je me rappellerai cette veille passée dans l'attente de l'aube du matin, ce cœur agité, tremblant, si impatient de partir.... Cette longue course, avant d'arriver à la ville; chaque pas me rapprochant de la rue, de l'église; plus près encore, de l'autel; plus près encore, du tabernacle, d'où il allait descendre pour prendre possession de cette pauvre, pauvre demeure, si entièrement à lui! Et quand il fut venu, cette première pensée dont il me souvienne : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés!* car il me semblait que mon Roi était venu pour prendre possession de son trône; tellement qu'au lieu de la bienvenue, humble et tendre, que javais pensé lui faire, je ne trouvais plus en moi qu'un sentiment de triomphe, de joie, d'allégresse, de ce que mon libérateur était venu : mon défenseur, mon bouclier, ma force, mon salut pour ce monde et pour l'éternité.

« A ce moment, mon cœur se dilatait dans ses transports. Je puis dire qu'il bondissait avec ferveur, avec une ferveur encore plus grande, — mais non, il n'est pas permis que je

parle ainsi, — avec une ferveur presque aussi grande, que celle du Roi-Prophète en présence de son arche. Ce que je puis dire, du moins, c'est que je possédais un bien plus grand trésor que le sien, et plus d'honneur qu'il ne lui en fut jamais accordé !.... Et maintenant, ce qu'il faut, c'est produire des fruits. Je sens, en vérité, que toutes les puissances de mon âme sont unies étroitement à Celui qui est venu avec une si grande majesté prendre possession de son pauvre petit royaume. »

Avril 1805.

« Encore une nouvelle communion, la communion de Pâques, dans *ces prairies abondantes, sur le bord des sources pures après lesquelles ma soif a soupiré si longtemps.* Mais vous ne sauriez imaginer combien je me suis trouvée embarrassée pendant la semaine sainte, excepté pendant le temps du saint sacrifice, qui est si imposant, qui parle de lui-même, et répond déjà si intimement à tous mes besoins, à toutes mes nécessités. Mais comme je n'avais aucun livre pour me guider pendant les offices et pour me les expliquer, j'étais tout à fait déroutée. Je m'en tirai cependant avec cette unique pensée : « Mon Dieu est ici ; il me voit ; chacun de mes soupirs, chacun de mes désirs est connu de lui. » Comme prières, j'avais les

chères litanies du nom de Jésus, avec quelques psaumes, et surtout cette ravissante hymne du saint Sacrement dans laquelle nous disons :

Si notre sens est en défaut,
Pour raffermir un cœur sincère, la foi suffit. [1] »

ELIZABETH A M. DE CHEVERUS

2 avril 1805.

« Révérend et cher Monsieur,

« Mon cœur joyeux vous offre le tribut de sa vive gratitude pour vos bontés et pour le charitable intérêt que vous avez pris à ses chagrins, tandis que le doute et la crainte l'oppressaient. Il se hâte de vous annoncer, maintenant qu'il est en possession de son bonheur, que, par l'infinie miséricorde de Dieu et avec l'aide de vos conseils, il a immolé toutes ses incertitudes et ses résistances; les offrant en union avec le saint sacrifice de l'autel, le 14 mars dernier, veille du jour béni où j'ai été reçue dans la véritable Église de Jésus-Christ, transportée de gratitude et de joie, comme le peut être un pauvre naufragé rendu à ses propres foyers.

« Je vous aurais immédiatement fait part de

[1] Hymne de saint Thomas d'Aquin : *Pange lingua.*

cette heureuse nouvelle, que vous apprendrez avec un bonheur si grand; mais je me suis trouvée, vous le comprendrez, entièrement absorbée dans le soin de recueillir toutes les puissances de mon âme pour recevoir avec la sainte Eucharistie le gage de l'éternelle félicité. Je le reçus en effet, le jour heureux de la fête de l'Annonciation. A ce moment il me sembla que j'étais admise à une nouvelle vie et à *cette paix qui surpasse toute pensée.* Je dis maintenant à Dieu : *Vous avez délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, mes pieds de l'abîme.* Aussi, ce que je désire assurément le plus, c'est de *plaire à mon Dieu dans la terre des vivants.* Mon privilége me semble si grand, et ce que la miséricorde divine a fait pour moi est si fort au-dessus de mes plus hautes espérances, que je puis à peine me rendre compte de mon immense bonheur.

« Vous, cher Monsieur, vous ne pourrez jamais faire une pareille épreuve; mais vous pouvez vous imaginer ce que doit sentir une pauvre créature écrasée, abattue sous le poids de ses péchés et de ses chagrins, qui tout à coup, par une transition soudaine, passe à la vie, à la liberté, au repos. Oh! priez pour moi, afin que je sois fidèle et que je persévère jusqu'au bout.

« Je voudrais bien vous demander vos con-

seils sur ce que je dois faire pour conserver tant d'inestimables faveurs. Il y a beaucoup de bons livres, je le sais; mais des conseils de direction qui viennent d'une source qu'on vénère font une impression bien plus profonde. Ainsi, autrefois, de tout temps, j'ai remarqué et j'ai goûté beaucoup ces chapitres de saint Jean que vous m'avez indiqués; mais depuis que j'ai été dirigée par vous, je me suis fait une règle de les lire constamment. Le livre dont vous me parlez, l'*Imitation de Jésus-Christ*, a toujours été ma consolation dans les moments les plus pénibles de ma vie. Je puis dire qu'un des grands pas que j'ai faits lorsque je marchais vers la vérité, a été déterminé par le témoignage qu'un écrivain protestant rend à l'auteur de ce livre, qu'il loue pour sa science admirable des Écritures, et pour la ferveur de son zèle au service de Dieu. Je me souviens qu'un jour, en lisant ces paroles, je tombai à genoux et je demandai à Dieu, tout en larmes, si celui qui avait si bien connu sa sainte Écriture, et qui avait eu un si ardent amour pour lui, avait pu se tromper sur la vraie foi? De même, en ce temps-là, quand je lisais la vie de saint François de Sales, je me sentais une grande inclination à le suivre; et je ne pouvais m'empêcher de demander pour mon âme une part dans l'héritage de son âme au grand jour du

jugement. Les sermons de Bourdaloue ont aussi admirablement contribué à me convaincre et à m'éclairer. Depuis plusieurs mois, j'ai toujours mis au nombre de mes dévotions de chaque jour la lecture d'un de ses sermons. »

Une des plus grandes douceurs que puisse goûter une âme élevée, délicate, une belle intelligence attirée vers les pensées d'un ordre supérieur, était réservée à Elizabeth. Elle obtint l'affection, elle fut l'objet du dévouement de plusieurs personnages éminents par leur caractère, leurs vertus et la hauteur de leur esprit. L'amitié de M. de Cheverus, de l'évêque de Baltimore, fut l'honneur de sa vie, et Dieu sembla prendre soin qu'elle eût toujours à côté d'elle quelques-uns de ces prêtres si distingués et si pieux, qui exerçaient à cette époque le saint ministère aux États-Unis.

Il suffira que nous nommions M. Matignon, naguère docteur en Sorbonne, qui fraya la voie où M. de Cheverus, son ami et son émule, vint marcher à côté de lui; M. Babad, de la Compagnie de Saint-Sulpice, un des collaborateurs de M. Émery; M. du Bourg, M. Flaget, M. Dubois, et M. Bruté de Remur, qui furent les premières gloires de l'épiscopat dans l'Amérique du Nord.

Assurément, ce fut par une bénédiction toute particulière sur Elizabeth, que ces grands serviteurs de Dieu se trouvèrent réunis presque en même temps, pour l'entourer de leurs soins et la soutenir de leurs conseils, elle, la nouvelle enfant de l'Église, que tous les siens abandonnaient. Le blâme, la colère, le mépris, voilà ce qu'elle rencontra, depuis sa conversion, chez ceux qui l'avaient le plus accoutumée à la douceur de leur tendresse. Seules parmi tant de proches et de parents, une jeune fille et une enfant [1] se montrèrent touchées de la sincérité de ses recherches et de la générosité de ses sacrifices. Au fanatisme qui la repoussait se vinrent mêler des considérations d'amour-propre, très-impérieuses aux États-Unis, en dépit des théories libérales et républicaines qui de tout temps y furent professées. La nouvelle convertie dut comprendre bientôt qu'abandonner le protestantisme, c'était encourir une véritable déchéance aux yeux de la bonne société, du monde élégant à qui elle appartenait. On lui signifia, sans aucun ménagement, que toute relation, toute communication cessait désormais avec elle.

D'autre part, l'état de ses affaires, demeuré fort embarrassé, s'aggrava tout à fait. Protes-

[1] Henriette et Cecilia Seton, belles-sœurs d'Elizabeth.

tante, elle n'eût manqué ni d'appui ni de conseil. Secondée, encouragée, bien accueillie dans sa famille, elle eût facilement attendu le retour de jours plus heureux. L'avenir avait pour elle et pour ses enfants des promesses jusqu'alors certaines. Mais l'héritage qui lui était assuré fut transporté sur une tête étrangère, dès qu'elle eut fait connaître son abjuration.

Tout l'accabla dans le même moment. Rien ne manqua pour son épreuve. Elle l'avait prévue, mais sans s'effrayer; comptant, pour la traverser, sur la Providence dont la main lui apparaissait sensible, et comme visible, dans la conduite de sa vie. Sa providence ici-bas, Antonio, bien qu'éloigné le plus souvent de New-York, était encore à portée d'elle. Il n'avait pas quitté l'Amérique. Les intérêts de la maison Filicchi l'y retinrent près de deux ans. Au nom de Filippo et de concert avec lui, il mit à sa disposition une somme considérable, qu'il lui fit recevoir à titre d'avance, en invoquant les droits qu'a l'amitié pour triompher d'une discrétion excessive.

Elizabeth avait en elle la vraie grandeur d'âme. Elle accepta ces marques de générosité dans le même sentiment qu'on les lui offrait; ne se sentant ni mortifiée des dons d'une amitié aussi délicate que libérale, ni gênée par le

poids d'une reconnaissance douce à son cœur. Toutefois, son énergie naturelle et les ressources de son esprit lui commandaient impérieusement de se suffire à elle-même. Elle prit conseil de ceux qui lui portaient intérêt, songea résolûment à ce qu'elle pouvait faire, et ne trouva rien de mieux que d'ouvrir une petite école dans un des faubourgs de la ville.

C'était, en effet, le moyen le plus prompt et le mieux à sa portée, pour tirer un parti des seuls biens qui lui restaient : ses talents, son intelligence, son activité. Sa décision était arrêtée, ses plans sagement combinés pour exécuter son projet. Au moment où elle croyait ouvrir son école, divers obstacles survinrent qui réduisirent à néant ce qu'elle pensait avoir préparé si bien. Ce contre-temps la plongea dans un embarras extrême. Antonio Filicchi, M. de Cheverus, M. O'Brien et quelques amis comme eux, se tourmentaient de la voir livrée aux difficultés du présent et à l'obscurité de l'avenir. Elle, pénétrée des joies de sa conversion, s'étonnait de se trouver forte et paisible en présence d'une situation qu'au point de vue humain on eût appelée désolante. Elle écrivait à Antonio Filicchi le 6 avril :

« Vous m'avez amenée, mon cher Antonio, à la possession d'un bonheur qui ne souffre pas

qu'on le décrive, et qui s'accroît chaque jour, je devrais plutôt dire, chaque instant. La paix qui remplit mon âme m'apporte une force, une résolution supérieure à tout ce qu'une créature si frêle aurait pu croire possible.

« Le projet, si longtemps débattu, est abandonné; et voici qu'on me tourmente pour me faire louer une autre maison. Je suis excédée de ces consultations sur ce que j'aurais maintenant de mieux à faire, etc... Assurément, les pensées affligeantes que ma situation me suggère, accableraient mes esprits, s'ils n'étaient soutenus et si pleinement occupés par les consolations intérieures. Au milieu de toutes les diverses remarques et conversations de *ces bonnes dames*, aussi bien que de *N****, mon cœur, libre de tout souci, redouble de prières et se prépare pour recevoir le cher Maître. Ce matin, après une demi-heure de consolant épanchement avec M. O'B... [1], je l'ai reçu, *Lui*; et si heureuse! si reconnaissante! si joyeuse! et me sentant si vivement comblée de ses bénédictions! Ne pensez pas que vous ayez été oublié à cette heure, très-cher Antonio. Non, mon âme n'a pas de vœux plus ardents que ceux qu'elle forme pour votre véritable bonheur. En vérité, pourrait-il en être autrement,

[1] M. Matthew O'Brien.

alors que chacune de mes joies me rappelle le souvenir de ce que je vous dois?

« J'ai fait connaissance avec votre M. Morris, qui s'est informé de vous très-aimablement. Il m'a offert, pour moi avec mes enfants, une place dans le banc qu'il a à l'église. Mes garçons sont fous de joie dès qu'ils peuvent apercevoir la croix de Saint-Pierre. William s'en va me demandant toujours à être un des *petits prêtres;* il veut dire un de ces petits qui servent la messe. — « J'aimerais mieux être l'un d'eux, maman, que d'être le plus riche seigneur de toute la terre. » — Vraiment, c'est pour moi une joie si grande quand je les vois faisant eux-mêmes le signe de la croix et se mettant à genoux si dévotement!

« J'espère, cher Antonio, que vous recueillez pleinement les grâces de cette semaine [1]. Involontairement mes pensées se tournent vers ce que vous m'avez dépeint de M. de Cheverus, et de l'intérêt qu'il donne à ses instructions; tandis qu'ici pour goûter une complète satisfaction, il faudrait vraiment avoir un esprit qui s'élèverait au-dessus de tout ce qui est de l'extérieur. C'est un étranger qui a officié la semaine dernière; nous n'y avons pas gagné vraiment. J'ai été obligée d'a-

[1] La semaine sainte.

voir mes yeux toujours fixés sur mon livre, même lorsque je ne m'en servais pas... Mais qu'importent toutes ces choses! elles ne sont que secondaires, ainsi que votre chère éloquence me l'a enseigné. Mais ceci est ma faiblesse, de m'en sentir par trop impressionnée! Cependant mon âme, pleine de gratitude, reconnaît que son cher Maître m'a donné ce que je considère comme le bonheur le plus complet dont elle puisse jouir sur cette terre; et de plus en plus, elle se réjouit, elle se glorifie de cet échange qu'elle a fait. Que Dieu vous bénisse, vous bénisse, cher Antonio, pour la part que vous y avez eue. »

LA MÊME AU MÊME

15 avril 1805.

« Voici quinze jours écoulés, cher Antonio, et je n'ai pas encore eu le bonheur de savoir si vous êtes arrivé sain et sauf à Philadelphie... Patience... Ma pensée devance l'heure prochaine où je ne vous verrai plus, où je n'apprendrai plus rien de vous, si ce n'est une ou deux fois par an, peut-être!... La nature ne saurait s'arrêter à cette pensée, et l'âme qui la repousse s'envole au delà vers ce doux jardin du paradis, où vous avez promis d'appeler

votre chère sœur, si vous y êtes reçu le premier ; c'est là qu'elle goûtera pour toujours la douceur de votre présence bien-aimée...

« Samedi dernier, j'ai eu une conversation très-pénible, la dernière conversation que j'aurai certainement avec M. Hobart. J'en ai été surabondamment dédommagée par mon cher Maître, à la communion, dimanche matin. J'ai senti ma foi plus affermie, plus décidée, s'il est possible, que si elle n'avait pas subi cette attaque. Mme Duplex [1] fait de grands progrès. Il n'est pas de jour que l'une ou l'autre de ces bonnes dames ne vienne près d'elle répandre des larmes sur la pauvre égarée Mme Seton. Et chaque fois, elle leur dit que pour sa part elle est très-heureuse de voir que quelque chose en ce monde ait pu m'apporter force et consolation. A qui essaie d'entamer ce sujet avec moi, — n'importe qui ce soit, — je dis dès le premier abord, d'un air froid et résolu, que le temps de la discussion et des longs raisonnements est passé ; et qu'après avoir reçu, de la générosité de mon Dieu, le don d'une conviction si puissante, je ne serai pas si ingrate

[1] Irlandaise, protestante, qui devint plus tard catholique ; depuis sa première jeunesse, elle était liée d'amitié avec Elizabeth Seton. Son mari était le capitaine George Duplex.

que de m'entretenir un seul instant sur un sujet qui, certainement, serait une offense envers lui. »

ELIZABETH A AMABILIA FILICCHI

16 avril 1805.

« Vous attendez sans doute depuis longtemps une réponse à votre dernière lettre; mais j'écris par la première occasion que m'indique votre Antonio. D'après ce qu'il me dit, il y a des mois qu'une telle occasion ne s'était présentée. Oh! ma chère Amabilia, votre âme si élevée, si heureuse, ne pourra jamais se figurer l'angoisse qu'a souffert la mienne, et ses combats, depuis que je vous ai quittée; mais si vous le pouviez, vous ne vous étonneriez pas de ce que j'aie évité d'écrire et de parler de ce qui me rendait si malheureuse. A vous qui m'êtes si chère, il m'eût été impossible d'écrire sans l'exprimer. Maintenant tout est passé; l'épais nuage a fait place aux brillants rayons du soleil de la paix; mon âme est aussi libre, aussi heureuse qu'elle était accablée, désolée. Dieu a été bon envers moi; il a écarté de mon esprit toute prévention contre la vraie foi, et m'a donné la force de tenir tête aux obstacles et aux tentations de toute nature qui me sont venues du dehors.

« Ce que vous pourrez comprendre, Amabilia, c'est le bonheur que j'ai ressenti quand, de nouveau, il m'a été permis de m'agenouiller à l'autel de mon Dieu, et de goûter ces avant-goûts du ciel qu'il nous a préparés sur la terre. Maintenant tout m'est aisé. Pauvreté, souffrances, mécontentement de mes amis, tout me conduit à *Lui*, tout excite plus vivement mon cœur au désir de se rapprocher de son Bien unique. Comme votre cher, charitable cœur, si souvent élevé vers Dieu, pour moi, dans la prière, se réjouira maintenant! Je sais qu'il se réjouira, et aussi les cœurs des chères saintes de Gubbio [1], qui ont gardé à la pauvre étrangère un si tendre souvenir. Si je pouvais me faire comprendre d'elles [2], je leur écrirais

[1] Gubbio est une ancienne ville étrusque, dans l'Ombrie. Les Filicchi, qui appartenaient à la noblesse de cette ville, y avaient établi leur résidence depuis le commencement du siècle dernier. Le lieu de leur origine est Pietra-Lunga, à sept milles de Gubbio : là se trouve un château que possède encore la famille.

Les saintes personnes dont Elizabeth parle ici sont la pieuse mère et les trois sœurs de M. Filicchi. Deux de ces dernières étaient religieuses. Elizabeth avait une grande confiance en leurs prières, surtout aux prières de l'une d'elles, Camilla, qui vivait tout en Dieu, et qui avait pris le plus vif intérêt à sa conversion.

[2] Aucune de ces dames ne comprenait l'anglais, et Elizabeth parlait à peine l'italien.

pour les remercier le plus affectueusement, et je leur demanderais de rendre leur couronne encore plus brillante, en priant Dieu pour que la couronne qu'elle m'ont aidée à gagner ne me soit pas ravie.

« Votre Antonio est toujours à Philadelphie. Oh ! que vous seriez heureuse si vous pouviez le voir, si bien, si beau, et si heureux d'avoir reçu votre doux portrait. C'est à peine s'il voulait souffrir qu'un autre que lui y touchât. L'expression de la physionomie est tout à fait celle que vous auriez pu souhaiter ! tendre et triste, comme si vous gémissiez de votre séparation... Lui, il la trouve ainsi, et il parle si tendrement à ce portrait ! Il semble que vous soyez là devant lui. Il parle aussi, comme s'il l'avait quitté seulement d'hier, de son Patrizio, de ses moindres mouvements, de ses jeux, de toutes ses petites façons si aimables et si amusantes. Moi, je vois toujours votre Giorgino [1] avec ses chers petits bras qu'il me tend, et ses doux gentils sourires. Oh ! s'il m'était jamais donné de le tenir encore contre mon cœur, comme je serais heureuse ! Mais ce bonheur avec tant d'autres désirs et souhaits, je ne l'attends que du paradis. *Ici*, je ne l'aurai jamais, selon toute

[1] Giorgio Filicchi, le second fils d'Antonio et d'Amabilia, né en 1803, mort en 1837.

apparence humaine. Je puis, du moins, penser à vous tous, à vos chères filles; à vous, chère Amabilia, et à toutes les marques de votre bonté si peu méritées. Il n'y a que Dieu qui puisse vous récompenser. Nous avons bien sujet de le bénir d'avoir préservé votre Antonio du danger de la fièvre, dans chacune de ces deux villes [1]. Il est en parfaite santé. Bien sûr il vous l'aura dit; car il en parle comme d'un bienfait signalé de la Providence. Ah! de quelle âme reconnaissante je l'adorerai, cette Providence divine, quand je le saurai rendu sain et sauf auprès de vous.

« Embrassez pour moi vos chéris, des milliers de fois. La petite Anna se développe beaucoup; elle parle de Livourne avec bonheur, et de vos chères filles, comme si elle venait de les voir. Quand Antonio lui a montré votre portrait, elle en a été dans le ravissement. Elle me disait après: « Oh! maman, j'aurais tant voulu le tenir dans mes mains et l'embrasser! »

« Chère, chère Amabilia, que toutes les bénédictions du Seigneur soient sur vous! »

[1] La fièvre jaune, qui sévissait à la fois à New-York et à Philadelphie. Il est question de ce fléau dans presque toutes les lettres écrites à cette époque par Elizabeth.

Une amie comme Amabilia Filicchi! avec elle, on pense tout haut, on lui ouvre son cœur, on trouve en elle à la fois tendre affection et sympathie; on est des heures entières près d'elle sans les compter. — De quoi donc parliez-vous, seule à seule, toutes deux? — Vous demandez de quoi? Le sais-je?... Je lui parlais de moi, je crois; mais comme à un autre moi-même. Elle me parlait d'elle aussi.— Une telle intimité n'existait plus pour Elizabeth. Nulle n'en avait mieux compris la douceur; nulle n'en pouvait sentir plus tristement la perte. La nouvelle de sa conversion fut le signal de l'abandon pour ceux qui lui tenaient de près, et qui semblaient l'aimer autrefois davantage. Tous cessèrent de la voir; on eût dit qu'un abîme s'était ouvert entre elle et eux. Seules, Mmes Sadler et Duplex, bien qu'éloignées de l'approuver, retinrent leur blâme et lui demeurèrent fidèles. Mme Duplex, dévouée à ses affections, calme et maîtresse de sa raison au milieu de l'emportement général, s'occupa d'elle, et fit du mieux pour l'aider à se créer une situation moins embarrassée. Elle y réussit. En peu de temps, elle trouva une combinaison qui ne s'écartait pas des premiers projets qu'avait eus Elizabeth. Il s'agissait pour elle, cette fois, non plus de monter une école à elle seule, mais d'apporter son concours dans

une semblable entreprise. Avant de rien décider, elle consulta Antonio Filicchi :

« Un Anglais, M. White, homme bien élevé, d'un caractère des plus respectables, et un savant achevé, mais qui se trouve dans une position de fortune très-réduite, veut essayer de fonder une école pour de jeunes filles et peut-être aussi pour de jeunes garçons, avec sa femme qui le seconderait. Il a vu mes enfants, s'est pris d'intérêt pour eux, et a offert de s'occuper de leur éducation et de me recevoir pour l'assister dans le soin de son école, si elle réussit; ce qu'on a tout lieu d'espérer, car il est bien recommandé, et l'on a grand besoin d'une école telle qu'il se propose de l'établir. J'aurais là une bonne perspective pour l'éducation de mes garçons, et ma conscience se calmerait si je trouvais à m'employer, pour si peu que ce fût, à notre entretien. Mon Anna pourrait aussi recevoir plus d'instruction que je ne saurais lui en donner. Mais de même que dans une maladie, mes yeux se tournent vers Dieu, de qui j'attends paisiblement le succès de tout remède essayé contre le mal; ainsi maintenant, je prends avec beaucoup de calme la proposition qui m'est faite, ne désirant sa réussite que si vous y donnez votre approbation. »

Antonio Filicchi donna son complet assen-

timent au projet que lui soumettait Elizabeth. Ce qui lui en plaisait par-dessus tout, c'est que M. et Mme White étaient bons catholiques tous les deux. Tout au contentement que ceci lui donnait, il ne s'effraya pas trop du désavantage qu'aurait aux yeux des protestants une école établie et dirigée par des *papistes*. A la date du 6 mai, Elizabeth lui écrivait :

« Lorsque vous viendrez ici, Tonino, vous trouverez votre petite sœur installée dans une gentille, confortable maison ; c'est là que l'école en question doit être établie. Les événements de mon histoire, ces jours derniers, assurément, vous étonneraient. Sitôt que la nouvelle a couru que nous allions avoir une école sur le plan que je vous ai dit, notre monde d'ici, avec sa générosité accoutumée, a immédiatement affirmé que M. et Mme White étant catholiques romains, Mme Seton s'était réunie à eux, sans aucun doute, afin de propager les principes de sa nouvelle religion. Aussitôt le pauvre M. H***, dans l'ardeur de son zèle, courut chez le ministre qui avait délivré un brevet de capacité à M. White, pour lui reprocher l'imprudence qu'il avait commise ; d'autre part, il entretint tous ceux qui vinrent lui parler à ce sujet, des conséquences dangereuses qu'un pareil établissement pourrait

avoir. Apprenant ces bruits, et comprenant qu'ils étaient de nature à faire échouer totalement mon projet, la bonne Mme Sadler et Mme Duplex se rendirent chez ceux qui avaient crié le plus fort, et répétèrent que Mme Seton n'avait pas autre chose en vue, que de se procurer le pain pour ses enfants, et de demeurer en paix avec tout le monde, loin de vouloir jeter la discorde entre les enfants d'autrui et leurs parents, etc. etc. M. H*** fut assez bon pour dire qu'après cette explication, il emploierait son influence en faveur de notre école. — M. O'Brien m'a assurée de son intérêt. Il m'a autorisée à dire *en conscience* que mes principes étaient séparés de mes devoirs dans *le cas présent*. Excepté, cependant, s'il arrivait qu'on fît appel à mes principes. — Et ceci est la vérité, mon frère. — Patience... Si je réussis, je bénirai Dieu. Si je ne réussis pas, je bénirai Dieu; parce qu'alors, il sera bon que je n'aie pas réussi. »

LA MÊME AU MÊME

1er juin 1805.

« Je soupire après votre retour. Vous trouverez mon établissement à peine commencé. J'ai cependant reçu quelques jeunes personnes qui sont confiées à mes soins immédiats jus-

qu'au retour de M. White, qui est en ce moment à Albany pour des affaires de famille. Mme Livingston et Miss Ludlow m'ont fait hier une bonne visite. Je crois qu'un des motifs qui les amenaient était de savoir si réellement j'étais résolue à ne pas me mêler des principes religieux des enfants qui me sont confiés. Je leur ai dit tout simplement que, quand même je n'eusse pas pris conseil de mon directeur à ce sujet ; quand même je n'eusse pas bien senti que je ne devais pas me considérer comme « institutrice des âmes » : du moment que des parents s'en seraient remis à moi du soin de leurs enfants, aucune considération n'aurait eu le pouvoir de me contraindre à payer leur confiance d'ingratitude. — Dans le cours de la conversation, Mme L*** me dit que d'habitude, on ne redoutait nullement de demeurer en relation avec des personnes qui pour toute religion ne connaissaient que le déisme ; tandis que la seule pensée d'être en relation avec une catholique faisait horreur. Miss L*** me cita plusieurs choses fort niaises à propos de miss Lynch, qui, disait-elle, se vantait d'avoir obtenu pleine absolution de tous ses péchés, rien qu'en répétant soixante ou quatre-vingts fois la même prière. — Je fis appel à son bon sens ; et puis, je les priai qu'il ne fût plus question de ces sujets-là entre nous ; car ces conversa-

tions en l'air produisent rarement bon effet! Mon frère, mon cher frère, priez Dieu pour moi, afin qu'il me fasse arriver, à travers ces ronces et ces épines, jusqu'à son royaume de repos et de paix. Que sa bénédiction demeure à jamais sur vous! »

Saint Paul disait: *Je trouve deux hommes en moi.* Souvenons-nous de son gémissement, et gardons-nous d'être surpris si maintenant nous découvrons la trace de l'imperfection dans la grande âme d'Elizabeth. Elle, qu'aucun sacrifice n'étonnait, se sentait quelquefois atteinte par un reste de fierté naturelle, avouons-le, par une sorte de vanité et de petitesse, qui la faisait souffrir, au début de son existence nouvelle, lorsqu'elle comparait son humble condition dans cette pauvre petite école commençante, avec la position qu'elle avait eue autrefois. Comme ceux qui ont goûté les douceurs humaines de l'indépendance et de l'existence facile, elle se sentait très-meurtrie par les gênes d'une vie étroite, remplie d'assujettissement. Mais, revenant bientôt à elle-même, demandant à la grâce de triompher des lâchetés de la nature, elle s'élevait peu à peu jusqu'à la joie de son sacrifice, gage à la fois de sa fidélité envers Dieu, et de la récompense qu'elle espérait.

Ses journées commençaient par la prière et l'assistance à la sainte messe, dont elle ne se fût jamais privée sans un motif sérieux, malgré la difficulté qu'elle trouvait à se rendre à l'église, à une distance éloignée, en toute saison, de grand matin. Sitôt qu'elle était rentrée, elle se donnait tout entière à instruire et à former les enfants confiés à ses soins. Ses soirées lui appartenaient. Après la fatigue de la journée, elle regardait comme un délassement des plus doux, de réunir autour d'elle ses chers petits William et Richard avec leurs trois sœurs : « ouvrant alors son piano tout grand, elle y laissait courir ses doigts, pendant que les enfants s'amusaient en dansant et en s'agitant, jusqu'au moment où la fatigue et le sommeil s'emparait d'eux. » Les jours qu'elle les voyait disposés à des jeux moins bruyants, elle les réunissait autour d'elle, leur faisait chanter quelques chants, y mêlait sa voix, et leur enseignait de pieuses harmonies. C'était là son unique récréation. Du reste, vivant entièrement retirée, étrangère au mouvement du dehors, ne connaissant plus guère d'autre chemin que celui qui la menait à l'église.

Cet esprit de recueillement que la piété vivifiait, devint pour elle le trésor qui compensa largement ce qu'elle avait abandonné, le jour où elle avait arrêté son choix entre Dieu et les

avantages terrestres. Sa fidélité aux appels divins ne cessant de lui attirer de plus abondantes faveurs, chaque jour ajoutait à la paix dont elle jouissait. La fréquente communion était la source intarissable de sa consolation et de sa force. « Qu'elle est douce, disait-elle, la présence de Jésus ; qu'elle a de consolations pour l'âme accablée, languissante ! elle apporte une soudaine paix ; elle est un baume à toute blessure ! O céleste bonheur ! ô délices au delà de toute expression ! »

« Qui sera mon refuge maintenant ?... C'est Jésus !... Jésus, que je trouve partout... jusque dans l'air que je respire ! Oui, partout ; et dans ce sacrement, sur cet autel, aussi actuellement, aussi réellement présent, que mon âme est présente à mon corps ; et aussi, dans ce saint sacrifice, offert maintenant, chaque jour, comme il a été offert un jour réellement sur le Calvaire. Miséricordieux Sauveur, rien se peut-il comparer à notre bonheur et à vos bienfaits ? Adoré Seigneur, augmentez ma foi, perfectionnez-la, couronnez-la. Elle est votre propre don ; et le plus cher de tous, le plus précieux ! Après m'avoir tirée de l'abîme, portée dans vos bras, à votre bercail, gardez-moi dans vos doux pâturages et conduisez-moi vers la demeure éternelle. »

« Jésus est donc là, nous pouvons aller à lui, le recevoir,.... il nous appartient! Nous pourrions méditer cette pensée et l'approfondir pendant toute l'éternité, que nous n'en saisirions pas encore la réalité, si ce n'est par notre foi. Il est là! pensée céleste, vérité certaine! De même que le pain matériel apaise ma faim, ce pain des anges apaise mes peines, mes soucis; ranime, réjouit, calme et renouvelle tout mon être.

« Je vous possède, Dieu de miséricorde, le meilleur, le plus tendre, le plus aimé de tous les amis! Toutes mes affections, absorbées en vous, perfectionnées et purifiées par votre amour, en deviennent encore plus actives! Silence, mon âme: ces choses ne peuvent s'exprimer! Le langage des anges eux-mêmes ne saurait dire quels trésors de paix et de contentement se trouvent en *Lui*.

« Disons sans cesse son nom d'amour, comme un ravissant murmure. Il nous gardera des bruits discordants qui se font autour de nous. Le reste ne se peut exprimer... L'harmonie du ciel commence pour nous quand le silence se fait sur tout ce qui est du monde, et que nous disons et redisons encore : « Jésus, Jésus, Jésus! »

« Hélas! hélas! combien l'appellent par son adorable nom, tandis qu'ils vont le chercher là

où il ne réside pas; ne voulant pas le reconnaître ici, sur son autel.

« Qui de nous, ayant goûté, ne fût-ce qu'une fois, combien le Seigneur est doux dans son Sacrement et dans son véritable sanctuaire; qui de nous, ayant trouvé le pain qui alimente son âme, la force qui soutient son travail, l'hostie de sa propitiation et de ses actions de grâces, son espérance, son refuge, pourrait penser sans angoisse à ce culte dépouillé, dépourvu de consolation, auquel sont réduits ceux qui ne connaissent pas le trésor de notre foi? Triste culte, fondé sur des mots dont ils n'ont rien pris que l'ombre; tandis que nous jouissons de la substance adorable, dans le plus intime de nos cœurs! Culte vide, glacé, quand on le compare avec les délices de notre oblation de chaque jour, dans laquelle Jésus intercède pour nous! »

« O mon âme, lorsque la nature infirme succombe; lorsque nous sommes lasse de nous-même, affaiblie de tous côtés, découragée par des rechutes continuelles, accablée de soucis et de tristesse, venons tout mettre à ses pieds, avec suavité et douceur. Réconciliée, encouragée par celui qui le représente sur la terre, tremblante toutefois, et pénétrée du sentiment de nos imparfaites dispositions, approchons-

nous de la source de toute grâce ! A peine notre cœur dilaté aura-t-il reçu l'objet de son ardent désir, que, ravie en son amour, couverte de sa justice, nous serons transformée en lui... Adoration, gratitude, amour, joie, paix, contentement céleste !... Seigneur, Dieu d'inexprimable miséricorde, agréez l'effusion de mon cœur ; agréez-la, bien qu'elle vous soit offerte par la plus misérable, la plus désolée, mais en même temps la plus heureuse de vos pauvres créatures, exilées et pécheresses. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

9 septembre 1805.

« Ma dernière lettre a été interrompue, parce qu'on m'appelait auprès de ma pauvre belle-mère, Mme Bayley [1], pour l'assister à sa dernière heure, ce qui m'a retenue à la ville pendant plusieurs jours. Vraiment, mon cher Antonio, j'ai bien sujet de vous aimer et d'élever mes mains vers Dieu pour vous, à toute heure, quand je pense qu'il vous a choisi pour

[1] Charlotte-Amelia Barclay, que le père d'Elizabeth, Richard Bayley, avait épousée en secondes noces. Mariée en 1778, elle avait eu sept enfants.

être le vrai ami de mon âme, qui l'a conduite à la lumière de la foi bénie ! Quand je vois ces pauvres âmes qui meurent sans sacrement, sans prières, livrées à leur dernier moment aux luttes de la nature défaillante, sans avoir les célestes consolations dont notre Dieu tout-puissant nous a pourvus si abondamment, mon cœur déborde de douleur pour elles; tandis que je sens une joie trop grande pour être exprimée, à la pensée du sort si différent que nous avons devant les yeux, pour cette même heure, par la divine miséricorde et la bonté de notre Dieu.

« Sur ce sujet, je remplirais des pages entières, sans jamais pouvoir exprimer ce qui est dans mon cœur.

« La fièvre jaune a fait ici son apparition, et sous une forme si maligne, que la ville est presque évacuée. Que Dieu nous soit miséricordieux! Oh! comme je lui rends grâces de votre absence; car Philadelphie étant dans la même situation, vous n'auriez jamais pu choisir un meilleur moment pour votre voyage à Montréal. Sans aucun doute, le même bon ange qui vous a conduit là-bas continuera de vous protéger; mon âme le lui demande de toutes ses forces. — M. O'Brien a été très-dangereusement malade; mais le voilà guéri. Il parle de vous avec une parfaite vénération, et

demande avec le plus affectueux intérêt de vos nouvelles. Cher, cher Antonio, prenez soin de vous; pensez à tous ceux qui vous aiment et vous apprécient, sans oublier les chers et si puissants liens de la nature, qui vous réclament plus tendrement encore. »

LA MEME AU MÊME

2 octobre 1805.

« Ma conscience me reproche réellement, mon cher Antonio, de ne vous avoir pas encore écrit à Boston, comme vous me l'aviez demandé. Pour vous dire la pure vérité, j'ai été si occupée à préparer des vêtements d'hiver pour mes enfants, que l'heure que je voulais employer à écrire au meilleur des frères a toujours été prise d'une manière ou d'une autre. Je travaille pourtant jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'à une heure du matin. Si vous pouviez imaginer quelle occupation c'est de raccommoder et retourner ces vieilleries du mieux qu'on peut, pour en faire quelque chose de bon; en continuant, avec cela, d'enseigner à ces petits ce qu'ils sont en état d'apprendre, pendant qu'on les a au bout de son coude, tout le long du jour; vous croiriez ce que je vous dis qu'il m'est plus facile de *prier*

que d'*écrire*. Je vous raconte tout cela, pour m'excuser et vous empêcher de me gronder, comme je sais que je le mérite. Ayez pitié de moi, cher Antonio : pensez que votre pauvre petite sœur est toujours *sur le pied de guerre*. Votre mécontentement la désolerait.

« Dites-moi plutôt que vous êtes heureux ; que les chers amis dont la société et l'affection vous plaisent tant, vont bien ; et que vous sentez avec gratitude combien Dieu est bon pour vous, en épargnant la ville où vous êtes, tandis que la nôtre est dans la désolation [1]. Que de fois je *Lui* ai rendu grâces de ce que vous n'êtes pas ici, et de ce que vous nous avez quittés avant la *surprise* de cette maladie, car on s'y attendait si peu ! Mon cher Tonino aurait pu être retenu un jour de trop ! Les chers anges que j'ai fêtés aujourd'hui dans mon pauvre cœur, du mieux que j'ai pu, se sont hâtés de vous faire partir, et vous ont gardé sain et sauf, j'en ai la confiance, pendant ce voyage périlleux. Ils continueront d'être avec vous au milieu des dangers qu'un chrétien rencontre partout ; un chrétien surtout qui *combat* comme vous, pour être bon. Mes chers petits, matin et soir, lèvent leurs mains vers Dieu pour le

[1] La fièvre jaune continuait de sévir à New-York. Elizabeth en était partie, elle et ses enfants ; elle se trouvait à ce moment à Staten-Island.

cher Antonio; ils demandent que la grâce l'aide toujours à accomplir la sainte et divine volonté, et le conduise dans le royaume céleste. Vraiment, je le demande aussi pour vous, et souvent avec larmes.

« Vous ne sauriez imaginer une créature plus dépourvue de secours *extérieurs* que moi en ce moment. Plus de chère église, plus aucune de ces consolations qui y sont attachées. Mais malgré toutes ces difficultés accumulées qui pèsent sur le présent et sur l'avenir, *Lui*, qui vit en mon cœur, ne souffre pas que j'oublie jamais que ce que *je sème aujourd'hui dans les larmes, sera certainement récolté dans la joie*. Cette certitude m'est si constamment présente, elle m'aide à marcher d'un pas si léger à travers les ronces et les épines, que je m'arrête parfois tout à coup au milieu de ma course pour invoquer mon cher Sauveur, et le supplier de m'assurer que ceci n'est pas une tentation, et qu'il n'a pas permis à mon ennemi de me persuader que *la paix est là où il n'y a pas la paix*... Il me répond toujours de ne rien craindre. — « Puisque ta paix, dit-il, est *en moi seul*, elle ne peut être une fausse paix. » — Du temps que j'étais la femme du cher William, quand il lui arrivait de gémir de ce que j'en faisais trop, c'était ma joie de lui dire : « L'amour rend le travail léger! » — Avec com-

bien plus de joie ne dois-je pas *Lui* parler ainsi, à *Lui* qui m'est tout à la fois père, époux, frère, ami !

« Comme vous savez, cher Antonio, je ne puis rien avoir à vous conter, que de ma petite, peu intéressante personne. Il faut que vous me pardonniez cet égoïsme ; et qu'imitant mon exemple, vous me disiez tout ce que vous pouvez de votre âme et du reste. Et maintenant, cher Tonino, prouvez-moi votre vraie affection, en usant de tout votre pouvoir pour caser quelque part mes deux pauvres garçons, *si c'est possible*. Si vous pouviez savoir dans quelle situation ils sont ici, rien que votre amour pour leur âme, indépendamment d'aucun intérêt particulier pour moi, vous porterait à avoir pitié d'eux, forcés d'entendre jeter le ridicule sur notre sainte religion, la moquerie sur notre Église et sur ses ministres, leur esprit sans cesse menacé du poison des mauvais principes de toute nature. Il n'est pas possible que je sois toujours là pour arrêter le mal, ni même pour le voir.

« J'ai appris avec chagrin la maladie de M. Matignon, auquel je demande la permission d'offrir les plus affectueux respects. Avec ceci, vous trouverez une lettre pour notre cher et vénéré M. de Cheverus. Je tremble toujours, quand je ne puis pas vous faire voir mes lettres.

J'ai si peur de n'être pas assez respectueuse dans mes expressions ! Vous le savez, mon cœur quelquefois m'emporte au delà des limites. Si cela m'est arrivé cette fois-ci, demandez indulgence pour moi. »

De nos jours, tel est l'esprit tolérant qui règne aux États-Unis, qu'on y voit partout les enfants des meilleures familles protestantes qui remplissent non-seulement les écoles dirigées par des laïques catholiques, mais encore les colléges et les couvents où l'éducation leur est donnée par des prêtres et des religieuses. Ce progrès s'est opéré lentement ; rien ne le faisait prévoir dans les premières années de ce siècle. A New-York, en ce temps-là, une maison dirigée par des catholiques ne pouvait prospérer, si parfaite qu'elle fût : M. White et Elizabeth en firent l'épreuve. Leur école, qui avait paru réussir dans les commencements, ne tarda pas à se désemplir. A la fin du mois d'octobre, elle était fermée. Des personnes qui prenaient intérêt à Elizabeth et à ses enfants, tout en déplorant ce qu'elles appelaient « l'égarement de la pauvre madame Seton », pensèrent à lui trouver dans une école protestante, auprès d'un M. Harris, la position que M. et Mme White ne pouvaient plus lui offrir. Le point difficile était de savoir si M. Harris

voudrait prendre comme associée la nouvelle convertie. Il reçut très-froidement les premières démarches que l'on fit auprès de lui. On avait espéré mieux. Le mécompte qu'on éprouva retomba en mauvaise humeur sur Elizabeth. Antonio Filicchi fut le confident de ce qu'elle eut alors à souffrir : « On me dit, lui écrit-elle, qu'il n'est pas sûr que M. Harris, le maître de l'école, veuille jamais avoir pour associée une catholique, ni que des parents veuillent confier à mes soins leurs enfants, et les laisser demeurer près de moi... Je me suis laissé dire toutes ces choses, et je les ai écoutées avec une humilité mêlée d'une secrète joie d'avoir à endurer des reproches *pour son nom ;* et j'ai répondu qu'après tout, je ferais telle chose honnête que ce fût, qui pourrait nous aider à vivre. »

Les pourparlers entamés dans l'intérêt d'Elizabeth, auprès de M. Harris, se continuèrent pendant plusieurs semaines sans aboutir à aucune fin. Ceux qui s'occupaient de les faire réussir se lassaient, se décourageaient de ces lenteurs. Racontant à Antonio les ennuis qu'elle leur donnait, leurs démarches sans résultat, les nouveaux plans qu'ils lui proposaient sans qu'elle pût en attendre rien, « en un mot, dit-elle, Tonino, ils ne savent que faire de moi. Mais *Dieu le sait ;* et quand son bienheureux

moment sera venu, nous aussi, nous le saurons. En attendant, il donne de la force à la plus faible, à la plus pauvre de ses créatures. *La joie viendra dès le matin* [1]; et maintenant ils regardent tous avec des yeux de surprise celle qui pouvait à peine contenir ses impatiences, il y a peu d'années, et qu'ils voient maintenant souriante toujours, au milieu de difficultés d'une nature telle, que tous les peuvent comprendre et sentir. »

M. Harris finit cependant par entrer en arrangement avec Elizabeth. Non qu'il acceptât de l'avoir comme associée pour l'éducation et l'enseignement qui se donnaient chez lui; mais il fut convenu entre eux qu'elle recevrait, dans une maison louée non loin de celle qu'il occupait, un certain nombre d'enfants, élèves externes dans son école. Cet arrangement devait durer trois ans, et promettait d'assurer pour ce temps l'existence d'Elizabeth.

[1] Psaume XXIX.

X

Deux sœurs de William-Magee Seton, Henriette et Cécilia. — Attachement et admiration qu'elles éprouvent pour Elizabeth. — Maladie de Cecilia. — Elizabeth obtient la permission de la voir. — Cecilia confie à sa belle-sœur le désir qu'elle a d'embrasser la religion catholique. — Étonnement d'Elizabeth, prudence de sa conduite. — Cecilia est reçue au sein de la vraie Église. — Persécution et rigueurs dont elle devient l'objet. — Chassée de la maison paternelle, elle cherche un refuge auprès d'Elizabeth. — Lettre de M. Carroll. — Correspondance d'Elizabeth avec Antonio et Filippo Filicchi. — Bonheur surnaturel goûté parmi les tribulations.

1806-1807

Les cinq enfants orphelins qu'avaient laissés William-Magee Seton étaient encore tous en bas âge. L'aîné de ses fils, au moment où lui se mourait dans le lazaret de Livourne, atteignait seulement sa huitième année [1]. Nous pouvons donc dire que deux ans plus tard, à l'époque où nous voici, le véritable chef de la

[1] Il était né le 25 novembre 1796. Il est mort le 20 janvier 1868, laissant trois fils et quatre filles.

famille Seton était James, frère puîné de William-Magee.

Appelé par ses goûts et par les traditions de sa famille à suivre l'état militaire, James avait été pourvu, dès l'âge de quatorze ans, d'une commission d'enseigne dans l'armée anglaise. La déclaration de l'indépendance américaine et la révolution qui s'ensuivit l'avaient surpris en Angleterre, tandis qu'il achevait ses classes tout en servant dans un des régiments de Highlanders. La loyauté lui commandait de ne point trahir son drapeau. Combattre contre le pays qui l'avait vu naître, n'entrait pas même en sa pensée. Forcé de revenir à la vie privée, il s'était fixé à New-York, s'y était marié jeune, et jouissait dans cette ville d'une large existence agréable et considérée. Après lui, venaient Henry, son frère, officier dans la marine des États-Unis, et Anna-Mary, mariée à l'honorable John Vining, sénateur des États-Unis pour l'État de Delaware : Mme Vining était comptée parmi les beautés les plus remarquables de son temps : à bon droit ; il est aisé d'en juger par son portrait, qui figure, accompagné d'une notice biographique, dans le célèbre ouvrage intitulé : *The Republican Court of Washington*[1]. De son mariage avec Mlle Cur-

[1] *La Cour républicaine de Washington.*

zon, sœur de sa première femme, William Seton, père de William-Magee, de James, de Henry et de Mme Vining, avait eu cinq autres enfants : Eliza, mariée à M. Maitland, de New-York ; Charlotte, mariée au gouverneur Ogden [1] ; Henriette, âgée maintenant de vingt ans à peine ; Cecilia, qui entrait dans sa quinzième année, et Samuel, plus jeune encore.

Henriette et Cecilia avaient toujours tendrement aimé Elizabeth, leur belle-sœur. Ni l'admiration ni l'attachement qu'elles lui vouaient ne furent altérés lorsqu'elles la virent entrer au sein de la religion catholique. Le blâme dont on la poursuivait les désola. Elles voulurent prendre son parti, elles élevèrent la voix en sa faveur : c'était l'exposer à plus d'injustice. Pour ne pas lui nuire, elles continrent l'élan de leurs vaillants cœurs, devinrent muettes quand on l'attaquait, et n'eurent que leurs larmes pour la défendre. Peu à peu on leur sut gré de leur silence et de leur douceur. Elles obtinrent même la permission de voir Elizabeth, à de longs intervalles, pendant de rapides moments

[1] Gouverneur est pris ici dans un sens honorifique. Anciennement, dans les colonies anglaises et hollandaises de l'Amérique du Nord, non-seulement on conservait ce titre à celui qui avait été délégué pour gouverner une province au nom de la couronne, mais on le donnait par courtoisie aux fils aînés des anciens gouverneurs.

qu'elles saisissaient comme à la dérobée. Toutes les deux étaient fidèles à lui écrire, le plus souvent qu'elles le pouvaient. Une lettre d'Elizabeth à la plus jeune de ses aimables amies fera connaître le caractère de leur intimité.

ELIZABETH A CECILIA SETON

20 octobre 1805

« Les plus douces et les plus innocentes jouissances passent bien vite en cette vie ; aussi les chers moments de paix et de tendresse passés ce matin avec Cecilia me paraissent maintenant un songe. Mais un songe agréable donne souvent à l'esprit comme un avant-goût d'un bonheur qu'il désire vivement; c'est pourquoi mon cœur se tourne vers la chère espérance de goûter encore, même en ce monde, la douceur d'être avec vous. Cependant, si notre Père céleste en ordonne autrement, une autre espérance, plus assurée, nous reste : c'est l'espérance de notre éternelle réunion en *sa* présence; et nous ne saurions la perdre que par *nos* propres fautes et nos négligences, dont une prière continuelle, en toute rencontre, en toute occupation, nous défendra. J'entends, vous le savez, cette prière du cœur qui est

indépendante du lieu et de la situation où l'on se trouve, et qui est plutôt l'habitude d'élever son cœur vers Dieu dans un continuel entretien. Comme vous faites, par exemple, quand, en allant à vos études, vous jetez vers lui un regard de tendresse, tandis que vous lui dites tout bas : « O Seigneur, qu'elle serait vaine, cette science, si elle n'avait pour objet d'éclairer mon esprit afin que je le puisse employer plus dignement à votre service ou à me rendre utile à mon prochain, en remplissant la tâche que votre providence m'a réservée. » — C'est ce que vous faites encore lorsque, vous trouvant dans quelque réunion, et vous mêlant au monde, vous faites appel à Celui qui voit votre cœur, et qui sait combien plus volontiers vous ne seriez qu'à lui seul. Quand cette pensée vous vient, dites simplement : « Cher Seigneur, vous m'avez placée ici, et je dois céder à ceux de qui vous m'avez fait dépendre ; mais, de grâce, préservez mon cœur de tout ce qui pourrait le séparer de vous ! » — Lorsque vous vous sentez portée à l'impatience, songez un instant combien Dieu aurait plus sujet de s'irriter contre vous, que vous n'avez sujet de vous irriter contre qui que ce soit. Voyez quelle est sa patience et sa longanimité... Qu'en toutes vos contrariétés, grandes ou petites, votre cher cœur, cherche un prompt refuge auprès du

doux et bon Sauveur. Jetez-vous dans ses bras; vous y trouverez un abri contre tout chagrin, toute peine. Jamais il ne vous abandonnera ni ne vous délaissera. »

Au mois de janvier de l'année 1806, Cecilia tomba gravement malade ; on craignit pour sa vie pendant plusieurs jours. Le danger passé, elle entra dans un état de convalescence lente et pénible. Dès le commencement de sa maladie, elle avait supplié qu'on permît à Elizabeth de venir la voir. Ceux dont elle était entourée ne s'étaient pas senti le courage de lui répondre par un refus. Elizabeth était accourue au premier appel. Un jour qu'on l'avait laissée seule près de la malade, quel ne fut pas son étonnement, son émotion, quand celle-ci lui confia que, résolue à suivre son exemple, elle n'aspirait qu'au bonheur d'embrasser la foi catholique! Ici, la grâce avait agi seule, par ses touches mystérieuses. Elle n'avait pris conseil que de ses propres réflexions, cette enfant de quinze ans; la droiture de son cœur lui avait dicté sa résolution, et lui avait inspiré son rare courage. Autour d'elle, tout l'avertissait qu'elle achèterait chèrement les joies de sa conversion. A l'âge où l'on est confiant, où l'on se flatte aisément, elle avait reçu les leçons que donne l'expérience, « cette maî-

tresse impérieuse. » Si sa jeunesse eût pu reprendre le dessus et ressaisir les illusions disparues, elle les aurait perdues bientôt en regardant Elizabeth. Mais le moment n'était pas arrivé d'agir selon qu'elle avait résolu. La nécessité d'un délai s'imposait à son impatience. Il fut convenu qu'elle ne parlerait à personne de son secret. Elizabeth, de son côté, contint son trouble et cacha sa joie en son âme. Elle continua de visiter souvent sa sœur. Quand on ne lui permettait pas de la voir, elle l'encourageait de loin par ce qu'elle lui écrivait.

ELIZABETH A CECILIA SETON

2 mars 1806.

« Oh ! si j'avais les ailes de l'ange de la paix pour visiter mon enfant chéri, la tristesse et la souffrance prendraient la fuite ; ou si elles avaient ordre de rester près de vous, Cecilia, comme les messagères envoyées par notre Père miséricordieux, pour vous détacher de cette vie de tentation et de misères, et vous préparer à la possession de la béatitude qui n'a pas de fin, je vous rappellerais l'exemple de Celui qui a choisi les souffrances et les angoisses pour être ses chères compagnes, depuis sa

crèche jusqu'à la croix ; je vous aiderais à séparer votre cœur des pensées de ce monde, à livrer ce corps de péché au châtiment qu'il mérite, et à implorer cette grâce sanctifiante qui transforme les peines du temps en une gloire immortelle ; je vous redirais enfin ces doux enseignements, ces préceptes divins que nous lisions ensemble pendant l'heureuse et dernière nuit que je veillai près de vous.

« Ma Cecilia, je vous en supplie, offrez à Dieu toutes vos peines, toutes vos traverses ; afin qu'elles soient unies aux souffrances, aux angoisses, aux délaissements, que notre divin Rédempteur a soufferts pour nous sur la croix. Priez pour qu'une goutte du sang précieux qu'il a répandu vienne tomber sur vous, vous fortifie, vous éclaire, et soutienne votre âme en cette vie, lui assurant en l'autre vie son salut éternel. Il connaît notre faiblesse et les défaillances de notre cœur. *Ainsi qu'un père qui s'attendrit sur ses enfants, notre Dieu a pitié de nous.* N'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il n'abandonnerait jamais l'âme qui met son espoir en son nom ? »

Le premier soin de Cecilia, rétablie de sa maladie, fut de chercher le moyen d'être éclairée des vérités de la foi dans la vraie Église de Jésus-Christ. Dès ce moment, ce

qu'on avait pu prévoir arriva, et jusqu'à l'excès : menaces, emportements, reproches affectueux, tendres caresses, tout fut mis en œuvre, et tout échoua. Que ne peut l'égarement d'un zèle aveuglé, même chez les meilleurs! On enferma Cecilia dans une étroite reclusion; elle demeura séquestrée, à différentes reprises, pendant plusieurs jours, tandis qu'on la menaçait de rigueurs plus grandes si elle ne promettait pas de rompre toute relation avec celle qu'on appelait la corruptrice de son esprit. Un vaisseau se trouvait dans le port de New-York, prêt à faire voile pour les Indes occidentales; on alla jusqu'à feindre de prendre des mesures pour l'y embarquer. Épouvantements sans objet, pressantes obsessions, c'était peu encore; on tortura son cœur, en lui représentant qu'elle allait causer la ruine totale d'Elizabeth, qu'on pourrait priver de son pain, elle et ses enfants, en obtenant de la législature de New-York qu'elle fût expulsée de la ville.

L'intrépide Cecilia, convaincue qu'il n'est si redoutable malheur, ni si grand avantage humain, en droit de s'interposer entre la conscience et Dieu, fit comprendre qu'elle était prête à tout sacrifice. Le Tout-Puissant la soutint, et disposa les voies de telle sorte, que, malgré des obstacles de toute nature, elle fut admise au sein de la vraie Église, le 20 juin 1806.

Sitôt qu'elle eut déclaré qu'elle était catholique, et que rien ne serait capable de rompre ses nouveaux liens, on lui signifia d'avoir à quitter, pour n'y reparaître jamais, la maison qui l'abritait depuis son enfance. Sous le poids d'un arrêt si rigoureux, cette délicate et frêle enfant, l'idole jusqu'à ce jour de toute sa famille, fit preuve d'une fermeté digne des premiers siècles chrétiens. Ses protecteurs naturels l'abandonnaient ; la colère de ceux qu'elle ne pouvait s'empêcher de chérir, lui était une torture ; mais on n'entendit d'elle aucune plainte. Elle s'éloigna. Ces quelques mots qu'elle laissa, furent remis à l'une de ses sœurs après son départ : « Ma chère Charlotte, par suite de ma ferme résolution de demeurer attachée à la foi catholique, je quitte votre maison, ce matin, et ne puis que seulement vous répéter, que si ma famille consent à me recevoir de nouveau dans l'exercice de ma foi, je n'aurai d'autre désir que de me retrouver au milieu d'elle, et de donner à chacun de vous toutes les preuves possibles de mon affection, en redoublant de soins pour vous plaire, et en étant soumise à tous vos désirs sur tous les points compatibles avec ce que je dois à Celui qui le premier a droit à mon obéissance. Et maintenant, quels que soient les desseins que la providence du Dieu tout-puissant ait sur moi, je m'y

soumettrai avec une entière soumission et confiance en sa protection.

« A jamais, votre sœur affectionnée,

« CECILIA. »

Vraie disciple et vraie enfant de ce Sauveur qui disait : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*, Cecilia s'en alla frapper à l'humble porte d'Elizabeth. Celle-ci, est-il besoin que nous le disions? la reçut à bras ouverts. En l'accueillant, elle accomplissait un devoir; le plus doux de tous les devoirs, et le plus périlleux pour elle.

Ce qu'il nous faut dire maintenant, peut-être avons-nous pensé à le laisser dans l'oubli. Mais c'est la fidélité du récit « de n'oser rien dire de faux, de n'oser rien taire de vrai [1] ». Ceux dont Elizabeth avait déjà tant souffert se conjurèrent pour la perdre. Plus ardents qu'eux tous, ses anciens pasteurs, l'évêque Moore et Henry Hobart, les mêmes qui, naguère encore, n'avaient cessé de lui dire : « Agissez selon votre propre sens. Faites ce qui vous semblera le mieux d'après votre propre jugement [2], »

[1] C'est un philosophe ancien, Cicéron, qui définit ainsi cette belle loi de l'histoire et de tout récit consciencieux.

[2] Voir la lettre d'Elizabeth à Antonio Filicchi, le 8 septembre 1804, page 238.

démentirent leurs paroles si formelles et se déchaînèrent contre elle. Sourds à la justice et à la pitié, ils allèrent trouver une à une les personnes qui lui avaient confié leurs enfants ; celles qui avaient quelques droits à être écoutées de M. Harris, celles enfin qui pouvaient lui nuire ou la servir de quelque manière que ce fût. Là, non contents de répandre contre elle l'injure et la calomnie, ils insistèrent avec autorité pour qu'on ne laissât plus près d'elle aucun enfant, et pour qu'on l'abandonnât d'une manière absolue. On ne saurait dire vraiment jusqu'où leur fanatisme les aurait conduits, si la Providence n'avait permis que les lois de l'État de New-York, si dures contre les catholiques, n'eussent été abolies précisément cette même année 1806.

Au point de vue des intérêts matériels, la position d'Elizabeth fut, dans ce moment d'excitation, plus menacée que sérieusement atteinte; mais d'autre part, la vie devint pour elle un martyre continuel. Elle n'y succomba point; la grâce divine se proportionne à nos épreuves ; combien de fois elle l'éprouva! Le Maître à qui elle avait immolé tant d'espérances et d'affections, lui fit sentir la vérité de ses promesses. *Quiconque*, lui avait-il dit, *aura tout quitté pour l'amour de moi, sa maison, ses frères, ou son père, ou sa mère, ou sa*

femme, ses enfants, ou ses terres, en recevra présentement cent fois autant, au milieu des persécutions, et aura la vie éternelle [1]. Dès ici-bas, il lui donna de nouveaux amis, dont le dévouement l'aida pour supporter l'abandon de ses proches. La tendre protection des admirables Filicchi l'accompagna parmi ses épreuves. Les consolations de la foi firent surabonder la joie dans son âme. Son courage se revêtit d'une nouvelle vigueur lorsqu'elle eut devant les yeux l'exemple de Cecilia, qui portait avec une énergie étonnante une croix non moins pesante que la sienne.

Pour l'entourer le plus qu'il se pouvait de dévouement et d'amitié, Antonio Filicchi avait mis à profit la durée de son séjour errant en Amérique. Son temps s'y était partagé entre New-York, Montréal, Philadelphie, Boston et Baltimore. Dans ces deux derniers endroits, il avait eu d'étroites relations avec M. de Cheverus, M. Matignon, et avec l'évêque John Carroll. Tous connaissaient, tous admiraient Elizabeth, bien qu'aucun d'eux ne l'eût encore vue. Ce qu'Antonio leur rapporta de ses infortunes et de ses vertus intéressa leur piété à s'occuper constamment d'elle. Sans la voir, ils la dirigeaient, ils l'encourageaient; ils étaient

[1] S. Marc, ch. x.

ses guides fidèles. La distance de New-York à Baltimore et à Boston permettait le rapide échange des lettres. Entre elle et ses amis si soigneux, c'était la séparation, mais ce n'était pas l'absence.

Le soin de sa direction de chaque jour, elle l'avait confié à M. Tisserant, prêtre français, que M. de Cheverus lui avait désigné comme « infiniment digne de respect, aimable, et non moins distingué par sa science que par sa piété ». Le révérend Michaël Hurley, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, récemment arrivé d'Europe, attaché à la paroisse de Saint-Pierre, prenait, lui aussi, un sérieux intérêt à ses affaires spirituelles. Ce fut lui qui instruisit Cecilia, et qui dirigea ses pas lorsqu'elle demanda d'être admise au sein de la vraie Église. De leur côté, M. et Mme James Barry, catholiques irlandais, fixés depuis longtemps à New-York, cœurs vifs, sincères, expansifs, s'étaient attachés à Elizabeth. Leur liaison avec elle datait du temps de sa conversion. Dans ces difficiles commencements, ceux qui l'aimaient furent souvent appelés à lui en donner des preuves. Chaque fois qu'il se présentait quelqu'une de ces occasions que l'amitié envers des heureux envie à l'amitié dévouée au malheur, les Barry savaient la saisir avec cette bonne grâce, cette générosité et cette chaleur

qui sont la nature même du caractère irlandais. Leur piété avait bien les traits propres au génie de leur pays, ardente et communicative. A la régularité de leurs mœurs, ils unissaient beaucoup d'aménité. D'aimables enfants, et des parents plus âgés qu'eux, animaient leur intérieur; leur maison était agréable et hospitalière; c'était là que le clergé de la petite congrégation catholique de New-York trouvait à se réunir. L'évêque de Baltimore entretenait des relations suivies avec cette famille. Tous ceux qui la connaissaient la respectaient et l'aimaient.

Telles étaient les amitiés, tels étaient les nouveaux trésors qui possédait Elizabeth au moment où le départ d'Antonio Filicchi allait mettre la distance et le temps entre elle et cet incomparable ami.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

28 mai 1806.

« Je viens de recevoir une longue lettre que M. Tisserant m'adresse pour vous. Je la résume en vous disant qu'il s'attend à partir, selon toute apparence, dans une quinzaine de jours, en même temps que M. et Mme Belain, à bord

du *Sea-maid*, capitaine Havard. Mais cela n'était pas absolument décidé. Il répète qu'il se flatte toujours que vous les accompagnerez, et finit en disant que c'est le plus grand désir de M. et Mme Belain que vous sachiez combien ils souhaitent votre compagnie, combien ils souhaitent vivement de vous connaître. Ils savent très-bien, disent-ils, quel est votre caractère, par ce qu'ils ont entendu d'une de vos intimes amies. *Vous savez quelle est la partialité des amis, Tonino !...*

« Imaginez combien j'ai été heureuse cette semaine sous la direction de notre très-cher évêque, favorisée le dimanche après Pâques, de la grâce que je désirais depuis si longtemps [1]. Votre présence seule manquait pour que tant de bonheur fût complet. M. Tisserant n'a pu se trouver là. C'est M. Kelly [2] qui a été parrain, par procuration, à sa place, et qui a ajouté à mes noms d'Elizabeth-Anna, celui de Marie. Ces trois noms, ainsi réunis, éveillent les pensées les plus encourageantes, et sont comme le *Memento* des mystères de notre salut. — Revenez-vous? Oh! hâtez-vous, avant que notre évêque ne nous quitte, cher Antonio. Je ne vous retrouverai que pour vous voir par-

[1] La grâce du sacrement de Confirmation.

[2] Un des prêtres de la congrégation catholique à New-York.

tir, et après nous ne nous verrons plus jamais sur cette terre.... Il faut que cette lettre parte. Je suis forcée de me hâter, sans quoi vous me feriez encore des reproches par le prochain courrier. L'évêque Carroll dit que vous devez vous hâter autant que possible, afin qu'il puisse vous voir. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

10 août 1806.

« Mon cœur vous a suivi à travers le passage de l'Atlantique ; et que de prières, que de prières, n'a-t-il pas offertes à Dieu, avec ferveur, pour demander votre heureuse arrivée !

« J'ai traversé une véritable mer de chagrins et d'inquiétudes, depuis que vous m'avez quittée ; mais l'étoile pour me guider n'a pas cessé d'être brillante ; et le Maître qui commande à la tempête n'a pas cessé d'être visible. La colère des S***, T***, etc., en voyant que Cecilia était non-seulement catholique, mais aussi ferme que le roc sur lequel elle avait bâti, ne peut se décrire. Ils menacèrent de la faire expulser du pays, de me réduire à la mendicité, moi et mes enfants, et encore bien d'autres menaces, — des absurdités, comme

vous les appelez, — qui ne valent pas que je les redise. Ils tinrent enfin une réunion de famille où il fut résolu que, si elle persévérait, chacun d'eux individuellement se considèrerait comme engagé à ne jamais plus nous adresser la parole à l'une ni à l'autre ; et chacun engagé aussi, à ne plus jamais souffrir qu'elle passât le seuil d'aucun d'entre eux.

« Le jour où l'on devait la chasser si elle ne cédait pas à ce qu'on lui demandait, elle a tranquillement fait un paquet de quelques-uns de ses vêtements, et elle s'en est venue, de très-bonne heure dans la soirée, chez moi, où elle a été suivie par les lettres et les accusations les plus injurieuses contre notre foi, contre la bigoterie, la superstition, les mauvais prêtres, etc... M. Hurley s'est montré en tout ceci comme un ange, et aussi comme notre véritable ami. Autrement comment votre pauvre petite sœur aurait-elle su ce qu'elle devait faire ! Mais le Dieu tout-puissant pourvoit à tout. C'est en ses mains que je remets ma cause. »

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Londres, 5 septembre 1806.

« Ma bien-aimée sœur,

« Bien que je n'aie point de lettres de vous, bien que paresseux, bien que défiant de moi-même, bien qu'un enfant dans votre langue, ou plutôt un pauvre vieil ignorant, voici une courte lettre écrite en anglais par votre vrai et solide ami et frère. J'espère que votre santé est bonne. La mienne, comme toujours, est parfaite. J'ai eu la bonne fortune inattendue de n'être malade en mer que pendant la moitié seulement de notre passage jusqu'à Bristol, qui a duré quarante-trois jours.

« Dans cette immense ville de Londres, j'ai eu bien de la peine à découvrir M. Tisserant. Il demeure loin de moi, à une distance de six milles [1], et jusqu'à présent il ne nous a été possible de nous rencontrer l'un l'autre qu'une seule fois. Il demande qu'on le rappelle à votre souvenir. Vous le reverrez bientôt en Amérique.

« Je pense que j'irai la semaine prochaine à

[1] Le mille anglais est de 1600 mètres.

Liverpool, et que le mois prochain je serai de nouveau sur mer, en route pour m'en revenir chez moi par la Hollande. Durant ce temps, si je suis assez heureux pour recevoir de vous, ou de vos enfants, quelques lettres demandant une réponse immédiate ; si cette réponse ne vous arrivait pas, ne craignez rien de ma paresse. Je ne manquerai pas à mes engagements. Ils sont sacrés pour moi. Et comme je suis persuadé que vous me conduirez avec vous, ou après vous, au ciel, je suis résolu à vous conduire saine et sauve à travers les troubles de ce monde. Il faut que tous vos besoins me soient connus. Les soulager sera l'orgueil de mon âme, et mon meilleur passe-port pour le dernier voyage. Je m'en remets pour cela aux soins de M. James Barry, à qui vous voudrez bien présenter mes respects, ainsi qu'à Mme Barry. J'espère qu'ils ont tout arrangé comme il convient, avec l'évêque de Georgetown [1].

« Votre ami et frère pour toujours. »

[1] Antonio veut dire ici M. Carroll, évêque de Baltimore, fondateur du collége de Georgetown.

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Londres, 3 novembre 1806.

« Chère sœur,

« J'ai reçu, il y a seulement quelques jours, votre lettre du 10 août, longtemps attendue. Si *ceux qui sont dans les pleurs méritent d'être appelés bienheureux*, vous, ma bien-aimée sœur, vous êtes en effet bienheureuse. Courage et persévérance ! Vous le savez, la couronne de glorieuse immortalité attend ceux-là seulement qui auront persévéré jusqu'à la fin. Sans vous sentir arrêtée par la vaine pitié de qui que ce soit, laissez votre nouvelle sainte Cecilia, laissez-la venir prendre rang dans votre famille bienheureuse, et priez pour vos persécuteurs. Votre modération, votre charité, votre courage, votre piété, les feront rougir à la fin. Dieu est votre protecteur. Et moi, votre ami, ne le serai-je pas aussi ? Qui donc pourriez-vous craindre ? Mon bon ange gardien m'a suggéré d'adresser à mes amis Murray la lettre que je joins à celle-ci, et que je laisse ouverte afin que vous la lisiez, et qu'elle serve à réconforter votre cœur. Ils auront promptement égard, j'en suis certain, à la requête que je

leur adresse. Excusez mon style laconique ; je vais quitter Londres dans un instant pour Gravesend et Rotterdam, en chemin pour revenir chez moi ; et je suis si à court de temps, que je suis forcé de manquer de parole à M. Tisserant, à qui je vous prierai de dire mes excuses quand vous aurez occasion de le voir. Adressez-moi vos lettres à Livourne. Il faut que vous me teniez au courant de tout, sur vous, sur votre famille et sur votre Cecilia, que j'admire tant. Plus vos lettres seront longues, plus elles seront agréables à votre véritable ami et frère. »

LETTRE D'ANTONIO FILICCHI A MM. MURRAY, INCLUSE DANS LA LETTRE PRÉCÉDENTE, QUI ÉTAIT ADRESSÉE A ELIZABETH SETON

« A MM. Murray et fils, à New-York,

« La religion chrétienne, fondée sur la charité, est si peu comprise par quelques-uns de ceux qui vivent dans votre voisinage, qu'ils s'attribuent le droit de remplacer par l'injure et par la persécution la consolation et le secours qu'on doit à la vertu dans le malheur. En disant ceci, j'ai en vue ma vertueuse et infortunée amie, Mme W.-M. Seton. C'est elle qui est la persécutée. Les persécuteurs sont ses

proches, ses prétendus amis; et c'est la religion qui, par une déplorable inconséquence de leur esprit, sert de prétexte au mal qu'ils font. Je professe, et j'en rends grâce à Dieu, des principes qui sont meilleurs. En sus des ordres que je vous ai laissés lors de mon départ d'Amérique, je vous requiers de fournir à Mme Seton n'importe quelle somme elle réclamera de vous, et en quelque temps que ce soit, pour ses besoins et ceux de sa famille. Peut-être se résoudra-t-elle à venir chercher la tranquillité ou la retraite chez nous autres, pauvres insensés catholiques romains; et nous ne serons pas en peine de trouver pour elle et les siens un asile, à Gubbio [1], ou en quelque autre lieu. En ce cas, je vous prierai, mes dignes amis, de lui prêter l'assistance nécessaire; pour laquelle mes dus remercîments et ma pleine responsabilité vous sont offerts à l'avance, avec le plus grand empressement par moi, votre obéissant serviteur et ami,

« A. F. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

28 décembre 1806.

« Votre lettre du 5 septembre, écrite de Londres, a vraiment ravivé mon cœur. Elle m'a

[1] Voir la note, page 306.

rendue fière, pendant que j'en lisais le dernier paragraphe aux Barry et à d'autres de mes amis. Non pas tant, cher Antonio, par des considérations humaines ; car, vous le savez, la Providence protége toujours le pauvre et celui que rien ne défend ; mais parce que vous, le meilleur, et le plus tendre des amis, êtes envers nous l'instrument de la miséricorde de notre Dieu, trois fois bénie, dont l'éclat se reflète sur votre propre cœur, et le fait paraître dans tout son honneur et sa gloire.

« Je vous écris à Livourne, espérant que vous êtes maintenant, sain et sauf, entre les bras de votre Amabilia, du doux Patrizio, de vos autres bien-aimés ; et que vous aurez déjà donné, avant que ceci ne vous parvienne, cent baisers à mon cher Giorgino pour sa pauvre signora Seton, qui n'a plus d'autre espoir de le revoir que par la permission de saint Pierre... Est-il possible, Antonio, que nous ne nous revoyions plus en ce monde !... Dieu compatissant ! il ne faut pas que je m'arrête à cette pensée, si ce n'est pour y trouver à m'exciter à gagner entrée au paradis. C'est là que vous m'aviez, dès le premier abord, invitée. Vous en souvient-il ? C'est là, mon frère, vous le savez, que tendent toutes mes espérances. Vous y retrouver, vous et les chers vôtres, est un de mes plus ardents désirs.

« Je vous ai raconté une partie des étranges événements qui se sont passés ici depuis votre départ. Si ma lettre vous est parvenue, elle suffira. Si vous ne l'avez pas reçue, je ne reviendrai pas sur ces choses, qui ne valent pas d'être rappelées ; d'autant que j'en ai fait le récit à votre Filippo.— Jamais, en aucun temps, je ne me suis trouvée si contente, si satisfaite de ma portion de chaque jour. J'espère que c'est ici le temps de la moisson ; chaque heure amène son sacrifice... Votre ami, M. de Cheverus, et M. Matignon se sont tout à fait opposés à la pensée que j'avais de m'éloigner d'ici. J'y reste donc, contente de savoir qu'en leur obéissant je fais la volonté de Dieu, ce qui est l'unique objet.

« M. Tisserant m'a écrit de Londres plusieurs fois ; il me parle beaucoup de vous, et me fait espérer son retour pour le printemps prochain. Une seule parole que la charité dicte pour moi à l'un de ces chers messieurs, m'est de plus de valeur que tous les cœurs étroits que j'ai perdus.

« Dites à votre toute aimable Amabilia que je l'aimerai à jamais. Dites-lui qu'elle prie pour moi, et qu'elle enseigne à son cher, doux Giorgino à élever ses innocentes mains vers Jésus pour l'amie absente. Qu'elle lui dise qu'après sa chère mère, je l'aime tant ! et que s'il vient

jamais en Amérique, c'est moi, qui serai sa mère. Et aussi que votre chéri, et aussi que vos chères filles prient pour moi... Antonio, priez pour votre sœur.

« La veille de Noël, la populace s'est rassemblée pour jeter à bas notre église ou y mettre le feu. On les a dispersés; mais un constable a été tué, et d'autres ont été blessés. Il était grand temps qu'on intervînt! la croix avait été arrachée. Le maire a fait une proclamation pour arrêter le mal. Nos messieurs près de l'église ont eu là un triste moment.

« En temps de paix ou de guerre, dans la vie ou dans la mort, mon frère, je ne cesserai jamais de prier pour vous et de vous aimer de tout mon cœur. »

ANTONIO FILICCHI A ELIZABETH SETON

Livourne, 2 janvier 1807.

« Ma bonne bien-aimée sœur et amie,

« Vos prières ont été entendues, ma bonne chère sœur : me voici enfin rendu sain et sauf à Livourne depuis lundi soir, le 22e *ultimo* sur les neuf heures. J'ai retrouvé ma chère Picci-

nina [1] et mes enfants, mon bon frère et la Signora Maria, en bonne santé, et notre Camillina et Giacomo [2], qui étaient arrivés de Gubbio quelques jours auparavant pour recevoir le voyageur et le féliciter de son heureux retour.

« De Hollande, je suis venu ici en traversant la France. J'ai voyagé jusque chez moi comme chargé de dépêches. Et d'aventure, tel fut mon sort d'avoir à passer le mont Cenis, par une nuit affreusement obscure, un brouillard épais, de la neige et de la pluie; avec cela, toutes nos lumières éteintes à mi-chemin. C'était un dimanche soir, 7 décembre, veille de la fête de la Conception de notre très-sainte vierge Marie. Les postillons ne pouvaient plus distinguer la route d'avec le précipice; ils désespéraient complétement de nous sauver. Ma sœur d'Amérique priait, j'imagine, à ce moment, pour son frère d'Italie. Le fait est, — tout extraordinaire qu'il puisse sembler, — qu'un pauvre paysan fit tout à coup son appa-

1 *Piccinina*, ma toute petite chère. — C'était le nom d'affection qu'Antonio donnait presque toujours à Amabilia, qui, en effet, était très-petite et délicate. Il est malaisé en le traduisant de rendre la grâce caressante et tout italienne de ce mot.

2 Camilla, sœur de Filippo et d'Antonio. Giacomo, leur frère aîné.

rition devant nous, gravissant la montagne avec une lanterne à la main, et nous délivra, nous tous, des angoisses de la mort. A minuit, nous arrivions à Suse au pied de la montagne. Les moins portés à réfléchir parmi ceux qui étaient avec nous, bénissaient Dieu et lui rendaient grâces de les avoir sauvés.

« Je vous envoie encore ici, en cas de besoin, un duplicata de ma lettre écrite à MM. Murray le 3 décembre. Écrivez-moi aussi souvent, et avec autant de détail, que vous pourrez, sur vous-même, sur vos enfants, et sur votre nouvelle sainte Cecilia. MM. Hurley, Matignon et Cheverus seront toujours prêts à vous aider, et à vous consoler par leurs bons conseils. Pour ma part, je ne manquerai pas de renouveler mes plus instantes recommandations auprès de chacun d'eux en votre faveur. J'ai confiance que, par leur influence, vos deux garçons seront reçus à Montréal pour leur éducation, ou au collége de Georgetown.

« Mes respects au docteur O'Brien, à M. Kelly et à M. Barry. Ma *piccinina* envoie ses tendresses à vous et à l'Amérique. Les sentiments que mon frère Filippo a pour vous sont presque les mêmes que ceux que j'ai moi-même. Nous nous faisons gloire d'être vos champions tous les deux, et nous ne vous oublierons pas, croyez-moi, lorsque nous ne serons plus. »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

14 mars 1807.

. . . . . .

. . . . . « Dernièrement, nous avons été obligées, Cecilia et moi, de nous rencontrer quelquefois avec nos parents et nos amis du temps passé, près du lit de mort de notre pauvre Mme Maitland [1]. La fatigue de la soigner était très-grande, et comme ses affections, à ses derniers moments, s'étaient concentrées sur Cecilia surtout et sur moi, on a volontiers accepté notre secours pour prendre part au fardeau. Nul doute qu'on ne l'eût encore mieux accepté, si l'on avait pu nous rendre *muettes* toutes les deux. Cependant, tout s'est bien passé. Comme l'oiseau de la sagesse, je ne paraissais jamais qu'à la nuit; Cecilia se montrait dans la journée.

« Ils ont été ravis de ses manières douces et soumises et de la prudence avec laquelle elle a agi. Tellement qu'elle a été invitée par toutes ses sœurs et par Mme James Seton, à venir les voir; ce qu'elle fera tranquillement et à loisir... Chaque fois qu'il m'arrive de me rencon-

1 Eliza Seton, une des sœurs de William Magee, née du second mariage de son père.

trer avec eux, je suis comme si l'on m'avait vue seulement de la veille. Mais maintenant que la pauvre patiente a cessé de vivre, il est à penser que je ne les verrai plus. J'étais là au dernier moment, seule auprès d'elle. Je lui ai fermé les yeux, Antonio! Ah! mon frère, que c'est terrible, sans prières, sans sacrements... Terrifiée, impatiente, misérable...! Comment pourrions-nous jamais louer assez cette miséricorde qui nous a placés sur le sein de notre Maître! »

LA MÊME AU MÊME

Lundi de Pâques, 30 mars 1807.

« Une heureuse résurrection à vous et à votre très-cher frère! Je vous souhaite, dès maintenant, un avant-goût de ce bonheur qui nous réunira pour n'être plus séparés par les détroits ni par les mers, par les golfes, par l'obscurité. Est-ce que vous ne vous réjouirez pas à ce brillant matin! Oh! si, bien sûr! et le sourire de notre ami saint Pierre ajoutera à notre joie... Dites à la chère Amabilia que le petit agneau, le repas chez sa mère, avec elle et les chers siens, Rosina, les fiancées, son

frère [1], la petite chapelle près de la grande croix, tout a été hier présent à mon esprit, et y a fait naître bien des regrets !... Mais ce qui m'en a donné le plus, c'est la pensée que j'étais en ce temps-là si indigne de sa bonté et de son affection.

« J'ai passé ma journée à l'église et avec les chers Barry. Leur tendresse et leur affection pour la pauvre fanatique fait son plus doux bonheur ici-bas. M. Hurley est toujours le même pour moi ; très en progrès d'ailleurs au point de vue de son caractère dans la mission qu'il remplit. Ces singularités que nous regrettions de rencontrer en lui, ont disparu tout à fait. Il est mon ami, rigide et sévère dans les temps de calme ; mais le plus indulgent, le plus compatissant, si quelque trouble me survient. Nous avons toujours maintenant M. Kelly, qui est une très-grande acquisition pour notre église.

[1] Allusion à une pieuse et antique coutume qu'on observait fidèlement chez les Filicchi. Tous les ans, le jour de Pâques, Mme Amabilia Filicchi, avec son mari, ses enfants et les hôtes de sa maison, allait déjeuner en famille chez sa mère, qui réunissait à sa table enfants, petits-enfants, proches parents, pour la cérémonie de la bénédiction de l'agneau et des œufs de Pâques.

Rosina, dont parle Elizabeth, était la sœur de Mme Filicchi ; *les fiancées*, la femme de son frère et une autre sœur, toutes les deux alors nouvellement mariées. Elizabeth ne les avait connues que fiancées.

MM. de Cheverus et Matignon m'ont écrit dans leur consolant et céleste langage, avec la même patience, la même charité que j'étais accoutumée à trouver chez M. Tisserant, lequel est en route pour revenir ici, à ce qu'on croit. Combien je serai heureuse, heureuse quand je le reverrai !

« En vérité, c'est une chose singulière que d'avoir le nom de persécutée, et de jouir cependant des plus grandes douceurs ; d'être pauvre et misérable, et cependant riche et heureuse ; délaissée, abandonnée des siens, et cependant chérie, tendrement traitée par les plus favorisés d'entre les amis et serviteurs de Dieu. En ce moment, si votre sœur n'avait pas l'air le plus heureux et le plus souriant du monde, elle serait véritalement une hypocrite. *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; réjouissez-vous, réjouissez-vous !* »

ELIZABETH A FILIPPO FILICCHI

10 avril 1807.

« Il m'est très-bon d'être forcée de conquérir au milieu des traverses cette habitude de la sérénité qui m'affermira le mieux dans la voie que je poursuis. Aussi mon application de tous

les jours est de tenir ferme à votre premier conseil, qui est aussi celui de saint François de Sales, qui nous dit d'accepter tous les événements de notre vie d'un cœur gracieux et paisible, et d'opposer à toutes nos contradictions la bonne humeur et la gaieté. J'y réussis tellement, que c'est maintenant une opinion bien établie que Mme William Seton est dans une situation très-heureuse. M. Wilkes, qui a déjà changé deux ou trois fois de religion, s'en va répétant : « Vraiment la Providence n'en fait pas tant pour moi que pour Mme Seton, car on la voit heureuse et contente dans toutes les situations. » — Pour moi, je vous avouerai que Mme William Seton est obligée de veiller sur elle-même avec bien de l'attention, pour conserver la réalité de cette paix qui paraît en elle. Vous savez, Filicchi, ce qu'il en coûte pour être toujours humble et satisfaite, bien que cette disposition soit un vrai trésor, quand on se l'est rendue familière. Priez, je vous en conjure, ne cessez de prier pour cette âme dont le salut vous a déjà coûté tant de soins.

« Je suis en possession du *plus grand bonheur de la terre*, obtenant de recevoir la sainte communion, quelquefois jusqu'à trois fois la semaine, quand le soin de mes enfants ou l'empêchement du mauvais temps ne me retient pas. Rien ne saurait vous exprimer les ardentes

effusions de mon cœur, ses tendres sentiments, sa joie, sa reconnaissance, son triomphe, quand il se dit que rien sur terre ne saurait ajouter, rien ôter, à cet infini trésor qui tient lieu de tout à l'âme qui s'y confie, persuadée que chacune de ses désolations, chacune de ses pertes au point de vue des biens terrestres, est un gage assuré de son éternelle félicité.

« Et maintenant, de qui mon âme a-t-elle reçu l'intelligence de toutes choses; qui est celui dont la main bénie l'a guidée vers son unique trésor; qui l'a soutenue à l'heure de ses défaillances; qui l'a encouragée lorsqu'elle tremblait pour son propre salut?... Et mes enfants chéris! Ah! je leur apprends à vous regarder, eux aussi, comme la source de toutes nos consolations. »

L'ÉVÊQUE DE BALTIMORE A ELIZABETH

23 mai 1807.

« Malgré que vous soyez persécutée pour avoir obéi à ce que votre conscience vous dictait, et qu'il vous soit interdit de vous entretenir librement avec les personnes qui vous sont unies par les liens les plus étroits et les

plus chers, votre exemple cependant, votre patience, et je puis le dire, votre joie à souffrir, produiront certainement, et ont déjà commencé de produire leur effet sur la conscience de tous ceux qui mettent à un plus haut prix le salut éternel que les intérêts terrestres. A l'égard de votre persévérance, je ne me sens aucune appréhension ; mais ma sollicitude est grande pour ceux qui, s'étant exclus volontairement de l'enseignement que votre exemple leur donnerait si bien, se privent du pain de vie. En pensant à eux, toutefois, je me confie en la paternelle bonté de Dieu, auquel il est si facile d'écarter les obstacles et les ténèbres que l'erreur répand sur le chemin de ceux qu'il a élus.

« Tout ce que j'apprends et entends de vous accroît mon intérêt, mon respect, mon admiration. Mais gardez de vous attribuer aucun mérite pour tout ce que vous avez fait. Ce qui est digne d'être loué en vous, dans l'ordre de la nature ou de la grâce, est un don de Dieu et lui appartient. Il serait au-dessous de la dignité d'une âme chrétienne, qui a médité souvent sur le désordre de l'orgueil, de s'attribuer une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

« Je ne finirai pas sans vous dire de nouveau que vous devez compter sur moi, en toute cir-

constance où il serait en mon pouvoir de m'employer pour vous ; et sans vous assurer que si vous aviez le moindre besoin de mes encouragements, ils ne vous feraient pas défaut pour vous aider à persévérer dans la constance que vous avez montrée au milieu de vos épreuves.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

22 juin 1807.

« Une lettre de M. de Cheverus m'annonce que vous lui avez écrit à la date du [1]
et un petit passage qu'elle renferme me prouve votre constante affection et intérêt pour votre famille d'Amérique. Que le Seigneur vous récompense, Antonio ! lui seul le peut ! Ma dernière lettre, celle du mois de mars dernier, vous disait la mort de Mme Maitland ; celle-ci vous apprendra la mort, plus affligeante en-

[1] Cette date n'a pas été indiquée. La place qu'Elizabeth lui avait réservée en commençant la lettre est restée en blanc ; elle a oublié de la remplir. Puisque l'occasion s'en présente ici, disons que, d'ordinaire, elle ne semble pas attacher une grande importance à l'indication des dates. De nouveaux documents nous ont été donnés qui nous ont permis de suppléer à quelques omissions de ce genre dans sa correspondance, et d'y rectifier quelques erreurs.

core, de Mme James Seton. J'y ai perdu la douce société de ma Cecilia et les soins consolants de son affection; car elle a été immédiatement redemandée à la maison pour prendre la charge des enfants. Ce qu'elle souffre maintenant est si pénible, qu'il en sortira, je l'espère, la fin de ses peines. En attendant, elle vit comme un ange de paix, au milieu de toute espèce de contradiction. La gouvernante des enfants s'est efforcée déjà de persuader à M. Seton que Cecilia distillait le poison de nos principes dans l'esprit de sa fille aînée. Cela lui a valu bien des chagrins, et a rouvert toutes les douloureuses blessures des premiers temps de sa conversion. Nous sommes redevenues le sujet des conversations, remarques, critiques, etc...; tournées en ridicule du matin au soir; ce qui l'affecterait aussi peu que moi, s'il s'agissait seulement de nos personnes. Mais c'est pour elle un vrai supplice de voir notre religion représentée sous des couleurs fausses; et c'en est un, non moins grand, de voir en quelles profondes ténèbres sont plongés ceux qui méprisent notre foi. Tout ceci est entre les mains de Celui qui peut changer les ténèbres en lumière, et qui nous fait nous réjouir dans le témoignage de notre conscience; car nous n'échangerions, ni l'une ni l'autre, la moindre parcelle de notre *trésor* contre un million de

mondes ; encore bien moins contre celui qui, par la dureté de ses traitements, nous a si bien donné notre *liberté*.

« Je vous le répète, mon Antonio, — de peur que vous n'ayez de l'inquiétude sur ce sujet, — ce sont ici mes jours les plus heureux. Quelquefois la pauvre âme accablée, épuisée par cette succession de contrariétés qui continuent d'éloigner d'elle ce qu'elle souhaiterait le plus, — un peu de solitude, de paix, de silence, — soupire après un changement ; mais il suffit qu'elle puisse se recueillir cinq minutes pour arriver immédiatement à faire un acte de résignation : tant elle est convaincue que de tels jours sont des jours de salut ! Que s'il m'arrivait de vouloir fuir le champ de bataille, comme un lâche soldat, cette même paix que je cherche s'enfuirait loin de moi, j'en suis sûre ; et j'en viendrais bientôt à désirer me retrouver en cet état de pénitence, sanctifié par l'abandon à la volonté de Dieu, comme en l'état le plus sûr et le meilleur.

« Ma santé est beaucoup mieux que lorsque vous m'avez quittée. Je mange comme à quinze ans ; et si je ris, je suis encore aussi gaie. Ceci, pour répondre à la sollicitude que je sais que vous aviez autrefois, et que j'espère que vous avez toujours, pour votre chère sœur. Est-ce que vous ne pensez plus à m'écrire ? La dernière

lettre que j'aie eue de vous est celle où vous m'annonciez votre heureux retour et votre joie de posséder de nouveau cette félicité que vous méritez si bien. La chère et heureuse Amabilia doit être comme en extase, après tant d'heures amères passées loin de vous! M. de Cheverus me dit, d'après ce que vous lui promettez, que vos fils pourraient bien venir en Amérique. Oh! Antonio, si cela arrivait *de mon temps*, j'irais à travers tous les États pour les rencontrer; et eux, ils trouveraient encore une mère de ce côté-ci du monde.

« J'espère que vous continuez *à être bon*, après avoir passé par le *feu de tant d'épreuves*. Trois jours la semaine, à cette *heure de faveur* où rien n'est refusé à la foi, je prie pour vous de toute mon âme. Voyez-vous votre pauvre petite sœur errante, fixée maintenant sur le roc, et si souvent admise à la source de la vie éternelle, baume salutaire pour toute blessure! En vérité, quand même je porterais une chaîne écrasante, quand je ne vivrais que de pain et d'eau, je devrais me sentir transportée de gratitude; mais la paix de l'esprit, avec une part suffisante de bien-être extérieur et cet *inépuisable trésor*, c'en est plus qu'il ne faut pour obliger mon âme à comparer incessamment Celui qui donne et celle qui reçoit, les jours anciens et les jours présents; tandis

que l'espérance s'éveille en moi, me disant doucement : miséricorde pour l'avenir! miséricorde aussi certaine que pour le passé! Antonio! qui m'a donné d'entrevoir une telle perspective? Qui le premier a soulevé le bandeau qui couvrait mes yeux?... Est-il besoin que je le dise?

« J'ai tant le désir que vous me parliez de votre Filippo! Le même sentiment pour vous deux remplit mon cœur; mais *vous* seulement avez connu l'étrange enchaînement de ma *destinée*... Oh! quelle patience vous avez eue avec moi! Que le Seigneur tout-puissant vous bénisse, vous et les vôtres, à jamais! Votre sœur prie pour vous continuellement; toujours, toujours, c'est tout ce que je puis faire, et je le fais aussi naturellement que si c'était pour moi-même.

« Je viens de recevoir tout justement une lettre de l'évêque Carroll. C'est la lettre d'un tendre père qui parle à son enfant. Tous sont bons pour moi, tous; tous ceux qui ont leurs affections dans la droite voie. Aimez-moi, cher Antonio. Dites à Sigr Filippo qu'il m'envoie ses bénédictions. »

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

(Écrit peu après la mort de Mme James Seton.)

« . . . . Ma chère petite Cecilia m'a quittée, elle si douce, si gaie, et qui m'était si précieuse; aussi je puis dire vraiment que je ne sais plus que devenir. La nature d'Anna est si différente de la sienne! Anna saura pencher sa joue contre la mienne; et nous mêlerons ensemble une larme silencieuse; mais changer cette larme en sourire, c'est là ce qui n'appartient qu'à la seule Cecilia.

« Les livres que vous m'avez envoyés seront d'une grande ressource pour ma chère Anna, qui réellement est en progrès sur toutes choses, et qui n'a pas un seul défaut dangereux, à moins que son charme extrême. »

XI

Sollicitudes d'Elizabeth pour ses deux fils. — Elle pense à quitter New-York et à se fixer au Canada — Travaux des Pères de la Compagnie de Jésus, et fondations de M. Olier dans la Nouvelle-France, au XVIIe siècle. — Situation des catholiques canadiens sous la domination des Anglais. — Les conseils de MM. Carroll, Matignon et de Cheverus retiennent Elizabeth à New-York. — Son obéissance, sa foi, sa confiance en Dieu. — M. du Bourg, président du collége des Sulpiciens de Sainte-Marie de Baltimore. — Sa rencontre avec Elizabeth Seton. — Nouvelles espérances d'une situation meilleure. — Second voyage de M. du Bourg à New-York. — Départ d'Elizabeth pour le Maryland.

1807-1808

« Ainsi tout maintenant lui était aisé. Pauvreté, souffrances, mécontentement de ses amis, tout la conduisait à son cher Seigneur; tout excitait plus vivement son âme au désir de se rapprocher de son unique bien [1]. » Une

[1] Voir la lettre écrite à Amabilia Filicchi, le 15 avril 1805, page 306.

pensée toutefois la troublait. En mère véritablement chrétienne, la passion du salut de ses enfants remplissait son âme, et l'inquiétait d'un désir égal à celui qu'elle avait de son propre salut. Ils étaient entrés avec elle au bercail de la vérité ; et tous les jours, par ses leçons, par son exemple, elle leur enseignait à estimer le don céleste de la foi à plus haut prix que tous ces biens qui nous sont prêtés par la terre pour un temps si court. Toujours présente à côté d'eux, elle ne pouvait douter que sa vigilance ne leur conservât leur trésor. Mais, pensait-elle avec angoisse, si la mort enlevait leur mère à ces enfants, si jeunes encore, que deviendraient-ils dans cette ville toute protestante de New-York ? — La réponse n'était pas douteuse : ils tomberaient entre des mains hostiles à leur croyance, et le flambeau divin allumé dans leurs âmes cesserait bientôt d'y briller, s'il n'y était bientôt éteint.

Poursuivie de cette crainte dès les premiers temps de sa conversion, Elizabeth nourrissait le désir que ses fils, du moins, fussent élevés dans un pays catholique. Pendant un temps, elle avait espéré de leur assurer cet avantage à Baltimore, en obtenant leur admission dans un des colléges que le clergé dirigeait. Son espérance ne s'étant pas réalisée, elle avait tourné les yeux vers la terre lointaine du Ca-

nada. Là, ses fils pourraient respirer la pure atmosphère du catholicisme.

Le Canada, ou plutôt la Nouvelle-France, car tel fut le nom qu'il porta depuis le jour où notre grand navigateur malouin Jacques Cartier[1] en fit la découverte, jusqu'au moment où il cessa de nous appartenir, avait été évangélisé au commencement du XVIe siècle par les Récollets, les Franciscains, et par les Pères de la Compagnie de Jésus. Ce furent ces derniers qui, marchant à la conquête des âmes, s'avancèrent peu à peu dans l'intérieur des terres, et découvrirent le pays situé au delà de Montréal.

Tandis que les Pères Le Jeune, Bressany, Marquette, Lallemand, Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Garnier, Isaac Jogues, du Jaunay, et tant d'autres encore, héroïques missionnaires, parcouraient des contrées sauvages, depuis les rives de Saint-Laurent jusqu'à celles de l'Illinois, du Missouri et au delà ; les uns répandant leur sang pour le nom de Jésus-Christ ; les autres, victimes de la faim, du froid, de la fatigue, sacrifiant leur vie dans un martyre non sanglant, *martyrum sine sanguine*, mais martyre véritable et couronné de ces couronnes dont le sang d'ordinaire est le prix : de

[1] En 1535.

son côté, un grand serviteur de Dieu, M. Olier, instituteur du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice, était choisi par la Providence pour compléter la tâche qu'avaient commencée les missionnaires jésuites. De ses propres deniers et de ceux d'une pieuse société fondée par lui à cet effet, il acquérait, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, l'île de Montréal; et, remuant les pierres à mille lieues de distance par l'énergie de sa volonté confiante en Dieu, il jetait les fondements d'une ville consacrée à la sainte Vierge, *Ville Marie*, aujourd'hui Montréal, siége des missions de toute l'Amérique du Nord, boulevard de la civilisation contre les incursions des Sauvages, et centre du commerce pour les peuples voisins.

La nouvelle ville sortait à peine de terre, que déjà M. Olier y faisait surgir trois établissements religieux destinés à un grand avenir : un collége ou séminaire, un asile, une école. Le collége ou séminaire, dirigé par des prêtres séculiers dévoués à distribuer les secours spirituels aux colons français, à donner l'éducation à leurs jeunes fils, à former des missionnaires pour les peuplades environnantes, et à instruire « les enfants mâles des Sauvages » : l'asile, ouvert par la charité aux malades de la colonie. Là vinrent s'établir les hospitalières de Saint-Joseph, amenées d'Anjou au Canada par

une courageuse servante de Dieu, Mlle Mance, du diocèse de Langres : la maison d'école, enfin, pour les enfants du premier âge, élevés par les soins de la congrégation de Notre-Dame, qui avait pris naissance à Ville-Marie. Elle se composait de maîtresses pour les petites écoles, venues à l'appel d'une simple fille de Troyes, la sœur Marguerite Bourgeoys, qui, pour se dévouer à sa laborieuse tâche, était partie toute seule de son pays, comme elle le disait elle-même, « sans denier ni maille, n'ayant qu'un petit paquet qu'elle pouvait porter sous son bras. »

Les missionnaires envoyés par M. Olier avaient eu pour premier sanctuaire une petite chapelle construite en écorce. Faute de lampe et faute de cierges, — l'huile et la cire étant inconnues en ce pays, — on y voyait briller une fiole de verre éclairée par quelques-uns de ces lumineux insectes qu'on appelle des mouches à feu. Moins de cent ans plus tard, on comptait dans la colonie cent deux églises, soixante-seize presbytères, cent cinq prêtres, quarante-cinq religieuses et cent cinquante-huit sœurs [1].

[1] Voir la *Vie de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice*. Paris, 1853. — *Miscellanea on historical, theological, and miscellaneous subjects, by M. J. Spalding*,

Un traité désastreux nous enleva la Nouvelle-France, en 1763, et la fit passer aux mains des Anglais. Ces nouveaux maîtres du pays méconnurent d'abord leur propre intérêt, qui leur commandait d'user de bons traitements pour distraire du souvenir de la mère patrie tout un peuple qui tenait d'elle le trésor de sa foi, ses mœurs, ses institutions, son langage, et jusqu'à son nom ; car on disait alors indifféremment Français ou Canadien. Le traité de Paris avait stipulé que les habitants de notre ancienne colonie, Canadiens, Arcadiens et Sauvages convertis, conserveraient le libre exercice de leur religion. Cette clause fut violée avec un mépris de la parole jurée et avec une cruauté qui sont un des plus douloureux souvenirs de l'histoire. Des voix éloquentes, celle de Burke, entre autres, s'élevèrent en Angleterre même, pour flétrir la conduite des Lawrence, des Loudoun, des Cornwallis, jusqu'au jour où la crainte d'une révolte des Canadiens eut amené une justice intéressée, tardive, mais complète.

Le mouvement précurseur de l'émancipation des colonies américaines fut la menace qui effraya le gouvernement anglais, et l'engagea

D. D. bishop of Louisville, archbishop of Baltimore. — Louisville, 1858. — *The Jesuits in North America, by Francis Parkman.* — Boston, 1865.

à faire aux catholiques du Canada les concessions les plus grandes, afin de leur ôter le désir d'unir leurs griefs à ceux des soi-disant rebelles. L'acte de Québec, promulgué en 1774, remit pour eux en vigueur les lois civiles et la jurisprudence française. Un an plus tard, la guerre était engagée entre l'Angleterre et ses anciennes colonies; le sang coulait, et les *insurgents* espéraient que les Canadiens se joindraient à eux dans la lutte. C'est ici que pour la première fois nous apparaît John Carroll. Simple prêtre alors, le voici déjà mêlé aux événements politiques de son pays. La première division de l'armée américaine, commandée par Montgomery, était entrée dans le Canada et avait pénétré jusque sous les murs de Québec. A ce moment, le congrès députa, en qualité de commissaires auprès des Canadiens, le célèbre Franklin, Samuel Chase et Charles Carroll de Carrolton. John Carroll, cousin de Charles Carroll, et patriote autant que lui [1], fut invité à se joindre aux trois commissaires,

[1] *He was an ardent patriot: and, so far as prudence and propriety would permit, he supported with all his influence the cause of independence.* « Il était un patriote ardent, et, dans la mesure où la prudence et les convenances le permettaient, il usa de toute son influence pour servir la cause de l'indépendance. » *Sketch of the origin and progress of the catholic Church in the United States of America, by Rev. C. J. White, D. D.* — New-York, 1867.

avec mission d'agir auprès du clergé, bien que sans mandat officiel [1]. L'arrivée des renforts anglais, la mort de Montgomery, les revers des Américains, après d'étonnants succès, firent échouer la mission des envoyés du congrès. Au point de vue politique, si elle n'amena aucun résultat, elle en eut un grand, et qui nous touche très-fort, à un autre égard : elle mit en lumière les talents et les vertus de John Carroll ; elle amena sa liaison étroite avec Benjamin Franklin [2] ; elle établit, entre le prêtre catho-

[1] *M. John Carroll was invited to accompany them. He had been educated in France, and it was supposed that this circumstance, added to his religious profession and character, would enable him to exercise a salutary influence with the priests in Canada.* « M. John Carroll fut invité à les accompagner. Il avait été élevé en France, et l'on avait lieu de penser que cette circonstance, jointe à sa profession sacerdotale et à son caractère, le rendrait propre à exercer une salutaire influence sur le clergé du Canada. » *The Life of Benjamin Franklin, by Jared Sparks.* — Boston, 1848.

[2] Pour se rendre de Philadelphie à Montréal, les commissaires du congrès eurent beaucoup à souffrir : les routes étaient à peine tracées, les moyens de transport manquaient souvent, la saison était très-dure ; les commissaires passaient parfois les nuits au milieu des bois. Leur voyage dura plus d'un mois. Franklin, dont la santé était dès longtemps ébranlée, tomba sérieusement malade. Au retour, il fut obligé de se séparer de ses collègues. John Carroll demeura avec lui, l'entoura de soins, et l'accompagna du fort Saint-Jones jusqu'à New-York. — Voir *The Life of Franklin, by Jared Sparks.* — Boston, 1848.

lique et les représentants protestants du congrès, les liens d'estime, les liens d'affection, qui lui permirent dans la suite de s'employer si utilement à servir les plus grands intérêts religieux.

A partir de l'année 1776, la domination anglaise s'affermit sur le Canada; mais, régie par ses anciennes lois, cette terre demeura toute catholique et toute française. Fidèles à leur origine, les Canadiens continuèrent à parler notre langue, à suivre nos usages, à garder nos mœurs : surtout ils conservèrent avec grand amour le dépôt sacré de la foi. Dans le gouvernement de Montréal, Messieurs du séminaire de Saint-Sulpice de Paris se maintinrent en possession de la seigneurie et propriété de l'île sur laquelle la ville est assise, ainsi que de l'île de Jésus [1], voisine de l'île de Montréal [2]. Paisible, florissante sous leur bien-

[1] L'île de Montréal, située au confluent de l'Ottawa et du Saint-Laurent, n'est séparée de l'île de Jésus que par un canal formé par les eaux de ce dernier fleuve. Dans sa plus grande longueur, cette île a quatorze lieues de France. Elle a cinq lieues environ dans sa plus grande largeur. L'île de Jésus est à peu près d'un tiers moins grande.

[2] Lorsque le Canada fut colonisé par la France, celle-ci y transporta naturellement les constitutions qui la régissaient chez elle; et le Roi, en qualité de seigneur féodal, accorda aux principales familles et aux officiers de son armée qui s'établirent dans la colonie, de grandes étendues

faisante autorité, cette partie du Canada redevint bientôt la terre promise du catholicisme, la vraie terre *à Dieu dédiée et consacrée*, selon la belle destination qui lui avait été donnée à l'origine lorsqu'elle était devenue colonie française [1].

On conçoit qu'une nouvelle convertie comme était notre Elizabeth, si peu heureuse parmi les siens, tournât ses regards vers Montréal, persuadée qu'elle y trouverait l'asile le plus désirable, pour ses enfants d'abord, pour elle plus tard. Mais, étrangère à toute relation avec ce pays que la domination anglaise tenait en dehors du mouvement américain, elle se sentait fort embarrassée pour mettre la réalité à la

de terre, qu'on appela seigneuries. Ces propriétés étaient tenues immédiatement en fief ou en roture, à condition de foi et hommage à la prise de possession de la propriété. Les censitaires ou tenanciers du seigneur étaient, vis-à-vis de lui, dans la condition de ceux qu'on appelait, en France, les vassaux; et le seigneur leur concédait des terres à certaines conditions, telles que le payement d'une rente annuelle, etc. — *Histoire du Canada, de son Église et de ses missions, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, vicaire général de Boston, ancien professeur d'Hist. ecclés. au séminaire de Québec.* — Paris, 1852.

[1] En 1677, le Roi signa, à Saint-Omer, l'ordonnance de l'établissement de Saint-Sulpice, amortissant à perpétuité la terre et seigneurie de l'île de Montréal, comme *à Dieu dédiée et consacrée*, en faveur du séminaire de cette ville. — *Recueil des ordonnances du Roi touchant le Canada.*

place de ses souhaits. Un secours inattendu lui arriva, offert par son ami de tous les instants, Antonio Filicchi. Appelé au Canada par le soin de ses affaires, peu de temps avant son départ des États-Unis, Antonio proposa à Elizabeth de solliciter l'admission de ses deux fils au collége de Montréal. Plaidant en leur faveur près des prêtres de Saint-Sulpice, il obtint de ces messieurs qu'ils recevraient chez eux les deux enfants, à des conditions extrêmement généreuses. Leur admission, toutefois, devait subir quelque délai. La place manquait dans le collége des Sulpiciens; une partie de leurs bâtiments avait été détruite par les flammes, et ce qu'on avait reconstruit ne suffisait encore que pour les élèves anciens. Antonio s'inquiétant des longueurs d'une attente indéterminée, les deux fils d'Elizabeth, William, âgé de dix ans, Richard, de huit ans à peine, furent dirigés vers une région moins austère que « le froid et sain Canada. » On les envoya dans le Maryland, pour être placés au collége Georgetown ; maison fondée uniquement pour les catholiques, en 1791, par M. Carroll, qui en avait confié la direction à de zélés prêtres, pieux, instruits, et membres, ainsi que lui, de la Compagnie de Jésus avant qu'elle n'eût été supprimée.

Elizabeth, heureuse d'avoir obtenu cet abri

pour ses fils, s'exprimait ainsi dans une de ses lettres à Antonio Filicchi : « Votre sœur a éprouvé comme un avant-goût de la paix du paradis, quand elle s'est vue délivrée de l'anxiété qu'elle éprouvait pour ses chers petits William et Richard. C'est M. Barry qui va se charger d'eux. N'est-ce pas comme fait exprès pour que ma satisfaction soit complète? Lui-même les conduira à Georgetown. J'ai écrit à M. Kelly de se procurer tout ce qui peut être indispensable à ces enfants et que j'aurais pu oublier. J'ai aussi écrit à l'évêque Carroll, et cela d'une main tremblante, je vous assure. »

Ce n'était plus désormais l'intérêt de ses fils qui pouvait attirer Elizabeth vers Montréal. Elle pensait serieusement à s'y transporter ; mais d'autres motifs la pressaient. Sa position à New-York, après la conversion de Cecilia, était devenue inquiétante et précaire. L'intolérance protestante, plus excitée à lui nuire et plus agissante que jamais, avait eu facilement raison d'elle. Sa maison était presque déserte ; les externes de M. Harris s'en étaient allés peu à peu. On la signalait désormais comme un être contagieux et dangereux. Il s'agissait pour elle maintenant de trouver quelque part au loin un asile et un gagne-pain.

Ce fut alors que l'idée lui vint de faire des démarches pour être reçue, elle et ses trois pe-

tites filles, dans une des communautés de femmes qui se vouaient à l'éducation dans la ville de Montréal. Se consacrer tout entière aux soins et à l'enseignement donnés aux jeunes filles dans la maison qui lui accorderait l'hospitalité, voilà ce qu'elle pouvait offrir en échange. A ses yeux, c'était offrir peu. Pleine de mérites devant Dieu, douée des grâces de l'esprit, des dons brillants et des talents acquis que le monde estime et qu'il envie, elle s'affligeait d'une indigence qu'elle seule assurément s'attribuait. Telle est l'humilité des parfaits, ignorante de sa richesse, et tout inclinée sous son abondance même, comme ces branches chargées de fruits.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

10 août 1807.

« Les Barry, dont la maison est la seule, absolument la seule, où je paraisse, désirent beaucoup que mes projets du Canada se réalisent. M. Barry même y a un peu travaillé. Mais comme vous m'avez si bien confiée à nos amis de Boston, je ne veux rien faire sans leur plein assentiment. Je reçois toujours d'excellentes nouvelles de la bonne conduite et des

progrès de mes garçons. M. Kelly, qui s'est trouvé présent aux derniers examens du collége, dit qu'ils dépassent d'autres élèves qui étudient depuis beaucoup plus longtemps. Pour le latin, ils sont plus forts que la plupart des autres enfants plus avancés qu'eux en âge et dans leurs études. M. Barry a été très-satisfait de les voir comme ils sont. Il y a là des professeurs des plus distingués, récemment envoyés du collége d'Europe, et aussi un nouveau président. Mes petites filles me rendent très-heureuse par les progrès qu'elles font dans leur instruction religieuse, et par tous leurs sentiments et leurs impressions. Seule au monde, comme je suis, seule littéralement, — car nul ici ne se met en peine de moi, nul n'intervient en quoi que ce soit qui me concerne, — je remets tout entre les mains du Tout-Puissant. Comme il est maintenant établi que cette pauvre créature a la tête tournée par la folie religieuse, personne ne me fait la moindre question, ni ne prétend me troubler davantage. Ma bien-aimée Cecilia, notre éblouissante convertie, est établie chez son frère James Seton. Il est frappé de son mérite, mais naturellement très-effrayé de l'influence que son exemple peut avoir sur ses enfants. Combien de temps sera-t-elle là? Celui-là seul le sait qui sait toutes choses.

« Assez pour les affaires du dehors! Quant à

ce qui se passe au dedans, la paix, la consolation dont je jouis chaque jour, à chaque heure, et la constante application des divins enseignements que mon cher frère m'a appris, leur influence sur ma vie, leurs douces promesses pour l'heure de ma mort, font que tout ce qui est secondaire me paraît véritablement rien. Je le regarde du moins à son véritable point de vue; nuage passager qui ne peut obscurcir le soleil que pendant quelques moments, tandis qu'il poursuit sa course dans sa calme majesté.

« Si vous pouviez vous imaginer exactement où j'en suis, mon cher frère, vous sauriez que je ne vois aucun chagrin réel, si ce n'est le péché; aucune peine, si ce n'est celle de ne pas avancer dans le service où je me suis engagée. Je n'ai jamais été si heureuse aux jours les plus brillants de ma vie. Jamais je n'ai éprouvé aucune jouissance qui se puisse comparer avec les moments de bénédiction goûtés dans la communion. C'est là, très-cher Antonio, ce dont vous ne pouvez vous faire une idée, vous qui êtes toujours demeuré sur le sein de cette chère mère, dont la tendresse est nouvelle encore pour moi.

« Cher, cher frère, adieu... Je demande à votre Filippo sa bénédiction; je sais assez que nous avons sa charitable affection et ses meilleurs souhaits. Si nos prières sont exaucées,

il sera récompensé au centuple. Je ne puis vous dire un seul mot de nouvelles; je ne vois aucune maison que celle des Barry. L'église et les Barry, voilà mon univers. Je viens de perdre M. Hurley, désigné par l'évêque pour l'église Saint-Augustin de Philadelphie; il est regretté de tous ceux qui l'ont connu. Nous avons à sa place M. Sibour, un ami de M. Matignon. Mme Sadler et Mme Duplex sont parties pour l'Irlande : celle-ci avec le désir de plus en plus vif d'embrasser notre foi. Mais il n'est qu'*Un seul* qui puisse donner la grâce de sacrifier *tout* et d'accepter d'être chassée, mise à la porte de partout, absolument, comme elle le serait. Priez pour nous, cher frère. — Je prie pour vous de toute la ferveur de mon âme. »

Le désir qu'avait Elizabeth de quitter New-York n'obtint pas l'assentiment de ses amis de Boston. L'évêque de Baltimore, également préoccupé de lui donner un bon conseil, jugea que son projet de se fixer au Canada présentait plus d'un inconvénient sérieux. « Songez donc, lui dit-il, à ce qui arriverait, si vos filles, dans un âge si tendre, venaient à souffrir du climat rigoureux de Montréal ! Et si vous étiez forcées de l'abandonner toutes les quatre, — car je sais bien que vous ne consentiriez jamais

à laisser vos enfants s'en aller seules, — quelles difficultés ne trouveriez-vous pas pour vous établir de nouveau à New-York ! »

Malgré la distance et le temps, Filippo Filicchi et Antonio ne demeuraient étrangers à rien de ce qui intéressait leur sœur d'Amérique. Ils étaient favorables autrefois, surtout Antonio, à cette idée du Canada ; mais ils lui écrivirent maintenant qu'ils se rangeaient à l'avis des juges éclairés qui avaient examiné les choses de près. La netteté de leur opinion, la sagesse des raisons qui les inspiraient, confirmerent Elizabeth dans la pensée que le temps n'était pas venu où la Providence la voudrait ailleurs. « Ce que vous me dites, écrivait-elle à Filippo Filicchi, part si bien de votre cœur ! Je le relis souvent pour y puiser du courage et de la force dans le désappointement que j'ai de renoncer à la retraite que j'espérais trouver au Canada. Ce projet m'était cher. Depuis longtemps je le nourrissais. J'en devais la première idée à la bonté de votre Antonio et à sa chère prévoyance pour nous. Avec mon imagination de femme, assez vive, vous le savez, je l'avais toujours envisagée comme une des plus douces dispositions de la Providence envers nous. Et là encore, comme en tant d'autres rencontres, j'aimais à voir qu'Antonio avait été choisi de Dieu pour venir à notre secours. Ce que vous

m'écrivez, s'ajoutant à l'opinion de tous ceux dont la volonté est ma loi, a banni de mon esprit jusqu'à la pensée de ce projet. Je parle de la pensée volontairement caressée; car involontairement elle se présente à moi chaque fois que je me vois aux prises avec les difficultés sans nombre de ma position. Assurément, je ne doute pas que bien des difficultés ne m'eussent attendue là-bas. Mais celles que j'éprouve aujourd'hui sont telles, qu'il serait impossible d'en imaginer qui eussent été composées d'éléments aussi antipathiques à ma nature. »

« Aimons bien nos croix, car elles sont « toutes d'or, si nous les regardons du biais « qu'il faut; et bien que d'un côté nous y « voyions l'amour de notre cœur mort et cru- « cifié entre les clous et les épines, nous trou- « verons de l'autre un assemblage de pierres « précieuses pour en composer la couronne de « gloire qui nous attend [1]. » Aimer de mieux en mieux les croix que Dieu lui envoyait, les regarder *par leur vrai biais*, telle fut l'étude d'Elizabeth, plus ardente à s'y appliquer que jamais. L'obéissance, plus encore que les liens de la nécessité, l'attachait aux conditions d'une

[1] Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*.

existence devenue presque insupportable ; elle les accepta toutes avec une grande générosité. Si quelquefois l'effort trop grand venait à trahir son courage, patiente vis-à-vis d'elle-même, elle relevait doucement son cœur, et reprenait le train de son abandon à Dieu. Persuadée que notre fardeau nous est toujours mesuré dans la proportion de nos forces, elle attendait, courbée, mais non pas écrasée, sous la pesanteur du sien. Sans agitation, sans empressement, en toute foi, patience, simplicité, elle *attendait en attendant*, selon cette belle parole de l'Écriture sainte. Elle persévérait dans la prière : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que mon âme se réfugie vers vous. Je me retirerai sous l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'affliction soit passée. — Je crierai vers le Très-Haut, vers le Dieu tout-puissant. — Il enverra du ciel, et il me délivrera. Dieu enverra sa miséricorde et sa vérité.*

Jugez, Seigneur, la cause du pauvre et de l'orphelin, rendez justice à l'affligé et au pauvre. — Délivrez le petit et le pauvre, délivrez-le de la main des méchants.

Tu m'as invoqué dans la tribulation, dit le Seigneur, et moi je t'ai délivré. Je t'ai exaucé dans le secret de la tempête. Je t'ai éprouvé aux eaux de la contradiction.

Je te donnerai l'intelligence, dit le Seigneur

Dieu, et je t'enseignerai la voie où tu dois marcher. J'affermirai mes regards sur toi.

Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles, il est saint dans toutes ses œuvres. Le Seigneur soutient ceux qui chancellent, il relève ceux qui sont tombés et brisés de leur chute. — Les yeux de toutes vos créatures se tournent vers vous, Seigneur, avec espérance, et vous leur donnez leur nourriture au temps marqué. — Vous ouvrez votre main, et vous comblez de bénédictions tout ce qui respire.

Le temps marqué, le visible temps de cet invisible secours de Dieu qui, si caché qu'il soit, nous accompagne toujours, allait sonner pour Elizabeth. Elle en sentit les premières consolations le jour où la miséricordieuse Providence disposa sa rencontre avec un prêtre d'un grand mérite et d'un grand cœur, émigré français aux États-Unis. Nous voulons parler de M. du Bourg, alors président du collége des Sulpiciens de Sainte-Marie de Baltimore; plus tard, évêque de la Louisiane; puis, évêque en France sur le siége de Montauban et sur le siége archiépiscopal de Besançon. Quelques mots sur ce vrai apôtre nous suffiront pour le faire connaître.

Parmi les *ouvriers* qui des premiers vinrent s'offrir pour travailler à la *moisson* évangélique aux États-Unis, M. du Bourg est un de ceux

qui tiendra dans ses mains *les gerbes les plus abondantes* au jour des récompenses du Seigneur. Il était né dans l'île de Saint-Domingue, de colons français, et fut attiré fort jeune vers le saint ministère. Ses parents désirèrent qu'il fît en France ses études ecclésiastiques ; la révolution le trouva récemment ordonné prêtre, et choisi presque aussitôt par M. Émery, de si pieuse mémoire, pour diriger l'école préparatoire d'Issy, où l'on élevait les clercs de la paroisse de Saint-Sulpice.

A la veille des épouvantables journées des 2 et 3 septembre, la maison d'Issy fut envahie par les fédérés du 10 août et les brigands marseillais. M. du Bourg était absent ; une circonstance fortuite l'avait amené à Paris. Informé à temps, changeant de costume, déguisé en ménétrier, il put arriver jusqu'à M. Émery, près duquel il trouva asile. Seize prêtres ou directeurs de la Compagnie de Saint-Sulpice, arrêtés et emprisonnés à ce moment, périrent massacrés dans la prison des Carmes. Dieu ne donna pas à la jeunesse de tous la couronne du martyre, se réservant plusieurs d'entre eux pour les employer à ses œuvres. Parmi ceux qui furent épargnés, la plupart quittèrent la France et cherchèrent refuge à l'étranger. M. du Bourg gagna l'Espagne, y séjourna deux ans, puis s'embarqua pour l'Amérique. Un premier es-

saim sorti de la ruche de Saint-Sulpice s'était fixé depuis l'année 1791 dans le Maryland, à Baltimore. Sous la conduite de M. Nagot, ces prêtres avaient jeté les fondements d'un séminaire sur le modèle de celui de Paris. M. du Bourg se joignit à eux; mais bientôt demandé à ses supérieurs par M. Carroll, il fut nommé président du collége de Georgetown, de fondation toute récente. Pendant trois ans, il occupa ce poste, qui demandait à la fois beaucoup de capacité et de zèle; puis il fut envoyé à la Havane pour y établir un collége sous les auspices des Sulpiciens. Cette entreprise réussit au delà de toute espérance, jusqu'au jour où elle fut entravée par le mauvais vouloir du gouvernement espagnol, jaloux de voir passer entre des mains françaises l'éducation de la jeunesse de l'île.

La lutte était trop inégale; M. du Bourg ne s'y obstina pas. Il s'en revint à Baltimore emmenant avec lui plus de trente enfants, parmi lesquels les Calvo, les Castillo, etc., que leurs familles n'avaient pas voulu lui retirer. De là l'idée lui vint de fonder à Baltimore même une école ou académie dont ces jeunes gens devaient former le noyau. Son projet ayant été agréé par ses confrères, il commença hardiment à construire de vastes bâtiments adaptés au plan d'un grand collége, sur des terrains

appartenant au séminaire des Sulpiciens. Les travaux furent rapidement achevés, la maison fut ouverte, les professeurs se mirent à l'œuvre, et le *collége de Sainte-Marie* prit une telle faveur dans le public, que dès l'année 1805 la législature du Maryland l'élevait au rang d'Université, avec amples pouvoirs et priviléges. Le zèle de M. du Bourg ne s'exerçait pas seulement dans les limites de l'Université de Sainte-Marie; il était l'âme d'une foule de bonnes œuvres dans la ville, tandis que son éloquence comme prédicateur et controversiste attirait autour de sa chaire les fidèles dont il affermissait la foi, et les protestants dont il dissipait les préventions [1].

Vers la fin du mois d'août de l'année 1807, ce zélé serviteur de Dieu, se trouvant dans la ville de New-York, offrait un matin le sacrifice de la messe à l'un des autels de la paroisse de Saint-Pierre. Une femme en deuil, avec le vêtement des veuves, se présenta pour recevoir de ses mains la communion. Elle paraissait tout absorbée en Dieu, et son visage était inondé

[1] Voir la *Vie de M. Émery, neuvième supérieur du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice*. Paris, 1861. — Voir l'*Éloge de Mgr L.-G. Valentin du Bourg, évêque de la Louisiane et des Florides, évêque de Montauban, archevêque de Besançon, prononcé à la distribution des prix du petit séminaire de Bordeaux, le 23 août 1847.*

de larmes. Le prêtre ne put s'empêcher d'être frappé de son attitude. Le même jour, quelques heures plus tard, comme il se trouvait en visite chez M. Sibour, l'un des prêtres attachés à la paroisse de Saint-Pierre [1], on entendit frapper doucement à la porte de la maison. C'était Elizabeth. On l'introduisit le moment d'après.

Elle parut avec cette grâce aisée tout ensemble et modeste, qui rendait son abord si agréable, et qui s'alliait si bien chez elle avec un air de distinction parfaite. S'agenouillant devant le prêtre du Seigneur, elle inclina pieusement la tête pour recevoir sa bénédiction. M. du Bourg la reconnut alors pour la personne qu'il avait remarquée à l'église dans la matinée. Il ne s'était jamais trouvé avec elle jusqu'alors; mais il la connaissait par ce que l'admiration de chacun racontait de sa conversion et de sa vie si édifiante. Elle s'assit, la conversation s'engagea. Peu à peu, ouvrant son cœur, elle parla des difficultés de son existence à New-York, et du désir qui la préoccupait toujours de chercher un asile au Canada. M. du Bourg l'écoutait avec une attention bienveil-

[1] M. Sibour, prêtre français, fixé aux États-Unis depuis l'année 1798, qui avait été désigné, en 1807, par l'évêque de Baltimore pour remplacer, près des catholiques de New-York, M. Michaël Hurley, appelé à conduire la paroisse de Saint-Augustin, à Philadelphie.

lante, tout en l'interrompant souvent par des questions qui témoignaient de son intérêt. Il comprenait bien maintenant sa situation qu'elle venait de lui dépeindre. Tant de patience, tant d'énergie avec une foi si constante, la révélaient tout entière. A voir ce qu'elle était, on pressentait aisément tout ce qu'elle pourrait être.

Tout en l'admirant, il se consultait lui-même sur un projet qui s'éveillait en son esprit. Baltimore manquait d'une bonne école catholique pour les jeunes filles. Il n'existait dans toute la ville pas une seule communauté de religieuses vouées à l'enseignement. Fonder à cet effet un nouvel institut, ou l'association de quelques pieuses femmes qui s'attacheraient à la règle de l'un des instituts existant ailleurs, ne serait-ce pas compléter le bien que les prêtres de Saint Sulpice avaient déjà commencé pour l'éducation d'une partie de la jeunesse du Maryland? Et si l'on confiait à Mme Seton la direction de la nouvelle communauté et de la nouvelle école, ne serait-ce pas assurer le succès d'une œuvre excellente, tout en aidant à sortir de peine la personne la plus intéressante du monde?

Tel était le plan qui s'offrait au cœur généreux de M. du Bourg. Sans plus de délai, il s'en ouvrit à Elizabeth. Elle s'y montra très-

attentive, et en demeura fort émue. Rien pourtant ne fut décidé dans ce premier entretien. Rien, à vrai dire, ne pouvait l'être; mais tout y fut examiné, tout y fut entrevu ; et l'on peut remarquer que ce jour-là, dans un des terrains les mieux préparés de la vigne du Seigneur, fut semé *le petit grain de sénevé* qui devait devenir plus tard un grand arbre : *un de ces arbres,* dit l'Évangile, *dont le branchage devient grand ; et les oiseaux du ciel se posent dessus.*

Fidèle à ses habitudes de docilité, Elizabeth se hâta de consulter d'abord l'évêque de Baltimore. « Je ne voudrais pas, lui dit-elle, m'aventurer à faire un pas pour avancer dans cette affaire, si importante pour moi, sans être assurée de votre concours et guidée de vos conseils, qui m'obtiendront, j'en suis certaine, la bénédiction de Celui qui sait que mon désir le plus ardent est d'accomplir uniquement sa volonté. » Elle continuait sa lettre en rendant compte à M. Carroll des dernières épreuves qu'elle avait eu à supporter à New-York. Elle l'assurait qu'elle avait porté la condescendance envers ceux qui lui étaient hostiles, jusqu'aux limites les plus extrêmes; ne s'étant arrêtée que là seulement où elle sentait que sa conscience aurait eu lieu de s'effrayer à *l'heure de la mort.* « C'est cette heure-là, lui disait-elle,

que je vous conjure en ce moment d'avoir en vue, cher Monsieur, tandis que vous me dirigerez sur ce que je dois faire pour le bien de mes chers petits enfants. Ils semblent à l'abri maintenant, — je parle de mes fils; — mais si je venais à mourir, on les arracherait à notre chère croyance comme à un abîme d'erreurs et d'infortunes pour eux.

« Quant à ce qui me concerne, la seule crainte que je puisse avoir, c'est qu'il ne se trouve trop de recherche de moi-même dans ma vivacité à plaider en faveur de ce projet, bien que j'en abandonne l'accomplissement avec joie à la volonté du Tout-Puissant; car n'ayant d'autre désir, en tout ceci, que de lui plaire, j'ai la pleine confiance de n'éprouver aucun désappointement, quelque manière qu'il choisisse pour m'employer à son service.

« Depuis longtemps, même depuis le temps que j'étais à Livourne, s'il est une espérance qui ait fait ma consolation, c'est l'espérance que j'ai toujours eue d'embrasser la vie religieuse. C'est à tel point, que s'il se fût agi de moi uniquement, il n'est pas un seul moment où je n'eusse été prête à braver sans hésiter toutes les difficultés d'une nouvelle traversée de l'autre côté de l'Océan pour m'assurer ce bonheur. Mais aujourd'hui, il s'agit avant tout de mes enfants, qui se trouvent au milieu de

circonstances telles, que je ne pourrais pas mourir en paix ; et vous savez, cher Monsieur, que c'est à nous y préparer que toutes nos actions doivent tendre. Non, je ne pourrais pas maintenant mourir en paix, à moins que je n'eusse conscience d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour les mettre à l'abri. Oh ! s'il en était ainsi, je ne me sentirais aucune inquiétude, les laissant entre les mains de Dieu. »

Avant de rien répondre à cette lettre, l'évêque de Baltimore fit prier M. du Bourg de lui donner lui-même connaissance de son projet. Lorsqu'il s'en fut bien rendu compte et qu'il l'eut examiné avec attention, il s'en entretint avec MM. Matignon et de Cheverus. Cette fois encore, il n'y eut qu'un seul avis. « Nous estimons, écrivait M. de Cheverus à Elizabeth, que le plan de M. du Bourg serait, de beaucoup, plus avantageux que tout ce qu'on a jusqu'ici proposé pour vous. Il serait avantageux non-seulement aux intérêts de votre famille, mais aux intérêts de notre sainte religion dans les États-Unis. Nous vous engageons toutefois à ne rien précipiter, mais à attendre une manifestation plus complète de la volonté de Dieu, cette volonté d'un Père tendre, dont la main ne manque jamais à l'enfant qui appréhende de marcher seul. » — « Je prie Dieu, disait de

son côté, le vénérable M. Matignon, pour qu'il bénisse vos desseins. Lui-même les a inspirés. Je lui demande qu'il vous donne la grâce de les accomplir à sa plus grande gloire. *Ma pensée est que vous êtes destinée à l'accomplissement d'un bien considérable dans les États-Unis.* Il faut que vous demeuriez ici, de préférence à tout autre lieu. Pour ce qui est du reste, Dieu a ses moments, que nous ne devons pas chercher à devancer. Un sage délai ne fait que mûrir les bons desseins que la grâce fait naître en nous. »

Tout en s'inclinant devant les conseils des guides éminents qui la dirigeaient, l'humble Elizabeth se sentait tout à fait impuissante à comprendre comment on la croyait destinée à *l'accomplissement d'un bien considérable aux États-Unis.* « Une telle idée, écrivait-elle à Antonio Filicchi, suffirait pour faire tourner une tête plus forte que la mienne; mais je sais très-bien que Dieu ne voit pas les choses comme l'homme les voit. D'ailleurs, puisque l'obéissance est l'hommage qui plaît le mieux à notre souverain Maître, je suis certaine de ne pouvoir m'égarer, du moment que je soumets à l'obéissance tout ce que je ferai. Je ne regarde ni en avant ni en arrière, mais droit devant moi, suivant ma vieille règle de conduite, et je ne songe pas aux calculs humains. »

ELIZABETH SETON A Mme JULIA SCOTT

16 janvier 1808.

« M. Barry vient de mourir. Cette mort m'est une grande perte. C'est lui, je crois dans le temps vous l'avoir dit, qui était venu me découvrir, lui avec sa chère femme, venant à moi tous les deux, quoique m'étant absolument étrangers, uniquement en souvenir de l'estime qu'ils avaient eue pour mon mari; ce qui, dès le premier abord, leur avait gagné mon cœur. Depuis lors, tous deux n'avaient cessé de me témoigner, à moi et à mes chers enfants, la plus constante, et invariable affection que j'aie jamais connue. Mlle Barry est très-ébranlée. Sa mère essaiera de la faire voyager, sitôt que ce cruel embargo sera levé. Alors, adieu à tout attrait d'aller en ville, si ce n'est pour l'église de Saint-Pierre..... Je vous dirai que notre Anna fait des progrès en musique, rares pour son âge. Son talent, à chaque nouvelle leçon, me fait penser à la joie qu'auraient prise à l'entendre ceux qui ne sont plus. Ses ouvrages à l'aiguille sont très-corrects; son écriture l'est aussi. L'occupation lui plaît beaucoup; mais on peut dire, comme de sa pauvre mère, qu'il n'y a qu'une chose qui l'attache : lire et écrire. »

Près d'un an s'était écoulé : aucun changement n'était survenu. Dieu n'avait rien retranché aux épreuves de sa fidèle servante ; sa main la formait à la patience dans les mêmes contradictions, dans la même attente. Elle n'avait plus revu M. du Bourg. Lorsqu'il revint à New-York, après ce long intervalle, on était au printemps de l'année 1808. Pour dire la vérité, quel qu'eût été son bon vouloir, ses projets de créer cette école à Baltimore ne se trouvaient guère encore qu'à l'état de souhait. Comme il s'en entretenait avec Elizabeth, dans la maison de Mme Barry, la pente de la conversation amena quelqu'un qui se trouvait là, à lui demander nous ne savons trop quel détail sur la propriété du collége de Sainte-Marie, et sur certains lots de terrains vacants que les Sulpiciens possédaient tout auprès. « Des terains vacants, dit Elizabeth, en manière de plaisanterie, si j'allais là-bas, et si je les demandais ? — Sur quoi M. du Bourg la prenant au sérieux, augurant bon succès de l'air de résolution qui paraissait en toute sa personne, s'intéressant d'ailleurs à elle et à toute sa famille, comme il s'intéressait — c'est une remarque d'Elizabeth — aux moindres créatures du bon Dieu, du moment qu'il pouvait leur être utile en quoi que ce fût : « Venez chez nous, Mme Seton, lui dit-il, nous vous aiderons à former un plan de vie qui mettra

vos enfants à l'abri des dangers dont ils sont menacés ici. Vous-même, vous trouverez à Baltimore beaucoup plus de consolations pour votre foi que vous n'en avez goûté nulle autre part. Nous avons un vif désir de former cette école pour élever les enfants dans la piété. A quoi bon différer davantage? Sans rien acheter ni bâtir, on peut louer une maison. Le courage ne vous manque pas pour vous mettre à l'œuvre; et l'expérience d'une première année vous éclairera, vous et vos amis, sur les mesures qu'on devra prendre plus tard. »

« Comme on le pense bien, dit Elizabeth, je ne fis d'autre objection que celle de mon manque de capacité. A quoi M. du Bourg me répondit: « Ne craignez rien, nous avons encore plus besoin d'exemples que de talents. » Puis, avec l'autorité d'une expérience exercée dès longtemps en de vastes entreprises, avec la clarté d'un esprit net et précis, le bon prêtre lui fit comprendre que son plan, tout hardi qu'il était, n'avait rien d'aventureux. Elle n'hésita plus. Le moment enfin était venu: « un sage délai avait fait mûrir les bons desseins que la grâce avait fait naître. »

A ce moment décisif, nous retrouvons Antonio Filicchi. Non pas qu'Elizabeth eût eu la joie de recevoir de ses nouvelles. Elle en était,

au contraire, privée depuis près d'un an; — nous en dirons le motif ailleurs; — mais M. de Cheverus avait été plus favorisé qu'elle et se trouvait en mesure de lui donner les assurances les mieux faites pour l'enhardir. Se portant garant des intentions d'Antonio, voici ce qu'il lui écrivait : « Souvenez-vous que M. Filicchi vous a autorisée à demander chez son correspondant à New-York toute somme qui serait nécessaire pour commencer un établissement utile; et ce même respectable ami m'a écrit à ce sujet les propres paroles que voici : *L'argent ne manquera pas.* Vous savez la sincérité de leurs offres, et vous pouvez sans aucun doute vous en prévaloir dans les limites qu'aura dictées la prudence, mais non pas une délicatesse ou timidité qui irait à l'excès. Je ne suis pas dans le secret de la fortune des deux frères; mais ce que je connais parfaitement, c'est le cœur bon et généreux de notre excellent ami, et sa tendre affection pour sa sœur Mme Seton. »

Après quelques semaines employées à préparer son départ, Elizabeth quittait New-York avec ses trois petites filles; ne laissant dans cette ville, où elle avait tant souffert, « d'autre regret, dit-elle, que celui de quitter ma chère sœur convertie, Cecilia, — mes autres chères sœurs, on ne me laisse pas la liberté de les voir, — et les Barry, qui sont pour moi des

amis tendrement aimés et complétement dévoués. Pour tous les autres, ils sont dans une telle défiance, un tel soupçon de mon caractère, parce qu'ils se persuadent, — et ils n'ont pas tort, — que mes principes religieux sont l'unique source de mes actions, qu'ils regarderont comme un repos pour eux que je sois bien loin, n'importe où, et n'importe dans quelle position ! »

XII

Journal d'Elizabeth pendant sa traversée de New-York à Baltimore. — Arrivée à Baltimore. — La famille de M. du Bourg. — Elizabeth se dispose à ouvrir une nouvelle école. — Encouragements et sympathie dont elle est l'objet. — Difficulté des communications entre l'Amérique et l'Europe. — Blocus continental. — Maux infligés à l'Église. — Pie VII captif complète la hiérarchie ecclésiastique aux États-Unis. — Baltimore érigé en archevêché. — Rupture des relations entre les États-Unis, la France et l'Angleterre. — Une lettre longtemps attendue parvient de Livourne à Baltimore.

1808

JOURNAL D'ELIZABETH
PENDANT SA TRAVERSÉE DE NEW-YORK A BALTIMORE

(Envoyé dans une lettre à Cecilia Seton.)

Dix heures. Jeudi 9 juin 1808.

« Ma Cecilia chérie aura peine à croire que maintenant nous dépassions seulement le phare à trente milles de New-York. Toute fatigue

d'esprit et de corps a disparu. Le ciel resplendit au-dessus de nos têtes. Le souffle vivifiant de la brise de mer, et le mouvement des gais matelots, dissiperaient, je crois, tant de soucis bien lourds, si j'avais auprès de moi les cinq êtres bien-aimés qui m'ont dit adieu dans la *petite chambre*. *Vos amours* tantôt jouent et tantôt mangent jusqu'à ce que le moment arrive où le roulis du vaisseau les rend malades ; et alors, ils se perdent dans un sommeil aussi profond que possible. La pauvre Anna souffre tout le temps qu'elle ne dort pas.

« Comme chacun ici est bon pour nous ! A peine si nous étions à bord depuis une heure, qu'un jeune homme, tout modeste et tout affable, est venu en bas auprès de moi et m'a dit : « Madame, mon nom est James Cork ; appelez-moi quand vous voudrez, je serai prêt à vous aider en toute chose. » Et ce qu'il a dit, il le fait. O douce miséricorde de mon Dieu ! avec quelle bonté vous vous mêlez aux calices les plus amers ! Comme il est consolant de regarder en haut et de réfléchir à ces choses ! Toujours et toujours, je renouvelle l'offrande de ce pauvre cœur, afin qu'*Il* en dispose de toutes les manières dont *Il* lui plaira. C'est là un bien faible tribut à côté de la dette due pour chaque jour. »

Lundi 13 juin.

« Ma Cecilia, chère, chère amie de mon âme! vendredi, samedi et dimanche viennent de se passer, ma chérie, au milieu de bien des prières, bien des soupirs. Un roulis continuel avec du tangage, sans avancer. Anna ne cessant de souffrir. Elle est excessivement abattue, elle refuse d'aller sur le pont. — Les dames qui sont à bord, Mme Smith et sa fille, sont si bonnes pour nous! Elles nous gâtent avec des amandes fraîches et de belles grappes de raisin. Vous connaissez le faible de votre pauvre sœur!... Kitty [1] et Rebecca ne sont pas à moitié si malades qu'Anna. — Hier, nous avons dit nos vêpres pendant une rafale; avec bien de la ferveur, croyez-le. — Ce matin, nous voici de nouveau en vue des côtes, près du cap Henry.

« Figurez-vous un matelas posé par terre, qui nous sert de tous les côtés comme d'un coussin pour nous asseoir. La bonne Mme Smith et sa fille sont à un bout; la pauvre Anna, que nous avons forcée à monter sur le pont, est de l'autre côté; et les deux chères petites sont en train de chanter: *Where and oh! where is my*

[1] Kitty diminutif du nom de Catherine, la seconde fille d'Elizabeth.

highland laddie gone [1]? De temps en temps elles demandent qu'on les ramène vers Cecilia ; ou bien elles tendent les yeux, tant qu'elles peuvent, du côté de la terre, pour voir si elles ne finiront pas par découvrir William et Richard. Le cœur de la mère, rempli d'une ferme et inébranlable confiance, regarde droit en haut. Oh ! que de fois, que de fois il s'est préparé comme pour mourir, depuis que nous sommes à bord ! Avec quelle ardente tendresse il confie les trois chères petites sœurs à celui qui est sa seule espérance ! »

Mardi 14 juin.

« Après avoir roulé et sauté sur les vagues toute la nuit, mes deux chères petites à côté de moi dans mon étroite cabine, Anna endormie sa tête sous ma main, et moi, ne cessant de prier et d'offrir à Dieu une vie que j'ai si souvent mérité de perdre, nous voici, ma toute chérie, qui marchons maintenant à pleines voiles. Notre vaisseau semble voler sur les eaux de la Chesapeake [2]. Vent meilleur, cœurs plus

1 « Où donc, où donc est-il allé, mon ami des Highlands ? » — Vieille ballade jacobite d'Écosse.

2 La baie de la Chesapeake, l'une des plus vastes baies de l'Amérique du Nord.

légers ne la traversèrent jamais. Les petites chantent en égrenant leurs grappes de raisin. Elles font de petits bateaux de papier, et les lancent par-dessus bord pour les envoyer à New-York. Le soleil se couche rayonnant et glorieux. Le regardez-vous aussi maintenant, ma chérie?... Mon âme s'envole en haut avec le *Miserere*. Elle est comme si elle enveloppait votre âme et celle de la chère Zide. Elle envoie un soupir à notre chère Hatche...

« C'est donc demain que je vais me trouver au milieu des étrangers? Non. — Une pensée de doute ou de crainte a-t-elle traversé mon esprit? Non. — Un auguste et doux sacrifice unira mon cœur avec tous ceux qui peuvent l'offrir. Le doute et la crainte s'enfuient loin du cœur habité par *Lui*. Il ne peut y avoir de mécompte là où l'âme n'a d'autre désir, d'autre attente que d'aller au-devant de sa volonté adorable et de l'accomplir. Dans quarante-huit heures, je l'espère, je m'unirai au sacrifice d'action de grâces et de fervent amour tandis que je penserai à vous tous. Vous serez dans mon cœur, chère, chère Cecilia, et vous vous y rencontrerez avec *Lui*. Qui dira le mystère, qui dira la douceur de cette espérance? »

Mercredi 15 juin.

« Encore une bonne nuit, mon cher cœur; une nuit passée à bord du *Grand-Sachem;* et cependant, nous ne sommes pas encore dans la baie de Baltimore. L'espérance plane au-dessus de nous sur ses ailes immobiles, dans l'attente du lendemain. Que faites-vous en ce moment?... Mes bien-aimées petites regardent le ciel en pensant à Cecilia. Heureux l'enfant dont l'esprit se remplit de la pensée de Dieu! Quel contraste avec le tourbillon de ces êtres insensés qui perdent en se jouant leur bonheur; leur bonheur présent et éternel! Continuez comme vous avez commencé, vous, enfants bien-aimés du Ciel!... Que toutes les bénédictions de Dieu soient sur vous aussi, ma Cecilia. »

Jeudi matin, neuf heures, 16 juin.

« Nous sommes devant le quai depuis hier soir à onze heures; mais nous ne pouvons quitter le vaisseau avant que nos effets n'aient été déposés à la douane. Il pleut à flots... Le cœur de la pauvre mère, comme il bat! La main lui tremble aussi... Dans une heure nous serons à Sainte-Marie [1]. Que de fois mon âme a rendu

[1] Sainte-Marie, l'établissement des Sulpiciens à Baltimore, église, séminaire, collége.

visite à l'adorable Seigneur présent à cet autel ! Mais ici ce n'est plus un seul et solitaire autel, c'est un grand nombre d'autels, que nous allons bientôt voir... Cecilia, ma bien-aimée sœur, il n'est pas de distance pour des âmes unies comme les nôtres ! »

Jeudi soir, fête du Saint-Sacrement.

« Ma chère, chère, chère Cecilia, tout ce que je suis en état de vous dire, c'est qu'une voiture nous a conduites au séminaire... D'abord la grande voix de l'orgue solennel ; après, comme une explosion, les chants éclatants du chœur. C'était le moment où l'on consacrait la chapelle de M. du Bourg. Nous entrons sans proférer une parole, et nous voici prosternées à l'instant ! Une voix ravissante chantait le *Kyrie eleison ;* on eût dit un concert des anges. Aucune imagination ne saurait vous peindre la splendeur, l'éclat de cette scène ; tout ce que je vous ai dit de Florence est comme une ombre auprès. La messe terminée, je me suis trouvée dans les bras de la sœur de M. du Bourg, la plus délicieuse femme qu'on puisse voir, qui m'a comblée de caresses et d'aimables souhaits. A présent, ce qui m'étonne le plus, c'est d'avoir pu résister à tout ce que je viens d'éprouver de surprise et de bonheur. »

Vendredi matin 17 juin.

« J'ai reçu mon tout, *notre tout*. Oh! avec quelle ferveur!... Obtenir tant à la fois! tout réuni à la fois, c'est presque à faire tourner mon pauvre esprit!... Des messes depuis l'aube du jour jusqu'à huit heures... Mon appartement si charmant et si commode. Il touche presque à la chapelle... Les vêpres et la bénédiction tous les soirs... Tous les cœurs nous font des caresses. Dans les yeux de chacun, des regards de bienveillance et de paix... Lundi, je vais à Gorgetown voir mes deux chers garçons... Silence, mon âme... Cecilia, ma Cecilia, cette âme elle pousse des cris pour vous avoir. Elle n'est capable de rien sans vous. Il faut qu'elle vous réclame à la vie et à la mort.

« Il y a une petite colline ici, derrière la chapelle; on l'appelle le Calvaire: des oliviers, une croix; et au pied de la croix, déjà quatre tombes. *C'est ici le lieu de votre repos*, m'a dit M. du Bourg, comme nous passions auprès ce matin. Il faut que ce soit *le lieu de votre repos* aussi, ma bien-aimée, ma chère Cecilia. *Préparez les voies*. Eliza! Henriette! Serait-il possible! Divin Seigneur, ayez pitié de nous! »

M. du Bourg avait avec lui sa mère, sa sœur

et la fille de celle-ci, une charmante enfant de l'âge à peu près des petites Catherine et Rebecca [1], les deux dernières filles de Mme Seton. Aglaé reçut ses nouvelles compagnes avec des transports de joie. On parlait une langue différente, on se comprenait très-mal; mais on fut enchantées de se voir, et l'on s'entendit le mieux du monde. La première journée passée ensemble ne s'était pas écoulée, que les trois petites amies semblaient s'aimer comme si elles s'étaient vues toute leur vie.

Le soir de ce premier jour, après le repas fait en famille, Aglaé souhaita la bienvenue à Catherine et à Rebecca par un compliment en vers français, dont les petites Américaines saisirent beaucoup mieux l'intention que le sens; mais qui, gracieusement tourné et gentiment dit, devait encore avoir le mérite assez rare de tenir tout ce qu'il avait promis :

O vous, si longtemps attendues,
Recevez mes embrassements;
Nos deux familles confondues
Ne font plus qu'une en sentiments.

Bientôt dans un même langage
Nous aurons un nouveau lien;

[1] Catherine, née le 28 juin 1800, avait alors huit ans moins quelques jours; Rebecca, née le 24 septembre 1802, avait cinq ans et dix mois.

Celui du cœur a l'avantage
Qu'on l'entend toujours assez bien.

De vos plaisirs et de vos peines
Je vous demande une moitié.
Vous aurez aussi part aux miennes :
Tout est commun dans l'amitié.

Ou plutôt ces mots tout de glace,
Le mien, le tien, ne doivent plus
S'entendre ici, ni trouver place
Dans cet asile des vertus.

Suivant la remarque d'un sage,
Ces mots si froids de *mien*, de *tien*,
Furent bannis au premier âge
Du vocabulaire chrétien.

Le mot *nôtre* a bien plus de grâce,
Il ne fit jamais de jaloux,
Mien et *tien* il faut qu'il remplace :
Tout sera *nôtre* parmi nous.

Je ne dirai plus : Mes poupées,
Mes joujoux, Mes fleurs, Mon jardin.
Tout est à vous, sœurs bien-aimées;
Tout sera nôtre dès demain.

Communauté délicieuse !
Charme jadis de l'âge d'or !
Reviens d'une famille heureuse
Faire le plus riche trésor.

Sois l'avant-coureur et le gage
De cette parfaite unité
Qui nous rend la parfaite image
De l'adorable Trinité.

Au moment de l'année où Elizabeth arriva à Baltimore, la saison des vacances allait commencer; aussi ne pouvait-elle attendre aucune élève avant la reprise des classes. Elle employa cet intervalle à s'installer modestement dans la maison qui avait été louée pour la recevoir. C'était un petit bâtiment nouvellement construit, tout en briques, à deux étages, proche le collége de Sainte-Marie. Le loyer se montait à deux cent cinquante dollars pour une année [1]; la place y était suffisante à la rigueur pour loger dix personnes en dehors de la famille d'Elizabeth [2]. Celle-ci s'y trouva dans un

[1] Un peu plus de douze cent cinquante francs. Le dollar d'argent est l'unité monétaire des États-Unis; il se subdivise en cent cents. Le cent est une petite monnaie de cuivre équivalente à un peu plus d'un sou, ancienne monnaie de France. La valeur réelle du dollar est de cinq francs vingt-cinq centimes. Depuis que l'or de la Californie s'est répandu dans le monde commercial, on a commencé à frapper des dollars en or.

[2] M. du Bourg avait hésité dans son choix entre cette maison et une autre maison plus grande, pour y réunir les premiers éléments de l'institution catholique qu'il avait l'espoir d'établir avec le concours d'Elizabeth. On aurait pu recevoir trente pensionnaires dans la plus grande des deux maisons; mais on aurait eu la charge d'un loyer de quatre cents dollars par an. La cherté de ce prix effraya M. du Bourg. Un peu avant qu'Elizabeth ne quittât New-York, il lui écrivait : « J'incline à croire que la petite maison sera suffisante pour la première année; d'autant que

bien-être inexprimable dès le premier jour qu'elle s'y établit.

« Ma vie est si différente de ce qu'elle était, écrivait-elle, que j'ai peine à concevoir que ce soit la même vie. Toutes ces chères petites attentions dont j'étais sevrée entièrement, me sont prodiguées, à toute heure, par la famille de M. du Bourg. Sa mère et sa sœur ne se las-

je ne suis pas très-désireux de voir le nombre de vos élèves s'accroître avec trop de rapidité. Moins vous en aurez dans le commencement, plus votre tâche sera légère, et plus il vous sera facile d'établir chez vous cet esprit de régularité et de piété qui doit être le ressort essentiel de toute votre œuvre. Il y a dans le pays assez, et peut-être trop, d'écoles mixtes où l'éducation a pour unique objet la culture des dehors brillants. Nous n'avons aucune école, que je sache, où le soin d'acquérir ce qu'il convient de ces dehors, s'allie avec la piété, et lui soit subordonné; ainsi que cela se doit dans une *pieuse* institution, telle assurément que sera la vôtre, selon votre désir. Pour atteindre les résultats que nous espérons, mon avis est que vous n'admettiez chez vous que des jeunes filles catholiques, ou du moins que des jeunes filles qui recevront une éducation catholique, leurs parents le permettant. Il est vrai que, dans ces conditions, le nombre de vos pensionnaires sera très-restreint; il faudra peut-être attendre plusieurs années avant que le produit des pensions égale le chiffre des frais. Pour suppléer à ce déficit, il nous faudra compter sur la Providence, qui, par les offres généreuses de vos amis de Livourne, vous a déjà donné un encouragement assez grand pour nous mettre à l'abri d'une accusation de témérité. »

sent pas dans les soins qu'elles ont pour nous. Les douceurs que nous ne pouvons nous procurer, elles nous les envoient chaque jour, comme si nous faisions partie de la famille. Vraiment, il me semble que c'est comme si je venais de naître à une nouvelle existence ! La mince palissade qui marque nos limites est la seule séparation entre nous et une chapelle magnifique ouverte depuis l'aube du jour jusqu'à neuf heures du soir. Notre maison est très-propre, située entre deux vergers, à deux milles de la ville. Je me remets entre les mains toutes-puissantes de Dieu pour mes projets d'établissement. »

HENRIETTE SETON A ELIZABETH

« Comment pourrais-je, sœur bien-aimée, m'abandonner à mon propre chagrin ?... Quand je vous vois d'ici heureuse au sein de la paix, quand je vois votre cher visage rayonnant de joie, tandis que vous pressez sur votre sein vos aimables petits William et Richard, il me semble que pour un moment je cesse de regretter votre absence. Mais un frisson me prend, quand je me dis que notre séparation, selon toute apparence humaine, sera une éternelle

séparation... Il faut que je repousse cette pensée. Non, cela ne peut pas être... Dieu est trop bon, trop compatissant, pour vouloir séparer toujours ceux qui s'aiment si tendrement. D'une manière ou d'une autre, il nous réunira. Je veux m'attacher à cette chère espérance. Elle me soutiendra à travers toutes les épreuves; elle adoucira toutes mes peines. »

Elizabeth ouvrit son école dans le courant du mois de septembre, et n'eut pas de peine à réunir le petit nombre d'élèves que sa maison pouvait contenir. La société catholique de Baltimore, nombreuse et fervente, lui témoigna une sympathie véritable. Les marques qu'elle recevait de la bienveillance générale lui étaient un présage favorable, et un encouragement d'autant plus précieux, que d'une autre part, le cours d'événements inopinés menaçait d'ajouter aux difficultés de son entreprise.

Dans la dernière année de son séjour à New-York, ses courageux efforts, entravés comme nous l'avons vu, s'ils lui avaient donné le pain de chaque jour, n'étaient jamais allés au delà. Pour fournir aux dépenses de sa traversée, pourvoir aux frais de son installation à Baltimore, pour subsister enfin, en attendant les ressources qu'elle se créerait, cette mère de cinq enfants avait emporté avec elle environ

un millier de dollars [1]. La meilleure partie de cette somme avait été demandée aux Murray, les correspondants de MM. Filicchi en Amérique.

Pour l'avenir, Elizabeth comptait bien qu'elle se suffirait à elle-même. Cette espérance était parfaitement fondée; l'événement le lui prouva. Mais si peu avancée dans une entreprise toute nouvelle, elle eût aimé à entrevoir les secourables Filicchi, dans ce lointain si rapproché d'elle en dépit de la distance, par le constant intérêt, l'infatigable dévouement, qu'ils lui témoignaient. Ce repos d'esprit, elle l'avait perdu. Il avait fait place chez elle à une immense inquiétude. A l'époque précisément où elle arrivait à Baltimore, les communications entre l'Amérique et l'Europe, devenues depuis longtemps rares et difficiles, venaient d'être interrompues de fait. Le continent européen, le monde civilisé était en feu.

Si nous parlons des calamités qui furent déchaînées sur l'Europe par l'ambition d'un conquérant parvenu à l'apogée de sa puissance, c'est qu'elles contraignirent les États-Unis eux-mêmes à sortir de la neutralité et à subir les maux de la guerre. Nous dirons ce qu'ils eurent à souffrir. Mais, amenés par l'enchai-

[1] Un peu plus de cinq mille francs.

nement de notre récit vers le milieu de l'année 1808, nous nous occuperons avant tout d'un événement religieux qui eut une grande portée pour l'Église d'Amérique.

Par un bref rendu le 8 avril 1808, le Souverain Pontife Pie VII érigea l'évêché de Baltimore en archevêché, et créa quatre évêchés suffragants : New-York, Philadelphie, Boston, et Bardstown dans le Kentucky. Cette grande et utile mesure eut pour premier inspirateur John Carroll, dont l'esprit supérieur prévoyait de loin les progrès du catholicisme aux États-Unis. En vue de besoins plus nombreux, et de nouveaux efforts à réclamer du zèle de son clergé, l'éminent évêque avait senti l'opportunité de demander pour le vaste pays soumis à sa juridiction la création d'une nouvelle hiérarchie ecclésiastique.

Deux des titulaires aux nouveaux évêchés étaient des prêtres français : M. Flaget, de la Compagnie de Saint-Sulpice, et M. de Cheverus ; promus, l'un au siége de Bardstown, l'autre au siége de Boston [1]. L'évêque désigné pour Philadelphie, le père Egan, était un franciscain irlandais. Le père Concanen, appelé à l'évêché de New-York, était aussi un Irlandais, religieux dominicain, qui résidait à Rome de-

[1] M. Flaget était né près de Billom en Auvergne ; M. de Cheverus, à Mayenne, dans le Maine.

puis plusieurs années. Ce fut à Rome que ce religieux reçut l'onction épiscopale des mains du cardinal-évêque, préfet de la Propagande ; et ce fut à lui que le saint-père fit remettre les bulles d'institution pour les autres évêques d'Amérique, afin qu'il les leur portât. Ces bulles étaient signées d'une main captive. Elles furent écrites comme ces lettres que les apôtres saint Pierre et saint Paul *dans les liens* adressaient aux premiers fidèles; et ceux à qui ces glorieux captifs les adressaient *étaient fortifiés par leurs liens* [1]. A la vérité, l'auguste Pie VII, prisonnier dans son propre palais, gardé à vue par les soldats de son implacable oppresseur [2], était encore, à ce moment, entouré d'un semblant de respect. Mais l'heure approchait où il allait être enlevé de ses États et traîné au loin pour subir les rigueurs d'une séquestration complète [3]. Les violences qu'on exerçait dès lors envers lui avaient pour prétexte le refus qu'il avait fait de céder aux exigences du dominateur de l'Europe. Tout faible et tout désarmé qu'il était, Pie VII refusait, comme souverain,

1 Philipp., ch. I.

2 La captivité de Pie VII commença en réalité le jour où Rome fut occupée militairement par le corps d'armée du général Miollis, 2 février 1808.

3 Le pape fut enlevé du Quirinal dans la nuit du 5 juillet 1809. On l'emmena prisonnier à Savone d'abord.

d'admettre la suzeraineté d'une puissance étrangère ; et comme vicaire d'un Dieu de concorde et de paix, il n'avait voulu ni entrer dans la ligue formée par Napoléon contre l'Angleterre, ni chasser de ses États plusieurs des représentants des nations chrétiennes accrédités auprès du saint-siége, qu'on dénonçait devant lui comme ennemis du gouvernement impérial.

L'effort principal de la politique de Napoléon dès le commencement de sa lutte avec l'Angleterre, eut pour objet de mettre cette puissance au ban des nations ; de telle sorte qu'elle ne trouvât plus en aucun lieu une rade pour abriter ses vaisseaux, ni un port pour débarquer ses marchandises. La prétention d'établir le blocus sur le littoral des États pontificaux n'en fut pas moins un prétexte dérisoire donné à l'agression du César contre le Pape. Mais s'il est vrai de remarquer que cet âpre désir d'isoler l'Angleterre fut seulement un prétexte pour entrer en hostilité contre le faible État pontifical, dont l'attitude importait peu, il n'est pas moins vrai de dire que ce même désir fut la cause très-réelle des mesures violentes qui furent prises par le gouvernement français contre de grandes puissances maritimes et commerciales, notamment contre les États-Unis.

Lorsque la crise eut éclaté sur le continent

européen, le président Jefferson, espérant vivre à l'abri par delà les mers, s'efforça, comme autrefois l'avait tenté l'illustre Washington, d'assurer à l'Union, avec sa neutralité, le bénéfice de son éloignement du théâtre de la conflagration générale. Également irritées de cette impartialité, les deux grandes puissances qui se disputaient l'empire du monde usèrent des moyens les plus agressifs pour forcer le peuple américain à prendre part à leur querelle. Après que Napoléon, maître alors de l'Europe presque entière, eut décrété le blocus continental qui devait fermer aux îles Britanniques tout commerce avec le continent [1], l'Angleterre défendit aux neutres de commercer avec les ports dont ses propres vaisseaux étaient exclus. Les décrets de Milan, de Bayonne et de Rambouillet interdisant aux neutres tout commerce avec l'Angleterre, furent la réponse de Napoléon, qui, pour punir la violation de ses ordres, s'empara de tous les vaisseaux américains qui se trouvaient à ce moment dans les ports de France, d'Espagne et de Naples. D'un autre côté, le gouvernement anglais promulgua les *ordres du conseil* du 7 novembre 1807, à la suite desquels on opéra la saisie de près de seize cents navires neutres sous pavillon américain.

[1] 21 novembre 1806.

Pour mettre un terme à ces vexations extravagantes et ruineuses, Jefferson fit adopter par le congrès, le 22 décembre 1807 et le 9 mars 1808, un *embargo* général sur tous les ports des États-Unis. Le commerce extérieur et la navigation se trouvèrent arrêtés soudainement. Toute communication entre l'Europe et les États de l'Union eût été suspendue sans l'audace d'un nombre assez considérable de hardis marins, qui ne cessèrent pas de tenir la mer, et qui réussirent souvent à éluder l'*embargo*, séduits qu'ils étaient par l'appât de bénéfices énormes.

En Europe, les pays riverains de la Méditerranée furent ceux qui eurent le plus à souffrir du blocus continental. Là, l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar, ayant la clef du détroit, régnait en souveraine, et tenait fermés tous les ports qui faisaient partie de l'empire français ou des pays soumis à sa domination. On comprendra qu'au plus fort de cette crise, s'il était encore permis de compter en Amérique sur quelques communications, plus ou moins irrégulières, avec l'Angleterre, la France ou l'Espagne, il n'était guère moyen d'en espérer avec l'Italie.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

Baltimore, 8 juillet 1808.

« Sans doute, mon cher Antonio, vous serez heureux d'apprendre que votre petite sœur d'Amérique est encore sur la terre des vivants. Notre long embargo vous aura suffisamment expliqué pourquoi je ne vous ai pas écrit. Mais comment une année entière a-t-elle pu passer sans que j'aie reçu une seule ligne de vous [1]? Il n'est pas de motif que je ne voulusse admettre plutôt que de supposer que vous auriez pu oublier le moins du monde celle que vous avez transplantée dans la vigne du Seigneur, et soignée depuis avec de si tendres soins. Loin de moi cette pensée !

« Vous avez été tenu au courant; vous savez quelle opinion bien arrêtée ont exprimée nos pères de Boston au sujet du déplacement qui m'eût conduite au Canada; ce projet, je ne devais plus y penser... Regardez la date de cette lettre... Baltimore... dans le voisinage du séminaire dirigé par M. du Bourg. Nous voici

[1] Comme on le verra plus loin, plusieurs lettres écrites par Antonio Filicchi n'étaient point arrivés à leur destination.

maintenant sous l'aile tutélaire de pieux êtres qui ne respirent que pour la gloire de Dieu et pour venir en aide aux délaissés et aux infortunés.

« J'ai retiré mes garçons de Georgetown. M. du Bourg les a reçus dans le collége [1], sans qu'il en résulte aucune charge pour moi. Je me sers de votre généreuse allocation pour nous aider à vivre [2]. Comme le plan que nous avons n'admet parmi nous que des pensionnaires, et encore faut-il que ce soient des catholiques, nous ne pouvons compter sur le rapide succès qu'aurait une institution conçue seulement d'après des vues mondaines ; nous avons, toutefois, grand espoir qu'elle réussira peu à peu, parce qu'elle repose uniquement sur la Providence du Seigneur tout-puissant.

« Et que ne vous dirai-je pas, mon cher Antonio, de cet immense, inespéré bonheur que j'éprouve à vivre au milieu d'une société comme celle qui nous entoure ici ; où chaque âme ne respire que la divine charité ; où je goûte la douce intimité de la plus aimable personne qui soit au monde, — la sœur du révérend M. du Bourg, — qui veut que je la re-

1 Le collége de Sainte-Marie de Baltimore.

2 Depuis l'année 1805, Antonio Filicchi avait pris l'engagement de faire à Elizabeth une pension fixe de quatre cents dollars par an, un peu plus de deux mille francs.

garde comme une sœur ? Tout auprès de moi, une ravissante chapelle, la plus belle de toutes celles qui sont en Amérique ; presque aussi belle que plusieurs de celles qu'on admire à Florence, et tellement rapprochée que de la maison je puis entendre la petite cloche de l'autel. Oh ! Antonio, si je vous disais tout cela, vous qui savez si bien plaindre votre sœur, avec quelle joie vous écouteriez le récit des changements heureux qui ont transformé sa vie !

« Ces Messieurs du séminaire offrent de me donner un lot de terrain pour y bâtir. Le projet, en supposant qu'on puisse y donner suite, serait de commencer sur un plan modeste, mais qui se prêterait à de plus amples développements ; car on espère qu'il ne manquera pas de bonnes âmes disposées à venir se joindre à nous pour former une institution permanente. Mais que peut une pauvre créature comme je suis ! Il faut que j'abandonne tout à la divine Providence... Cependant, avec cette franchise à laquelle je suis tenue envers vous, à qui je ne dois cacher aucune de mes pensées, j'oserai vous demander, comme à mon frère, jusqu'à quel point, jusqu'à quelle somme, je pourrais compter sur vous et sur votre vénéré frère, en l'état où sont les choses ? Ce que vous avez fait déjà est si peu mérité de celle qui en a été

l'objet, ce que vous ne cessez de faire pour nous est si fort au delà de tout ce que nous pouvions attendre en quoi que ce fût, que *je me fais violence* pour vous adresser une semblable question ; bien que je sente qu'elle est tout à fait indispensable pour la régularité de mes démarches, et à cause des égards que je dois à ces révérends Messieurs qui nous portent un si vif intérêt.

« M. Matignon écrit tant de choses à M. du Bourg sur ce qu'il attend et espère de moi, de mes filles ! et... mais je crois qu'il vaut mieux que je me taise, de peur de vous faire craindre pour ma tête... Mais, en vérité, tout ce qu'ils peuvent dire d'une si pauvre créature ne sert qu'à me faire sentir, d'une manière plus sensible, ce que je devrais être. Il faut qu'ils ne connaissent guère le passé. S'ils le connaissaient, ils auraient une bien petite idée du présent. Cependant, comme je m'approche de Notre-Seigneur presque tous les jours, vous devez bien penser que je m'efforce de devenir bonne.

« Dites mes plus vives tendresses à votre Amabilia et à vos chéris. Oh ! Antonio, écrivez-moi bientôt, et parlez-moi d'eux tous. Je vous en prie, un souvenir de ma part à tous ceux qui se souviennent de moi, au docteur Tutilli et à l'abbé Plunkett, le plus particulièrement. Et,

quoi qu'il arrive, quel que puisse être l'effet de cette lettre sur votre cher cœur, ne souffrez pas qu'elle heurte un seul moment le sentiment qui est mon plus grand bonheur en ce monde. Écrivez-moi, je vous en conjure, Antonio; et, si vous pensez que votre pauvre petite sœur a tort maintenant, au moins pardonnez-lui, et aimez-la toujours comme elle vous aime. »

La lettre que nous venons de lire était partie depuis peu, lorsque Elizabeth reçut des nouvelles d'Antonio Filicchi. Elle n'en avait eu aucune depuis près de quatorze mois. Plusieurs lettres qu'il lui avait adressées ne lui étaient jamais parvenues. Celle-ci portait la date du 10 avril 1808. « Ma bonne et bien-aimée sœur, disait Antonio, vous avez raison et vous n'êtes que juste, en m'assurant, comme vous le faites dans votre dernière lettre [1], que vous n'admettrez jamais la crainte, ni même la pensée, — la pensée vraiment coupable, — que je puisse jamais éprouver moins d'intérêt ni d'affection pour ma vertueuse amie d'Amérique, ma gloire en fait de sainte convertie! En dépit de la distance et de l'interruption de notre correspondance, jamais vous n'avez été si présente à mon esprit; jamais votre souvenir n'a été si

[1] Une lettre qu'Elizabeth avait écrite dans l'été de l'année 1807.

purement empreint au fond de mon cœur. Comme, tous les deux, nous nous faisons vieux, chaque jour nous rapproche de notre but commun, le ciel, où nous nous retrouverons, s'il plaît à Dieu, et où nous nous donnerons la main pour ne plus nous séparer jamais. . . . . .

. . . . . .

« Je prends une vive part à votre satisfaction de la bonne conduite de vos fils et de vos filles; une éducation chrétienne est le meilleur héritage que vous puissiez leur laisser. . . . . Mes amis les Murray ont reçu de moi des ordres réitérés pour suppléer à ce qui aurait pu faire défaut dans les ordres précédents. Il faut que vous recouriez à eux aussi régulièrement que nous en étions convenus entre nous, et aussi souvent que vous pourriez en avoir besoin. Si vous essayez de désobéir à votre frère à cet égard, je ne vous écrirai plus jamais; et j'essaierai de ne plus penser à vous, si cela est possible. Mes moyens sont doubles maintenant de ce qu'ils étaient à l'époque de l'engagement que j'ai souscrit [1]. Au milieu de la stagnation universelle des affaires, d'heureuses entreprises ont largement compensé pour nous la perte

[1] Voir la note page 424.

des commandes qui nous venaient des États-Unis. La Providence favorise d'une manière éclatante chacune des démarches que nous faisons. Si le Ciel écoute si bien ce que vous dites en ma faveur, comment serais-je assez ingrat pour vous abandonner sur la terre ! »

Nous ne croyons pas que la persuasion de l'amitié ait jamais eu langage plus aimable pour faire accepter ces marques de générosité qui demandent à être offertes d'une main si délicate. Elizabeth, en son cœur noble et grand, avait des trésors d'affection pour acquitter la dette de sa gratitude. Vis-à-vis de ses chers Filicchi, elle ne craignait nullement de se dire l'obligée. Il lui fut toujours aisé de se voir elle-même à la place de ces rares amis, et de sentir quel bonheur elle aurait trouvé à faire pour eux ce que l'inconstance de sa fortune leur permettait de faire pour elle. Qui comprend la joie de donner ne souffre pas de recevoir, alors que le don est souffert par la plus aimante tendresse. Cette joie de donner, qu'elle a de douceur ! On dirait volontiers, quand on y songe, que si l'on osait mesurer la reconnaissance à la douceur dont on jouit, c'est celui qui donne qui devrait des remercîments à celui qui accepte.

XIII

Vie pieuse d'Elizabeth, occupée et heureuse. — Son humble impatience de *servir les intérêts de la religion aux États-Unis*. — Lettres adressées à Filippo et à Antonio Filicchi. — Correspondance d'Elizabeth avec ses deux belles-sœurs. — Rencontre providentielle. — M. Cooper. — Don offert à M. du Bourg pour la création d'une école et d'un asile en faveur des pauvres catholiques du Maryland. — L'école d'Elizabeth à Baltimore. — Première communion des enfants. — Mlle Cécilia O'Conway. — Commencements de la fondation d'Emmettsburg.

1808-1809

Il est un enchantement que nul, s'il l'a éprouvé, n'oubliera jamais. Partir, laisser au nord derrière soi le sombre et rude hiver; se hâter vers les régions du Midi; se réveiller tout à coup sous le gai sourire du soleil, surpris et ravi tout à la fois de sentir, au lieu des morsures du froid, les tièdes caresses de la chaleur: délicieuses impressions! qui les fera revivre en son souvenir aura la parfaite image de ce que

doit éprouver un cœur glacé par l'abandon de ceux qu'il aimait, s'il se sent réchauffé doucement sous une atmosphère de bienveillance et d'affection. Entourée des soins d'une tendre amitié, Elizabeth ne se lassait pas de remercier Dieu « des heureux changements qui avaient transformé sa vie ». Le repos et la paix dont elle jouissait consolait de son absence le petit nombre d'amis qui lui étaient toujours demeurés fidèles, et qui avaient tant souffert pour elle des rigueurs de sa famille. Peu de temps après son arrivée à Baltimore, sa chère Henriette lui écrivait : « Où pourriez-vous aller, sœur chérie, sans rencontrer bienveillance et affection ? Ceux qui pourraient vous connaître sans vous aimer seraient donc des êtres insensibles ? La description que vous faites est ravissante. Toutes mes pensées, toutes mes espérances, s'envolent vers l'heureux endroit que vous nous avez dépeint. Oh ! si je pouvais m'y voir un jour ! Non pas comme je suis maintenant, mais pour être vraiment heureuse. Qu'on me laisse goûter le bonheur de servir Dieu dans votre religion bénie ! Chère sœur, ne cessez de prier pour moi. Ne m'oubliez jamais à la chapelle. Souvenez-vous du soleil couchant. J'irai toujours vous retrouver au pied de la croix à l'heure du *Miserere*. Quel doux souvenir ! »

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

20 août 1808.

« Bien que votre sœur d'Amérique vous ait écrit deux fois durant ces deux derniers mois, elle ne peut résister au bonheur de vous remercier de votre lettre du 18 avril, et de vous adresser quelques lignes en profitant d'une favorable occasion qui se présente. Votre lettre a été comme le baume le plus vivifiant, le plus consolant, pour soulager mon imagination effrayée, qui se livrait à mille conjectures funestes à cause de votre long silence. Le Dieu tout-puissant connaît seul avec quelle tendresse, et quelle constance, je vous ai recommandés tous deux, votre Filippo et vous, à la messe et à la communion, incertaine que j'étais si vous viviez en ce monde ou en l'autre. Et quand je reçus, dimanche dernier, votre lettre si longtemps désirée, je n'osai l'ouvrir que lorsque je me fus mise à genoux, après avoir renouvelé plusieurs fois l'acte de résignation avec ferveur. Et quand elle eut été lue et relue, les enfants, auxquels j'avais communiqué ma joie, et tous s'agenouillèrent en m'entourant, et nous dîmes ensemble le *Te Deum*, de toute notre âme.

« Ainsi, non-seulement vous êtes en vie, vous et votre cher frère, mais vous aimez et chérissez le souvenir de votre pauvre indigne sœur ; c'est là pour moi une joie vraiment bien grande !... Et Amabilia, votre chère et excellente Amabilia, et vos doux enfants, tous vont bien, et voici un nouveau trésor qui vient accroître le désir que j'ai de vous voir tous encore une fois [1]. Mais ce qui n'est pas possible, c'est que nul autre puisse égaler jamais le ravissant Giorgino. Ah ! si le cher charmant enfant se retrouvait dans mes bras, comme je l'y retiendrais étroitement ! Cher Antonio, embrassez-le quelquefois pour moi. J'ai laissé tomber bien des larmes sur sa petite robe que sa chère mère m'avait donnée..., et sur cette petite boucle de ses cheveux ; et cependant j'espère que je la lui ferai voir un jour !...

« Vous ne me parlez pas de la santé de Filippo ; elle n'est donc pas pire que d'ordinaire. La lettre qu'il m'a écrite, à ce que vous me mandez, de Bordeaux, je ne l'ai jamais reçue. Combien j'en regrette la perte ! Mais peut-être pourra-t-elle encore me parvenir ! Les lettres

[1] Niccola Filicchi, le cinquième enfant d'Antonio et d'Amabilia, qui venait seulement de naître. Il mourut en 1837, à Florence, trois mois avant son frère Giorgio, — Giorgino.

que je vous ai écrites depuis que je suis à Baltimore, elles sont confiées au bon soin des anges. Si vous ne les recevez pas, j'en aurai un chagrin profond. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite! Quant à la réussite de mon projet, ou plutôt du projet de ces révérends Messieurs, il dépend tellement de votre concours et support, que je n'ose exprimer un souhait. Tous les lundis, au saint sacrifice, j'en remets le succès— pendant qu'eux-mêmes, pour l'obtenir, offrent le saint sacrifice — à Celui dont la bénédiction peut seule le sanctifier et lui faire produire des fruits. Pour ma part, je serais plutôt portée à compter sur des désappointements ; et je les ai trouvés de tout temps si profitables aux progrès de mon âme, que si nous réussissons à fonder l'établissement que nous projetons, je regarderai ce succès seulement comme un signe que Dieu veut par là opérer un grand bien ; un bien tout à fait en dehors de mon intérêt particulier, lequel a toujours mieux profité dans la pauvreté et dans les larmes. Je veux dire cette pauvreté dont on souffre, au fond de son âme, lorsqu'on se trouve mortifié de recevoir. Oh! Antonio! combien vous pourriez peu juger des mortifications que j'ai éprouvées, si vous appeliez mortification, pour moi, de recevoir quelque chose de vous! Bien loin de là, lorsque je

remis à M. Craihe [1], le jour où je quittai New-York, votre dernier ordre sur Murray, j'avais en moi comme un sentiment de triomphe. Je n'aurais pas senti autrement, si votre bourse avait été la mienne, et que j'eusse eu à la distribuer ! Mais ce qui est vraiment pénible, ce qui est vraiment mortifiant, c'est de dépendre de ceux qui ne vous aiment en aucune sorte ; pas plus pour l'amour de Dieu que pour l'amour de vous-même. Quoi qu'il en soit, cela est passé maintenant ; et si nous devons être réduits à recevoir la charité à Baltimore, ce sera du moins de la part de ceux qui comprennent comment on la fait. Si jamais j'osais demander à Dieu quelque chose touchant notre avenir temporel, ce serait assurément que nous ne fussions jamais forcés de retourner à New-York... Mais je ne demande rien. Que sa bienheureuse volonté s'accomplisse à tous les égards !... Dites *Amen*.

« Il m'en coûte de laisser cette page en blanc. Mais cette lettre doit partir en même temps que plusieurs autres lettres de M. du Bourg, et il faut que je l'envoie bien vite.

« Le cher évêque Carroll s'informe de vous et de votre vénéré frère, souvent, et toujours

[1] Un des caissiers de la maison de banque de MM. Murray, à New-York.

avec beaucoup d'affection. Embrassez votre chère Amabilia et les doux enfants pour moi, mille fois. Si vous ne m'aviez *ordonné* de vous écrire par chaque occasion qui se présenterait, je serais honteuse de vous envoyer ce griffonnage qui ne vaudra pas le port.

« Je voudrais dire à votre cher frère que je soupire après un petit sermon de lui sur la perfection chrétienne ; car, bien que ce soit une si haute ambition, c'est à cette perfection que j'ose tendre avec le plus ardent désir. Il sait qu'une page de lui a plus d'effet sur sa novice que bien des volumes sortis de la plume d'un étranger. Les livres qu'il m'a donnés me sont doublement un trésor. Nous avons ici un vénérable patriarche qui me prêche souvent et me renvoie toujours à Bourdaloue et à ses prônes. Mais vraiment les enfants me donnent tant d'occupation, que si l'on ne venait un peu à mon aide, passé les Litanies et A.-Kempis, je ne pourrais que rarement rien dire ou lire.

« *Adieu, à Dieu. A vous à jamais* [1].

« M. E. A. S. [2]. »

1 Ces mots dans l'original sont écrits en français et soulignés.

2 Les lettres d'Elizabeth, à partir de l'année 1805, n'ont pas d'autre signature que ces quatre initiales M. E. A. S. — M., Marie ; c'est le nom qui lui avait été donné à la confirmation. E., A., S., Elizabeth, Anna, Seton.

Cette lettre, écrite le 20 août, arriva en Italie à la fin du mois d'octobre suivant. Antonio Filicchi trouva quelques semaines plus tard une occasion pour y répondre ; il s'empressa de la saisir. Mais telle était la difficulté des communications en ces temps calamiteux, que sa lettre, écrite le 30 novembre 1808, ne parvint entre les mains d'Elizabeth qu'après une année plus que révolue, le 18 décembre 1809. Pendant ce long intervalle, aucune nouvelle de ses chers Filicchi ne put pénétrer jusqu'à elle. Cette cruelle privation fut le prélude au silence complet qui fit de leur séparation presque comme une mort, durant le temps qui s'écoula de l'année 1810 au printemps de l'année 1814.

Nous allons voir une fois encore qu'il n'était pas dans les desseins de Dieu sur Elizabeth de la laisser se reposer au sein de quelque joie, si pure qu'en fût la douceur. Dès l'automne qui suivit son arrivée à Baltimore, elle reçut de New-York les plus affligeantes nouvelles. Cecilia était de nouveau malade. On désespéra d'elle pendant plusieurs jours ; puis survint un mieux qui n'était qu'apparent, mais qu'on crut réel. Délivrée d'une inquiétude qui l'avait absorbée tout entière, Elizabeth put ouvrir son cœur à la joie d'une consolante nouvelle : on lui apprenait que Cecilia maintenant était dou-

cement traitée parmi les siens. La crainte de la perdre avait réveillé chez ses parents une tendresse qui ne demandait qu'à renaître. On l'entourait de soins prévenants, on lui prodiguait les marques d'affection comme au temps où on l'appelait « l'idole de la famille ». Après trois années de rigoureuse séparation, on lui avait enfin permis de revoir Henriette. Tristesse ou joie, quoi qu'il leur arrivât, la première pensée des deux sœurs était d'y associer leur Elizabeth.

HENRIETTE SETON A ELIZABETH

New-York, 29 novembre 1808.

« Enfin je suis ici, assise tout à côté de ma Cecilia! Un roi lui-même pourrait envier mon bonheur. C'est ici seulement que mon pauvre cœur trouve un peu de soulagement à ses chagrins. Quelle peine ne serait adoucie par sa chère présence! Sa vue seule est un charme qui agit sur mon esprit. J'oublie presque que le chagrin ait jamais trouvé place en mon cœur. Oh! sœur chérie, si je pouvais seulement espérer qu'on voulût me permettre de rester ici, comme nous passerions doucement l'hiver toutes deux ensemble à penser à vous, à par-

ler de vous, à vous écrire! nous oublierions le monde entier avec ses vanités de toute sorte, nous oubliant nous-mêmes dans le souvenir du ciel et de vous!... Penser à cela, c'est déjà trop! Mais quel bonheur pourtant y serait comparable! Vraiment, il n'en est aucun qui pût me donner une plus complète satisfaction.

« Vous savez quels sont mes chagrins depuis plusieurs années. J'ai besoin de consolations pour ne pas me laisser abattre. Puisqu'il en est ainsi, je suis sûre que ma toute chérie ne refusera pas d'écouter la prière que lui fait celle qui l'aime avec une tendresse que nulle parole ne saurait exprimer. Ce que je vous demande, Elizabeth, c'est d'être présente à vos pensées le 27 décembre prochain. Oh! oui, ce jour ne cessera jamais d'être pour vous et pour nous tous un jour d'amère douleur [1]... Mais telle a été la volonté de notre adorable Maître; c'est à nous d'incliner la tête et de baiser la main qui nous frappe.

« Rappelez vos souvenirs, chère sœur; rappelez-vous que ce fut précisément en ce jour que votre Henriette fut initiée à une vie nouvelle; non pour reposer sur un lit de roses, mais d'épines. Souvenez-vous que depuis plu-

[1] Le 27 décembre était le jour anniversaire de la mort de William-Magee Seton, arrivée près de cinq ans auparavant.

sieurs années elle s'est accoutumée à avoir part à vos pensées les plus tendres, et à recevoir de vous, pour l'année près de commencer, quelques règles de conduite, quelque affectueuse lettre de conseils et de consolation. J'en ai plus besoin que jamais ; et je vais soupirer après le jour qui m'apportera de vous, ne fût-ce qu'une seule ligne, pour me dire que j'ai été présente à votre pensée, au pied de la croix. »

Cecilia n'eut pas longtemps Henriette auprès d'elle. Isolée de nouveau dans une famille toute protestante, la pauvre enfant ne tarda pas à rencontrer avec les mêmes préjugés les mêmes rigueurs. Parmi ses parents, ceux qui se croyaient les plus indulgents, s'ils lui épargnaient le reproche direct, lui montraient ce calme cruel, qui s'entend à blesser le cœur au plus profond, sans lui laisser le droit consolant de la plainte. Quant aux autres, moins maîtres de dissimuler leurs mouvements intérieurs, ils n'avaient pour elle, selon ses propres expressions, que « des paroles de colère et des regards de travers ». On attaquait sa religion en sa présence, on affectait l'indignation contre ce qu'on appelait « les abominations du papisme ». Ces insultes allaient droit à elle, et l'atteignaient à la prunelle de

l'œil. Entre ceux qui ne pouvaient plus supporter de la voir à New-York, et ceux qui l'y voulaient retenir, également tourmentée, elle bornait son effort à supporter la peine de l'heure présente. *Souffrant en silence pour l'amour de Jésus-Christ,* et s'attendant à recevoir de lui la force pour supporter le poids du lendemain. « Je préfèrerais, disait-elle, être tout autre part ailleurs qu'ici, dussé-je y être placée au rang de la dernière des servantes. »

« Si je n'avais la ferme foi qu'il y a un Dieu tout sage et tout-puissant pour diriger tous les événements de ce monde, et un Jésus pour récompenser tout ce que nous y avons à souffrir, je ne saurais, en vérité, que penser de ma situation. »

La pensée qu'elle souffrait persécution pour la justice consolait et soutenait la courageuse Cecilia. Elle écrivait à cette Elizabeth dont l'exemple l'avait entraînée sur le « royal chemin de la sainte croix » : « Qu'il est doux de sentir qu'on souffre avec Jésus et pour Jésus! En vérité, mon âme se sent toute joyeuse! Au commencement, le calice semble amer; mais il a d'inconnues délices pour ceux qui aiment véritablement. Chère, chère sœur, si j'étais auprès de vous, je n'aurais plus ces larmes, ces soupirs, ces souffrances de toutes sortes à offrir au Seigneur; mes mérites dans la ba-

lance seraient, je le crains, trouvés trop légers. »

ELIZABETH A CECILIA SETON

« Ma Cecilia, enfant bien-aimée de Jésus, vous remporterez la victoire, et *Lui* en recevra la gloire. A lui, gloire à jamais, pour vous avoir appelée à une lutte si généreuse et pour vous y avoir miséricordieusement soutenue. Oui, vous triompherez, car c'est Jésus lui-même qui combattra ; Jésus et non pas vous, ma toute chérie. Oh ! non, le faible agneau timide, irrésolu, ne pourrait jamais remonter le torrent, ni résister à l'orage. Mais le tendre berger le porte sur son épaule, l'entoure de son manteau ; et le pauvre petit, tout tremblant et heureux, se retrouve bientôt au milieu du bercail, lui qui se croyait à peine rendu à la moitié du chemin.

« Il en sera de même pour vous, ma chérie. Le bon pasteur ne vous abandonnera pas un instant ; il ne permettra pas que le moindre mal approche de vous. Pas une seule de vos larmes ne sera perdue ; pas un seul des soupirs de votre amour pour lui. Heureuse, heureuse enfant, quelle doit être la douceur de vos entretiens avec ce divin Esprit qui donne à votre

cœur inexpérimenté, dépourvu d'appui, la science des Saints. Ces Bienheureux du ciel se réjouissent sur vous, tandis que vous marchez d'un pas résolu sur leurs traces et dans leurs souffrances. C'est bien votre pauvre sœur qui doit vous supplier de prier pour elle! Je suis au repos, ma chérie, tandis que vous gravissez les hauteurs de Sion. Souvent même je sommeille *dans le jardin* [1], tandis que vous avez part *au calice d'amertume*. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Les miséricordes du Seigneur sont infinies, et je ne serai pas longtemps sans avoir ma part. Demandez-lui pour moi que l'épreuve ne vienne pas du dedans; car c'est là seulement qu'est le vrai supplice. Maintenant je me vois comblée chaque jour, à chaque moment, des plus précieuses consolations; et je les goûte, non pas avec ces transports que vous m'avez connus quelquefois, mais paisiblement, intimement, avec un sentiment de profonde gratitude; toujours prête cependant à offrir à Dieu de renoncer à ses propres dons, s'il trouvait bon de me les ôter, au moment même où j'en ressens le plus vivement la douceur. . . . . Que vous dirai-je d'une telle situation?... Dieu seul peut y remédier. Notre

[1] Cant., ch. VI.

bon *Padre* [1] a été tout attendri de votre lettre. J'ai consulté aussi M. du Bourg : tous les deux regardent qu'ici le devoir est de tenir la main de l'homme tout à fait à l'écart. En même temps nous vous assurons tous que nos constantes prières sont unies aux vôtres, et ne cesseront de demander pour votre âme secours et consolation. Mon enfant chérie, puissiez-vous être délivrée promptement, si telle est la volonté de Dieu à jamais bénie ! Pensez toutefois que le sacrifice doit se consommer, et que l'âme de votre sœur prie pour vous sans cesse, avec le secours de beaucoup d'autres prières plus dignes d'être exaucées que les siennes. Oh ! combien de saintes âmes s'unissent continuellement pour prier à cette fin ! Que mille bénédictions soient sur vous ! »

Elizabeth ne se trompait pas quand, tout assurée en Dieu, elle exhortait sa jeune sœur à ne douter ni de la grâce ni d'elle-même. Notre faiblesse se change en force dès qu'elle est appuyée sur le Tout-Puissant. Cecilia, *revêtue des armes de la foi, combattant le bon combat, sortit victorieuse de la lutte.*

Non-seulement Dieu lui accorda de persévé-

[1] « Notre bon Père. » *Padre*, père, en italien. C'est M. Babad qu'Elizabeth désigne ainsi. Il sera question de ui un peu plus loin.

rer dans sa ferveur, mais il lui inspira le désir de se consacrer à e servir dans l'état le plus parfait où puisse atteindre la vie chrétienne. Les souffrances de chaque jour détachèrent de ce monde le cœur de la sainte enfant, et l'accoutumèrent à ne chercher ses consolations que du côté du ciel. « Je sens, disait-elle à sa belle-sœur, que ma position ici devient tous les jours plus pénible. Il n'y a que Dieu qui sache tout. Je suis persuadée qu'il ne laissera pas longtemps les choses telles qu'elles sont; mais d'ici là, j'appréhende à toute heure de me briser contre les sables et les rochers qui m'environnent. Oh! quand serai-je délivrée, ma sœur? L'idée de me réunir à vous s'offre sans cesse à mon esprit; c'est comme si je pensais au paradis. »

Nous pouvons dire de Cecilia qu'elle a été la première compagne d'Elizabeth. S'il ne lui fut pas donné de se réunir à elle aussitôt qu'elle le voulut, elle fut près d'elle par le cœur. Elle est la première fille de sa nombreuse famille spirituelle. Bientôt délivrée des douloureux liens qui la retenaient, nous la verrons recueillie dans la naissante communauté de Saint-Joseph. C'est là, c'est entre les bras de sa sœur, qu'elle achèvera son existence courte et remplie. Quand elle quittera la retraite qu'elle entrevoit dès maintenant comme « son

paradis sur la terre », ce ne sera que pour aller vers la demeure de son Dieu.

ELIZABETH A ANTONIO FILICCHI

16 janvier 1806.

« En ce funeste temps d'embargo, c'est un grand bonheur pour moi qu'une occasion qui me permet de vous adresser quelques mots de cette tendre affection qui, loin de diminuer par l'effet du temps et de la séparation, s'accroît au contraire chaque jour; qui s'accroît, vraiment, dans la mesure que s'accroît et se fortifie en nous l'amour du trésor que nous vous devons, et le sentiment de son inappréciable valeur. Cher, cher Antonio, comment se peut-il donc faire que j'aie été l'objet de si grandes faveurs? Si vous pouviez savoir de quelles faveurs et de quelles consolations votre sœur d'Amérique se voit chaque jour comblée, votre cœur se répandrait en actions de grâces. Vous pouvez être sûr que si vous et votre Filippo n'êtes pas récompensés au centuple dès cette vie, ce n'est pas faute des constantes prières de votre enfant prodigue. Mais, allez-vous penser, les prières qu'elle fait ne peuvent avoir grand crédit. Pourtant, si j'ajoute que je

suis assez heureuse pour recevoir le pain des anges, quelquefois tous les jours dans une même quinzaine, je ne puis m'empêcher d'espérer que Dieu recevra une prière incessante, qui lui est offerte au nom de celui-là même de qui découlent toutes bénédictions.

« Je vous ai écrit plusieurs fois depuis que j'ai reçu votre dernière lettre, celle que vous m'écriviez peu après votre retour de votre ambassade en France [1]. Ma dernière lettre, à moi, en date du mois de juillet dernier, vous disait quelle est pour ce monde mon espérance et mon attente ; elle n'est autre que de travailler, pour une part si petite que ce soit, au progrès de notre chère et sainte religion. Si vous trouviez une occasion, je suis certaine que vous donneriez quelque encouragement à notre plan, si vraiment c'est la volonté de Dieu qu'il soit réalisé ; ou si vous ne l'encouragiez pas, vous nous en donneriez vos bonnes raisons. Il y a longtemps que *tout* a été remis entre ses mains à *Lui*. Cependant je ne puis m'empêcher de l'implorer avec instance toujours, à la com-

[1] Antonio Filicchi avait été envoyé en députation à Paris pour défendre auprès du gouvernement français les intérêts du commerce toscan. Cette mission était à peine terminée, qu'il en reçut une autre toute semblable. En 1812, il fut appelé en France par décret impérial. C'était la troisième fois qu'il s'y rendait pour y traiter des mêmes intérêts.

munion, tandis qu'en même temps mon cœur est tourné du côté de Livourne... O mon cher Seigneur, mettez dans leurs cœurs à eux, tout ce qu'y voudra votre sainte volonté sur moi! et bénissez-les, eux et tous les leurs, de mille bénédictions spirituelles et temporelles!

« Assurément, une semblable institution ne saurait commencer ni se soutenir que par la protection toute particulière de cette divine Providence, qui a déjà fait naître en quelques âmes excellentes le désir d'en faire partie afin de se dévouer au soin d'élever des enfants dans notre sainte religion. Il semble que sa bonté ne s'arrêtera pas à un commencement. Sur la recommandation de notre révérend archevêque Carroll, plusieurs familles ont offert de m'envoyer leurs enfants pour que je les prépare au moment de leur première communion. J'en ai à cette intention cinq avec moi, dont je m'occupe maintenant. Ma vie est une vie très-heureuse, qui se partage tout entière entre mon école et la chapelle tout proche notre demeure. Notre révérend M. Babad, un saint, a dit la messe ce matin pour mes deux frères de Livourne; ma communion aussi a été offerte pour eux. Ce moment-ci de l'année, Antonio, est précisément celui où la divine lumière de la foi, à laquelle j'avais résisté si longtemps, a pénétré jusqu'à moi avec une puissance irré-

sistible, qui m'a contrainte à voir, et à goûter ses infinies douceurs. Oh ! mon frère, où serait la pauvre mère avec ses enfants, si elle n'avait pas été délivrée des ténèbres et de l'erreur !

« Une excellente jeune femme appartenant à notre famille a reçu dernièrement la grâce de la conversion ; et aussi cette pauvre vieille qui avait coutume de vous faire toujours tant de belles révérences. Cecilia est encore dans la famille de son frère. Il y a eu de grands changements à New-York, dans le clergé, depuis le temps où vous étiez là. A Philadelphie, M. Hurley a obtenu des conversions éclatantes. Celles qui se sont faites ici, à Baltimore, sont parmi les classes les plus humbles; mais elles n'en sont que plus nombreuses, et, sans aucun doute, d'autant de valeur. Une nièce du juge Nicholson vient d'être confiée à mes soins par notre évêque, qui maintenant est obligé de s'occuper d'elle entièrement; aucun de ses parents ne veut la recevoir depuis qu'elle s'est faite catholique. C'est moi qui instruis la chère petite. Je la prépare en ce moment à recevoir bientôt le plus grand de tous les biens.

« Mon Annina [1] est si bonne, que toutes les mères qui la connaissent désirent que leurs

[1] Annina, pour Anna, la fille aînée d'Elizabeth.

filles deviennent ses compagnes. Comme je vous l'ai dit, mes fils sont ici au collége, sous la direction de M. du Bourg ; bons et innocents dans leur conduite autant que je puis le souhaiter. Je vous en prie, Antonio, dites tout ce que vous pourrez de meilleur de ma part à votre chère famille, et surtout à votre bien-aimée Amabilia. Jamais je ne l'oublierai. Dites à votre frère mes tendres respects. Rappelez-moi aussi à sa chère Maria, et au bon docteur Tutilli et à l'abbé Plunkett, s'ils sont près de vous. Jamais mon cœur n'est ému d'une gratitude aussi vive que lorsque je pense à vous tous !

« Mon cher Antonio, il ne faut pas que vous, ni Filippo, trouviez mauvais si je vous parle si ouvertement de mes affaires. Ce n'est pas, je le répète, pour vous faire une demande formelle ; c'est seulement pour que, comprenant bien la situation dans laquelle Notre-Seigneur nous a placés, vous ayez cette connaissance indispensable qui vous dirigera dans l'accomplissement des desseins de sa volonté sur nous. Soit qu'il lui plaise de me faire avancer vers l'objet que j'ai en vue, soit qu'il veuille m'en éloigner, que sa sainte volonté soit faite ! S'il daigne seulement continuer à se donner lui-même à moi, je demeurerai indifférente à tout le reste. Qu'il vous bénisse et vous conserve dans la vie et à la mort ! »

ELIZABETH A FILIPPO FILICCHI

21 janvier 1809.

« Au mois de juin de l'été dernier, je vous ai écrit une longue lettre, où je vous parlais de mon arrivée à Baltimore et des espérances et des projets que notre changement de résidence avait fait naître. Ce que nous espérions s'est en partie réalisé : d'excellentes enfants ont été remises entre mes mains ; et plusieurs bonnes âmes, très-capables de seconder mes intentions, sont prêtes à entrer dans l'institution que nous avons en vue, sitôt que le Dieu Tout-Puissant voudra bien permettre qu'elle s'établisse. Mais,... vous le savez, tout ce que je puis, c'est me procurer seulement le pain de chaque jour ; bien loin de fournir aux moyens de bâtir ou d'acquérir une maison convenable pour ce qu'on a en projet. M. du Bourg dit toujours : « Patience, mon enfant, remettez-vous-en à la divine Providence. »

« Ce matin, à la communion, tandis que je soumettais tous mes désirs et toutes mes actions dans un entier abandon à *sa* volonté, la pensée que voici a traversé mon esprit : Pourquoi ne demandes-tu pas à Filicchi qu'il bâtisse pour toi ?... Il pourrait toujours conserver

la propriété de ce qu'on aurait bâti. — Certainement, avoir pensé à cela à un pareil moment, montre à quel point j'en ai un vif désir. En effet, je le désire aussi vivement que je puisse désirer quelque chose qui n'est pourtant pas encore de toute évidence la volonté de Notre-Seigneur. Si cette idée dont je vous entretiens vous paraissait réellement praticable, le lot de terrain est toujours prêt; et si l'on y construit un bâtiment, vous pourriez le posséder régulièrement, et prendre les garanties nécessaires pour assurer votre propriété. Et vous feriez là une si bonne action! et, comme l'assurent nos Messieurs du collége et du séminaire, — de même que MM. Matignon et Cheverus, de Boston, — ce serait contribuer d'une manière toute spéciale au progrès de notre foi précieuse et procurer la gloire de Dieu!

« Ne soyez pas mécontent si j'en dis trop. Appréciez les motifs qui me font parler; et croyez-en l'assurance que je vous donne en présence de Notre-Seigneur, que je ne cherche pas ici une satisfaction personnelle. Que pourrais-je attendre d'une telle situation?... Vous savez bien que je ne cherche ni à me reposer, ni à m'arrêter, ni à fuir la pauvreté. Les vœux que j'ai prononcés depuis longtemps déjà sont tels, que je n'aurais qu'à les renouveler si je

devenais une religieuse. La soif et la faim de mon âme n'ont qu'un seul et unique objet, la croix ! Dans ce qui tient à la religion, je sais que vous n'aimez pas les singularités extérieures ; mais personne ne peut attribuer à votre convertie la moindre envie de se vouloir singulariser. Loin de là, s'il est une chose bien établie, c'est qu'elle est entièrement détachée du monde. Et soyez assuré que personne ne peut avoir plus de sérénité que je n'en ai ; ni faire plus que je ne fais, pour éviter toute singularité, n'importe de quelle sorte, excepté pourtant celle qui donne à mon extérieur l'apparence religieuse. Du reste, depuis tant d'années, ce dehors est devenu tellement le mien, que vraiment la singularité serait de ne plus l'avoir.

« Nous avons plusieurs des premières familles d'ici qui nous envoient leurs jeunes filles nous visiter, comme la maison où elles se pénètrent le plus naturellement des sentiments religieux. Aidez-nous, aidez-nous, cher Filicchi ! Soutenez-moi. *Faites luire la petite chandelle sur le chandelier.* Mais taisons-nous... Notre Dieu dirigera tout. Quoi que vous disiez ou fassiez, je le regarderai comme *sa* voix et comme *sa* volonté... J'ai deux pauvres sœurs [1]

[1] Cecilia et Henriette Seton.

qui prendront leur vol bien joyeusement vers moi, si jamais j'ai une maison où les recevoir. Oh! Filicchi, combien elles embelliront et feront briller votre couronne!

« J'ai écrit à Antonio la semaine dernière, par l'ambassade de France, réservant cette lettre-ci pour l'ambassade d'Angleterre. Notre pays a fait entendre sa voix, à la fin. Vous voyez! il a résolu de ne se point soumettre à l'un ni à l'autre tyran. Mais comme l'inconnu suspendu sur nous est rempli de terreur! Je ne serais pas surprise, d'après ce que j'entends dire de *ce grand fléau*, s'il se faisait jour jusqu'à nous, détruisait nos sanctuaires, et venait fournir à plusieurs l'occasion d'un glorieux martyre. Cette crainte, je l'ai entendu exprimer par quelques-uns de nos premiers penseurs en politique... Mais le conseil d'en haut seul peut savoir... Cher Filicchi, combien je désirerais vous revoir!... Hélas, et c'est ce que je ne dois pas espérer avant ce grand jour du jugement, où vous avez menacé de me citer. Je ne crains pas votre défi, maintenant! vous me trouverez *défendue par de nombreux enfants!* Mais j'oublie qu'ils sont vôtres aussi. Où serions-nous sans vous et sans votre Antonio, qui, certainement, a combattu un rude combat contre le mauvais esprit qui était en moi?

« Adieu. Dites, je vous en prie, toutes les tendresses de mon cœur à votre chère Maria. Votre Annina se souvient de vous avec une grande affection. Elle est une ravissante et bien aimable jeune fille, et vraiment excellente. Nous prions pour vous continuellement. »

Un matin, Elizabeth se trouvait à la chapelle du séminaire de Sainte-Marie. Elle avait communié à la messe, et elle était demeurée longtemps en actions de grâces. Ce jour-là, parmi bien des demandes qu'elle avait adressées à Dieu, la plus fervente avait été pour qu'il lui accordât de le servir lui-même un jour en la personne des enfants pauvres. La soif qu'elle avait d'exercer la charité et de s'employer au service du prochain, pour le seul amour de Dieu, n'avait point encore trouvé à se satisfaire. A côté des enfants des familles riches pour lesquelles elle se prodiguait, il lui fallait des enfants pauvres. C'était à eux d'ailleurs que le premier rang avait toujours été réservé dans la pensée des prêtres Sulpiciens, lorsqu'ils avaient formé le projet de fonder à Baltimore une école catholique confiée à la direction d'une communauté religieuse.

Tandis qu'Elizabeth épanchait devant Dieu l'effusion de ses désirs, à quelques pas plus

loin, vint s'agenouiller un nouveau converti, naguère protestant, M. Cooper, qu'elle connaissait de réputation seulement, pour avoir entendu dire qu'il était fort charitable et qu'il possédait une belle fortune. « Ah ! se dit-elle involontairement, en priant à la fois et se parlant à elle-même, très-cher Sauveur, quelle grâce j'obtiendrais de votre bonté si vous vouliez seulement me confier le soin des pauvres petits enfants! Voilà M. Cooper qui est là, devant moi, bien recueilli dans sa prière ; il a de l'argent : si pourtant vous vouliez lui inspirer d'en donner un peu, pour qu'on pût apprendre à ces pauvres petits à vous connaître et à vous aimer! »

Le même jour, dans l'après-midi, elle rencontra M. du Bourg, et se mit à lui parler, comme il lui arrivait souvent, de ce désir qui ne la quittait pas de s'occuper des enfants pauvres. En continuant sur ce sujet, elle en vint à lui raconter les pieuses rêveries qu'elle avait eues à la chapelle le matin. Sur quoi M. du Bourg, devenu pensif et joignant les mains : « C'est une chose étrange, lui dit-il, que vous n'ayez parlé de tout ceci à personne, et que ce matin même j'aie reçu la visite de M. Cooper, qui venait près de moi pour connaître par quel moyen il pourrait contribuer à faire élever et instruire des enfants pauvres. « Si je con-

naissais quelqu'un, m'a-t-il dit, qui pût se se charger de cette œuvre, j'y consacrerais à l'instant une somme considérable. » Puis, ajouta M. du Bourg, après qu'il m'a eu expliqué ce qu'il était en mesure de faire, il m'a dit : « Croiriez-vous que Mme Seton voulût nous seconder dans une telle œuvre ? » — Ce sont là ses propres paroles. Vous comprenez la surprise que je viens d'éprouver en vous écoutant. La main du Seigneur est ici, et ma gratitude envers sa bonté égale ma confiance. »

L'accord de ces deux bonnes volontés, s'offrant au même moment dans une si sainte inspiration, avait à la vérité quelque chose de providentiel. L'imagination la plus froide en aurait été frappée. Ici, l'impuissante richesse ; là, l'impuissante pauvreté, tendant leurs mains l'une vers l'autre, et demandant à s'entr'aider pour devenir toutes les deux fécondes et agissantes. On eût dit qu'il ne restait plus qu'à commencer une œuvre si heureusement préparée ; mais M. du Bourg ne voulait rien de précipité. Elizabeth et M. Cooper furent invités à réfléchir chacun de son côté, libres de tout engagement, sans s'être concertés ensemble au préalable. Un mois donc s'écoula, pendant lequel elle et lui ne se rencontrèrent ni ne se virent, pas plus qu'au temps où aucun intérêt n'était commun entre eux. Tous les deux, après le délai con-

venu, revinrent trouver M. du Bourg. M. Cooper offrait une partie des fonds qu'il avait alors disponibles, huit mille dollars, — un peu plus de quarante mille francs. — Elizabeth promettait son concours et son dévouement sans réserve.

Par le zèle et l'ardeur de sa charité, M. Cooper était un digne enfant de l'Église catholique, au sein de laquelle il avait été appelé, après avoir d'abord appartenu à l'erreur. Chose étrange! jusqu'au jour où la foi l'avait éclairé de sa lumière, le grand mal de sa vie avait été l'indifférence religieuse: il était né pourtant au cœur du protestantisme, dans l'État de Virginie. La curiosité des voyages lointains avait passionné sa jeunesse, et l'avait conduit dans toutes les parties du monde connu. Il revenait d'une de ces courses aventureuses, et prenait quelque repos à Paris, lorsqu'il y tomba fort malade.

La main de Dieu l'attendait sur son lit de douleur. Livré à de longues souffrances, il chercha sa consolation dans la sainte Écriture, qui, jusqu'alors, lui était demeurée presque inconnue. Quelle aimable et pénétrante lumière vient tout à coup s'offrir à lui! Les doux récits de l'Évangile touchent son âme et la captivent. Il aime déjà ce Sauveur, dont l'amour pour nous l'attendrit. Sans le bien connaître encore, il

brûle de l'avoir pour ami et de devenir son disciple. Pour le trouver, que fera-t-il? quel chemin lui faudra-t-il suivre? Son ignorance est extrême; il ne connaît rien des choses de Dieu. Son trouble est grand; à qui le confiera-t-il dans l'absolue solitude où l'a laissé sa maladie? Il n'a personne qu'il puisse appeler auprès de lui. Une voix cependant vient de se faire entendre. Il l'écoute. Que lui a-t-elle dit? — « Je suis près de celui qui me cherche. Il ne dépend que de toi, si tu veux m'avoir pour ami! »

A quelque temps de là, il se trouvait à Londres. Le livre des Évangiles était dans ses mains, il le lisait et le méditait. La voix qu'il avait entendue lui parla de nouveau; elle lui redisait les mêmes paroles : « Il ne dépend que de toi, si tu veux m'avoir pour ami. » — Entouré de protestants, en plein pays d'hérésie, plutôt que de se confier à l'un ou l'autre de leurs pasteurs, il ne chercha pour se guider qu'un ami dont le caractère lui inspirait du respect. Le conseil qu'il en reçut fut d'étudier, d'examiner les diverses communions chrétiennes, avec un cœur préparé d'avance à embrasser la croyance qui lui paraîtrait la mieux fondée.

M. Cooper était d'un caractère vigoureux, d'un esprit droit et sincère, une étude approfondie le persuada bientôt de la vérité du dogme

catholique. Il revint en Amérique, entra en relation avec M. Carroll, se mit sous sa conduite spirituelle, et fit abjuration entre ses mains à Philadelphie.

Comme le nouveau converti appartenait au meilleur monde, qu'il était cité pour ses habitudes élégantes et remarqué pour la distinction de son esprit, son abjuration fit sensation dans le pays. On vit bientôt que voulant être à Dieu, il ne s'était pas donné à demi. Un des passages qui l'avait le plus frappé dans l'Évangile, est celui où Notre-Seigneur dit à ce jeune homme: *Si tu veux être parfait, va, et vends ce que tu as, et le distribue aux pauvres.* L'évangéliste nous a dit que cette parole rendit *tout triste* celui qui la recueillit de la bouche du Sauveur. Elle fit, au contraire, l'espérance et la joie de M. Cooper. Les mains divines de la charité le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait; et quand il fut devenu pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, il entra comme élève au séminaire de Baltimore, heureux de s'y préparer aux rudes labeurs de l'apostolat [1].

1 Après avoir exercé pendant plus de vingt ans le saint ministère à Baltimore, dans la Caroline du Sud, et dans les missions lointaines, M. Cooper, dont la santé s'était épuisée, trouva en France une sorte de retraite, active encore et féconde en bonnes œuvres, auprès de son ami M. de Cheverus, cardinal et archevêque de Bordeaux. Ce fut en

ELIZABETH A FILIPPO FILICCHI

28 février 1809.

« Vous allez penser, j'en ai peur, que cette pauvre petite femme, qui vous écrit si souvent sur le même sujet, a vraiment la tête tournée. Mais ce n'est pas choix de ma part, c'est mon devoir indispensable, de vous faire savoir sans en rien omettre ce qui vient de se passer depuis que je vous ai écrit la semaine dernière, relativement aux incitations si pressantes qui me sont faites, et dont je vous ai parlé tout au long dans les lettres que je vous ai écrites, à vous et à notre cher Antonio, depuis mon arrivée à Baltimore.

« Je vous racontais, il y a quelque temps, la conversion d'un homme de bonne famille, et riche, à Philadelphie. Cette conversion est aussi solide qu'extraordinaire. Le converti est ici, au séminaire, sur le point de recevoir la tonsure. Voulant auparavant disposer de sa fortune, il a consulté notre révérend M. du Bourg, président du collége, sur le plan d'une institution qu'il voudrait établir pour donner aux

1832 qu'il arriva dans cette ville; il y mourut en 1843, sept ans après M. de Cheverus.

enfants des familles catholiques une éducation propre à les établir dans la pratique de leur foi et à les y affermir. Dans la même vue, il désirerait encore qu'on pût étendre les admissions dans l'établissement en question aux personnes qui ont passé le jeune âge, qui n'ont pas reçu d'éducation, mais qu'on pourrait employer soit à filer, à tricoter, etc., de façon à fonder une manufacture sur une petite échelle ; ce qui serait bien utile pour les pauvres ici. Vous voyez que j'étais vraiment tenue à vous faire connaître cette disposition de la Providence, afin de vous laisser juger vous-même jusqu'à quel point vous voulez nous donner votre concours.

« Il faut encore que je vous dise que l'idée du bâtiment projeté comporterait l'établissement de deux maisons distinctes : une pour les enfants riches, qui demandent à recevoir une éducation complète ; l'autre pour les pauvres et pour les personnes qui pourraient être employées dans la manufacture, et aussi pour les infirmes. Il est inutile de vous dire combien je sens que je suis téméraire, mon cher Filicchi, en disant tout ceci. Mais vous en savez le motif, qui explique tout.

« C'est M. Matignon, de Boston, auquel Antonio m'a dit de m'adresser, en toute occasion, ainsi qu'à M. de Cheverus, l'évêque

nommé, qui a suggéré l'idée de ce plan pour moi, bien avant que la personne en question [1] y eût jamais songé. Pour ma part, je me suis invariablement tenue sur la réserve, évitant même de songer volontairement à aucun projet de cette nature; car je sais bien que si celui qu'on a doit vraiment se réaliser, ce ne sera que par Dieu seul. Mon père spirituel, M. du Bourg, a toujours dit la même chose : « Soyez tranquille, Dieu manifestera ses intentions à son heure. » Que la sainte et bienheureuse volonté soit faite!... Dans ma lettre précédente, je vous demandais si vous ne pourriez pas assurer la garantie de votre propriété, et faire bâtir quelque chose sur les terrains donnés par M. du Bourg, des terrains de grande étendue. Si vous vous y décidiez, ces Messieurs pourvoiraient aux dépenses nécessaires pour nous établir, et pour entretenir celles des personnes âgées et des enfants qui ne seraient pas en état de s'entretenir elles-mêmes. M. Matignon donnerait un directeur à l'établissement. Si vous pouviez savoir quelles bonnes et excellentes âmes soupirent déjà pour l'avoir; si vous pouviez les voir et les connaître, elles exciteraient l'intérêt de votre cœur, toujours si vif à désirer la gloire de Dieu.

[1] M. Cooper.

« Mais tout ceci lui est remis!... Si j'étais appelée à faire un choix, si ma seule volonté pouvait tout décider en un moment, je resterais silencieuse entre ses mains. Oh! qu'il est doux d'y reposer dans une parfaite confiance! Toutefois, à la messe de chaque jour et à la communion, je lui demande de préparer votre cœur et celui de notre cher Antonio à disposer de moi et des miens de quelque manière que ce soit qui puisse lui plaire. Vous êtes nos pères en Dieu. C'est de vos mains que nous avons reçu cette vie nouvelle et précieuse, qui est en réalité la vie véritable. Puissiez-vous à votre tour être récompensés par la plénitude de la divine bénédiction! *Amen* un millier de fois. »

Quand nous voyons chez notre Elizabeth ce passionné désir de se dévouer aux intérêts de la religion et de la charité, joint à tant de fidélité pour faire remonter vers Dieu toutes ses pensées, inspirées par Dieu, uniquement préoccupées de Dieu, l'image ne vient-elle pas s'offrir à notre esprit, de cette échelle mystérieuse qui allait de la terre au ciel, avec ces anges au vol silencieux, au vol tranquille et soutenu, qui montaient sans cesse et redescendaient?

Elle aspirait depuis longtemps à se consa-

crer au Seigneur par les vœux solennels de la profession religieuse : ces vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, qu'elle avait prononcés en son cœur. A partir du jour où elle ouvrit son école, elle se mit à agir comme si elle eût commencé un véritable noviciat; vivant dans une retraite absolue, ou plutôt, comme elle le dit elle-même, « dans le secret du tabernacle, là où se trouvent seulement sécurité, liberté vraie, et doux contentement; » ne négligeant aucun des soins, aucun des devoirs de l'heure présente, institutrice et mère tout à la fois; d'ailleurs, uniquement attentive à assurer son avancement spirituel. Rien du dehors ne venait troubler son recueillement intérieur, son application aux choses de Dieu, et l'intime joie de son âme, dans ces jours d'une existence paisible et régulière qu'elle passait, « allant chaque matin à la communion, vivant dans les plaies de son adorable Seigneur, ne voyant personne que ses représentants sur la terre, et recevant continuellement leur bénédiction. »

Elle n'avait admis sous sa direction que des jeunes filles catholiques. Sa tâche auprès de ces enfants avait avant tout pour objet de leur donner une éducation solide, profondément religieuse, propre à former leurs cœurs à la vertu par l'amour de Jésus-Christ. Tous les

jours, après la prière du matin, elles assistaient à la messe ; elles récitaient le rosaire au milieu de la journée, et s'appliquaient à l'étude de la doctrine du catéchisme. Les vendredis, après avoir écouté pieusement la lecture de la Passion de Notre-Seigneur, elles apprenaient à méditer sur cet intarissable sujet d'attendrissement et de réflexions. Le temps des classes était donné à ce qui fait partie de l'éducation accoutumée des jeunes personnes : lecture, écriture, arithmétique, travaux de couture, ouvrages de fantaisie faits à l'aiguille, et, pour celles qui le désiraient, étude de la langue française.

L'instruction religieuse du petit troupeau fut confiée à M. Babad, prêtre français [1], de la société de Saint-Sulpice, réfugié aux États-Unis. La destinée de cet homme vénérable avait connu les mêmes traverses que celle de M. du Bourg, son confrère et son ami. Chassé de France, aux jours de la tempête, il avait trouvé un asile en Espagne, à Orense, auprès de ce généreux évêque, Pierre d'Alcantara de Que-

[1] Originaire de Pont-de-Veyle, dans la province de Bresse. C'est un de ses neveux, l'abbé J. Babad, missionnaire du diocèse de Lyon, qui a traduit en français : *The Life of Mrs Eliza A. Seton, foundress and first superior of the sisters or daughters of Charity in the United States of America, by Rev. Charles White.*

vedo, qui, dans ces temps douloureux, vit réunis autour de lui jusqu'à deux cents prêtres émigrés français. Distingué par son mérite, même au milieu de cette tribu d'élite, M. Babad fut choisi pour aider à l'établissement d'un séminaire que l'évêque d'Orense voulait avoir dans son diocèse, sur le modèle du séminaire de Saint-Sulpice. Le bien qu'on attendait de cet établissement fut entravé presque aussitôt par la malveillance du ministre philosophe Godoy, tout-puissant alors à la cour d'Espagne. M. Babad s'éloigna d'un pays où son zèle ne trouvait plus à s'exercer. Il se rendit à l'île de Cuba, y reçut le meilleur accueil, et ouvrit immédiatement un collége pour l'éducation des jeunes gens. Ce fut à ce moment que ces Messieurs du séminaire de Baltimore lui envoyèrent comme coopérateurs M. Flaget et M. du Bourg. En parlant des travaux apostoliques de ce dernier, nous avons raconté par quel déplorable sentiment de jalousie le gouvernement espagnol contraria le vœu des habitants de l'île de Cuba, et fit fermer le collége que dirigeaient les Sulpiciens français.

Fixé désormais à Baltimore, M. Babad y remplissait au séminaire les fonctions de professeur; il desservait en outre plusieurs des congrégations religieuses établies dans la ville. Le respect que son caractère inspirait à Elizabeth la

porta à le choisir comme directeur et père spirituel de la petite famille dont elle-même prenait un soin maternel. Ce fut lui qui, à l'entrée du printemps de l'année 1809, prépara quelques-unes des enfants du pensionnat à faire leur première communion. Cette touchante cérémonie eut lieu dans le temps pascal. Elle fut précédée des exercices d'une retraite, à laquelle Elizabeth prit part avec cet esprit recueilli et cette piété pleine d'émotion qui semblent l'heureux privilége de ceux que le Sauveur appelle à sa table sacrée, à sa table avec lui, pour la première fois. Le temps n'était pas éloigné où elle aussi avait fait sa première communion. Tant de souvenirs, de si profonds sentiments d'humilité, d'adoration, se réveillaient toujours en elle à la pensée de cette journée! et tout maintenant la lui rappelait!

L'heure solennelle arriva. Elle l'avait attendue avec une impatience égale à celle des innocentes âmes qu'elle avait préparées à s'approcher de leur Seigneur. Ce qu'elle avait senti dans cette journée, elle eut hâte de le partager avec sa sœur, sa chère convertie de New-York. « Oh! le céleste jour, Cecilia, lui dit-elle, la céleste semaine qui vient de se passer! Imaginez-vous ce matin, nos jeunes filles toutes vêtues de blanc, et six d'entre elles, modestes comme des anges, recevant notre adorable

Seigneur, des mains de notre vénéré père Babad ! Il avait passé toute la semaine à les préparer pour cette heure. Tous les soirs, la prière de l'amour, de l'adoration, faisait retentir notre petite chapelle. Ce matin, à l'autel de la chapelle souterraine consacrée à la sainte Vierge, dans les profondeurs de la solitude, il a célébré le saint sacrifice et donné la communion. De douces et rapides larmes tombaient sur ses pieuses mains tandis qu'il distribuait le pain sacré... Quelle scène ! Que n'étiez-vous là pour y prendre part ! Bientôt après, le cher M. du Bourg descendit dans la chapelle et célébra la messe d'actions de grâces, qui fut servie par notre père Babad, dont les cheveux blancs paraissaient vénérables au delà de toute expression... Tous les soirs maintenant nous avons la *Bénédiction :* figurez-vous une vingtaine de prêtres, pieux comme des anges, tout vêtus de blanc, entourés de la troupe nombreuse des jeunes séminaristes, vêtus aussi de surplis blancs, tous environnant dans un bel ordre le saint Sacrement exposé, et chantant l'hymne de la Résurrection. Lorsqu'ils en viennent à cette parole : *La paix soit avec vous tous,* on dirait que Notre-Seigneur est là, qui renouvelle la scène où il parut au milieu des disciples assemblés [1]. »

[1] *Discipulis astantibus, — In medio stetit Christus, — Dicens, Pax vobis omnibus. — Alleluia.* — Les disciples

Quelques semaines plus tard, l'automne avait commencé; et avec l'automne, le temps des vacances, pour le séminaire de Sainte-Marie comme pour la petite école qui s'était élevée à son ombre. M. Babad, délié, pendant leur durée, de ses devoirs de professeur, n'avait usé de sa liberté que pour aller à Philadelphie en mission apostolique. Comme il était dans cette ville, il y fit la connaissance d'un homme de bien, M. O'Conway, fervent catholique, dont la fille Cecilia, attirée par une haute vocation, se préparait à passer en Europe pour se consacrer au service de Dieu dans une maison religieuse.

La résolution très-arrêtée qu'avait prise cette pieuse jeune fille ne put empêcher qu'à la veille de quitter son père elle ne sentit, plus peut être qu'elle n'avait prévu, le déchirement d'une si grande séparation. Comme elle en parlait tristement en présence de M. Babad, celui-ci, saisi d'une inspiration soudaine: « Je crois, lui dit-il, que, sans quitter les États-Unis, vous trouveriez l'asile qui vous conviendrait. Non loin d'ici, à Baltimore, s'est fixée une sainte veuve dont la vertu fait l'admiration de tous ceux qui l'approchent. Vous trouveriez, je crois,

étant assemblés, — Jésus parut au milieu d'eux, — Disant: La paix soit avec vous. — Alleluia. (*Chant pour le saint jour de Pâques et le Temps pascal.*)

près d'elle cette vie de recueillement, de sacrifice et de bonnes œuvres à laquelle vous aspirez. » Alors, avec la vivacité et le feu qui lui étaient naturels, il se mit à raconter toute l'histoire d'Elizabeth : touchant récit que Mlle O'Conway écoutait avec une visible émotion. Les paroles qu'elle entendait décidaient de sa destinée.

D'un caractère ferme et doux à la fois, qui n'admettait pas l'irrésolution, elle abandonna ses projets de départ, du jour qu'elle espéra trouver à sa portée ce qu'elle se préparait à chercher à une si grande distance. Son père, heureux à la pensée de n'être plus qu'à demi séparé d'elle, l'accompagna à Baltimore, et la présenta lui-même à l'illustre veuve, comme une enfant qu'il voulait offrir à Dieu. Mlle O'Conway fit son entrée dans la petite école le 7 décembre 1809, jour dont le souvenir est devenu précieux aux nombreuses servantes de Dieu qui sont venues après elle.

M. Babad eut une claire vue de ce que promettait à la future communauté l'arrivée de cette première coopératrice. Il invita Elizabeth à regarder sa venue comme le gage de bénédictions plus nombreuses, lui annonçant que de nouvelles compagnes bientôt s'assembleraient autour d'elle ainsi qu'un abondant essaim. Il l'exhorta à multiplier ses actions de grâces, en

disant souvent devant Dieu ces paroles de son saint prophète :

Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et dans tous les siècles.

De l'orient à l'occident, le nom du Seigneur notre Dieu est digne de louanges.

Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite au plus haut des cieux, et qui abaisse ses regards sur ce qu'il y a de plus humble dans le ciel et sur la terre?

Qui tire le faible de la poussière, et relève le pauvre de dessus le fumier.

Pour le placer parmi les princes, parmi les princes de son peuple.

Qui donne à celle qui était demeurée stérile en sa maison, la joie de se voir la mère de nombreux enfants [1].

Ce fut vers ce même temps que M. du Bourg eut entre ses mains le don offert par M. Cooper. Il fut aussitôt décidé qu'on bâtirait une maison qui servirait à la fois d'école pour les enfants pauvres et d'asile pour les personnes infirmes ou âgées; avec une annexe où l'on recevrait les enfants des familles aisées, dont la pension deviendrait le revenu principal de tout l'établissement. La pensée qu'on avait eue d'abord de bâtir sur les terrains vacants du sé-

[1] Psaume CXII.

minaire de Sainte-Marie avait été abandonnée. M. du Bourg eût désiré cependant qu'on ne s'éloignât pas beaucoup de Baltimore; mais il se rendit à plusieurs raisons que fit valoir M. Cooper, pour qu'on plaçât le siége de la future communauté à une distance de près de cinquante milles de la ville, dans le comté de Frederick, non loin d'un village nommé Emmettsburg. Ce lieu, remarquable par la beauté des montagnes qui l'environnent, offrait les avantages d'un climat sain, d'un air pur, d'un sol fertile, arrosé par des eaux abondantes. Éloigné du mouvement et de la dissipation des grandes villes, situé au milieu d'une petite colonie catholique très-fervente, il semblait préparé tout exprès pour devenir l'asile du recueillement et de la charité [1].

L'acte de vente du terrain qu'on acheta fut passé sous les noms réunis de MM. William du Bourg et Samuel Cooper, que tous deux nous connaissons déjà, et sous le nom de M. Jean Dubois, qui ne nous est pas encore connu. M. Dubois était un prêtre émigré français. Nous le verrons dans la suite évêque de New-York; maintenant, chargé par M. Carroll de

1 Emmettsburg se trouve à onze milles — cinq lieues — au sud de la ville de Gettysburg, qui, de nos jours, au plus fort de la lutte entre les États du Nord et les États du Sud, a été le théâtre d'une bataille sanglante.

desservir les petites agglomérations catholiques disséminées dans la contrée dont Frederick est le centre, il avait, lui seul, le soin des âmes dans ce vaste pays. Sa résidence, autant qu'il en pouvait avoir en sa vie de missionnaire, était à Emmettsburg.

XIV

M. Dubois, pasteur de la Congrégation catholique d'Emmettsburg. — Acquisitions faites à Emmettsburg pour y établir une communauté religieuse. — De nouvelles compagnes viennent se joindre à Elizabeth. — L'archevêque de Baltimore la bénit, et la salue du titre de Mère de sa naissante famille spirituelle. — Profonde humilité de la Mère Seton. — Elle prononce ses vœux entre les mains de M. Carroll. — M. du Bourg est désigné comme supérieur ecclésiastique de la communauté. — Les Sœurs de Saint-Joseph. — Cecilia et Henriette Seton à Emmettsburg. — L'église de la Montagne. — La prière du soir. — Henriette Seton embrasse la foi catholique.

1809

Nous avons déjà rencontré plusieurs de ces exilés, confesseurs de la foi, qui, chassés de leur pays, vinrent édifier l'Église d'Amérique. Chaque fois qu'ils nous sont apparus, nous nous sommes arrêtés avec respect; nous avons rappelé le souvenir de leurs épreuves, et nous avons raconté leurs œuvres, qui toutes ont

témoigné pour eux. Ne nous lassons pas de les admirer, ces œuvres apostoliques qu'ont enfantées leur zèle; elles ont été leur seule réponse à la persécution qui les avait chassés de leur pays. Réponse éloquente, bien que muette et lointaine, qui pendant longtemps ne trouva d'écho que dans les solitudes américaines, parmi les chrétientés naissantes, chez les tribus sauvages, au bord des grands fleuves, à l'entrée de la prairie indienne et de la forêt. Réponse éloquente vraiment, pour quiconque a pu l'entendre ! mais qui resta longtemps perdue en ces déserts; perdue, non moins, en ces cités assujetties à l'hérésie, et remplies de tous les bruits qui viennent d'en bas. Maintenant qu'un de ces apôtres, un de ces proscrits, se rencontre sur notre chemin, nous le saluerons à son tour; nous suspendrons notre récit, et nous dirons avec bonheur ce que nous avons appris de lui. Aussi bien, il n'est pas possible de parler d'Emmettsburg sans parler de M. Dubois. C'est son zèle, c'est sa piété qui les premiers ont fait fleurir le sol inculte de cette vallée. Emmettsburg, célèbre maintenant dans tous les États-Unis, lui doit, non moins qu'à Elizabeth Seton, sa prospérité religieuse.

M. Dubois était né à Paris; ses parents, excellents chrétiens, appartenaient à cette bonne

bourgeoisie parisienne qu'on tenait jadis en si grande estime. Ils apportèrent tous leurs soins à l'éducation de leur fils, et le firent élever sous leurs yeux au collége Louis-le-Grand, que fréquentait alors l'élite de la jeunesse française. Bien des années plus tard, M. Dubois rappelait qu'à cette époque de sa vie il avait eu pour condisciples les hommes qui, de son temps, avaient fait le plus d'honneur à la religion, et ceux qui s'en étaient montrés les ennemis les plus cruels : d'un côté, les Legris-Duval, les Liautard, les Mac-Carthy ; de l'autre, les Robespierre et les Camille Desmoulin.

Dès son enfance, le jeune écolier avait eu le goût des choses de Dieu ; maintenant, élève brillant, récompensé par des succès flatteurs, il sentit que rien ne l'attirait à l'égal d'une vocation d'humilité et de sacrifice. Sa piété, jointe à ses talents, lui obtint une dispense d'âge pour recevoir les ordres sacrés : il venait d'avoir vingt-deux ans. La révolution le trouva simple prêtre, attaché à la paroisse de Saint-Sulpice.

Parmi les prêtres français qui, dans ces temps de calamités, s'éloignèrent de leur pays, les uns ne se décidèrent à le quitter que lorsqu'ils n'eurent plus d'autre choix qu'entre la prison ou l'échafaud ; les autres émigrèrent dès l'instant où l'Assemblée nationale eut voté la

constitution civile du clergé. De ce nombre fut M. Dubois. Le décret qui imposait à tout prêtre ou religieux l'obligation de prêter serment à cette constitution impie, le détermina à s'expatrier. Il passa aux États Unis, où il débarqua dans l'été de 1791, à Norfolk, ville de l'État de Virginie.

Le catholicisme commençait seulement à vivre à ciel ouvert chez le peuple américain. *La moisson était grande; les ouvriers évangéliques en très-petit nombre.* La France, il est vrai, allait en envoyer plusieurs, et de ses meilleurs; mais qu'était-ce encore pour cette terre des États-Unis, aussi vaste que l'Europe entière? Le nouvel arrivant se présenta d'abord à M. Carroll, qui fut pour lui comme un père. En même temps, grâce à des lettres de recommandation de M. de Lafayette, qu'on lui avait procurées avant son départ de France, il trouva accueil chez plusieurs personnages éminents dans l'Union. On le reçut avec courtoisie à cause des lettres qu'il apportait, puis avec empressement lorsqu'on l'eut connu. Ses plus étroites relations furent avec l'illustre Monroe et avec Patrick Henry. L'intervention de ces deux hommes d'État lui servit plus encore que les lois, contre lesquelles les mœurs publiques réagissaient, pour lui faire obtenir de célébrer les saints mystères dans la capitale

de la Virginie, à Richmond, où peu de temps auparavant un prêtre catholique avait été forcé de demander à un déguisement d'emprunt la sûreté de sa propre personne.

Une des premières occupations de M. Dubois, dès son arrivée en Amérique, fut d'apprendre la langue du pays. Patrick Henry lui donnait des leçons ; le fougueux orateur, transformé par son affection, sincère bien que nouvelle, devenait un maître patient qui prenait plaisir à faciliter la tâche de son élève. Sitôt qu'il eut acquis quelque habitude de l'anglais, M. Dubois vint prier M. Carroll de disposer de lui. Ce fut alors que l'éminent évêque lui demanda de desservir les populations qui environnent Frederick, Montgomery, Winchester, et Hagerstown. A partir de 1794 jusqu'en 1808, le nouveau pasteur fut continuellement occupé à passer d'une station à l'autre pour administrer les sacrements, prêcher la parole de Dieu, catéchiser la jeunesse. On peut juger de ses labeurs par l'étendue du champ de son activité, qui ne comprenait pas moins de cinquante milles sur soixante. Sa résidence, ou plutôt l'abri de ses séjours, quand il leur pouvait donner une ombre de durée, était à Frederick, ville naissante, qui lui a dû la construction de sa première église. A cette époque, la contrée environnante n'offrait encore que de légères traces de

culture, autour desquelles la forêt sauvage étendait son cercle de toutes parts. Emmettsburg n'était qu'un petit village dépourvu d'église. Une fois par mois seulement, à certains jours fixés d'avance, les catholiques se réunissaient dans la montagne, à une distance d'environ deux milles du groupe des maisons principales. Il y avait là une sorte de chapelle qu'on avait disposée dans une des chambres d'une ferme. M. Dubois y venait célébrer la messe et donner une instruction.

A la fin de l'année 1805, les colons d'Emmettsburg, voulant bâtir une demeure pour leur bon prêtre, demandèrent assistance à leurs frères de Frederick. Les deux congrégations se réunirent sur le versant de la montagne, et défrichèrent ensemble un espace de terrain suffisant pour y construire une *log-house*, — maison en bois grossier, — composée de deux pièces, à un seul étage. Au printemps suivant, on se réunit de nouveau, et l'on commença à bâtir non loin de la maison, sur une des pentes qui la dominent, une église en briques, qui fut achevée en 1808.

Cette même année, M. Dubois, pendant qu'il faisait sa retraite chez les prêtres Sulpiciens du séminaire de Baltimore, demanda à M. Nagot, leur vénérable supérieur, d'être agrégé à la Compagnie; précieuse faveur qu'on fut heu-

reux de lui accorder sitôt qu'on eut reçu de France l'agrément demandé à M. Emery.

Le zèle du nouveau Sulpicien eut bientôt à s'exercer à servir la Compagnie dans un de ses premiers intérêts. M. du Bourg, dont il était confrère maintenant, étant venu le visiter au milieu de ses montagnes, fut charmé de la beauté du pays et du calme de cette solitude. L'idée lui vint qu'on pourrait y établir un petit séminaire, où l'on formerait des professeurs, et où l'on préparerait des vocations pour la maison de Baltimore. Une prompte exécution suivit ce projet. On acheta un lot de terrain, et l'on se mit à construire de vastes bâtiments au bas de la montagne, dans le voisinage de l'église et de la petite résidence de M. Dubois. Plus tard on s'étendit dans une clairière au milieu de la forêt. Le nouvel établissement prit le nom de séminaire du Mont-Sainte-Marie, et reçut, tout inachevé qu'il était, seize jeunes séminaristes que Messieurs de la Compagnie y amenèrent au printemps de l'année 1809. Tels ont été les commencements de ce séminaire, qui devait prendre un si rapide accroissement, et devenir une pépinière si féconde pour la science et la religion aux États-Unis. M. Dubois en fut nommé supérieur. Il accepta de grand cœur ce fardeau, bien qu'il portât le poids déjà très-lourd de sa charge pastorale.

L'emplacement qui fut choisi dans la vallée d'Emmettsburg pour la maison d'Elizabeth Seton, se trouvait à deux milles environ des terrains sur lesquels on avait construit le séminaire du Mont-Sainte-Marie. Il y avait là une petite ferme qu'on acheta d'un colon nommé Robert Fleming, ainsi qu'une maison de pierre, qui forme aujourd'hui à peu près la moitié du lavoir de la communauté actuelle. La ferme et la maison devaient plus tard servir de dépendances pour l'habitation, beaucoup plus grande, qui recevrait la communauté. Pour les approprier à leur nouvelle destination, il y avait des travaux à faire qui devaient exiger d'assez longs délais. On les commença, et pendant ce temps Elizabeth, qui n'avait point quitté Baltimore, vit arriver successivement, comme aspirantes à la future communauté, Mlles Maria Murphy[1] avec Marie-Anne Butler, de Baltimore, et Mlle Suzanne Glossy, de New-York. La divine bénédiction se manifestait sur son œuvre, éclatante à tous les yeux; et d'autre part, dans le secret, Dieu disposait pour la seconder et prêtes à se réunir à elle, plusieurs âmes d'é-

[1] Maria Murphy, d'origine irlandaise, était nièce de Matthew Carey, de Philadelphie, célèbre dans l'Union par son active philanthropie et par sa résistance contre l'oppression britannique au moment de la guerre de l'indépendance.

lite, qui la faisaient confidente de leur bonne volonté. « La perspective qui s'ouvre devant moi, écrivait-elle, est vraiment céleste. Qui pourrait dire ce que j'apprends chaque jour de la piété de ces chères âmes, dont toute la joie serait de se réunir sous ma bannière, qui n'est autre que la croix de Jésus-Christ? Je me vois partout saluée du titre de mère. Ce doux nom, je le rencontre sur des lèvres étrangères, qui ne m'avaient encore jamais adressé même un simple salut. »

Elle recevait également, et de toutes parts, les encouragements du clergé, si précieux pour elle. — « Que la Providence est admirable dans ses desseins! s'écriait M. de Cheverus; *déjà je vois les chœurs nombreux des vierges qui vous suivent à l'autel.* Voici votre congrégation bénie qui se propage dans toute la région des États-Unis. Elle répand au loin le parfum de Jésus-Christ; elle enseigne, par l'exemple d'une vie angélique et par l'autorité d'une pieuse doctrine, comment on doit servir Dieu en toute justice et sainteté. »

L'Église d'Amérique avait sujet de se réjouir en voyant naître dans son sein cette communauté nouvelle. Jusqu'alors il n'avait existé, dans l'immense étendue des États-Unis, que trois maisons religieuses pouvant servir de retraite à de pieuses femmes, filles ou veuves.

La plus ancienne de ces maisons, celle des Ursulines consacrées à l'éducation des jeunes filles, avait été fondée à la Nouvelle-Orléans en 1727, alors que la Louisiane appartenait encore à la France. Or, entre la Nouvelle-Orléans et la capitale du Maryland, la distance n'est pas moindre que d'un millier de milles. C'est un intervalle à peu près égal à celui qui sépare Constantinople de Paris. Quant aux deux autres couvents, ils appartenaient aux anciennes colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. L'un, celui de Porto-Tobacco, dans le comté de Charles, État du Maryland, servait d'asile à des Carmélites; l'autre, celui de Georgetown, dans le district de Columbia, était occupé par des religieuses de la Visitation, qui se dévouaient aussi à l'éducation de la jeunesse.

La famille spirituelle d'Elizabeth se composait déjà de quatre pieuses filles réunies auprès d'elle, lorsque M. Carroll voulut lui conférer solennellement la mission de conduire cette communauté naissante. Lui-même il vint la bénir et la saluer du titre de mère, qu'à partir de ce moment elle ne devait plus quitter. Pour donner à cette bénédiction une solennité plus grande, et pour associer les prières de son clergé à ses propres vœux, le pieux archevêque s'était fait accompagner de plusieurs de

ses prêtres et des professeurs de Sainte-Marie, qui avaient pris une si grande part à la nouvelle œuvre.

La mère Seton, — c'est le nom que nous lui donnerons désormais, — possédait à un haut degré l'esprit de ferveur et le don d'allumer la flamme de l'amour divin tout autour d'elle. Rien n'égalait cependant le sentiment qu'elle avait de sa propre indignité. Elle se croyait tout à fait hors d'état de diriger des âmes, surtout des âmes appelées à la perfection dans l'état religieux. Le soir du jour où elle reçut de son évêque cette haute mission de mère spirituelle, elle fut saisie d'une sorte de transport d'humilité et de terreur. Fondant en larmes au milieu de ses compagnes, elle tomba à genoux, demeura quelques moments sans pouvoir proférer une seule parole, puis se mit à confesser à haute voix, avec une profonde contrition, les fragilités et les actions les plus humiliantes de sa vie entière. « Dieu de miséricorde, s'écria-t-elle en terminant, vous savez combien je suis incapable de la tâche qui m'est confiée; moi dont les péchés vous ont crucifié si souvent, moi qui dois rougir de honte et de confusion. Comment saurais-je guider les autres, moi si misérable, si imparfaite, et en même temps si ignorante de moi-même ? »

Elle s'empressa de se soumettre à l'avis de

ses directeurs pour toutes les règles qu'il fut possible de donner à sa communauté dans les circonstances présentes. On commença par fixer des heures pour les exercices religieux et pour l'emploi de toutes les actions de la journée. Les Sœurs consacraient leur temps aux divers soins de l'intérieur de la maison et à l'éducation des enfants de l'école, dont le nombre s'était beaucoup augmenté. Elles avaient été exhortées à pratiquer la mortification et à observer la règle du silence le plus qu'elles le pourraient. Bien qu'on n'eût pas encore décidé quel institut religieux on choisirait comme modèle, on trouva convenable que la mère Seton se liât, au moins pour un temps, par un acte de consécration, à la sainte vie qu'elle adoptait. Elle fit ce vœu en particulier, en présence de M. Carroll. « L'objet que j'avais en le prononçant, dit-elle, était d'embrasser la pauvreté, au sein de laquelle je souhaitais vivre et mourir; la chasteté, si aimable et si belle, que je trouvais véritablement mes délices à la chérir; l'obéissance surtout, refuge assuré et sauvegarde de mon âme. »

Ce fut encore M. Carroll qui eut à nommer le supérieur ecclésiastique de la communauté; son choix, que tout justifiait, s'arrêta sur M. du Bourg. Ensuite on proposa plusieurs noms pour désigner la nouvelle société; mais avant

qu'elle n'eût adopté une règle permanente, propre à lui donner son caractère distinct, on ne pouvait guère déterminer un choix de ce genre. Toutefois, à la demande de la mère Seton, il fut convenu qu'elle et ses compagnes prendraient le nom de Sœurs de Saint-Joseph. L'inclination de sa piété l'avait portée à mettre les Sœurs, les enfants de son école, les enfants de son propre sang, et aussi elle-même, sous le patronage du plus favorisé de tous les saints, celui qui fut le gardien de l'enfance du Fils de Dieu sur la terre, le protecteur des jeunes années de notre Sauveur.

On n'avait pas songé dans les premiers temps à convenir d'un costume pour les Sœurs. La mère Seton leur proposa d'en adopter un, qui se rapprochait assez du vêtement qu'elle n'avait pas quitté depuis la mort de son mari. C'était une longue robe noire avec un mantelet et un capuchon, comme en portaient les religieuses qu'elle avait vues en Italie. La coiffure était une sorte de petit chapeau en mousseline empesée, d'une blancheur éclatante, avec une ruche plissée de pareille étoffe encadrant le visage, et un bandeau de crêpe noir qui couvrait les cheveux au-dessus du front, et venait se nouer sous le menton. Les sœurs revêtirent ce costume le 1er juin 1809. Elles le portaient le lendemain, jour de la fête du Saint Sacrement,

quand elles sortirent pour assister à la messe solennelle dans la chapelle du séminaire de Sainte-Marie. Toutes y reçurent la sainte communion, comme le sceau de leur consécration à Dieu et de leur engagement à la tâche qui désormais devait remplir leur vie. Ce fut là une scène touchante; toutes les personnes qui en furent témoins s'en trouvèrent édifiées extrêmement. La joie qui brillait sur le modeste visage de ces Sœurs si pieuses, si dévouées, était partagée de tous ceux que la chapelle avait pu réunir.

Peu de temps après, la communauté s'accrut encore de deux nouvelles aspirantes, Mme Rose White [1], de Baltimore, et Mlle Catherine Cullen. Cette dernière ne tarda pas à être suivie d'une autre personne qui depuis longtemps était consumée du désir de se réunir à notre chère Elizabeth Seton. Ceux qui jusqu'à présent nous ont suivis dans ce récit, ne devinent-ils pas qui nous voulons dire? Cecilia! c'était elle qui arrivait, la septième à son tour; par le cœur, la première. Ce que nulle combinaison humaine n'eût obtenu fut accompli en sa faveur par le Tout-Puissant. Prêt à la retirer de ce monde, et à lui ouvrir le trésor des récompenses éternelles, le Dieu qu'elle avait aimé

1 Mme White était veuve.

jusqu'à lui sacrifier les joies de sa jeunesse et le repos de sa vie, la dédommagea dès ici-bas par un pur et complet bonheur. Sans qu'aucun de ceux qui l'entouraient y eût pris garde, sans qu'elle-même s'en fût aperçue, tant d'efforts qu'elle avait faits pour accepter avec douceur un état d'incessantes contrariétés, avaient exercé sur sa santé un funeste effet. Quand on découvrit qu'elle était atteinte d'un mal déjà grave, il était trop tard. L'air et le soleil avaient fait défaut à cette plante délicate, elle avait dépéri trop longtemps, et ne pouvait plus que languir. La tristesse de ses parents fut extrême. Ils essayèrent tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter les progrès du mal qu'ils avaient fait à leur insu. Désormais Cecilia n'aurait plus de contrariétés à craindre. Le moindre de ses désirs, à peine exprimé, serait entendu.

Elle demanda seulement qu'il lui fût permis d'aller rejoindre Elizabeth. A l'instant on lui en facilita les moyens. Sans parler d'une personne attachée à son service, on lui donna pour l'accompagner Henriette, qui depuis quelque temps s'était constituée sa garde-malade, et son jeune frère Samuel. Le docteur Guy Carleton Bayley, un des frères d'Elizabeth [1], se prépara à la

[1] Né du second mariage de Richard Bayley avec Mlle Barclay.

suivre aussi. Elle était mourante à demi, lorsqu'elle fut transportée, au milieu des larmes de toute sa famille, à bord du navire qui devait l'emmener. De violents frissons la saisirent sitôt qu'elle fut entrée dans sa cabine. Mais dès le lendemain l'air de la mer, la distraction autour d'elle, plus encore le contentement qu'elle éprouvait, amenèrent un mieux sensible dans son état. Elle reprenait courage et vigueur à mesure qu'elle approchait de Baltimore. La vie semblait revenir vers elle avec son tardif bonheur.

Les ravages que son mal avait produits étaient pourtant si visibles, qu'ils glacèrent d'effroi le cœur d'Elizabeth, accourue toute joyeuse au-devant d'elle pour la recevoir. Quant à Cecilia, du moment qu'elle se retrouva entre les bras de sa sœur, elle n'eut que transports de joie, qu'effusions de tendresse, qu'élans de son âme remplie de gratitude envers Dieu. Aucune ombre menaçante, aucun pressentiment ne vint assombrir pour elle cette heure radieuse.

Les forces qu'elle avait retrouvées durèrent peu; sa langueur et sa faiblesse redevinrent extrêmes. Après un court séjour à Baltimore, son frère Samuel s'éloigna; mais il laissa Henriette auprès d'elle. A quelque temps de là, les médecins qui la soignaient voulurent qu'on

lui fit respirer l'air vif de la campagne. Il fut aussitôt résolu qu'on la conduirait dans la montagne d'Emmettsburg. La mère Seton désira l'y accompagner; elle emmena également Henriette, Anna et la sœur Maria Murphy. On se mit en route le 21 juin.

La joie d'avoir avec elle ses deux jeunes sœurs, l'espérance qu'un peu de bonheur et de tendres soins pourraient rétablir sa bien-aimée malade, ouvraient le cœur d'Elizabeth aux impressions les plus heureuses. Dans ce petit voyage de Baltimore à Emmettsburg, par les plus belles journées de la saison, à travers un ravissant pays, elle retrouva quelques éclairs de cet aimable enjouement qui faisait le fond de son caractère, avant qu'elle n'eût été ployée sous les coups de l'adversité. Entendons-la parler elle-même. « Nous avons été obligées de faire presque toute la route au pas de nos chevaux. Nous-mêmes, nous en avons fait à pied la bonne moitié; nous toutes, excepté Cecilia. La chère malade s'amusait fort de voir cette procession qui l'accompagnait. Les naturels du pays ouvraient de grands yeux sur notre passage, en nous voyant cheminer ainsi en avant de la voiture. Leurs chiens et leurs cochons venaient au-devant de nous. Jusqu'aux oies, qui allongeaient leurs cols, d'un air questionneur, comme pour nous demander si nous

n'étions pas un peu de leur espèce? A quoi nous ne leur avons pas répondu non. »

Après deux jours d'une agréable marche, on atteignit Emmettsburg. Ni la maison qu'on avait achetée de Robert Fleming, ni la ferme tout auprès n'étaient en état d'être habitées. Les ouvriers qui s'en étaient emparés pour leurs travaux en avaient fait un lieu de désordre et de confusion. On n'y eût pas trouvé un seul meuble. Les nouvelles arrivées furent fort heureuses d'accepter l'asile qui leur fut offert par M. Dubois, dont l'hospitalité était passée en proverbe dans le pays. Il mit à leur disposition sa petite résidence dans la montagne. C'était, si l'on s'en souvient, une maison en bois, une *log-house*, avec un rez-de-chaussée à un seul étage, composé de deux pièces. Au bout de quelques jours, cette humble demeure vit encore arriver Catherine et la petite Rebecca, sa sœur. On fut alors plus qu'au complet: bien entassées, bien gênées; mais si le gîte était étroit, les cœurs étaient à l'aise et les esprits joyeux.

Les forces de Cecilia lui revenaient à vue d'œil. Bientôt elle put s'aventurer au dehors et faire de longues promenades sous le gai soleil de juin. On la voyait tous les jours, accompagnée de ses deux sœurs, qui remontaient doucement les pentes de la montagne. Elle parcou-

rait à pas lents les verts sentiers des bois, s'arrêtait pour respirer les saines senteurs des herbes sauvages, et s'asseyait au milieu de quelque clairière sur la mousse et sur l'herbe en fleur. Là, pensive, recueillie en elle-même, elle contemplait avec délices pendant des heures entières les beautés du paysage qui se déroulait sous ses yeux. Quand ses forces le permettaient, elle gravissait les hauteurs qui mènent de la vallée à l'église. Pour elle, c'était là comme un pèlerinage. Elizabeth ne manquait pas de le faire deux fois chaque jour. Henriette l'y accompagnait. Elle cheminait avec ses sœurs jusqu'au terme de leur marche; mais, étrangère à la maison de Dieu, elle n'osait en passer le seuil. Restée seule au dehors, elle errait triste dans les bois, ou elle attendait assise sur quelque rocher.

Par une belle soirée de juillet, elle était demeurée comme à son ordinaire à une petite distance de l'église. Le soleil allait disparaître; ses feux doraient d'un doux éclat les sommets de la montagne, tandis que l'ombre s'étendait comme un voile sur la vallée. A cette heure du jour mourant tout était douceur, repos, harmonie; la terre et *les cieux racontaient* à l'âme attentive *les louanges de leur Créateur*. Henriette, absorbée dans une pensée douloureuse, semblait sourde à leur voix qui s'élevait de

toutes parts ; elle était immobile, les yeux fixés sur le petit sentier qui conduisait à l'église, comme cherchant de son regard ses sœurs disparues dans le lointain. Quand la mère Seton redescendit de la montagne, elle la trouva tout en pleurs, agenouillée au pied d'un arbre. Très-surprise, elle l'interroge, elle demande à savoir la cause de ce chagrin. Henriette ne répond rien ; enfin sur de tendres instances : « Que ne puis-je, s'écrie-t-elle, aller avec vous à l'église ? » — C'est maintenant Elizabeth qui, d'elles deux, est la plus émue. — « Ah ! venez avec nous, sœur bien-aimée, dit-elle. Si vous ne pouvez goûter la douceur qui nous est donnée de trouver notre Dieu réellement présent ici, sur cet autel, du moins pourrez-vous répandre votre âme dans la prière. »

Depuis cette soirée, Henriette accompagna ses sœurs à l'église. Elle y venait tous les jours, pleine de recueillement et de respect, non-seulement à l'heure de l'adoration du soir, mais le matin, pour assister à l'offrande du saint sacrifice. « Il me semble, disait-elle, que j'éprouve pendant la sainte messe, au moment de l'élévation de la divine hostie, une impression aussi profonde que si la personne auguste de Notre-Seigneur était là, réellement, présente devant moi, se laissant voir à travers les voiles qui dérobent sa majesté à nos regards. »

Le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, le divin sacrifice était offert pour elle dans l'église d'Emmettsburg, pendant que le même jour, à la même heure, on l'offrait aussi pour elle dans la chapelle de Sainte-Marie à Baltimore. Elizabeth, Cecilia et Anna devaient communier ensemble, pour attirer plus abondamment la bénédiction du Seigneur sur la chère brebis qui s'approchait peu à peu de l'entrée du bercail. En les voyant s'avancer toutes les trois ensemble vers la sainte table et s'agenouiller devant l'autel, Henriette sentit fondre son cœur; la grâce l'emportait et triomphait de sa lutte avec la nature. Elle passa dans un trouble extrême le reste de la journée, mais elle n'en laissa rien paraître. Peut-être hésitait-elle encore à embrasser la vérité qui la sollicitait. « Enfin, raconte la mère Seton, au déclin de cette journée, comme nous montions toutes les deux, pour la seconde fois, à l'église, au milieu du silence profond de tout ce qui nous entourait, elle avait ses mains croisées sur sa poitrine, la pleine clarté de la lune éclairait son beau et pâle visage, tout animé d'une céleste expression; tandis que nous récitions le *Miserere* et le *Te Deum*, que depuis sa petite enfance elle avait entendu tous les jours à la prière de la famille, je vis couler le long de ses joues de douces larmes d'atten-

drissement et d'adoration. Comme nous redescendions de la montagne, son cœur éclata : « C'en est fait, ma sœur, je suis catholique ! me dit-elle. La croix de notre cher Seigneur, voilà mon unique désir. Je n'aurai point de repos que je ne me sois donnée à lui. »

La croix de Jésus-Christ, mais aussi les récompenses qui l'accompagnent, c'était bien ce qu'allait embrasser la digne sœur d'Elizabeth et de Cecilia. Ses qualités charmantes, son esprit, ses talents l'avaient rendue l'orgueil de sa famille. Sa rare beauté était une des gloires de la ville de New-York [1]. Le jeune fiancé auquel sa destinée semblait prête à s'unir attendait son retour avec ardeur; un seul mot échappé de sa bouche : *Je suis catholique*, et

[1] Perhaps, you remember Harriet Seton... She was on the top of fashion, amusement, and the *Belle* of New-York. When making us a visit while I was in Baltimore for the recovery of Cecilia's health, she followed us to the mountains, where our community is established, became a fervent convert... and exercised every mark of faithful souls. — « Peut-être vous vous souvenez d'Henriette Seton. Elle était à la tête de la mode, de toutes les parties, la *Belle* de New-York. Pendant que j'étais à Baltimore, elle vint nous y faire une visite au moment où l'on espérait le rétablissement de la santé de Cecilia. Elle nous suivit dans nos montagnes, là où notre communauté s'est établie, et elle y devint une fervente catholique, donnant toutes les marques de la piété d'une âme fidèle. » Elizabeth Seton, dans une lettre adressée à Antonio Filicchi. — Mai 1810.

l'édifice enchanté de son bonheur terrestre allait s'écrouler de toutes parts.

Un seul mot allait briser ses plus chers liens, lui aliéner l'affection de sa famille, la faire repousser par ce monde qui l'idolâtrait. « J'ai réfléchi à tout cela, dit-elle à Elizabeth. J'ai pesé dans mon esprit les conséquences de ma résolution. Je vais retourner à New-York; j'y resterai, si ces chers amis auxquels je suis si tendrement attachée veulent bien encore me recevoir ; car ils sauront, dès mon arrivée, que je ne puis demeurer protestante plus longtemps. Je serai fidèle à la promesse que j'ai donnée; mais, ajouta-t-elle en montrant à sa sœur une petite miniature qu'elle avait toujours à son cou et qui était le portrait de celui qu'elle devait épouser, si, comme catholique, je suis repoussée même de cet être chéri, je n'hésiterai pas davantage, *j'ai mon âme à sauver.* »

FIN DU TOME PREMIER

NOTES

NOTE 1

(Voir page 36.)

Celui qui le premier porta le nom de Seton fut un chevalier de race Saxonne qui accompagna en Écosse Malcolm Canmore, lorsque ce prince vint prendre possession du trône laissé vacant par la mort du sanglant usurpateur Macbeth. Le nouveau roi gratifia ce serviteur, brave et fidèle, de terres considérables comprises dans la contrée qui forme aujourd'hui le Haddingtonshire, — East Lothian — à l'est du coté d'Édimbourg. Le plus important de ces domaines était situé au bord de la mer, dans une petite anse découpée en forme de trois baies ou criques fort étroites, qui dessinaient comme trois croissants sur la grève, entre les rochers. Bientôt un village protégé par un château se groupa en cet endroit : on l'appela *Seytonne*, ce qui signifie *Demeure au bord de la mer*, d où vint plus tard Seyton, Seaton, et enfin Seton [1]. Pour mieux fixer sur

[1] Seaton ou Seton se trouve à environ dix milles ouest d'Édimbourg.

le sol écossais ses nobles compagnons d'armes, le roi Malcolm leur ayant octroyé le don de s'approprier le nom territorial de toute terre possédée en vertu d'un don de la couronne, *in capite de corona*, le chevalier possesseur du domaine de Seytoune ajouta ce nom au sien propre, qui est demeuré inconnu.

Les trois petites baies près desquelles était située la *demeure au bord de la mer* sont figurées dans les armoiries des Seton, qui portent d'or à trois croissants de gueules, deux en chef et une en pointe. Certaines branches, comme celle de Parbroath, pour se différencier, portent en cœur un corbeau au naturel avec un pain de gueules au bec. C'est en l'honneur de saint Benoît, patron de la famille. On sait qu'il est souvent caractérisé, dans les anciennes représentations, par un corbeau tenant un pain en son bec.

Le cri de guerre des Seton était : *Saint Bennet and Seton ! Saint Benoît et Seton !*

Les Seton des États-Unis appartiennent à la branche de Parbroath. Leur bisaïeul, William, le premier Seton transporté d'Angleterre en Amérique, était unique fils de John Seton, chef de la branche de Parbroath; lequel John descendait en ligne directe de sir Alexander Seton, le célèbre gouverneur de Berwick en 1333, dont l'aïeul, Christophe Seton, avait épousé une sœur du roi Robert Bruce.

—

NOTE 2

(Voir page 157.)

Pour indiquer à quel ordre de pensées obéissaient Elizabeth et son mari en accomplissant cette cérémonie figurative de la cène du Seigneur, il faudrait qu'il n'y eût

pas impossibilité de dire quelque chose de précis sur les usages, les cérémonies, et même sur la doctrine de l'Église protestante. Dans toutes les communions de cette Église, les points les plus essentiels varient suivant les temps, les lieux, et l'interprétation individuelle. Les fondateurs de la réforme eux-mêmes, eux surtout, se sont démentis et contredits en mille endroits. C'est pourquoi, sous toute réserve de contradiction ultérieure, nous nous bornerons à citer ce qu'a dit Luther, dans son écrit aux frères de Bohême, un des ouvrages où il a traité à fond la question du ministère sacerdotal. « Tout chrétien, dit-il, est prêtre « et docteur; l'ordination doit être effacée du nombre des « sacrements : tout fidèle est élevé à la dignité sacerdo- « tale; chaque fidèle doit annoncer la parole, remettre « les péchés, administrer tous les sacrements. Le Saint- « Esprit enseigne tout à tous; il engendre la foi dans les « cœurs, et donne la certitude de la vraie doctrine. Cepen- « dant les frères de Bohême doivent, *pour le bon ordre*, « conférer à quelques-uns les droits de tous; puis ceux-ci « exerceront le saint ministère, après que les anciens leur « auront imposé les mains. »

L'enseignement de Calvin est en contradiction sur tous ces points avec l'enseignement de Luther.

NOTE 3

(Voir page 188.)

Il faut remarquer qu'Elizabeth Seton veut parler ici du repas unique et principal, qui est la première condition du jeûne, repas dans lequel l'Église permet l'usage d'aliments substantiels; et même aujourd'hui, l'usage de la viande

trois fois par semaine. Du moment que les heures de la matinée ont été consacrées au jeûne, l'Église ne prescrit aucune loi relativement aux heures du repas principal. On peut le prendre sitôt que l'heure du jeûne est passée, ou dans la soirée. La stricte observance du jeûne est adoucie en Italie par l'esprit de la coutume romaine, qui le matin avant le repas (que ce soit le repas principal, ou que ce soit la collation) permet de boire un peu de café noir, de thé, ou de chocolat, avec une petite quantité de pain évaluée généralement à une demi-once ou quinze grammes. Quant à la réfection secondaire ou collation, elle consiste en aliments à la vérité légers, mais suffisants pour soutenir le corps, tout en lui imposant cette mortification nécessaire sans laquelle il n'y aurait plus même de vie. Ce qu'Elizabeth Seton admirait dans la pieuse maison des Filicchi est ce qu'on observe encore aujourd'hui partout où l'on n'a pas perdu les véritables notions de l'esprit de pénitence.

—

NOTE 4

(Voir page 190.)

La tombe de William-Magee Seton est dans le cimetière qu'on appelle maintenant l'ancien cimetière des protestants anglais, quartier *del Casone*, *via degli Elisi*, au centre de la ville. Elle se trouve à droite, près la porte d'entrée; non loin, par conséquent, de la chapelle enclose dans l'enceinte du cimetière. Elle est recouverte d'une simple dalle en marbre blanc. L'inscription ne porte qu'un nom et deux dates.

NOTE 5

(Voir page 224.)

La secte des anabaptistes prit naissance en Allemagne vers l'an 1525. Les uns lui attribuent pour fondateur Carlostadt; d'autres Zwingle; d'autres encore, Thomas Muncer. Le nom d'anabaptistes, qui vient de deux mots grecs dont la signification est *baptiser de nouveau*, a été donné à ces sectaires parce qu'ils sont dans l'usage de baptiser de nouveau ceux qui ont été baptisés dans leur enfance, avant l'âge de raison. Ils ne confèrent le baptême qu'aux adultes. C'est par immersion qu'ils le donnent, et non par aspersion. Tout individu, dans leur Église, a droit à la prédication, suivant qu'il se sent inspiré par l'Esprit de Dieu. Au commencement de ce siècle, les anabaptistes formaient déjà neuf congrégations différentes aux États-Unis; chacune d'elles avait ses assemblées et ses ministres. Ce furent des anabaptistes, proscrits et chassés d'Allemagne, qui fondèrent, au XVIe siècle, en Moravie, les premiers établissements dits des Frères Moraves.

—

NOTE 6

(Voir page 224.)

La secte des méthodistes, qui se rapproche beaucoup de la secte des Hernhutes ou Frères Moraves, née au sein du luthéranisme, a eu pour fondateur John Wesley, qui l'importa d'Angleterre en Amérique dans l'année 1735.

Whitefield, que Wesley s'adjoignit à cette époque, mais dont il se sépara plus tard avec éclat, contribua pour une grande part aux progrès de la nouvelle secte. Ce fut surtout parmi les gens de condition obscure qu'elle trouva des adeptes. Dès le commencement de ce siècle, elle avait attiré à elle la plupart des esclaves aux États-Unis. Le nom de *méthodistes*, donné à Wesley et à ses premiers coopérateurs, avec une sorte de raillerie pour la minutie avec laquelle ils assujettissaient à des règles fixes l'emploi de leur temps et leurs moindres occupations, a fini par être adopté comme une dénomination sérieuse.

—

NOTE 7

(Voir page 230.)

EXPOSITION ET DÉFENSE DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE

Écrite par Filippo Filicchi pour Elizabeth Seton.

« Il suffirait qu'un seul de nos dogmes fût bien compris, pour que la discussion de tous les autres devînt superflue : je veux parler du dogme de l'autorité de l'Église dans l'interprétation du sens des Écritures. Je commencerai donc par celui-ci, et après quelques remarques sur les autres points, je m'en référerai, pour une plus ample explication, aux ouvrages que je vous ai donnés. La vérité ne craint pas la discussion; mais la vérité ne peut être manifestée que par la grâce de Dieu, laquelle est accordée seulement à ceux qui sont humbles de cœur; à ceux qui cherchent cette vérité dans la sincérité de leurs âmes; qui ne s'en remettent pas à leurs propres lumières et à leur propre science pour la trouver; qui prient pour l'obtenir, et qui ne la cherchent pas par une vaine curiosité. Hérode

était curieux de voir quelques miracles opérés par Jésus-Christ; mais sa curiosité ne fut pas satisfaite. *Demandez, et vous recevrez*, dit Notre-Seigneur. *Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et prudents à leur propre vue*, s'écrie Isaïe. *Ne soyez pas sages dans vos propres pensées*, disait l'Apôtre aux Romains.

« Après ce court avertissement sur les moyens que vous devez prendre pour être rendue digne de connaître la vérité, et sur les dangers que vous devez éviter dans votre recherche, j'arrive au point en question.

« Les protestants s'accordent avec les catholiques pour affirmer que c'est le devoir d'un chrétien de croire tout ce qui est contenu dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, parce que ce livre est la parole même de Dieu. Les uns et les autres reconnaissent que la foi est nécessaire au salut. *Celui qui ne croit pas est déjà condamné*, dit saint Jean. *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu*, ajoute saint Paul.

« Si je suis obligé de croire, je dois savoir ce qui mérite d'être cru. Qui m'enseignera cette science? On me répond : « La Bible sera votre école, vous y trouverez la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. » — Cette réponse est juste dans un sens général; mais je trouve que ce n'est pas assez de lire la Bible; il faut encore la bien entendre. Je remarque que, sans exception, toutes les communions chrétiennes, si variées qu'elles soient, fondent leur croyance sur la Bible; et pourtant elles diffèrent entre elles sur les points les plus essentiels. Il n'est pas une seule hérésie que son auteur ne soutienne comme étant appuyée sur les saintes Écritures. Il est à peine un passage de l'Évangile qui n'ait été compris et interprété, par plusieurs, en opposition directe avec le sens que d'autres y ont donné. Quand je vois les plus savants hommes de tous les temps et de tous les pays différer entre eux d'une façon si complète, com-

ment oserais-je espérer qu'il me sera permis de me fier à ma capacité et à mon jugement, et de m'en rapporter à mes opinions? Je reconnais que je ne suis pas à la hauteur de cette tâche, et que la Bible ne me suffit pas, si elle ne m'enseigne pas le moyen de l'entendre comme il faut qu'elle le soit.

« Je pense qu'à ma place tout autre serait aussi embarrassé que moi, et qu'il n'y a personne qui, n'ayant pas de guide, puisse être ferme dans sa foi, parce qu'il n'y a personne qui puisse être assuré de ne pas se tromper. Où trouver ce guide? Notre-Seigneur y a pourvu pour nous. Il sait bien que l'homme laissé à lui-même est sujet à l'erreur et demeurerait toujours dans l'obscurité. C'est pourquoi il ne s'est pas contenté de nous dire que nous devons croire; mais il a établi une Église de laquelle nous pouvons apprendre sûrement tout ce que nous devons croire, sans courir le danger de nous tromper.

« Je réclame de vous une attention toute particulière sur ce point. Il est des plus essentiels. On peut dire, en un certain sens, qu'il contient toute la loi et tous les prophètes.

« *Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Personne ne peut entendre ces derniers mots dans un autre sens, sinon que cette Église demeurerait à jamais exempte d'erreurs; puisque l'enfer prévaudrait contre elle, du moment où elle tomberait dans l'erreur. Dans un autre endroit, Notre-Seigneur dit aux apôtres : *Allez et enseignez toutes les nations..., leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé; et voici que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

« Il est évident que, comme les apôtres devaient mourir, la promesse de demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles, afin qu'ils pussent enseigner tout ce que Jésus leur avait commandé, doit se rapporter aux

successeurs des apôtres, aussi bien qu'aux apôtres eux-mêmes.

« Jésus-Christ, s'adressant à son Père, dit encore en parlant de ces mêmes apôtres : *Sanctifiez-les dans votre vérité; votre parole est vérité. Et moi-même, je me suis sanctifié pour eux, afin qu'ils fussent aussi sanctifiés dans la vérité. Ce n'est par pour eux seulement que je prie, mais pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole.*

« Ce passage montre clairement que Jésus n'a pas pourvu en faveur des apôtres seulement aux moyens de maintenir la pureté de la foi; mais qu'il y a pourvu aussi en faveur de ceux qui devaient apprendre la vérité de la bouche même ou de la tradition des apôtres.

« Saint Paul définit dans les termes les plus clairs l'Église de Jésus-Christ. Il l'appelle : *La colonne et le fondement de la vérité.* L'Église de Jésus-Christ, remarquez bien ceci, *est la colonne et le fondement de la vérité;* elle ne peut donc pas défaillir ni errer. Remarquez comme saint Paul développe bien par ces paroles la pensée qu'avait eue son Maitre lorsqu'il avait dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

« Nul chrétien ne saurait donc nier qu'il y a une Église établie par Jésus-Christ; une Église qui ne peut défaillir, qui ne peut errer; une Église que doivent par conséquent choisir pour guide ceux qui désirent trouver la vérité. Maintenant nous n'avons plus à craindre de mal entendre les Écritures; nous avons un guide sûr. Suivre ce guide, c'est à la fois notre intérêt et notre devoir. Notre intérêt, parce que, si nous n'étions pas guidés, nous ne serions jamais certains de ne pas errer dans notre foi, et nous ne saurions nous soustraire à un état de doute et de perplexité continuelle; notre devoir, parce que Jésus-Christ nous a ordonné d'écouter l'Église.

« Jésus-Christ a dit aux apôtres : *Qui vous écoute, m'é-*

coute ; et *qui vous méprise, me méprise. Que celui qui refuse d'écouter l'Église, soit pour vous comme un païen et un publicain.*

« L'Église est dirigée par l'Esprit-Saint. Telle a été la croyance des apôtres ; et ils l'ont enseignée lorsque, s'étant réunis pour régler certains points de discipline sur la conduite des premiers fidèles, ils ont fait la déclaration que voici : ..... *Car il a semblé bon au Saint-Esprit, et à nous, de ne pas vous imposer un fardeau plus grand que ces choses qui sont de nécessité.* Et de fait, une Église qui pourrait errer, on ne serait pas obligé de l'écouter ; puisque l'écouter, ce serait se mettre en danger de s'égarer.

« La raison, donc, aussi bien que les saintes Écritures, nous enseigne que le pouvoir d'interpréter le sens de la parole de Dieu réside dans l'Église, qui est *la colonne et le fondement de la vérité.* Notre devoir de soumettre notre opinion à son jugement est une conséquence naturelle de son autorité.

« Les protestants ont vu la nécessité de reconnaître l'autorité de l'Église, et ils en ont fait un des articles de leur profession de foi : « L'Église, y est-il dit, a pouvoir pour établir des rites et des cérémonies, et autorité pour résoudre les points controversés de la foi. » Art. XX. — Ils accordent à l'Église l'autorité pour résoudre les points controversés de la foi, et néanmoins, par une contradiction étrange, ils ne lui accordent pas le privilége de l'infaillibilité. Ils affirment qu'elle peut errer ; « car, disent-ils, les conciles généraux, quand ils sont assemblés, en tant qu'ils sont une réunion d'hommes où tout n'est pas gouverné par l'esprit et la parole de Dieu, peuvent errer, et quelquefois ont erré, même sur des points qui concernaient la Divinité. » — Article XXI.

« Cette doctrine a quelque chose d'étrange. Que veulent-ils dire quand ils accordent que l'Église a autorité pour interpréter les points controversés de la foi ? Avoir

autorité pour interpréter, et n'avoir point autorité pour interpréter *toujours* selon la vérité, est un privilége qui n'a pas grande valeur. Si les apôtres avaient dit qu'ils avaient pouvoir pour guérir les malades, mais non pas pouvoir pour les guérir en réalité, qu'est-ce que nous en aurions pensé? L'autorité de l'Église pour décider les points controversés ne peut s'entendre que dans deux sens: ou c'est le pouvoir de comprendre les Écritures selon la vérité, ou c'est le pouvoir de soumettre les fidèles à des décisions convenues. Si on adopte le premier sens, on doit reconnaître que l'Église ne peut errer; si on adopte le second sens, on doit reconnaître que c'est une prétention étrange que celle de vouloir obliger les gens à soumettre leur opinion à une autorité sujette à errer.

« Concluons : Jésus-Christ a établi une Église, dont saint Pierre devait être le chef. C'est lui-même, notre Sauveur, qui l'a affirmé de sa propre bouche. Cette Église ne peut défaillir ni errer, nous en avons la certitude par les paroles de Jésus-Christ lui-même et par celles de saint Paul. Cette Église doit être notre guide pour déterminer notre croyance et pour régler notre conduite. Ce principe est la conséquence naturelle de notre foi à son autorité et à son infaillibilité. De plus, l'obéissance à ce principe est une chose qui nous a été commandée.

« Après en être arrivés au point où nous en sommes, le premier pas à faire devra nous conduire à chercher quelle est cette Église établie par Jésus-Christ, *cette colonne et ce fondement de la vérité.* Comme je m'adresse à une personne élevée dans la croyance protestante, il n'est pas besoin que j'examine le mérite de cette Église. Je me bornerai à prouver que l'Église protestante, autrement dite l'Église réformée ou l'Église anglicane, n'est pas l'Église fondée par Jésus-Christ.

« Ce point est facile à établir. L'Église de Jésus-Christ commence à saint Pierre, l'Église protestante date du

commencement de l'année 1517. Où pouviez-vous trouver une Église protestante avant cette époque? Quel était son nom? Où donc ses membres s'assemblaient-ils? Où enseignaient-ils? Ces questions restent sans réponse. Les titres mêmes que prend cette Église attestent sa récente originine : *protestante,* indique une opposition à la doctrine qui prévalait auparavant; *réformée,* montre qu'un changement a été introduit. Son nom d'anglicane ne lui donne pas de titre à une plus haute antiquité, puisque tous les historiens anglais conviennent que la doctrine de la foi catholique romaine était celle qui prévalait en Angleterre avant la réforme imaginée par deux moines catholiques, Luther et Calvin, qui ne donnèrent aucune preuve de leur mission, n'ayant ni l'un ni l'autre opéré aucun miracle, comme en opérèrent Moïse et Jésus-Christ : le premier, lorsqu'il substitua la loi écrite à la loi de nature; le second, notre divin Maître et Sauveur, lorsqu'il substitua la loi de grâce à la loi écrite. Mais loin de là, Luther et Calvin, ces deux premiers réformateurs, montrèrent par l'immoralité de leur conduite privée et par les nombreuses variations de leurs propres principes, qu'ils n'étaient ni sages ni saints. Pour vous prouver ces dernières assertions, je vous renvoie à Bossuet dans son *Histoire des variations des Églises protestantes.*

« Puisque nous savons avec certitude, par le témoignage unanime des historiens d'Angleterre et d'Allemagne, la naissance de l'Église protestante, nous savons par cela même qu'elle ne peut être appelée une Église mère, mais qu'elle doit être le rejeton de quelque autre Église. Une Église qui a pris naissance en 1517 ne peut avoir la prétention d'être l'Église de saint Pierre, à moins qu'elle ne prouve sa descendance d'une autre Église qui ait rempli l'intervalle des siècles écoulés entre saint Pierre et l'année 1517.

« Le choix de nommer cette Église mère, je le laisserai

à ceux qui sont ses défenseurs; mais voici comme je raisonnerai: l'Église protestante dérive d'une vraie Église ou d'une fausse Église. Si l'Église protestante vient d'une vraie Église, la réforme qu'elle a voulu opérer, les changements qu'elle a voulu introduire, sont une rébellion qui ne saurait être justifiée, puisque la vraie Église, cette Église qui est *la colonne et le fondement de la vérité*, était sainte, pure, exempte de toute erreur. Prétendre la réformer, modifier sa doctrine, y opérer un changement quel qu'il soit, doit être une prétention coupable. Si l'Église protestante vient d'une fausse Église, tous les changements qu'on lui fait subir sont en effet justifiables; mais elle ne peut plus se dire la vraie Église, puisqu'elle ne descend plus de l'Église de saint Pierre. Enfin, nulle Église ne peut être véritable, si elle ne vient pas en ligne droite de l'Église de saint Pierre, sans altération ni changement dans sa doctrine. L'Église protestante, qui a commencé en 1517, ne peut nommer aucune Église préexistante qui ait maintenu sans interruption la même doctrine que celle qu'elle professe actuellement; donc elle n'est pas la vraie Église.

« Je n'ai jamais lu ni entendu une réponse plausible à cette question : Où donc existait-il une Église protestante, avant l'année 1517? — Et parmi les Églises protestantes qui existent maintenant, laquelle pourrait-on citer qui ait professé depuis seulement cinquante ou cent ans la même doctrine? Comme on ne saurait en citer une seule, on est forcé d'admettre que toutes ont erré; or, si cela était vrai que toutes les Églises ont erré, il ne serait pas vrai de dire que *les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre l'Église* fondée par Jésus-Christ; il ne serait pas vrai de dire que Jésus-Christ a tenu la promesse qu'il a faite aux apôtres, lorsqu'il leur a dit : *Je serai avec vous toujours et jusqu'à la consommation des siècles*. Loin de là, il faudrait dire que sa prière n'a pas été exaucée lorsqu'il de-

manda à son Père que les apôtres *fussent sanctifiés dans la vérité;* non pas eux seulement, *mais aussi ceux qui croiraient en lui d'après la parole des apôtres.* Il faudrait dire que saint Paul s'est trompé lorsqu'il a appelé l'Église *la colonne et le fondement de la vérité;* que les apôtres se sont trompés, et ont trompé les autres, lorsqu'ils ont affirmé que ce qui *semblait bon à eux semblait bon également au Saint-Esprit;* il faudrait dire que le commandement d'écouter l'Église est un mensonge, et que tous les chrétiens sont laissés en proie à l'erreur. Voilà tous les blasphèmes qu'il faut admettre pour justifier la réforme.

« Parmi les protestants, quelques-uns ont senti la force de ces arguments : ils ont dit qu'à la vérité on doit reconnaître une continuité de croyance, exempte de toute corruption, au sein de l'Église de Jésus-Christ; que cette croyance y a été conservée sans interruption, mais seulement par un petit nombre de fidèles, lesquels n'ont jamais osé en faire profession déclarée au milieu de la corruption générale.

« Ce subterfuge est peu redoutable. Les protestants ne nomment point ces fidèles privilégiés; ils ne donnent point de preuves de l'assertion qu'ils mettent en avant; or une assertion dénuée de preuves ne mérite pas qu'on y prenne grande attention. Au surplus, en faisant à nos adversaires la part la plus large, c'est-à-dire en supposant que leur assertion fût vraie, il s'ensuivrait que, pendant une durée de plusieurs siècles, il n'a plus été possible de trouver une Église visible. Vous pourrez voir dans le *Traité de l'infaillibilité de l'Église* la nécessité d'une Église visible. Quant à moi, il me suffit que la nécessité qu'il y a pour elle d'être visible soit admise par la profession de foi de l'Église anglicane. — Article XIX. — « L'Église visible du Christ, y est-il dit, est une société de fidèles dans laquelle est enseignée la pure parole de Dieu. »

« Je suis obligé de vous renvoyer, pour vous éclairer sur tous ces points, aux livres que je vous ai donnés, et en particulier au Traité de James; en les étudiant, vous serez bientôt persuadée que l'Église catholique est la véritable Église. Pour développer tout ce qui est relatif à cette question, il faudrait avoir un talent supérieur, de vastes connaissances, une grande instruction et de plus amples loisirs que je n'en ai. Je me contenterai de vous faire remarquer que la succession des pontifes romains depuis saint Pierre jusqu'à Pie VII, qui est aujourd'hui assis sur e trône de saint Pierre, est aussi bien établie que la suc cession des rois de France ou des rois d'Angleterre. Saint Jérôme, saint Augustin, et tous ceux des autres Pères que les protestants citent comme des autorités, étaient des catholiques romains; ils ont place dans nos litanies, et sont invoqués par nous comme des saints. Si les protestants objectent que, nonobstant l'antiquité de notre Église et la succession régulière de nos souverains pontifes, nous avons introduit de monstrueuses erreurs dans notre Symbole, je leur ferai cette seule réponse : Si l'Église romaine a erré, il doit y avoir quelque autre Église qui n'a pas erré, et je les prie de me la nommer; car il est impossible d'admettre que le monde ait été un seul jour privé de la véritable Église.

« Après m'être ainsi étendu sur la nécessité de reconnaître l'existence d'une Église non sujette à l'erreur, d'une Église dont la naissance n'ait pas eu lieu plusieurs siècles après Jésus-Christ, j'expliquerai brièvement les autres points de notre profession de foi. La brièveté de mes réflexions ne devra pas être considérée comme une pénurie d'arguments; puisque après tout il suffirait maintenant d'énoncer les points de doctrine, et de dire : Tel est l'enseignement et telle est la foi de l'Église de Jésus-Christ.

« En effet, du moment où nous avons établi avec certi-

tude que l'Église catholique est la véritable Église, nous admettons que l'étude de la religion n'est pas aussi difficile ni aussi compliquée qu'elle avait pu nous paraître; nous comprenons qu'elle n'exige pas cette supériorité d'intelligence qui est le partage exclusif d'un très-petit nombre d'esprits; qu'enfin elle ne requiert pas qu'on lui consacre un temps que beaucoup de gens seraient dans l'impossibilité de lui accorder [1]. »

—

NOTE 8-9

(Voir page 286.)

M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, l'historien de la vie du cardinal de Cheverus, s'exprime ainsi : «... Mme Seton, dame illustre, élevée dans le protestantisme, distinguée par sa naissance et par sa fortune, mais plus encore par la trempe énergique de son âme et la droiture de ses vues, était alors à New-York [2], cherchant la vérité avec un désir sincère de la connaître, et ne trouvant point dans sa religion le repos de la conviction et la paix du cœur. D'après la grande renommée de M. de Cheverus, elle avait conçu le désir d'avoir des entretiens avec lui; mais comme elle ne pouvait faire le voyage de Boston,

[1] Malgré sa brièveté, la suite de cette exposition de la doctrine catholique est encore trop développée pour que nous ayons pu lui donner place ici. Nous nous sommes bornés à en citer ce qui concerne le dogme de l'existence et de l'autorité de l'Église; ce dogme qui, bien compris, ainsi que le dit Filippo Filicchi, rendrait presque superflue la discussion des autres articles de notre croyance.

[2] Il y a Philadelphie, dans l'original, au lieu de New-York; nous nous sommes permis de corriger cette légère erreur

on le pria de venir lui-même au-devant de cette âme qui cherchait avec tant de droiture l'entrée du bercail. S'il n'eût écouté que l'inspiration de son zèle, il serait parti à l'instant même; mais sa délicatesse l'arrêta; il lui sembla que ce serait manquer au clergé de New-York, et mettre ostensiblement la faux dans la moisson d'autrui, que d'aller se présenter pour donner des leçons de catholicisme en cette ville. Il fit donc dire à Mme Seton qu'il ne pouvait aller conférer avec elle; mais que, si elle voulait traiter la chose par lettres, il s'estimerait heureux de lui donner toutes les explications qu'elle pourrait désirer. Mme Seton se décida à ce dernier parti, et exposa ses doutes et ses difficultés dans plusieurs lettres où l'on reconnaissait toute la grâce de son esprit et toute la droiture de son âme. M. de Cheverus répondait sans tarder et faisait à chaque difficulté une réponse si claire, si précise et si solide, qu'il était impossible de n'en être pas frappé; mais en même temps, convaincu que la foi est une grâce, qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de se la donner ni de la donner à autrui, il priait avec ferveur et offrait le saint sacrifice pour le succès d'une affaire si grave. Mme Seton, à la lecture de ces lettres, crut voir un rayon de lumière descendre du ciel pour dissiper ses ténèbres. »

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

—

INTRODUCTION

Coup d'œil sur l'établissement du protestantisme et sur la situation faite au catholicisme dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, jusqu'à l'époque de l'émancipation. 1

I

(De la page 35 à la page 56.)

Les Seton d'Écosse.
Elizabeth Bayley.
Son enfance.
Tendresse de son père pour elle.
Son aimable naturel.
Son éducation.
Trait à remarquer dans son caractère.
Scènes de la guerre de l'indépendance américaine.
La ville de New-York cernée par les milices de Washington.
Situation des colonies d'Amérique avant la rupture avec l'Angleterre.
Causes de leur mécontentement et de leur révolte.
Sir Guy Carleton et Richard Bayley.
New-York est évacuée par l'armée anglaise.
Le parti loyaliste.
Richard Bayley professeur à l'université de Columbia.

II

(De la page 57 à la page 68.)

William-Magee Seton.
Détails sur son aïeul et sur son père..
Les *Lettres d'un cultivateur américain.*
William Seton directeur de la banque de l'État de New-York.
Voyage de William-Magee en Europe.
Séjour en Toscane.
Filippo et Antonio Filicchi.
Retour de William-Magee Seton aux États-Unis.
Son inclination pour Mlle Elizabeth Bayley.
Portrait d'Elizabeth.

III

(De la page 69 à la page 99.)

1794-1803

Mariage d'Elizabeth Bayley avec William-Magee Seton.
Naissance d'Anna et de William.
Amour maternel et chrétien.
La fièvre jaune à New-York.
Dévouement de Richard Bayley.
Prétentions de la France et de l'Angleterre vis-à-vis de l'Union américaine.
Rupture avec la France.
Effets désastreux de la crise commerciale aux États-Unis.
Naissance de Richard Seton.
Désastres éprouvés par William-Magee.
La mort lui enlève son père.
Lettres d'Elizabeth.
Son courage, sa résignation.
Naissance de Catherine Seton.
Courts instants de bonheur.
Nouvelle invasion de la fièvre jaune.
Elizabeth et les petits orphelins.
Richard Bayley victime de son zèle.
Sa mort.
Douleur de sa fille.
Naissance de Rebecca.

IV

(De la page 100 à la page 143.)

1803

Inquiétudes pour la santé de William-Magee.
On lui conseille un voyage en mer.
Il s'embarque avec sa femme et sa fille aînée.
Journal d'Elizabeth écrit pendant la traversée.
Arrivée à Livourne.
Entrée au lazaret.
La famille Filicchi.
Le vieux Luigi.
Il signor capitano.
La maladie de William-Magee fait des progrès rapides.
Privations dans le lazaret.
Angoisses d'Elizabeth.
Ses tendres soins pour son mari.
Secours puisé dans la prière et dans la lecture des livres saints.
Les naufragés.
Le gardien Filippo.
Souvenir d'enfance.
La fille du commandant.
La petite Anna Seton.

V

(De la page 144 à la page 167.)

1803

Dernières journées passées au lazaret.
Patience, douceur de William-Magee dans la privation et la maladie.
La Madeleine en pleurs.
Sortie du lazaret.
Arrivée à Pise.
Symptômes funestes.
Souffrances de William.
Son agonie.
Sa mort.
L'ange et le nom de Jésus.
Départ de Pise.
La maison des Filicchi à Livourne.

VI

(De la page 168 à la page 194.)

1804

Séjour à Florence.
La chapelle *della Santissima Annunziata.*
Les tombeaux des Médicis.
L'église de *Santa-Maria-Novella.*
Troubles dans l'âme d'Elizabeth.
Commencement de sa conversion.
Pèlerinage à Monte Nero.
Elizabeth s'embarque pour l'Amérique.
Accident de la première journée à bord.
Retour à Livourne.
Maladie de la petite Anna et de sa mère.
Tendresse et bonté des Filicchi.
Convalescence d'Elizabeth.
Le premier signe de la croix.
Apprêts d'un nouveau départ.
Engagements pris en présence de Dieu.
Antonio et Amabilia Filicchi.
Dévouement d'Antonio pour Elizabeth et pour Anna.

VII

(De la page 195 à la page 213.)

1804

Journal d'Elizabeth, écrit à bord du *Fiammingo.*
Rencontre avec la flotte anglaise.
Le droit de visite à la mer.
Préoccupation d'Elizabeth pour sa fortune et celle de ses enfants.
Négociation entre les États-Unis et la France pour la cession de la Louisiane.
Indemnité stipulée en faveur des commerçants lésés dans les dernières guerres maritimes.
Arrivée d'Elizabeth à New-York.
Maladie et mort de sa belle-sœur Rebecca.

VIII

(De la page 214 à la page 277.)

1804

Elizabeth, déterminée à embrasser la foi catholique, fait part de sa résolution à sa famille.
Lettre adressée par Filippo Filicchi à M. Carroll.
Tempête d'indignation soulevée contre Elizabeth.
Le révérend Henry Hobart.
Son influence funeste, mais de courte durée.
Lettre d'Elizabeth à M. Carroll.
Sa correspondance avec Amabilia, Antonio et Filippo Filicchi.
Ses hésitations, ses incertitudes.
Son désir de connaître la vraie foi.
Sincérité de ses recherches.
Épreuves.
Découragement.
Lettre de Filippo Filicchi.
Elizabeth prend une résolution désespérée.
Lecture d'un sermon de Bourdaloue..
Changement opéré par la grâce de Dieu.

IX

(De la page 278 à la page 327.)

1805

La congrégation catholique à New-York au commencement de ce siècle.
MM. William et Matthew O'Brien.
Elizabeth à la veille de sa conversion.
Elle s'adresse à M. de Cheverus, prêtre de la mission de la Nouvelle-Angleterre.
Action providentielle des prêtres français émigrés aux Etats-Unis.
Journal d'Elizabeth.
Sa joie dans l'attente de son abjuration, et après qu'elle a accompli cet acte solennel.
Sa première confession.
Sa première communion.
Lettres à M. de Cheverus, à Antonio, à Amabilia Filicchi.

État embarrassé de la succession de William-Magee Seton.
Elizabeth, abandonnée de tous les siens, est obligée de se créer des ressources pour vivre.
Elle cherche à ouvrir une petite école d'enfants.
Premier insuccès.
M. et Mme White la demandent comme associée.
Ses occupations de chaque jour; sa foi, son esprit de retraite et de piété.
Sa dévotion à la sainte Eucharistie.
Nouveau changement de situation.
Arrangements pris avec M. Harris.

X

(De la page 328 à la page 368.)

1806-1807

Deux sœurs de William-Magee Seton, Henriette et Cecilia.
Attachement et admiration qu'elles éprouvent pour Elizabeth.
Maladie de Cecilia.
Elizabeth obtient la permission de la voir.
Cecilia confie à sa belle-sœur le désir qu'elle a d'embrasser la religion catholique.
Étonnement d'Elizabeth, prudence de sa conduite.
Cecilia est reçue au sein de la vraie Église.
Persécution et rigueurs dont elle devient l'objet.
Chassée de la maison paternelle, elle cherche un refuge auprès d'Elizabeth.
Lettre de M Carroll.
Correspondance d'Elizabeth avec Antonio et Filippo Filicchi.
Bonheur surnaturel goûté parmi les tribulations.

XI

(De la page 369 à la page 402.)

1807-1808

Sollicitudes d'Elizabeth pour ses deux fils.
Elle pense à quitter New-York et à se fixer au Canada.
Travaux des Pères de la Compagnie de Jésus, et fondations de M. Olier dans la Nouvelle-France, au XVIIe siècle.

Situation des catholiques canadiens sous la domination des Anglais.
Les conseils de MM. Carroll, Matignon et de Cheverus retiennent Elizabeth à New-York.
Son obéissance, sa foi, sa confiance en Dieu.
M. du Bourg, président du collége des Sulpiciens de Sainte-Marie de Baltimore.
Sa rencontre avec Elizabeth Seton.
Nouvelles espérances d'une situation meilleure.
Second voyage de M. du Bourg à New-York.
Départ d'Elizabeth pour le Maryland.

XII

(De la page 403 à la page 429.)

1808

Journal d'Elizabeth pendant sa traversée de New-York à Baltimore.
Arrivée à Baltimore.
La famille de M. du Bourg.
Elizabeth se dispose à ouvrir une nouvelle école.
Encouragements et sympathie dont elle est l'objet.
Difficulté des communications entre l'Amérique et l'Europe.
Blocus continental.
Maux infligés à l'Église.
Pie VII captif complète la hiérarchie ecclésiastique aux États-Unis.
Baltimore érigé en archevêché.
Rupture des relations entre les États-Unis, la France et l'Angleterre.
Une lettre longtemps attendue parvient de Livourne à Baltimore.

XIII

(De la page 430 à la page 474.)

1808-1809

Vie pieuse d'Elizabeth, occupée et heureuse.
Son humble impatience de *servir les intérêts de la religion aux États-Unis.*

Lettres adressées à Filippo et à Antonio Filicchi.
Correspondance d'Elizabeth avec ses deux belles-sœurs.
Rencontre providentielle.
M. Cooper.
Don offert à M. du Bourg pour la création d'une école et d'un asile en faveur des pauvres catholiques du Maryland.
L'école d'Elizabeth à Baltimore.
Première communion des enfants.
Mlle Cecilia O'Conway.
Commencements de la fondation d'Emmettsburg.

XIV

(De la page 475 à la page 497.)

1809

M. Dubois, pasteur de la Congrégation catholique d'Emmettsburg.
Acquisitions faites à Emmettsburg pour y établir une communauté religieuse.
De nouvelles compagnes viennent se joindre à Elizabeth.
L'archevêque de Baltimore la bénit, et la salue du titre de Mère de sa naissante famille spirituelle.
Profonde humilité de la Mère Seton.
Elle prononce ses vœux entre les mains de M. Carroll.
M. du Bourg est désigné comme supérieur ecclésiastique de la communauté.
Les Sœurs de Saint-Joseph.
Cecilia et Henriette Seton à Emmettsburg.
L'église de la Montagne.
La prière du soir.
Henriette Seton embrasse la foi catholique.

NOTES.

2104. — Tours, impr. Mame.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

OFFICES DE L'ÉGLISE COMPLETS, suivis d'un Recueil de prières tirées des œuvres de S. Augustin, sainte Thérèse, S. François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, etc. 3e édit. revue, augmentée et revêtue de nombreuses approbations; 1 fort volume grand in-32. (Poussielgue frères, 1869.) . . . . . 4 fr.

LA VOIX DES SAINTS, recueil de pensées, préceptes et conseils; 1 vol. (Mame, 1854.). *Épuisé.*

INSTRUCTIONS CHOISIES DES GRANDS PRÉDICATEURS, sur les Epîtres et les Evangiles des Dimanches et Fêtes: Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, etc.; 4 vol. (Lesort, 1859.)

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR L'EUCHARISTIE, tirées des œuvres de Bossuet, de Fénelon et de l'Imitation de Jésus-Christ. Brochure. (Vaton, 1859.)

LE PAIN QUOTIDIEN, versets des Livres saints choisis pour chaque jour de l'année; 1 vol. (Morin, 1863.)

A LA MÊME LIBRAIRIE

VIE DU R. P. LIBERMANN, fondateur de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie et premier supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, par S. Em. le cardinal PITRA. Deuxième édition, in-8°. *Sous presse.*

L'APOTRE SAINT JEAN, par M. l'abbé BAUNARD, chanoine honoraire d'Orléans, docteur en théologie, etc.; 2e édition grand in-18, avec une gravure d'après ARY SCHEFFER. . . . . 4 fr.

HISTOIRE DE SAINTE PAULE, par M. l'abbé LAGRANGE, vicaire général d'Orléans, 3e édition. Un beau vol. in-8°, avec une gravure d'après FLANDRIN. . . . . 7 fr. 50.

HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL ET DES ORIGINES DE LA VISITATION, par M. l'abbé BOUGAUD, vicaire général, archidiacre du diocèse d'Orléans; 6e édition, revue avec soin et précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans sur la manière d'écrire la vie des saints; 2 volumes in-8° avec 2 portraits. . . . . 12 fr. 50

— LA MÊME, 7e édition, 2 vol. grand in-18. . . . . 8 fr.

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par M. l'abbé BOUGAUD, 3e édit., ornée d'une gravure de sainte Monique et de saint Augustin, d'après ARY SCHEFFER. Un beau volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

— LA MÊME, 5e édition, 1 vol. grand in-18. . . . . 4 fr.

PENSÉES de M. Louis VEUILLOT recueillies de ses œuvres, par M. l'abbé CHARBONNEL. Grand in-18. . . . . 3 fr. 50

VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN (1618-1679), par M. le vicomte de MELUN. 3e édit. In-12 . . . . . 2 fr.

VIE DE LA SŒUR ROSALIE, fille de la Charité, par M. le vicomte de MELUN, ouvrage couronné par l'Académie française. 5e édition; 1 vol. grand in-18, avec portrait. . . . . 2 fr. 25

2679. — Tours, impr. Mame.